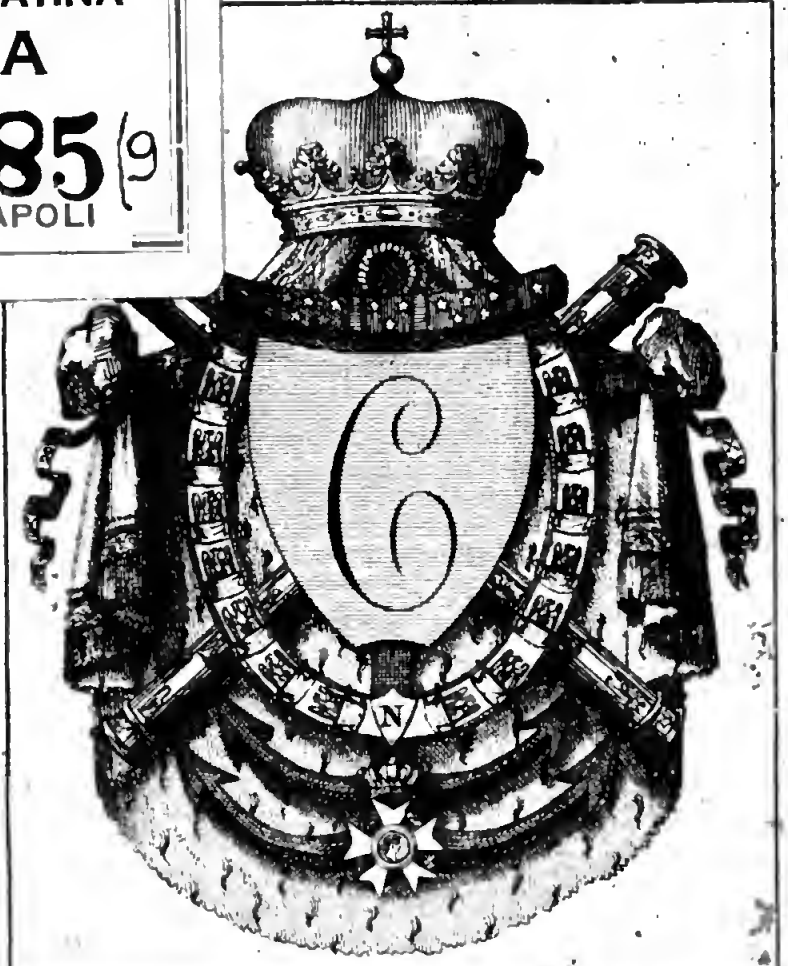
BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
A
285 (9
NAPOLI



525 IX

II Suppl. Palat. 283

SBN

HISTOIRE
DU
THEATRE FRANÇOIS,

DEPUIS SON ORIGINE
jusqu'à préſent,

AVEC LA VIE DES PLUS CÉLÉBRES
Poëtes Dramatiques, un Catalogue exact
de leurs Piéces, & des Notes Hiſtoriques
& Critiques.

TOME NEUVIÉME.

A PARIS,

Chez { P. G. LE MERCIER, Imprimeur-Libraire, rue Saint Jacques, au Livre d'or.
ET
SAILLANT, Libraire, rue Saint Jean de Beauvais, vis-à-vis le Collége.

M D C C X L V I.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

PRÉFACE.

SI les Volumes précédens de cette Hiſtoire de notre Théatre, ont pu, comme nous oſons l'eſpérer, interreſſer nos Lecteurs, nous ne craignons pas d'aſſurer que la lecture de celui-ci leur donnera une ſatisfaction encore plus complette. Rien de plus curieux en effet ; rien de plus important pour l'Hiſtoire de notre Théatre, que le détail dans lequel nous allons entrer dans ce neuviéme Volume. Nous y offrons aux yeux de nos Lecteurs, les inimitables Comédies de Moliere ; les brillans commencemens de Racine, dans le genre Tragique ; les reſtes précieux de la Muſe de Pierre Corneille ; les

ſituations tendres & pathétiques de quelques Tragédies de Thomas Corneille & de Quinault, & enfin divers faits anecdotes, concernant les Auteurs & les Piéces dont nous rendons compte.

Ce Volume commence par l'établiſſement d'une nouvelle Troupe Françoiſe, qui prit le titre de Comédiens de MADEMOISELLE. * Ce Théatre ne ſubſiſta que peu de temps: nous en marquons le commencement, le progrès & la fin.

* Mademoiſelle de Montenſier.

Tandis que ces nouveaux Comédiens éxerçoient leurs talens, on vit paroître *Camma*, de Corneille de l'Iſle, à l'Hôtel de Bourgogne; *la Toiſon d'Or*, de Pierre Corneille, ſur le Théatre du Marais; l'*Ecole des Maris*, & *les Fâcheux*, de Moliere, ſur celui du Palais Royal.

Avant que la Comédie des Fâcheux parut ſur ce dernier Théatre, elle avoit été repréſentée à Vaux, maiſon qui appartenoit alors

à M. Fouquet, Sur-Intendant des Finances. Ce Miniſtre avoit demandé cette Piéce à Moliere, pour orner une Fête magnifique qu'il donna au Roy & à toute ſa Cour. On trouvera ici le détail de cette Fête, d'après ce qu'en dit Loret dans ſa *Muſe Hiſtorique*, le ſeul que nous ſçachions qui en ait parlé avec quelque étendue.

En 1662. le Théatre fut fertile en nouveautés. Parmi celles qui eurent un véritable ſuccès, on peut citer *Sertorius*, de Pierre Corneille, & l'*Ecole des Femmes*, de Moliere.

Ce fut dans cette même année que Mademoiſelle Des Jardins, ſi connue dans le monde ſous le nom de Madame de Villedieu, donna un eſſai de ſon talent pour le genre dramatique : l'article de cette Demoiſelle mérite d'être lû, par les ſingulieres avantures qu'il renferme.

Après cet article, & pluſieurs

autres qui ne ſont pas moins curieux, nous parlons d'une Troupe de jeunes Acteurs de l'un & de l'autre ſexe, qui jouerent ſur le Théatre du Palais Royal en 1664. & qu'on nomma *la Troupe du Dauphin.* L'origine de cette petite ſociété nous a ſemblé mériter d'être éclaircie: ce fut-là que débuterent deux des plus parfaits Acteurs du Théatre François, Baron & Raiſin le cadet; le premier ſi admirable dans les premiers rôles tragiques, & ceux du haut comique, & le ſecond, ſi ſupérieur dans tous les emplois comiques & à Manteau.

Ce qui concerne la Tragédie d'*Alexandre*, de M. Racine, termine ce Volume. Parmi les faits interreſſans, dont ce morceau eſt rempli, il y en a un qui eſt unique dans l'Hiſtoire du Théatre François, & qui a été ignoré juſqu'à préſent. M. Racine donna également à la Troupe de l'Hôtel

de Bourgogne, & à celle du Palais Royal, la Tragédie d'Alexandre, qui parut le même jour ſur ces deux Théatres.

Le dixiéme Volume de cette Hiſtoire, raſſemblera la vie de Moliere & celle de Racine, pluſieurs articles ſur les Acteurs célébres de ce temps, & beaucoup de faits ſinguliers ſur les Poëmes Dramatiques qui parurent alors.

Depuis l'impreſſion des Tomes V. & VI. de cette Hiſtoire, il nous eſt tombé entre les mains une ſeconde partie des Œuvres de P. Corneille, imprimée en 1655. * qui comprend : *le Cid*, *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*, *la mort de Pompée*, *le Menteur*, & *la ſuite du Menteur*. Cette édition eſt extrêmement rare, & preſque ignorée, même des curieux. M. Jolly, dernier éditeur des Ouvrages de Corneille, en auroit ſurement fait uſage, ſi elle lui eût été con-

* Paris, *in*-12. Edme Pépingué.

nue, puiſqu'elle contient pluſieurs morceaux qui ne ſe trouvent point dans les autres. Nous en avons extrait ceux qui conviennent à notre Ouvrage, & nous les plaçons ici pour ſervir de ſupplément aux articles que nous avons déja traité.

On peut aiſément reconnoître les endroits du *Cid*, imités de Guilhen de Caſtro, par la différence du caractere, & les chiffres qui marquent les renvois pour trouver au bas des pages les vers eſpagnols. Le même ordre eſt obſervé dans la Tragédie de *la Mort de Pompée*, pour les imitations de Lucain. M. Corneille crut devoir en uſer ainſi, pour faire taire les critiques, qui prétendoient que ce que l'on admiroit le plus dans ſes deux Poëmes, n'étoit que des larcins faits au Poëte latin, & à l'Auteur Eſpagnol. Corneille, en expoſant ce qu'il avoit pris de l'un & de l'au-

tre, travailla plus à ſa propre gloire, & à la confuſion des Critiques, que s'il fut demeuré dans le ſilence. Chacun ſe trouva en état de comparer l'original avec ſa traduction, & de reconnoître que jamais inférieur à ſes modéles, ce grand Poëte les a ſouvent ſurpaſſé, & que ce qu'il a ajouté eſt encore ſupérieur.

La Tragédie du *Cid* eſt précédée de deux Romances eſpagnoles, & d'une Préface, dont voici un paſſage, qui ſervira de ſupplément à l'article de cette Piéce *; il découvre les véritables ſentimens de l'Auteur.

* Voyez l'article du *cid*, Tome V. p. 247. & ſuiv.

« Je me ſens obligé, dit-il, de » déſabuſer le Public de deux » erreurs qui s'y ſont gliſſées tou- » chant cette Tragédie, & qui » ſemblent avoir été autoriſées » par mon ſilence. La premiere, » que j'aye convenu de juges tou- » chant ſon mérite, & m'en ſois » rapporté au ſentiment de ceux

» qu'on a prié d'en juger. Je m'en
» tairois encore, ſi ce faux bruit
» n'avoit été juſques chez M. de
» Balzac, dans ſa Province, ou,
» pour me ſervir de ſes paroles
» mêmes, *dans ſon deſert;* & ſi je
» n'en avois vû depuis peu les mar-
» ques dans cette admirable let-
» tre qu'il a écrite ſur ce ſujet,
» & qui ne fait pas la moindre
» richeſſe des deux derniers tré-
» ſors qu'il nous a donnés. Or,
» comme tout ce qui part de ſa
» plume regarde la poſtérité, main-
» tenant que mon nom eſt aſſuré
» de paſſer juſqu'à elle, dans
» cette lettre incomparable, il
» me ſeroit honteux qu'il y paſ-
» ſât avec cette tache, & qu'on
» pût à jamais me reprocher d'avoir
» compromis de ma réputation.
» C'eſt une choſe, qui juſqu'à
» préſent eſt ſans éxemple, & de
» tous ceux qui ont été attaqués
» comme moi, aucun, que je ſça-
» che, n'a eu aſſez de foibleſſe,

» pour convenir d'arbitres avec ſes
» Cenſeurs : & s'ils ont laiſſé tout
» le monde dans la liberté publi-
» que d'en juger, ainſi que j'ai
» fait, ç'a été, ſans s'obliger, non
» plus que moi, à en croire per-
» ſonne. Outre que dans la con-
» jonĉture où étoient lors les af-
» faires du *Cid*, il ne falloit pas
» être grand Devin, pour pré-
» voir ce que nous en avons vû
» arriver. A moins que d'être tout-
» à-fait ſtupide, on ne pouvoit
» pas ignorer que comme les queſ-
» tions de cette nature ne concer-
» nant ni la Religion, ni l'état, on
» en peut décider par les régles
» de la prudence humaine, auſſi-
» bien que par celles du Théa-
» tre ; & tourner ſans ſcrupule le
» ſens du bon homme Ariſtote,
» du côté de la politique. Ce n'eſt
» pas que je ſçache, ſi ceux qui
» ont jugé du *Cid*, en ont jugé ſui-
» vant leur ſentiment, ou non : ni
» même que je veuille dire qu'ils

» en ayent bien ou mal jugé, & que
» peut-être je l'aurois juſtifié, ſans
» beaucoup de peine, ſi la même
» raiſon qui les a fait parler, ne
» m'avoit obligé à me taire.

Au devant d'*Horace* & de *Cinna*, ſont les paſſages latins de Tite-Live & de Sénéque, d'où ces ſujets ſont tirés : & une lettre de M. de Balzac, imprimée dans la ſeconde partie de ſes Lettres choiſies, Livre III. Lettre IX. qui contient l'éloge de la derniere de ces Tragédies.

Saint Polyeucte étant (pour nous ſervir des termes de l'Auteur) *un Martyr, dont beaucoup ont plûtôt appris le nom à la Comédie qu'à l'Egliſe*, il a jugé à propos de faire précéder cette Tragédie par l'abrégé de ſon martyre, écrit par Siméon Métaphraſte, & rapporté par Surius : & de faire remarquer qu'il a ajouté à ſon ſujet, pour le rendre plus Théatral, le ſonge de Pauline,

l'amour de Sévere, &c.

M. Corneille explique, dans l'avis au Lecteur de ſa Comédie, du *Menteur*, les raiſons qui l'ont empêché de joindre au bas des pages, les vers imités de Lopé de Véga, comme il avoit fait ceux de Guilhen de Caſtro; & de Lucain, dans cette nouvelle édition du *Cid* & de Pompée. Il finit par des remercimens à M. de Zuylichem, (Conſtantin-Huigens) Sécretaire des commandemens du Prince d'Orange, qui, ſans le connoître, s'étoit donné la peine de compoſer deux épigrammes, l'une latine, & l'autre françoiſe, pour louer cette Comédie. Ces deux épigrammes ſe trouvent imprimées à la tête de l'édition que les Elzeviers ont fait de la Piéce: M. Corneille les joint ici à la ſienne: nous rapportons l'une & l'autre, perſuadés que le Lecteur, ainſi que nous, *n'aura pas lieu d'accuſer l'Auteur*

de beaucoup de vanité, pour en avoir fait parade.

In præſtantiſſimi Poëtæ Gallici

CORNELII,

Comœdiam, quæ inſcribitur MENDAX.

Gravi cothurno torvus, orcheſtrâ truci,
Dudùm cruentus Galliæ juſtus Stupor
Audivit, & vatum decus Cornelius.
Laudem Poëtæ nùm mereret Comici
Pari nitore & elegantiâ, fuit
Qui diſputaret, & negarunt inſcii;
Et mos gerendus inſciis ſemel fuit.
Et ecce, geſſit, mentiendi gratiâ
Facetiiſque, quas Terentius, pater
Amænitatum, quas Menander, quas merum
Nectar Deorum Plautus, & Mortalium
Si ſæculo reddantur, agnoſcant ſuas,
Et quas negare non graventur non ſuas.
Tandem Poëta eſt: fraude, fuco, fabulâ,
Mendace Scenâ vindicavit ſe ſibi.
Cui Stagitæ venit in mentem, putas,
Quis quâ præivit ſupputator Algebrâ,
Quis cogitavit illud Euclides prior,
Probare rem veriſſimam mendacio?

CONSTANTER, 1645.

A M. CORNEILLE,

Sur ſa Comédie,

LE MENTEUR.

Et bien, ce beau MENTEUR, cette Piéce fameuſe,
Qui étonne le Rhin, & fait rougir la Meuſe,
Et le Tage, & le Pô, & le Tibre Romain,
De n'avoir rien produit d'égal à cette main.
A ce Plaute renè, à ce nouveau Térence,
La trouve-t-on ſi loin, ou de l'indifférence,
Ou du juſte mépris des Sçavans d'aujourd'hui?
Je tiens tout au rebours, qu'elle a beſoin d'appui,
De grace, de pitié, de faveur affétée,
D'extrême charité, de louange empruntée.
Elle eſt plate, elle eſt fade, elle manque de ſel,
De pointe, de vigueur, & n'y a carrouzel,
Où la rage, & le vin n'enfante des Corneilles,
Capables de fournir de plus fortes merveilles.
Qu'ai-je dit? Ah! Corneille, aime mon repentir,
Ton excellent Menteur m'a porté à mentir.
Il m'a rendu le faux ſi doux, & ſi aimable,
Que ſans m'en aviſer, j'ai vû le véritable,

Ruiné de crédit, & ai cru conſtamment,
N'y avoir plus d'honneur qu'à mentir vaillamment.
Après tout, le moyen de s'en pouvoir dédire?
A moins que de mentir, je n'en pourrois rien dire.
La plus haute penſée au bas de ſa valeur,
Devenoit injuſtice, & injure à l'Auteur.
Qu'importe donc qu'on mente, ou que d'un foible éloge
A toi, & ton Menteur fauſſement on déroge?
Qu'importe que les Dieux ſe trouvent irrités,
De menſonges, ou bien de fauſſes vérités.

CONSTANTER.

En finiſſant cette Préface, il nous paroît néceſſaire de prévenir le Lecteur, ſur la méthode que nous avons obſervée dans les articles des Piéces de Théatres de ce neuviéme Volume, & que nous ſuivrons dans les autres Tomes. Sans vouloir diminuer le mérite d'un Poëme Dramatique, nous avons marqué éxactement les Critiques qu'on en a faites, le rapport de ce même Poëme avec les autres plus

anciens. Et enfin s'il eſt tiré ou imité de quelque autre, dont l'original eſt Eſpagnol ou Italien; voilà tout ce que le Lecteur peut éxiger de nous. Nous croyons être diſpenſés de parler du pillage mauſſade que les compoſiteurs du Théatre Anglois ont fait de quelques-unes de nos Tragédies & de nos Comédies; la Tragédie Angloiſe ne captive le goût des Spectateurs de cette Nation, que lorſqu'elle eſt affreuſement barbare, & la Comédie n'obtient des applaudiſſemens, qu'au moyen d'un ſujet compoſé aux dépens des bonnes mœurs: avec un pareil goût on peut s'imaginer que les Tragédies de Corneille & de Racine, & les Comédies de Moliere doivent être étrangement défigurées. Veut-on voir dans ce dernier genre, juſqu'à quel point le Miſantrope eſt dégradé ſur le Théatre Anglois? Nous allons employer les ter-

mes d'un écrivain diſtingué qui ne paſſe nullement pour être prévenu contre les Auteurs Anglois.

Œuvres mêlées de M. de Voltaire, Lettre ſur la Comédie, Angloiſe.

» .... M. Wicherley, dit M.
» de Voltaire, qui fut longtemps
» l'Amant déclaré de la Maîtreſ-
» ſe la plus illuſtre de Charles II.
» Cet homme qui paſſoit ſa vie
» dans le plus grand monde, en
» connoiſſoit parfaitement les vi-
» ces & le ridicule ; & les pei-
» gnoit du pinceau le plus fer-
» me, & des couleurs les plus
» vraies. Il a fait un *Miſantrope* *
» *qu'il a imité de Moliere.* Tous
» les traits de Wicherley ſont plus
» forts & plus hardis que ceux de
» notre Miſantrope ; mais auſſi
» ils ont moins de fineſſe & de
» bienſéance. L'Auteur Anglois
» a corrigé le ſeul défaut qui ſoit
» dans la Piéce de Moliere ; ce
» défaut eſt le manque d'intrigue
» & d'intérêt. La Piéce Angloiſe
» eſt interreſſante, & l'intrigue
» en eſt ingénieuſe : elle eſt trop

* La Comédie de Wicherley eſt intitulée, *Plain-Dealer.*

» hardie, ſans doute, pour nos
» mœurs ; c'eſt un Capitaine
» de Vaiſſeau plein de valeur,
» de franchiſe & de mépris pour
» le genre humain. Il a un ami
» ſage & ſincere, dont il ſe dé-
» fie, & une maîtreſſe dont il eſt
» tendrement aimé, ſur laquelle
» il ne daigne pas jetter les yeux ;
» au contraire, il a mis toute ſa
» cõnfiance dans un faux ami,
» qui eſt le plus indigne homme
» qui reſpire, & il a donné ſon
» cœur à la plus coquette & à la
» plus perfide de toutes les fem-
» mes. Il eſt bien aſſuré que cette
» femme eſt une Pénélope, & ce
» faux ami un Caton. Il part pour
» s'aller battre contre les Hol-
» landois, & laiſſe tout ſon ar-
» gent, ſes pierreries, & tout ce
» qu'il a au monde à cette fem-
» me de bien, & recommande
» cette femme, elle-même, à cet
» ami fidéle, ſur lequel il compte
» ſi fort. Cependant le véritable

» honnête homme, dont il ſe défie
» tant, s'embarque avec lui, & la
» maîtreſſe qu'il n'a pas ſeulement
» daigné regarder, ſe déguiſe en
» Page, & fait le voyage, ſans
» que le Capitaine s'apperçoive
» de ſon ſexe, de toute la Cam-
» pagne.

» Le Capitaine ayant fait ſau-
» ter ſon vaiſſeau dans un com-
» bat, revient à Londres, ſans
» ſecours, ſans vaiſſeau & ſans
» argent, avec ſon Page & ſon
» ami, ne connoiſſant ni l'amitié
» de l'un, ni l'amour de l'autre.
» Il va droit chez la perle des
» femmes, qu'il compte retrou-
» ver avec ſa caſſette & ſa fidéli-
» té: il la trouve mariée avec l'hon-
» nête fripon à qui il s'étoit con-
» fié, & on ne lui a pas plus gardé
» ſon dépôt que le reſte. Mon
» homme a toutes les peines du
» monde à croire qu'une femme
» de bien puiſſe faire de pareils
» tours; mais, pour l'en con-

» vaincre mieux, cette honnête
» Dame devient amoureuſe du
» petit Page, & veut le prendre
» à force; mais comme il faut
» que juſtice ſe faſſe, & que dans
» une Piéce de Théatre, le vice
» ſoit puni & la vertu récompen-
» ſée, il ſe trouve à la fin du
» compte, que le Capitaine ſe
» met à la place du Page, cou-
» che avec ſon infidéle, fait cocu
» ſon traître ami, lui donne un
» bon coup d'épée au travers du
» corps, reprend ſa caſſette, &
» épouſe ſon Page. Vous remar-
» querez qu'on a encore lardé
» cette Piéce d'une Comteſſe de
» Pimbéche, vieille Plaideuſe,
» parente du Capitaine, laquelle
» eſt bien la plus plaiſante créa-
» ture, & le meilleur caractere
» qui ſoit au Théatre. »

Nous demandons maintenant à tout Lecteur, ſi ce prétendu Miſantrope Anglois peut entrer en quelque comparaiſon avec ce-

lui de Moliere ? On jugeroit de même des autres imitations prétendues que les Anglois ont faites des Piéces de notre Théatre, ſi c'étoit ici le lieu d'en faire la comparaiſon ? Mais c'eſt un détail dans lequel il ne nous convient point d'entrer ; & nous ne parlerons d'aucune Piéce Angloiſe, que lorſqu'elle ſera employée par un Auteur François.

Quelques perſonnes de goût, nous ont conſeillé de joindre à la fin de ce Volume, un Catalogue Chronologique des Piéces du Théatre François, depuis ſon origine juſqu'à la fin de l'année 1665. Nous nous ſommes d'autant plus prêtés à cet avis, que ce Catalogue ſera très-utile aux perſonnes qui voudront voir en un moment, le commencement, le progrès, & la ſuite du Théatre François.

HISTOIRE

HISTOIRE
DU
THEATRE
FRANÇOIS
DEPUIS SON ORIGINE jusqu'à préſent.

1661.

VOICI l'année où Paris a eu un plus grand nombre de Théatres ouverts.

Muſe Hiſtorique de Loret du premier Janvier 1661.

Une Troupe toute nouvelle,
Qui ſe dit à MADEMOISELLE, (1)
Qu'on attendoit de longue main,
Joüe au Fauxbourg de Saint Germain.
. . . . . .
Ainſi pour plaire aux beaux eſprits,
On voit cinq Troupes (2) dans Paris,

(1) Mademoiſelle de Montpenſier, fille de Gaſton, Duc d'Orléans, oncle de (Louis XIV.)
(2) Sçavoir, Bourgogne,

1661.

le Marais, la Troupe de MONSIEUR, les Comédiens Eſpagnols, & ceux de MADEMOISELLE.

Y compriſe celle d'Eſpagne,
Et dans la prochaine campagne,
C'eſt-à-dire, en Avril & Mai,
Où le temps devient doux, & gay,
Nous avons celle d'Italie,
De Scaramouche, & d'Aurélie,
(Ou ſi l'on veut Aurélia,)
Avec Trivelin, tant y a,
Que voilà ſix Troupes comiques,
Et je crois qu'aux ſiécles antiques,
Paris, quoique ſéjour des Rois,
N'en vit jamais tant à la fois.

La Troupe de MADEMOISELLE, fit, à ce qu'on croit, ſon établiſſement rue des Quatre-Vents, Fauxbourg Saint Germain. (*a*) Le ſilence de tous ceux qui ont parlé des Spectacles de Paris, au ſujet de celui-ci, fait croire avec juſte raiſon, que ce Théatre ne ſubſiſta pas long-temps; il ne reſte aucunes Piéces repréſentées ſur ce Théatre, ſi l'on en excepte celles d'un Comédien de la Troupe, nommé *Dorimon*, dont on trouve huit ou neuf Piéces imprimées, & qui furent

(*a*) L'emplacement de ce Théatre, compoſe depuis long-temps une grande maiſon à porte cochere, c'eſt la premiere à main droite, en entrant par le bas de la rue de Condé, il y a un paſſage public, (mais qui ne l'eſt que de jour) & qui conduit dans la rue des Boucheries.

jouées par la Troupe de MADEMOISELLE ; (*a*) mais on ignore abſolument le nom des autres Acteurs & des Actrices qui compoſoient cette Troupe ; ainſi il faut ſe borner à rendre compte des Comédies que Dorimon fit paroître ſur le Théatre qui fait le ſujet de cet article. 1661.

LE FESTIN DE PIERRE ; *OU* LE FILS CRIMINEL,

Tragi-Comédie de M. DORIMON, *Comédien de la Troupe de* MADEMOISELLE.

NOus ſuppoſons que l'Auteur de cette Tragi-Comédie, la repréſenta à Paris, ſur le ſuccès qu'elle avoit eu à Lyon dans l'hyver de 1658. & qu'il avoit fait imprimer en cette Ville au commencement de l'année 1659. * Elle eſt dédiée à M. le Duc de Roquelaure ; après l'Epître ſuit pluſieurs petites Piéces

* La permiſſion d'imprimer la Tragi-Comédie du Feſtin de Pierre *ou* le Fils criminel, eſt datée du 11. Janvier 1659.

(*a*) Le Privilége accordé à Dorimon, pour ſes Ouvrages Dramatiques, le 26. Mars 1661. porte : « Permis au Sieur Dorimon, Comédien de MADEMOISELLE, de faire imprimer les Piéces de Théatre par lui compoſées, & repréſentées par la Troupe de MADEMOISELLE.

1661. de vers à la louange de Dorimon ; entr'autres, on en trouve une d'un nommé Dupérier, qui le complimente ſur le rôle de Dom Jouan, qu'il a joué excellemment, & qui le met au-deſſus de Mondori, &c.

Dorimon étoit marié, & ſa femme, Comédienne dans ſa même Troupe, ſe mêloit auſſi du bel eſprit, & de faire des vers : on va juger de ſon talent dans ce dernier genre, par le huitain ſuivant, adreſſé à ſon mari, au ſujet de ſa Tragi-Comédie du Feſtin de Pierre.

Encore que je ſois ta femme,
Et que tu me doive ta foi,
Je ne te donne point de blâme,
D'avoir fait cet enfant ſans moi ;
Toutesfois, ne me crois pas buſe,
Je connois le ſacré vallon,
Et ſi tu vas trop voir ta muſe,
J'irai careſſer Appollon.

Le compte que nous avons à rendre de la Tragi-Comédie du Feſtin de Pierre, ou le Fils Criminel, de Dorimon, ſera bien ſuccint, puiſqu'elle n'eſt préciſément que la même de de Villiers, dont nous avons parlé ſous l'année 1659. excepté que dans celle-ci, le Valet de Dom Jouan s'appelle Briguelle. A l'égard de la verſification, elle eſt encore plus foible que celle de de Villiers.

Piéces de Théatre de Dorimon, Comédien de MADEMOISELLE. 1661.

LE FESTIN DE PIERRE *ou* LE FILS CRIMINEL, Tragi-Comédie, 1658.

L'AMANT DE SA FEMME, Comédie en vers, en un Acte, 1661.

L'INCONSTANCE PUNIE, Comédie en vers, en un Acte, 1661.

L'ECOLE DES COCUS *ou* LA PRÉCAUTION INUTILE, Comédie en vers, en un Acte, 1661.

LA FEMME INDUSTRIEUSE, Comédie en vers, en un Acte, 1661.

LA COMÉDIE DES COMÉDIENS, Comédie en vers, en un Acte, 1661.

LES AMOURS DE TRAPOLIN, Comédie en vers, un Acte, 1661.

LA ROSELIE *ou* DOM GUILLOT, Comédie en vers, en cinq Actes, 1661.

LE MÉDECIN DÉROBÉ, Comédie ſans date.

On donne cette derniere Piéce à Dorimon, dans les Recherches ſur les Théatres de France, mais ſans aucune preuve.

1661.

L'AMANT DE SA FEMME,

Comédie en vers, en un Acte, de M. DORIMON, Comédien de MADEMOISELLE,

Repréſentée ſur le Théatre de la rue des Quatre-Vents.

LÉandre, mari de Climene, devient amoureux d'une Dame Maſquée, qu'il trouve dans la maiſon de Caliſte, jeune coquette qui eſt aimée de Lucidor. La paſſion de Léandre eſt ſi vive, que dès la premiere entrevûe, il jure à ſon inconnue un amour éternel, & malgré les repréſentations de ſon valet Scapin, promet de lui apporter la bague de ſa femme, qui vaut quatre cent piſtoles; Climene (car c'eſt elle-même qui s'eſt déguiſée pour éprouver ſon mari) n'a pas plûtôt reçu la bague, qu'elle ſe démaſque, Léandre fort ſurpris, ſe jette aux genoux de Climene, lui demande pardon, & rejette ſa faute ſur l'effet d'une ſimpathie qui le porte à l'aimer, même ſans la connoître. Climene veut bien ſe ſatisfaire de cette excuſe, & cet éclairciſſement ſert à déſabuſer Lucidor, qui avoit témoigné quelque jalouſie contre

Léandre au ſujet des viſites qu'il rendoit à Caliſte, & rétablit la paix entre ces Amans. 1661.

Dorimon ſe vante de ne devoir qu'à lui le ſujet de cette petite Comédie; l'intrigue en eſt fort ſimple, mais ſpirituelle, & dans le noble. M. de la Font s'eſt ſervi du même ſujet pour compoſer ſon Acte *de la Femme*, dans ſon ballet Lyrique, *des Fêtes de Thalie*, repréſenté dans ſa nouveauté en 1714. & M. Boiſſi dans ſa Comédie, de *La Rivalle d'elle-même*, jouée le 19. Septembre 1721. n'a fait, à peu de choſes près, que mettre en proſe la Comédie de l'Amant de ſa femme.

L'INCONSTANCE PUNIE,

Comédie en vers, en un Acte de Monſieur DORIMON, *Comédien de* MADEMOISELLE,

Repréſentée ſur le Théatre de la rue des Quatre-Vents.

LE ſujet de cette Piéce eſt auſſi ſimple que le précédent, mais il eſt ſans art & ſans intérêt. Hilas, eſt tout à la fois l'Amant de Torine, d'Iſabelle, de Fanchon, de Fleurette, & d'une petite payſanne appellée Colinette, ces cinq filles connoiſſent qu'elles ſont amuſées

1661. par Hilas, lui font de ſanglants reproches, & prennent le parti d'écouter d'autres amans. Torine & Fleurette, acceptent pour maris, le Docteur & Trapolin, (*a*) Fanchon ſe réconcilie avec Lucidor qui l'aime, Iſabelle retourne à ſon premier amant, & Colinette ne déſeſpere pas de trouver un nouveau ſoupirant; de ſorte qu'Hilas, abandonné de toutes ſes Maîtreſſes, demeure expoſé aux railleries de ſon valet Scapin.

(*a*) Voici un fragment de la neuviéme Scene, entre le Docteur & Trapolin: celui-ci tranche du petit Maître, & feint une converſation entre lui & une jolie perſonne.

TRAPOLIN.

Et ſi je puis trouver quelqu'objet favoureux,
Je dirai *ma beauté*, je dirai *ma mignarde*,
Puis elle me dira, *Trapolin, prenez garde,*
Mon honneur m'eſt bien cher, & ſi je le perdois;
Que diront de moi? qu'amour ſouvente fois,
Peut tout, dirai alors, *vraiment vous êtes drole*;
Me dira-t-elle après,

. . . . . .

Lui dirai-je auſſitôt, *redoute ma colere!*
O beauté trop ſévere,

. . . . . .

Lui dirai à mon tour, ainſi je parlerai,
Ainſi l'on peut répondre, ainſi je répondrai.

1661.

CAMMA,

Tragédie de Monſieur CORNEILLE DE LISLE,

Repréſentée ſur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, le Vendredi 28. Janvier.

Muſe Hiſtorique de Loret du 29. Janvier 1661.

UN curieux aſſuré m'a,
Qu'hier la Piéce de Camma,
Sujet tiré des opuſcules,
De Plutarque Auteur, ſans macules,
Fut repréſenté à l'Hôtel.....* * De Bourgogne.
Avec un raviſſement tel,
Des judicieux qui le virent,
Qui mille & mille biens en dirent,
Qu'on n'avoit vû depuis longtemps,
Tant de rares eſprits contents.
Enfin cette Piéce tragique,
A l'acclamation publique,
Et quoique Meſſieurs les Acteurs,
(Admirables déclamateurs)
Ayent voulu faire pour elle,
Une dépenſe extrême & belle,
En ſuperbes habillemens,
Parés de riches ornemens,
Etant mieux vêtus que des Comtes,
Ils y trouveront prou leurs comptes,

1661.

Car tous les plus honnêtes gens,
D'aller-là, ſeront diligens,
Tout de bon le cadet Corneille,
Quoiqu'il ait fait mainte merveille,
Et maint Ouvrage bien ſenſé,
En cetui-ci s'eſt ſurpaſſé;
Ainſi, cette Piéce divine,
Qui du grand Œdipe eſt couſine,
Et propre ſœur de Stilicon,
(Piéce qu'on tient ſans parangon)
Eſt très-digne de ſa naiſſance;
Et par l'agréable abondance,
De mille beaux traits différents,
Ne fait point tort à ſes parens.

M. de Fontenelle * cite le dénouement de Camma, comme un des plus heureux qui ſoit au Théatre. Voici ſes propres termes : « Un dénouement ſuſpendu juſqu'au bout & imprévû, eſt » d'un grand prix. Camma, pour ſauver » la vie à Socrate qu'elle aime, ſe réſout » enfin à épouſer Sinorix qu'elle haït, & » qu'elle doit haïr. On voit dans le cinquiéme Acte Camma & Sinorix revenus du Temple où ils ont été mariés; » on ſçait bien que ce ne peut pas être-là une fin; on n'imagine point où tout » cela aboutira; & d'autant moins que » Camma apprend à Sinorix qu'elle » ſçait ſon plus grand crime, dont il ne

* Tome III. de ſes Œuvres, édition de Paris, 1742. Réflexion XXII. ſur la Poëtique du Théatre.

» la croyoit pas inſtruite ; & quoiqu'elle
» l'ait épouſé, elle n'a rien relâché de ſa 1661.
» haine pour lui. Il eſt obligé de ſortir,
» & elle écoute tranquillement les plain-
» tes de ſon amant qui lui reproche ce
» qu'elle vient de faire, pour lui prouver
» à quel point elle l'aime. Tout eſt ſuſ-
» pendu avec beaucoup d'art, juſqu'à ce
» qu'on apprenne que Sinorix vient de
» mourir d'un mal, dont il a été attaqué
» ſubitement, & que Camma déclare à
» Soſtrate qu'elle a empoiſonné la coupe
» nuptiale où elle avoit bû avec Sino-
» rix, & qu'elle va mourir auſſi. Il eſt
» rare de trouver un dénouement auſſi
» peu attendu, & en même-temps auſſi
» naturel. »

On peut ajouter à l'éloge que M. de Fontenelle fait du dénouement de Camma, que M. Corneille de Liſle n'a pas montré moins d'art dans le nœud de cette Tragédie. Camma fait dire par Soſtrate à Sinorix, qu'elle conſent à l'épouſer : malgré ce bonheur ſi peu attendu, Sinorix tombe dans une profonde rêverie ; il eſt ſeul ; Camma arrive un poignard à la main, dans le deſſein d'en fraper Sinorix. Dans le temps qu'elle léve le bras, ſurvient Soſtrate, qui ſaiſit la main de Camma. Sinorix ſe détourne, & le poignard tombe, ſans qu'il

puiſſe connoître de quelle main. On peut
1661. juger de la perpléxité de Sinorix, mais enfin ſon ſoupçon tombe ſur Soſtrate ; celui-ci par amour pour Camma, ne ſe défend que foiblement, c'eſt ce qui force cette Reine à épouſer Sinorix, pour ſauver la vie à Soſtrate.

Malgré tout le mérite de cette Piéce, le défaut de la verſification en rend la lecture rebutante. Un autre défaut auſſi marqué eſt le perſonnage d'Heſione, fille de Sinatus, Roy de Galate, que Sinorix a empoiſonné pour s'emparer de ſes états. Cette Princeſſe ne paroît que pour tenir des diſcours, qui conviendroient mieux dans la bouche d'une mégere, que dans celle d'une perſonne de ſon rang.

ERIXÉNE,

Tragédie d'un Auteur Anonyme, ſur le plan de M. l'Abbé d'Aubignac, non imprimée,

Repréſentée ſur le Théatre du Marais.

NOus n'avons d'autre preuve ſur la repréſentation de cette Piéce, que le paſſage ſuivant, tiré de la *Défenſe de Sophonisbe*, par M. de Viſé : voici ce qu'il en dit.

« Il y a deux ans * que l'on joua une 1661.
ièce au Marais, intitulée *Érixéne*,
ont M. l'Abbé d'Aubignac avoit été
ois ans à faire le plan. Cette Piéce
arût ſous le nom d'un jeune homme,
ui a beaucoup d'eſprit, il en avoit fait
s vers qui furent trouvés fort beaux ;
ais ce ſujet ayant été généralement
ondamné, bien qu'on eût été tant
'années à le compoſer ; empêcha la
iéce de réuſſir. »

* La défenſe de Sophoniſbe parut en 1663.

OM GARCIE
DE NAVARRE,
OU
LE PRINCE JALOUX,

nédie Héroïque de M. DE MOLIERE,

réſentée ſur le Théatre du Palais Royal (*a*) le 4. Février.

Mémoire ſur la vie & les Ouvrages de Moliere.

Ette Piéce tomba, & ne fut jouée
que peu de fois : (*b*) « le choix du
ijet tiré, ou imité des Eſpagnols dans

) La Troupe de MONSIEUR commença de jouer
: Théatre du Palais Royal le 4, ou le 5. Novembre
). Voyez la note jointe à l'article de la Comédie
Etourdi, Tome VIII. p. 239.

Vie de Moliere, avec des jugemens ſur ſes Ouvrages.

) « La réputation naiſſante de Moliere, ſouffrit
aucoup de cette diſgrace, & ſes ennemis triom-

1661. » lequel les incidens appartiennent plus » à la Comédie qu'au genre héroïque, » & dont le fond même eſt vicieux, pût » contribuer au peu de ſuccès de cet Ou- » vrage ; Moliere qui jouoit le rôle de » Dom Garcie, ne réuſſit pas mieux » comme Acteur. Il n'appella pas du ju- » gement du public, il ne fit pas même » imprimer ſa Piéce, quoiqu'il y eut des » traits qu'il jugea dignes d'être inſérés » dans d'autres Piéces. » (*a*)

LES BÊTES RAISONNABLES,

Comédie en vers, en un Acte de M. DE MONTFLEURY,

Repréſentée ſur le Théatre de l'Hôtel Bourgogne.

ULiſſe obtient de Circé la permiſſion de retourner dans Itaque, &

» pherent. » M. de Viſé en parla d'un ton mépriſant ; voici ſes termes : * Le peu de ſuccès qu'a eû ſon *Dom* » *Garcie* ou *le Prince jaloux*, m'a fait oublier de vous » en parler à ſon rang ; mais je crois qu'il ſuffit de vous » dire que c'étoit une Piéce ſérieuſe, & qu'il en avoit » le premier rôle, pour vous faire connoître que l'on » ne s'y devoit pas beaucoup divertir. »

* Nouvelles, Nouvelles, troiſiéme partie, p. 227.

(*a*) Voyez la Scene V. de l'Acte ſecond, & la Scene VIII. de l'Acte quatriéme de Dom Garcie, & la Scene III. du quatriéme Acte de Miſanthrope. Il y a auſſi quel-

1661.

' ramener quelques-uns de ſes ſujets
'elle a tranformé en bêtes. (*a*) Paroît
Docteur qui a été changé en âne, &
i malgré les raiſons d'Uliſſe, veut re-
irner à ſa métamorphoſe.

ULISSE.

Iais te changer en âne ?

LE DOCTEUR.

Oui, t'en étonne-tu ?

ULISSE.

Jn animal abject, ſtupide, ſans vertu?
ı ſurpriſe en ces lieux ſe trouve ſans ſeconde.

LE DOCTEUR.

Comment s'en étonner ? Il en eſt tant au monde !
es dedans la ville, ânes dans les Fauxbourgs,
es dans les Provinces, ânes dedans la Cour,
es dedans les champs, ânes aux compagnies,
es dedans les bals, ânes aux Comédies,
es fort négligés, ânes fort ajuſtés,
lancoliques, gais, ſérieux, éventés,
es dans les barreaux, ânes dans les écoles,
es dans les effets, ânes dans les paroles,

: vers de Dom Garcie dans l'Acte ſecond, Scene
ſme de l'Amphitrion.

a) Ce ſujet a été traité en Italien en forme de Dia-
ies, Montfleury s'en eſt ſervi dans cette Comédie.
uis Meſſieurs Fuſelier & le Grand, en ont com-
: un Acte d'Opera Comique, ſous le titre des *Ani-
x raiſonnables*, qui eut beaucoup de ſuccès à la Foire
t Germain 1718.

1661.

Anes dedans la chaiſe aux Univerſités,
Anes petits & grands, bâtés & non bâtés,
Anes ſans changement, & ſans métamorphoſe,
Anes enfin par-tout, je ne vois autre choſe,
C'eſt pourquoi j'aime mieux être bêtifié,
Que d'être homme.

Suit Philipin, qui de valet eſt devenu un lion, il ne veut point être changé en homme.

ULISSE.

Je veux en quatre mots, ſans parler de ſervices,
De tous les animaux te faire voir les vices,
Afin que ton eſprit connoiſſant leur défaut,
Puiſſe dans un moment en juger comme il faut.
Le Tigre eſt trop cruel, l'Ours eſt trop plein de rage,
Le Sanglier affreux aime trop le carnage,
Le Cheval eſt trop fier, le Renard eſt trop fin,
Le Loup trop carnacier, le Singe trop badin,
Le Lion trop fougueux, & l'Ane trop ſtupide,
L'Eléphant trop peſant, le Liévre trop timide,
Le Chameau, comme on ſçait, eſt trop vindicatif,
Le Bouc eſt trop vilain, & le Cerf trop craintif.
Il n'eſt point d'animaux, ſans des défauts ſemblables,
Tous ſont monſtres enfin.

PHILIPIN.

Et les hommes tous diables.

Pour

1661.

Pour mieux répondre encor, chacun des animaux,
N'a jamais pour le plus, qu'un ſeul de ces défauts;
Mais s'il m'en ſouvient bien, les hommes ce me ſemble,
Ont pour le plus ſouvent tous les vices enſemble,
Tel eſt larron, cruel, traître, fou, babillard:
Ruſé, méchant, fougueux, fourbe, badin, paillard;
Tel autre, eſt orgueilleux, impoſteur, homicide,
Tel autre, cauteleux, & flateur & timide,
Tel autre médiſant, & fait le fanfaron,
Tel autre grand cauſeur, mercenaire & poltron,
Tel autre eſt rapporteur, incommode, bizarre,
Tel autre téméraire, importun, fat, avare;
Sans compter tous les ſots, dont je ne parle pas;
Pour toutes ces raiſons, je m'en vais de ce pas,
Adieu, Monſieur.

Céphiſe qui a été changée en biche, refuſe auſſi Uliſſe. Paroit Dipus, Courtiſan qui a été changé en Cheval, & qui veut garder cet état, revenu des vanités de la Cour, & des déſordres qui regnent dans le monde.

1661.

ULISSE.

Si toujours le mépris d'une ſemblable vie ;
D'y retourner jamais te fait perdre l'envie ,
Ton cœur dans ce moment , ne doit pas mépriſer ,
La raiſon que j'apporte à te déſabuſer ,
Apprend donc que les Dieux , & leurs ſacrés Oracles ,
Te feront voir la fin de tous ces grands obſtacles ,
Qu'ils promettent au monde un Monarque nouveau ,
Indomptable , vaillant , vertueux , parfait , beau ,
Généreux , & de qui la célébre alliance ,
Mettra toute la terre en bonne intelligence :
Qui doit être l'appui des Temples de Thémis ;
Qui ſera redouté de tous ſes ennemis ,
Un autre Hercule , enfin , qui né par un miracle ,
Ne doit à ſa valeur jamais trouver d'obſtacle ;
Que pour lors , les vertus banniront de ſa Cour ,
Les vices enchaînés , pour regner à leur tour.
Enfin ce Mars , qu'un jour la terre aura pour Maître ,
A fait des envieux , même avant que de naître :
Pour combler de bonheur ce regne glorieux ,
Un Miniſtre prudent eſt promis par les Dieux ,

Dont les exploits fameux, les vertus & la gloire, 1661.
Sont gravés par avance au Temple de Mémoire.

DIPUS.

Ah! si je le sçavois, je serois consolé.

ULISSE.

Ecoute donc, comment l'Oracle en a parlé,

DIPUS.

Ne me fais point languir, dépêche de m'apprendre,
Dès ce même moment, ce qu'on en peut attendre.

ULISSE.

ORACLE.

Un Prince deux fois couronné,
Rendra son regne fortuné,
Sera craint & chéri sur la terre & sur l'onde.
C'est un arrêt des Dieux; les vertus & l'amour,
Sous son beau regne, quelque jour,
Rendront la paix à tout le monde.
Ce Monarque aura pour appui,
Un Ministre digne de lui:
Et le peuple en ce temps, plus heureux que le nôtre,
Goûtera les douceurs d'un bonheur peu commun,
Puisqu'il aura le bras de l'un,
Et les sages conseils de l'autre.

DIPUS.

Ah! puisqu'il est ainsi, si peux m'obliger,
Jusqu'à forcer Circé à ne me plus changer,

ortable que celle de la plûpart des Tra- 1661.
édies de M. Corneille de Liſle. Ajoutons ceci le jugement que M. l'Abbé du os a porté de la Tragédie d'Agripa.

« Nous avons une Tragédie de M. Quinault, intitulée *Le Faux Tibérinus*, où le Poëte ſuppoſe que Tibérinus, Roy d'Albe, étant mort dans une expédition, un de ſes Généraux, afin d'empêcher le découragement des Troupes, dérobe à leur connoiſſance la mort du Roy. Pour mieux cacher l'accident, il fait ſoutenir à ſon propre fils le perſonnage du Roy Tibérinus, à la faveur d'une reſſemblance parfaite qui ſe trouvoit entre le Roy & Agrippa, (c'eſt le nom de ce fils qui paſſe pour Tibérinus) ſon pere ſuppoſe encore, pour mieux cimenter l'impoſture, que le Roy mort a fait tuer ſécrettement Agrippa. Tout le Royaume d'Albe s'y méprend un an durant, & le dénouement de la Piéce, laquelle fournit d'Acte en Acte des ſituations merveilleuſes, eſt encore très-interreſſant. Cependant on ne comptera jamais cette Tragédie parmi celles qui ſont l'honneur de notre Théatre. Elle ne touche que par ſurpriſe, & l'on déſavoue ſon émotion propre, dès qu'on fait réfléxion à l'extravagance de la ſuppoſition, ſur la-

Réfléxions ſur la Peinture & la Poëſie, Tome I. p. 236. édition de 1740.

1661. » quelle toutes les ſituations merveilleu-
» ſes de la Tragédie ſont fondées ; on
» n'a preſque point de plaiſir à revoir
» une Piéce qui ſuppoſe que la reſſem-
» blance du Roy Tibérinus & d'Agrippa,
» fût abſolument ſi parfaite, même du
» côté de l'eſprit, que l'amante d'Agrip-
» pa, après avoir eu de longues con-
» verſations avec lui, continue à le pren-
» dre pour Tibérinus. »

LA FEMME INDUSTRIEUSE, (a)

Comédie en vers, en un Acte par

M. DORIMON,

Repréſentée par la Troupe de MADEMOISELLE.

LA Piéce dont on va rendre compte eſt dans le bas comique, mais comme telle, aſſez paſſable. Iſabelle, femme du Capitan, eſt amoureuſe de Léandre, jeune Ecolier qui demeure dans le voiſinage, ſous la conduite du Docteur. Le Capitan, obligé d'aller, pour quelque fameuſe expédition, dans le Royaume de

(a) Cette Comédie eſt tirée d'une nouvelle de Bocace, & d'une Piéce Eſpagnole de D. Lopés de Vega. Voyez ci-deſſous à l'article de l'Ecole des Maris de Moliere, le paſſage de M. Riccoboni, tiré de ſes réflexions ſur la Comédie & le génie de Moliere.

Coquetterie, laiſſe la garde de ſa femme Tripolin, (*a*) d'un autre côté, le Docteur conſeille à Léandre de ſe marier 1661.

(*a*) CAPITAN.
Qui va-là, qui va-là,
ISABELLE.
La foi du mariage,
CAPITAN.
Bon cela. Si c'étoit Monſieur concubinage,
Il pourroit prudemment retourner ſur ſes pas.
Mais viſitons un peu tous nos meilleurs ſoldats;
Ma charge eſt de grand ſoin: & de plus elle eſt telle,
Qu'un mari doit par-tout planter la ſentinelle;
Pour le front, promptement venez ici pudeur,
Pour les yeux, modeſtie, eſt un garçon de cœur,
Pour la bouche, je ſçais un ſoldat d'importance,
Poſons le Caporal, il s'appelle Silence.
Pour le ſein, il nous faut mettre Sincérité,
Sur le cœur, il nous faut mettre Fidélité;
Ces endroits-là, ſont ceux des premieres approches,
Auſſi nous y mettons des ſoldats ſans reproches.
. . . . . .
. . . . . .
Voilà la place en ordre, & j'en laiſſe la garde,
Au brave Trapolin; mais d'où vient qu'il retarde:
TRAPOLIN.
Qui va-là,

SCENE III.

CAPITAN
C'eſt Mari,
TRAPOLIN.
Je ſuis pire qu'un Suiſſe,
Je méconnois mon Maître en lui rendant ſervice;
Morbleu retirez-vous.
CAPITAN.
Arrête Trapolin,
TRAPOLIN.
Je percerai ta penſe & ferai du boudin,
CAPITAN.
Quoi moi, qui ſuis mari!
TRAPOLIN.
Il n'eſt mari qui tienne;
Je gouverne le fort, que perſonne n'y vienne.

1661. de bonnne heure pour éviter la débauche.

SCENE IV. LÉANDRE.

Comment me marier, je meure, ſi j'y penſe,
Je me veux divertir, adieu Docteur, adieu.

LE DOCTEUR.

Cupido te conduiſe en un honnête lieu.

Apeine Léandre eſt ſorti, qu'Iſabelle fait venir le Docteur, & le prie de mettre ordre aux inſolences de ſon éléve, qui vient ſous ſes fenêtres lui tenir des propos d'amour. Le Docteur promet de le bien réprimander. Léandre, étonné des plaintes d'une perſonne qu'il ne connoît point, nie d'abord le fait; mais ſoupçonant que c'eſt peut-être une bonne fortune, il avoue qu'il a eu la témérité de regarder quelques femmes, & prie humblement ſon Précepteur de lui montrer la maiſon de celle qui s'en eſt offenſée.

SCENE VII. LE DOCTEUR.

La voilà, franc pendard, détournez-en la vue,
Ou bien j'irai moi-même avertir ſes parens.

CAPITAN.

Témoin de ma valeur & de mes actions,
Toi qui m'a vû dompter cent mille nations,
Ton courage me plaît, je ne ſuis plus en peine,
Tu garderas ma femme en brave Capitaine.
Ainſi qu'un gros jambon, couvre-toi de laurier.

Léandre

Léandre, profitant de cette avis, va ſous
es fenêtres d'Iſabelle ; mais comme Tra- 1661.
olin garde la porte du logis, l'Ecolier lie
onverſation avec lui, & fait des compli-
nens très-galans qui s'adreſſent à Iſabel-
e, vers laquelle ce jeune homme léve de
emps en temps les yeux : peu de temps
près, le Docteur vient fraper à la porte
'Iſabelle, pour s'informer ſi ſon Ecolier
ſt plus ſage.

TRAPOLIN.

Qui va-là, qui va-là, redoute mon cour- SCENE XIII.
roux,

voyant le Docteur.

h ! venez Révérend, on ne craint rien de vous.

Iſabelle, qui s'eſt apperçue que Léan-
re a compris ſes deſſeins, dit au Doc-
eur que ſon éléve, loin de ſe modérer
ans ſa conduite, a eu l'audace de paſſer
n billet doux par la fente de ſa porte ;
e a laiſſé tomber une bourſe de quatre
ent louis, qu'elle remet au Docteur
our la rendre à Léandre, en le priant
e le bien châtier.

LE DOCTEUR. SCENE XIV.

Hé bien méchant garçon, orgueilleux ſu-
borneur,

u n'as pas été voir cette femme d'honneur ?

LÉANDRE.

Quoi, qu'eſt-il arrivé ?

1661.

LE DOCTEUR.

La fente de la porte,

. . . . . .

Prens bien garde à la fente, & que fente jamais,
Ne te porte à porter d'impertinens poulets.

Apprens que tu cours un grand danger, ajoute le Docteur, en lui donnant la bourſe.

Enfin elle m'a dit que toutes ſes vertus
Prenans ſon intérêt, ne t'épargneront plus,
La vertu Chou viendra pour te caſſer la tête,
La vertu Bleu le nez, de même qu'à la fête,
La vertu Guiene encor ne t'épargnera pas;
Et les autres vertus te caſſeront les bras.

Suivant cette inſtruction, Léandre ne manque pas de mettre un billet dans le fente de la porte d'Iſabelle, avec un mot de remerciment ſur le préſent qu'il vient de recevoir: cette vertueuſe femme recommence ſes plaintes, & envoye chercher le Docteur, pour lui ſignifier ſes dernieres intentions. Léandre eſt incorrigible, dit-elle.

ISABELLE.

Enfin, il eſt venu par le mur du Jardin,
A monté par-deſſus, & s'eſt gliſſé ſoudain,
Tout le long d'un figuier; & ſans ſe faire entendre,
Eſt venu juſtement au-deſſous de ma chambre.

1661.

, grimpé comme un chat & ſi ſubitement,
)u'il eſt enfin entré dans mon appartement;
la pudeur s'eſt émuë, & d'une telle ſorte,
)ue longtemps il m'a cru une perſonne morte.
la vertu.....

LE DOCTEUR.

N'a-t-il rien fait à votre vertu,

ISABELLE.

Ah ! je l'ai fait ſortir, & l'ai ſi bien battu;
e ne me plaindrai plus, mais ſi plus il m'outrage,
t s'il me prend jamais pour autre qu'une ſage,
pour m'ôter l'honneur, il fait aucun effort,
: lui ferai donner cent coups après ſa mort.

On ſent bien que ce ſont autant des :çons que Léandre ſuit de point en oint. Pendant qu'Iſabelle eſt enfermée vec ſon amant ; ils entendent le Capiin. La femme a, après avoir donné le mot Léandre, ouvre la porte, en jettant es cris effroyables ; Léandre paroît auſtôt comme un fantôme, & paſſe pour :l dans l'eſprit du mari & du valet.

TRAPOLIN.

SCENE XX. & derniere.

Ah ! le diable eſt chez-vous.
'eſt bien plus qu'un amant, mon ame eſt effrayée,
t la frayeur a fait de la galimafrée
ans mes chauſſes; l'eſprit ayez pitié de moi.
vos genoux, je ſuis très-ſoumis par ma foi.

1661.

LE CAPITAN.

Je ſuis tranſi de peur, l'eſprit, je vous honnore, &c.

LÉANDRE.

Capitan, Trapolin, rendez-moi vos épées,

LE CAPITAN.

Les voilà qui de ſang ſont encore trempées.

LÉANDRE.

Il n'en eſt plus beſoin, ta femme a la vertu. Je ſuis, ajoute-t-il, l'ame du meilleur de tes parens, qui viens exprès pour la garde de ſon honneur.

LE CAPITAN *à Iſabelle*

Ah! vertu ſans pareille, ah! vertu ſans ſeconde.

ISABELLE *à Léandre.*

Belle ombre, où fuyez-vous, hélas! embraſſez-moi,

Bel eſprit.

LE'ANDRE *l'embraſſant.*

Recevez ces marques de ma foi

TRAPOLIN *au Capitan.*

Ils s'embraſſent.

LE CAPITAN.

N'importe, ah! ma femme eſt ſans peur,

TRAPOLIN *au Capitan.*

Empêchez-les.

CAPITAN.

Non pas, il veille à ſon honneur.

1661.

ue cet eſprit eſt bon, & qu'il eſt raiſonnable.

TRAPOLIN.

L'eſprit a de l'eſprit.

LE'ANDRE *voulant embraſſer Trapolin.*

Mon cher.

TRAPOLIN *ſe retirant.*

Allez au diable.

CAPITAN.

Adieu, Monſieur l'eſprit.

LE'ANDRE.

Adieu, ſongez bien tous
à ne mettre jamais de gardien chez vous.

CAPITAN.

Non, je n'en mettrai point, ma femme eſt par trop ſage,
A ſa rare vertu je ferois trop d'outrage.

1661.

LA COMÉDIE DE LA COMÉDIE,

Comédie en un Acte, & en vers,

ET

LES AMOURS DE TRAPOLIN,

Comédie en un Acte, & en vers;
par M. DORIMON,

Repréſentées par la Troupe de MADEMOISELLE.

LA premiere de ces deux Piéces n'eſt, à proprement parler, que le Prologue de la ſuivante. L'Auteur y veut donner un Tableau du Théatre de ſon temps; c'eſt le ſujet des réfléxions de Léandre & de Lucidor, amateurs des Spectacles.

LE'ANDRE.

Mais les Italiens prennent plus de licence;
Que ne font les François, & quelqu'un s'en offenſe.

LUCIDOR.

Le Théatre François eſt bien plus ſérieux,
J'en fais bien plus d'état & l'eſtime bien mieux,
Mais on peut, ſans pêcher, goûter les inepties,
Qu'ils mêlent galament avec leurs facécies.

1661.

Deux Dames du bel air font enſuite l'éloge de la Comédie.

LA PREMIERE DAME.

Le Théatre n'a rien que d'honnête & de beau,
Chaque jour il produit un prodige nouveau,
Les Veſtales pourroient avec bienſéance,
Ouir la Comédie, elle n'eſt qu'innocence.

Dans la Scene ſuivante, le portier retient quelque argent de la recette, & fait ſortir deux Filoux qui veulent entrer ſans payer. La Comédienne Iſabelle paroît enſuite, accompagnée de deux jeunes ſots, qui l'ennuyent par leurs fades douceurs, & des diſcours dépourvus de ſens commun. L'un des deux vante la proſe de *Cinna*, & l'autre les vers de *Thomas Morus*. La ſpirituelle Comédienne leur apprend que la premiere de ces deux Piéces eſt en vers, & la ſeconde en proſe. Elle ſort en diſant que des perſonnes de ſon état, étant dans l'obligation de fréquenter les plus illuſtres compagnies, ne ſçauroient avoir trop d'érudition, & d'uſage du beau monde.

LES AMOURS DE TRAPOLIN.

Trapolin eſt un homme très-riche, que ſon opulence fait rechercher avec empreſſement, un tendre penchant l'entraîne vers l'ignorance.

1661.

TRAPOLIN.

Adieu lampe d'amour.

IGNORANCE.

Adieu falot de flâme.

TRAPOLIN.

Je ſoupire.

IGNORANCE.

Je meurs.

TRAPOLIN.

Je ſuccombe

IGNORANCE.

Ah ! je pâme.

Se quitter, quand on aime ! ah quelles cruautés.

TRAPOLIN.

Je ſoupire à tout coup, & de tous les côtés.

Comme il ne vous manque que de l'eſprit, dit le Docteur à Trapolin, vous devriez entretenir commerce avec des Sçavans.

TRAPOLIN.

Pour me rendre agréable à la Cour, au Public,
J'en veux faire paſſer douze par l'alembic,
Pour en tirer l'eſprit, & puis par fantaiſie,
J'en prendrai les matins comme de l'eau-de-vie.

La ſtupidité du Financier ne rebute point le Docteur, comme il a deux filles à pourvoir, Poëſie & Philoſophie, il

tâche de lui faire agréer l'une ou l'autre pour épouſe; Trapolin refuſe Poëſie, à cauſe des vers, contre leſquels, étant jeune, on lui a fait prendre de la poudre antipathique; Philoſophie eſt trop élevée pour lui, & Galanterie, leur couſine, lui paroît trop gênante, il préfere ſa chere Ignorance. Sur ſon refus, le Docteur, ſes deux filles, & la couſine le chargent d'injures, & de malédictions. 1661.

LE DOCTEUR.

Il faut que Socrate t'enbroche,
Que Platon, comme un Pré, te fauche;
Qu'Epicure te mette à bas,
Que Bias te coupe les bras,
Que Solon t'envoye au trépas;
Que Plutarque t'anéantiſſe,
Que Cloton ta trame t'ourdiſſe,
Ou que la Parque la finiſſe:
Que Cicéron rive ton bec,
Que l'on ne te parle qu'en grec;
Que ton humide ſoit à ſec;
Et moi Docteur je te ſouhaite
Que quelque maligne fillette,
Te vienne nouer l'éguillette.

POESIE.

Je te vais faire faire, au lieu d'épithalame,
Des ſatiriques vers, ou quelque écrit infâme.

1661.

PHILOSOPHIE.

Et moi je vais monter deſſus mes grands chevaux,
Et te mettre, vilain, dans le rang des brutaux.

GALANTERIE.

Et moi qui ſçais punir tous les ſots de ta ſorte,
Aux bals je te ferai toujours fermer la porte,
Les Laquais par mon ordre iront te nazarder.

Les noms des Perſonnages pourront paroître extraordinaires : on s'étonnera peut-être auſſi que Dorimon ait compoſé une Piéce ſur une matiere qu'il n'entendoit lui-même guéres mieux que Trapolin.

LA TOISON D'OR,

Tragédie de M. CORNEILLE, l'Aîné,

Repréſentée ſur le Théatre du Marais, vers le 15. Février.

CEtte Tragédie avoit été compoſée pour la ſuperbe fête que M. le Marquis de Sourdeac donna au mois de Novembre précédent dans ſon Château du Neubourg en Normandie, au ſujet du mariage du feu Roy Louis XIV. avec l'Infante d'Eſpagne, Marie-Théreſe d'Au-

iche, & de la paix que cette alliance onnoit à l'Europe. Tout ſembla ſe réu- ir pour la pompe d'une fête ſi brillante, : l'on peut dire que la magnificence du eigneur qui la donnoit, & ſes talens ıpérieurs dans l'art des Méchaniques, ɔncoururent alors, avec le génie du oëte, pour la rendre digne de la gran- eur & de la majeſté du ſujet qui l'oc- ıſionnoit. Il ſuffit d'annoncer que M. orneille étoit Auteur du Poëme, & que I. le Marquis de Sourdeac, inventeur es Machines, le fit éxécuter à ſes frais, ns rien épargner pour la dépenſe, qu'il ɔuſſa juſqu'à la profuſion. « On ſe ſou- viendra longtemps, (dit M. de Viſé) de la magnificence avec laquelle ce Marquis donna une grande fête dans ſon Château du Neubourg, en réjouiſ- ſance de l'heureux mariage de Sa Ma- jeſté, & de la paix qu'il lui avoit plû donner à ſes peuples. La Tragédie de *La Toiſon d'Or*, mêlée de Muſique & de ſuperbes Spectacles, fut faite exprès pour cela. Il fit venir au Neubourg les Comédiens du Marais, qui l'y repré- ſenterent pluſieurs fois, en préſence de plus de ſoixante des plus conſidérables perſonnes de la Province, qui furent logées dans le Château, & régalées pendant plus de huit jours, avec toute

1661.

Mercure Galant, May 1695. pages 222 & 223.

1661. » la propreté & l'abondance imaginable.
» Cela ſe fit au commencement de l'hy-
» ver de l'année 1660. & enſuite M. le
» Marquis de Sourdeac donna aux Co-
» médiens toutes les Machines, & toutes
» les décorations qui avoient ſervi à ce
» grand Spectacle, qui attira tout Paris,
» chacun y ayant courru longtemps en
» foule. »

Ecoutons parler Loret des préparatifs que les Comédiens du Marais firent, pour donner ſur leur Théatre cette Tragédie, avec les mêmes agrémens qui l'avoient accompagnés ſur celui du Château du Neubourg.

Muſe Hiſtorique du premier Janvier 1661.

Les Comédiens du Maretz,
Font d'inconcevables appreſts,
Pour jouer, comme une merveille,
Le *Jaſon* de Monſieur Corneille.

Voici de quelle façon il parle des applaudiſſemens qu'elle reçût dans ſa nouveauté.

Muſe Hiſtorique du 19. *Février* 1661.

La conquête de LA TOISON,
Que fit jadis défunt Jaſon,
Piéce infiniment excellente,
Enfin, dit-on, ſe repréſente,
Au Jeu de Paulme du Marais,
Avec de grandiſſimes frais.

Cette Piéce, du grand Corneille,
Propre pour l'œil & pour l'oreille, 1661.
Eſt maintenant, en vérité,
La merveille de la Cité,
Par ſes Scenes toutes divines,
Par ſes ſurprenantes Machines,
Par ſes concerts délicieux,
Par le brillant aſpect des Dieux,
Par des incidens mémorables,
Par cent ornemens admirables,
Dont *Sourdeac*, Marquis Normand,
Pour rendre le tout plus charmant,
Et montrer ſa magnificence,
A fait l'exceſſive dépenſe,
Et ſi ſplendide, ſur ma foi,
Qu'on diroit qu'elle vient d'un Roy.
J'apprends que ce rare Spectacle,
Fait à pluſieurs crier miracle,
Et je crois qu'au ſortir de-là,
On ne plaindra point pour celà,
Piſtole, ni demi-Piſtole,
Je vous en donne ma parole.
O Corneille! ô charmant Auteur,
Du Parnaſſe excellent rimeur,
Illuſtre enfant de Normandie,
N'ayant pas vû ta Tragédie,
Qui portera ton nom bien haut,
Je n'en parle pas comme il faut.
C'eſt de quoi notre ſimple Muſe,
Te demande humblement excuſe;

1661.

J'eſpere bien dans peu de jours,
Suivant le général concours,
Aller admirer ton Ouvrage :
Mais point du tout je m'engage,
A rendre ton los immortel,
Car c'eſt toi qui l'a rendu tel. (*a*)

Vie de M. Corneille.

« La Toiſon d'or, dit M. de Fonte-
» nelle, eſt la plus belle Piéce en Machi-

(*a*) Les Comédiens du Marais reprirent cette Piéce l'Hiver ſuivant, avec un ſuccès égal.

Muſe Hiſtorique du 3. *Décembre* 1661.

Dans l'Hôtel du Marais du Temple,
Ce ſujet, preſque ſans éxemple,
Intitulé LA TOISON D'OR,
Maintenant ſe rejoue encor.
Corneille, eſprit de haut étage,
Eſt Auteur de ce rare Ouvrage,
Qui brille de tant de beautés,
Qu'il plairoit aux plus dégoutés :
On y parle d'amours & d'armes,
De Dieux, de Déeſſes, de charmes.
Le Théatre a des changemens,
Qu'on prend pour des enchantemens.
Enfin pour un plaiſir de Ville,
Il ſeroit aſſez difficile,
D'en voir ſous le rond du Soleil,
Un qui fut à cetui pareil.
Et qui veut voir un beau Spectacle,
Et paſſer le temps à miracle,
Il ne faut qu'aller là tout droit,
Les affiches marquent l'endroit,
L'heure, le prix, & la journée,
Et c'eſt toujours l'après-dînée.

La réputation de cette Tragédie, engagea le Roy, la Reine, & la Reine Mere, à voir ce magnifique Spectacle. C'eſt Loret qui nous l'apprend encore.

Muſe Hiſtorique du 14. *Janvier* 1662.

(1) 12. Janvier.

Jeudy (1) la Majeſté Royale,
Fit voir aux Reines pour régale,

» nes que nous ayons. Les Machines qui
» ſont ordinairement étrangeres à la Pié- 1661.
» ce, deviennent, par l'art du Poëte, né-
» ceſſaires à celle-là : tout le merveilleux
» que la Fable peut fournir, y eſt dans
» toute ſa pompe ; ſur-tout, le Prologue
» doit ſervir à tous les Prologues à la
» moderne, qui ſont faits pour expoſer,
» non pas le ſujet de la Piéce, comme les
» anciens, mais l'occaſion pour laquelle
» elle a été faite. »

Imitons M. de Fontenelle, & n'entrons pas plus avant dans l'éxamen de cette Tragédie, où le Poëte ſemble avoir négligé les agrémens qui dépendoient de lui, pour chercher les moyens de donner occaſion au Machiniſte d'expoſer ſes talens dans tout leur jour ; indépendamment des Machines, que le ſujet dont il avoit fait choix, demande naturelle-

---

La *Conquête de la Toiſon*,
Piéce admirée avec raiſon,
Tant par la beauté de l'Ouvrage,
Que par leur ſuperbe étalage,
De cent Spectacles précieux.
Qui ſont les délices des yeux.
Cette Comédie excellente,
Qu'à merveilles l'on repréſente,
Plut fort, par ſes diverſités,
A toutes les trois Majeſtés. (1)
Et des vers de M. Corneille,
Sur cette Scene ſans pareille,
Les Courtiſans, plus délicats,
firent un indicible cas.

(1) La Reine-Mere, le Roy, & la Reine.

1661. ment ; on voit aſſez que les épiſodes qu'il y a joint, ne ſont que pour en amener encore. Au reſte, pour bien éxécuter cette Tragédie, il faut une dépenſe conſidérable : c'eſt la raiſon qui fait qu'elle n'a point paru au Théatre depuis longtemps. Les Comédiens n'étant plus guére en uſage d'y remettre les Piéces de ce genre.

L'ÉCOLE DES MARIS,

Comédie en vers, en trois Actes de M. MOLIERE,

Repréſentée ſur le Théatre du Palais Royal, le 4. Juin.

DAns toutes les éditions des Œuvres de M. Moliere, la premiere repréſentation de l'Ecole des Maris eſt marquée le 24. Juin. Cependant il eſt certain que cette Piéce parût au commencement de ce même mois. Loret, dans ſa Muſe Hiſtorique du 17. Juin 1661. dit que cette Comédie fut jouée à Vaux, chez M. Fouquet, le 12. & ajoute,

Charme, (à préſent) de tout Paris,

De ſorte qu'il y a tout lieu de croire que la date du 24. Juin, eſt une faute d'impreſſion, qui a été copiée dans toutes les éditions ſuivantes, & que c'étoit le

le 4. Juin qu'on avoit voulu mettre. Voici le paſſage de Loret. 1661.

Muſe Hiſtorique du 17. Juin 1661.

Fouquet, dont l'illuſtre mémoire,
Vivra toujours dans notre Hiſtoire,
Fouquet, l'amour des beaux eſprits,
Et dont un Roman (1) de grand prix,
Dépeint le mérite ſublime,
Sous le nom du grand Cléonime;
Ce Sage donc, ce libéral,
Du Roy Procureur Général,
Et plein de hautes connoiſſances;
Touchant l'état & les finances,
Lundi dernier (2) traita la Cour,
En ſon délicieux ſéjour.
Qui la Maiſon de Vaux s'appelle,
Où le Brun de ce temps l'Appelle,
A mis, (je ne le flatte point)
La peinture en ſon plus haut point.
. . . . . .
Mais pour dire un mot des régales,
Qu'il fit aux Perſonnes Royales, (3)
Dans cette ſuperbe maiſon,
Admirable en toute ſaiſon,
Après qu'on eût de pluſieurs tables,
Déſervi cent mets délectables,
Tous confits, en frians appas,
Qu'ici je ne dénombre pas;

(1) *Clelie.*

(2) C'eſt-à-dire, le 12. Juin.

(3) La Reine d'Angleterre, Monſieur, & Madame.

1661.

Outre concerts, & mélodie ;
Il leur donna la Comédie,
Sçavoir l'*Ecole des Maris*,
Charme, (*à préſent*) *de tout Paris*,
Piéce nouvelle & fort priſée,
Que Sieur Moliere a compoſée,
Sujet ſi riant & ſi beau,
Qu'il fallût qu'à Fontainebleau ;
Cette Troupe ayant la pratique,
Du ſérieux & du comique,
Pour Reines, & Roy contenter.
L'allât encore repréſenter.

Mémoires ſur la vie & les Ouvrages de Moliere.

« L'École des Maris effaça l'impreſ-
» ſion déſavantageuſe que Dom Gar-
» cie avoit laiſſée. Il eſt peu de Piéces,
» ſur-tout en trois Actes, auſſi ſimples,
» auſſi claires, auſſi fécondes, que celle-
» ci. Chaque Scene produit un inci-
» dent nouveau, & ces incidens, déve-
» loppés avec art, amenent inſenſible-
» ment un des plus beaux dénouemens
» qu'on ait vu ſur le Théatre.

Vie de Moliere avec des jugemens ſur ſes Ouvrages.

» L'École des Maris affermit pour ja-
» mais la réputation de Moliere. C'eſt
» une Piéce de caractere & d'intrigue ;
» quand il n'auroit fait que ce ſeul Ou-
» vrage, il eut pû paſſer pour un excel-
» lent Auteur comique. On a dit que
» l'École des Maris étoit une copie des
» Adelphes de Térence ; ſi cela étoit,

» Moliere eut plus mérité l'éloge d'avoir
» fait paſſer en France le bon goût de 1661.
» l'ancienne Rome, que le reproche
» d'avoir dérobé ſa Piéce. Mais les Adel-
» phes ont fourni, tout au plus l'idée de
» l'Ecole des Maris. Il y a dans les Adel-
» phes deux Vieillards de différentes hu-
» meurs, qui donnent chacun une édu-
» cation différente aux enfans qu'ils
» élévent; il y a de même dans l'Ecole
» des Maris deux Tuteurs, dont l'un eſt
» ſévere, & l'autre indulgent; voilà tou-
» te la reſſemblance. Il n'y a preſque
» point d'intrigue dans les Adelphes; cel-
» le de l'Ecole des Maris eſt fine, inter-
» reſſante, & comique. Une des fem-
» mes de la Piéce de Térence, qui devroit
» faire le perſonnage le plus interreſſant,
» ne paroît ſur le Théatre que pour ac-
» coucher; l'Iſabelle de Moliere occupe
» preſque toujours la Scene avec eſprit,
» & avec grace, & mêle quelquefois de
» la bienſéance, même dans les tours
» qu'elle joue à ſon Tuteur.

» Le dénouement des Adelphes n'a
» nulle vraiſemblance; il n'eſt point dans
» la nature, qu'un Vieillard qui a été
» ſoixante ans, chagrin, ſévere, &
» avare, devienne tout-à-coup gai, com-
» plaiſant & libéral. Le dénouement de
» l'Ecole des Maris, eſt le meilleur de

1661. » toutes les Piéces de Moliere. Il eſt vraiſ-
» ſemblable, naturel, tiré du fond de l'in-
» trigue, & ce qui vaut bien autant, il
» eſt extrêmement comique. Le ſtile de
» Térence eſt pur, ſententieux, mais un
» peu froid; comme Céſar qui excelloit
» en tout le lui a reproché; celui de
» Moliere dans cette Piéce eſt plus châ-
» tié que dans les autres. L'Auteur Fran-
» çois égale preſque la pureté de la dic-
» tion de Térence, & le paſſe de bien
» loin dans l'intrigue, dans le carac-
» tere, & dans le dénouement, & dans la
» plaiſanterie. » *M. Ricoboni*, dans *ſes Obſervations ſur la Comédie, & ſur le genie de Moliere*, détaille avec une grande connoiſſance du Théatre, & beaucoup de goût, les beautés de la Comédie de l'École des Maris; enſuite il joint au juſte éloge de cette Piéce les remarques ſuivantes.

Article 8. du 2. Livre, pages 157-164.

» La troiſiéme nouvelle de la troiſiéme
» Journée du Décameron de Bocace, a
» non-ſeulement fourni à Moliere, l'idée
» de ſa Comédie de l'École des Maris,
» mais encore elle a ſervi à *Lopes de Ve-*
» *ga Carpio*, Poëte Eſpagnol dans une
» Piéce intitulée LA DISCRETA ENA-
» MORADA. Tout le monde ſçait que
» dans Bocace, une femme, amoureuſe
» d'un jeune homme, trompe ſon Con-

» feſſeur, & que penſant remplir uni- 1661.
» quement les devoirs de ſon miniſtere,
» celui-ci porte au jeune homme des
» préſens, & des billets de ſa pénitente ;
» mais Lopes de Vega a ſubſtitué au Con-
» feſſeur un Vieillard amoureux d'une
» jeune perſonne qu'il veut épouſer, &
» dont il ignore que ſon fils eſt aimé : elle
» feint néanmoins de conſentir à épou-
» ſer le pere de ſon amant, & demande
» ſeulement pour toute grace un mois
» de délai ; enſuite elle prie le Vieillard,
» en qualité de belle-mere future, de faire
» ceſſer l'inquiétude que lui cauſe depuis
» quelque temps les meſſages fréquens
» de ſon fils. Le pere, étonné d'appren-
» dre une pareille nouvelle, fait à ce fils
» des reproches ſanglans, & l'oblige
» d'aller trouver ſa Maîtreſſe, & de lui
» demander pardon de ſes importunités ;
» le fils, qui ſoupçonne la ruſe, obéit ; la
» Scene ſe paſſe en préſence du Vieillard
» même, & de la belle-mere prétendue ;
» il ſe jette aux genoux de ſa Maîtreſſe,
» qui lui pardonne, & lui donne ſa
» main à baiſer ; mais un inſtant après,
» & dans la même Scene, il lui dit tout
» bas qu'il n'eſt pas content de lui avoir
» baiſé la main, & qu'il ſouhaiteroit auſſi
» de l'embraſſer. Elle répond que la cho-
» ſe ſera facile, qu'elle fera ſemblant de

1661. » tomber, & que ſe trouvant en ce mo-
» ment à côté d'elle, pour la relever, il
» pourra aiſément l'embraſſer ; leur pro-
» jet réuſſit. Le reſte de la fable n'eſt
» qu'un tiſſu ſans ordre, & ſans liaiſon,
» d'idées détachées & éloignées du point
» principal.

» Moliere, ſans perdre de vûe l'idée
» de Bocace, n'a pas tout-à-fait mépriſé
» celle de Vega, il l'a perfectionnée, &
» l'a jointe à l'original ; avec tant de fi-
» neſſe & tant d'art, que l'on peut tirer
» de la Piéce de l'Ecole des Maris une
» Poëtique toute entiere.

» Comme il ne convenoit pas de met-
» tre un Confeſſeur ſur le Théatre, &
» que nos mœurs défendoient auſſi d'y
» préſenter une femme mariée, & amou-
» reuſe, comme l'a fait Bocace, Moliere a
» ſuivi Vega à cet égard ; il a mis ſur
» la Scene, un vieux Tuteur, amoureux
» de ſa pupille, & qui veut l'épouſer, on
» conçoit aiſément la juſteſſe de cette
» idée, & combien il convenoit à l'éco-
» nomie de toute la machine, que l'idée
» imparfaite de Vega, fût ainſi renver-
» ſée. Quoique ce changement paroiſſe
» extrêmement ſimple en ſoi, il eſt pour-
» tant vrai que les connoiſſeurs en ſenti-
» ront ſans peine la difficulté. Dans l'idée
» de Moliere les motifs du comique naiſ-

» ſent, pour ainſi dire, à chaque inſtant, 1661.
» & le Tuteur devient avec plus de con-
» venance le confident de ſa pupille,
» que le Confeſſeur ne l'eſt d'une femme
» mariée. Dans Bocace elle ne court au-
» cun riſque en mettant le Confeſſeur
» dans ſa confidence ; c'eſt l'homme du
» monde le plus aiſé à tromper, dès que
» la fourberie ſe couvre du voile de la Re-
» ligion : au lieu que dans Moliere, la
» jeune fille, qui ne peut avoir d'entretien
» qu'avec ſon Tuteur, s'expoſe à mille in-
» convéniens pour ſe tirer de la ſituation
» où elle eſt ; & toutes les démarches
» qu'elle fait dans cette vue, deviennent,
» pour ainſi dire, autant de coups de
» Théatre, ou des ſituations neuves,
» amenées, interreſſantes, & d'où ſort
» enfin un dénouement auſſi juſte qu'ad-
» mirable.

» La Bourſe & la ceinture, que Bo-
» cace fait envoyer par la femme à ſon
» amant, ne ſont pas ſelon les mœurs,
» du moins en France, des préſens con-
» venables. Une femme qui aime, ſi ſon
» amant eſt d'une condition égale à la
» ſienne, ne lui donne point une bourſe
» d'argent, & ſur-tout une premiere fois
» qu'elle lui fait une galanterie. Moliere
» qui a ſenti ce défaut de bienſéance,
» a imaginé, en corrigeant ſon original,

1661. » un coup de Théatre merveilleux ; au » lieu d'une bourſe, & d'une ceinture, la » pupille donne à ſon amant une boëte » d'or, dans laquelle eſt une lettre qu'elle » vient de lui écrire ; elle fait accroire à » ſon Tuteur, que le jeune homme la lui a » jettée dans ſa fenêtre, & lui perſuade » encore de reporter lui-même la boëte & » la lettre ſans la lire. Pour éviter les ré- » pétitions, car nous avons déja parlé » de cette Piéce, * il ſuffira de rappeller » en paſſant le coup de Théatre, par » lequel Iſabelle feignant d'embraſſer » ſon Tuteur, ſe ſert de ce moyen pour » donner à ſon amant ſa main à baiſer, » & lui engager ſa foi. On connoîtra par- » là avec quel eſprit & avec quel art Mo- » liere fait uſage, pour ainſi dire, d'un » ombre, de coup de Théatre, que Vega » lui avoit fait entrevoir dans ſa Comé- » die *De la Diſcreta Enamorada*. Je » n'entrerai point dans un plus long dé- » tail des beautés dont Moliere a enrichi » ſa Piéce ; beautés, que la nouvelle de » Bocace, & la Comédie de Vega, ne » pouvoient lui fournir, & que lui ſeul » a pu imaginer. Comme il connoiſſoit » parfaitement tous les reſſorts du cœur, » tous les replis de l'eſprit humain ; il » étoit avantageux qu'il entreprît de trai- » ter ce ſujet, pour nous apprendre de » quelle

* Livre premier, article 4. pages 52, 58. & article 6. p. 70.

« quelle maniere on peut s'approprier les » idées d'autrui, & leur donner les gra- » ces de la nouveauté. » 1661.

M. Riccoboni tâche, autant qu'il lui eſt poſſible, de rapprocher toutes les idées du Théatre, du côté des Poëtes Italiens; c'eſt pourquoi, malgré les louanges qu'il donne à Moliere, il veut que ce grand Auteur comique ait puiſé le fond de l'Ecole des Maris chez les Auteurs de ſa nation, & ne dit pas un mot de Térence, à qui Moliere doit la principale idée de ſa Comédie. Dorimon dans celle de la Femme induſtrieuſe, & qui n'eſt pas connue de M. Riccoboni, a employé en partie la nouvelle de Boçace, & en partie la Piéce Eſpagnole de Lopes de Vega; & on pourroit dire que Moliere a emprunté quelque choſe de cette Piéce de Dorimon. Cependant ſes plus ſéveres Cenſeurs n'en ont point parlé. M. Riccoboni dans le même Chapitre que nous avons cité plus haut, après avoir dit que Moliere a pris quelques-uns de ſes ſujets dans les Piéces que la Troupe des Comédiens Italiens repréſentoient ſur le Théatre du Palais Royal, ajoute: « Les » Italiens avoient peut-être repréſenté » cinquante fois telle Piéce, dont il a » tiré quelqu'une de celles dont nous » nous avons parlé; mais cela ne l'empê-

1661. » choit pas de la donner comme nouvelle » à ces mêmes Spectateurs, qui, peu de » jours auparavant en avoient vû, mais » ſous une autre forme, le fond, le ca- » ractere, les lazzi, & quelquefois mê- » me des Scenes entieres.

» Tout autre que Moliere, en de pa- » reilles circonſtances, auroit ſans doute » beaucoup riſqué; mais il ſçavoit trop » de quelle maniere il avoit traité ſes ſu- » jets, pour ne pas compter avec raiſon » que le public, en les reconnoiſſant, lui » rendroit juſtice. »

M. de Viſé, conſtant ennemi des talens de Moliere, a parlé de l'Ecole des Maris: voici le jugement qu'il en porte.

Nouvelles, Nouvelles, troiſiéme partie. « * L'Ecole des Maris parut après le Cocu » Imaginaire; c'eſt encore un de ces ta- » bleaux, des choſes que l'on voit le » plus fréquemment arriver dans le mon- » de, ce qui a fait qu'elle n'a pas moins » été ſuivie que les précédentes. Les vers » en ſont moins bons que ceux du Cocu » Imaginaire, mais le ſujet en eſt tout- » à-fait bien conduit; & ſi cette Piece » avoit eu cinq Actes, elle pourroit tenir » rang dans la poſtérité, après le Men- » teur & les Viſionnaires. » Cette derniere phraſe n'eſt-elle pas d'un homme d'un goût bien ſûr?

1661.

LA ROSELIE, OU LE DOM GUILLOT;

Comédie en vers & en cinq Actes, par M. DORIMON,

Repréſentée par la Troupe de MADEMOISELLE.

DOm Carlos, Gentilhomme de Madrid, ne conſultant que ſon intérêt, eſt ſur le point de marier ſa fille Angélique avec Dom Pedre. Dom Juan, amant aimé d'Angélique, tâche de différer ſon malheur de quelques jours, & après avoir fait prendre à Guillot ſon laquais, des habits magnifiques, il le produit à Dom Carlos ſous le nom du Marquis Dom Guillot, riche de vingt mille écus de rente, qui recherche Angélique en mariage. Dom Carlos l'accepte bien vîte, (a) & rompt avec Dom Pedre. Dom

(a) DOM JUAN
Il a de revenu vingt mille écus de rente.
DOM CARLOS.
Vingt mille écus de rente, ah ! bon Dieu il peut bien
Parler comme il voudra, je ne lui dirai rien,
Vingt mille écus de rente, ah ! le merveilleux gendre !
Qu'il parle inceſſamment, je ſuis prêt de l'entendre,

1661. Juan, débarraſſé de ce rival, & craignant peu celui qu'il lui a ſubſtitué, vient enſuite ſe préſenter au bon Homme, & s'annonce comme poſſédant le ſecret de la Pierre Philoſophale, & obtient ſon aveu au préjudice des autres. Le dénouement fait voir qu'en promettant cette belle, il ne s'eſt engagé à rien, puiſqu'Angélique qui paſſoit pour ſa fille eſt reconnue être celle d'un Payſan, & Roſélie, jolie Payſanne élevée auprès d'Angélique, pour lui faire compagnie, ſe trouve être la véritable fille de Dom Carlos. Cette reconnoiſſance n'a que d'heureuſes ſuites. Dom Juan, toujours épris des charmes de la fauſſe Angélique, lui offre ſa main pour réparer l'injuſtice du ſort, & Thirſis, amant de Roſélie, eſt comblé de joye de cet événement, qui lui permet de découvrir ſes ſentimens, que ſa qualité de Prince l'avoit juſques alors obligé de cacher ſous l'habit de Berger.

Vingt mille écus de rente, ah! qu'il a de raiſon!
Monſieur * vous pouvez plus que moi dans ma maiſon;
Vingt mille écus de rente! ah! qu'il a bonne mine!
Qu'il a de cœur, qu'il eſt d'excellente origine!
Vingt mille écus de rente! ah! Dieux le bel eſprit!
C'eſt un homme excellent, tout l'univers le dit.
Vingt mille écus de rente! il faut qu'on le renomme:
Vingt mille écus de rente! ah! qu'il eſt honnête homme!

* à Dom Guillot.

Cette Comédie eſt plus intriguée que les précédentes du même Auteur, & en même-temps plus foible, & plus mal conduite. 1661.

L'ÉCOLE DES COCUS;

OU

LA PRÉCAUTION INUTILE;

Comédie en vers, en un Acte, de M. DORIMON,

Repréſentée par la Troupe de MADEMOISELLE.

MAlgré les conſeils du Docteur, qui veut diſſuader le Capitan de ſe marier ; celui-ci croit prévenir le malheur dont il eſt menacé, par les précautions qu'il a priſes, & ne doute nullement de la ſageſſe de Lucinde. Dans le temps que cette derniere vante hautement ſa vertu, une douleur ſubite l'oblige à ſe retirer, & l'on apprend auſſitôt qu'elle a donné la naiſſance à un enfant. Le Capitan, que cette avanture déconcerte un peu, refuſe la main de Philis, dont l'humeur lui paroît trop folâtre. Le Docteur, perſuadé que les meilleurs précautions ſont inutiles, épouſe Philis, au hazard de ce qui pourra lui en arriver. Enfin le Capitan ſe détermine à prendre la niaiſe

Cloris, avec laquelle il s'imagine que
1661. ſon honneur n'eſſuyera aucun danger ; pour plus grande ſureté, il fait armer de pied en cap ſa jeune épouſe. Cet équipage ſingulier excite la curioſité de Léandre, & ce Cavalier aborde Cloris.

SCENE IX.

LE'ANDRE.

Beauté, l'étonnement des hommes & des Dieux,
N'étoit-ce pas aſſez des armes de vos yeux ;
Pourquoi vous mettez-vous en ce fier équipage,
Votre viſage doux aime-t-il le carnage.

CLORIS.

Monſieur, vous étonnant de l'état où je ſuis ;
Ignorez-vous les loix de ce fâcheux pays.
Les femmes de ces lieux ſont en cet équipage ;
Pour garder leur honneur dedans le mariage.

LE'ANDRE.

Vraiment dans ce pays on fait de rudes loix ;
Dans le nôtre on agit d'un air bien plus courtois,
Ah ! ſi vous le ſçaviez !

CLORIS.

Je brule de l'entendre,

LE'ANDRE.

Ils ſortent. Venez avecque moi je pourrai vous l'apprendre.

1661.

LE CAPITAN.

Je n'ai ſçu demeurer longtemps à la campagne,
Et je reviens trouver ma gentille compagne,
De ſa ſimplicité je dois tout eſpérer.

Scene XI. Le Docteur, Philis, le Capitan.

LE DOCTEUR.

Capitan, nous verrons qui s'en pourra parer.

. . . . . .

LE CAPITAN.

Si je ſçavois quelqu'un qui ſe pût figurer,
De cajoler ma femme, & me deshonnorer,
Il ſeroit hors d'état de faire des careſſes,
Car je déchirerois ſon corps en mille Piéces.

PHILIS.

Ceux qui parlent beaucoup n'ont jamais gand effet,

LE CAPITAN.

Par la mort, je ferois....*

LE'ANDRE.

Adieu divin objet,
Je vous baiſe les mains.

* Scene XII. & derniere. Cloris, Léandre, & les Acteurs précédens.

PHILIS.

Capitan, faites rage,

LE CAPITAN.

La prudence ſied bien avecque le courage.

PHILIS.

Quoi, vous ſouffrez ainſi cet outrage à vos yeux?

LE CAPITAN.

Je fais ce que je puis pour être furieux.

1661.

LE'ANDRE.

Adieu divin objet.

LE CAPITAN.

Rage, fureur, feu, haine;

à Léandre.

Tu mourras ſuborneur.

LE'ANDRE, *regardant le Capitan fierement.*

A qui donc parlez-vous;
Eſt-ce à moi.

LE CAPITAN.

Non Monſieur, non, ce n'eſt pas à vous.

PHILIS.

Vraiment vous êtes brave, & brave à toute outrance.

LE CAPITAN.

Je le ſuis quand je veux, donnez-moi patience,
Je ne l'ai pas tué le traître en ce moment;
Je retarde ſa mort d'une heure ſeulement;
Mais venez la traîtreſſe, où ſont, où ſont vos armes?

CLORIS.

Cet Etranger courtois, civil, & plein de charmes,
Me les a fait quitter, & m'a dit ébahis,
Que l'on n'éxerçoit point ces loix en ſon pays;
Que les femmes avoient après le mariage,
Des armes à la main, qui faiſoient moins d'outrage;

Qu'elles avoient des loix plus douces qu'en ces lieux ; 1661.

Auſſitôt mon eſprit s'eſt montré curieux :
J'ai brulé du deſir de les pouvoir apprendre,
Et lui-même a voulu me les faire comprendre.

LE CAPITAN *au Docteur.*

Ah ! vous me diſiez bien qu'une ſotte feroit,
Son pauvre homme Cocu, & l'en avertiroit ;
à Cloris.
Je vous enfermerai déſormais ignorante.
Rentrez, rentrez ici, ſotte bête innocente.

PHILIS.

Adieu cher Capitan, adieu conſolez-vous ;

LE DOCTEUR.

Allez-vous-en chanter avecques les Coucous.

PHILIS.

Allez dire aux Maris des Champs & de la Ville,
Que la précaution leur eſt choſe inutile.

1661.

LES FÂCHEUX,

Comédie-Balet, en trois Actes, en vers, de M. MOLIERE,

Repréſentée à Vaux le 16. Août, à Fontainebleau le 27. du même mois, & à Paris ſur le Théatre du Palais Royal, le 4. Novembre ſuivant.

Vie de Moliere avec des jugemens ſur ſes Ouvrages.

NIcolas Fouquet, dernier Sur-Intendant des Finances, engagea Moliére à compoſer cette Comédie, pour la fameuſe Fête qu'il donna au Roy, & à la Reine Mere, dans ſa maiſon de Vaux, aujourd'hui appellée Villars. Comme le détail de cette Fête eſt peu connu, nous croyons faire plaiſir au Lecteur de placer ici ce que Loret en a dit.

Muſe Hiſtorique du 20. *Août* 1661.

Aujourd'hui, mes ſoins, mes travaux,
N'iront qu'à diſcourir de Vaux,
. . . . . .
Mercredi * dernier étant donc,
En ce lieu beau, s'il en fut onc,
Le Roy, l'illuſtre Reine Mere,
Monſeigneur d'Orléans ſon Frere,
Et Madame pareillement,
Y vinrent par ébatement,

* C'eſt-à-dire le 16. Août.

1661.

Suivis d'une Cour ſi brillante,
Ou (pour mieux dire) ſi galante,
Que Phébus, au chef radieux,
Phébus le plus charmant des Dieux,
Avec ſes clartés immortelles,
N'en éclaira jamais de telles;
Là cent objets miraculeux,
De grands Princes, des Cordons bl
Tous gens choiſis, & d'importance,
Bref, la fleur de toute la France,
Arriverent en bel aroy,
Avec notre cher & grand Roy;
Que ce fameux & beau génie,
De ſageſſe preſque infinie,
Monſieur Fouquet, Sur-Intendant,
En bon ſens toujours abondant,
Ainſi qu'en toute politeſſe,
Reçut avec grande allégreſſe,
Et ſon aimable épouſe auſſi,
Dame, où l'on ne trouve aucun ſi,
Que le Ciel béniſſe & conſerve,
Et qui comme une autre Minerve,
A des vertus & des appas,
Que bien des Déeſſes n'ont pas;
Le Monarque enſuite & le reſte,
De ſa Cour raviſſante & leſte,
Ayant traverſé la maiſon,
De tous biens garnie à foiſon,
Pour y faire chere pléniere,
Adreſſa ſa marche premiere,

1661.

Dans l'incomparable jardin,
Où l'on ne voit rien de grédin,
Mais dont les très-larges allées,
Dignes d'être des Dieux foulées,
Les marbres extrêmement beaux,
Les fontaines, & les canaux,
Les parterres, les baluſtrades,
Les rigoles, jets d'eau, caſcades,
Au nombre de plus d'onze cens,
Charment & raviſſent les ſens.
Le Soleil, Dieu de la lumiere,
Roulant dans ſa ronde carriere,
Quoiqu'il modérat ſon ardeur,
Sembloit augmenter ſa ſplendeur,
Pour donner plus de luſtres aux choſes,
En ce vaſte jardin encloſes.
Enfin le temps ſe faiſant noir,
On prit congé du promenoir,
Et paſſant dans d'autres régales,
On fut dans de fort riches ſales,
Remplir inteſtins & boyaux,
Non de jambons ni d'aloyaux,
Mais d'infinités de viandes,
Si délicates, ſi friandes,
Y compris mille fruits divers,
Les uns ſucrés, les autres verds,
Que cela (choſe très-certaine)
Paſſe toute croyance humaine.

1661.

Après ce ſomptueux repas,
Pour goûter de nouveaux appas,
On alla ſous une feuillée,
Pompeuſement appareillée,
Où ſur un Théatre charmant,
Dont à grand'peine un Saint Amant,
Un feu Ronſard, un feu Malherbe,
Figureroit l'aſpect ſuperbe,
Sur ce Théatre que je dis,
Qui paroiſſoit un paradis,
Fut, avec grande mélodie,
Récitée une *Comédie*,
Que *Moliere* d'un eſprit pointu,
Avoit compoſé impromptu. (*a*)

(*a*) « Jamais entrepriſe de Théatre ne fut ſi précipi-
» tée que celle-ci; & c'eſt une choſe, je crois toute
» nouvelle, qu'une Comédie ait été conçue, faite,
» appriſe & repréſentée en quinze jours. Je ne dis pas
» cela pour me piquer de l'impromptu, & en préten-
» dre de la gloire; mais ſeulement pour prévenir cer-
» taines gens qui pourroient trouver à redire que je
» n'aye pas mis ici toutes les eſpéces des Fâcheux qui
» ſe trouvent. . . . . Mais dans le peu de temps qui me
» fut donné, il m'étoit impoſſible de faire un grand
» deſſein, & de rêver beaucoup ſur le choix de mes
» Perſonnages, & ſur la diſpoſition de mon ſujet. Je
» me réduiſis donc à ne toucher qu'un petit nombre
» d'importuns; & je pris ceux qui s'offrirent d'abord à
» mon eſprit, & que je crûs les plus propres à réjouir
» les auguſtes Perſonnes devant qui j'avois à paroître,
» & pour lier promptement toutes ces choſes enſemble,
» je me ſervis du premier nœud que je pûs trouver. Ce
» n'eſt pas mon deſſein d'éxaminer maintenant ſi tout
» cela pouvoit être mieux, & ſi tous ceux qui s'y ſont
» divertis ont ri ſelon les régles. »

Avertiſſement de Moliere à la tête de ſa Comédie des Fâcheux.

1661.

D'une maniere aſſez exquiſe,
Et ſa Troupe en trois jours appriſe,
Mais qui (ſans flatter peu ni point)
Fut agréable au dernier point,
Etant fort bien repréſentée,
Quoique ſi peu préméditée.
D'abord pour le commencement,
De ce beau divertiſſement,
Sortit d'un rocher en coquille,
Une Nayade, ou belle fille..... (*a*)
Qui récita quarante vers,
Au plus grand Roy de l'Univers,
Prônant les vertus dudit Sire:
Et certainement j'oſe dire,
Qu'ils ne ſeroient pas plus parfaits,
Quand Apollon les auroit faits.
Tous ceux qui bien les écouterent,
Juſques au Ciel les éxalterent:

(*a*) Loret oublie que ce fut Moliere qui ouvrit la Scene. C'eſt lui-même qui nous apprend ce fait dans l'avertiſſement que nous avons cité dans la note précédente.

Avertiſſement des Fâcheux.

« D'abord que la toile fut levée, un des Acteurs, comme vous pourriez dire moi, parût ſur le Théatre en habit de ville, & s'adreſſant au Roy, avec le viſage d'un homme ſurpris, fit des excuſes en déſordre, de ce qu'il ſe trouvoit-là ſeul, & manquoit de temps & d'Acteurs, pour donner à Sa Majeſté le divertiſſement qu'elle ſembloit attendre. En même-temps, au milieu de vingt jets d'eau naturels, s'ouvrit cette coquille que tout le monde a vûe, & l'agréable Nayade * qui parut dedans, s'avança au bord du Théatre, & d'un air héroïque prononça les vers que M. Pélliſſon avoit faits & qui ſervent de Prologue. »

* C'étoit Mademoiſelle Bejar qui fit ce rôle.

1661.

Leur ſage Auteur, c'eſt *Péliſſon*,
Des Muſes le vrai nourriſſon,
Que non-ſeulement on eſtime,
Par ſa noble & ſçavante rime,
Mais pour pluſieurs vertus qu'en lui,
Chacun reconnoît aujourd'hui,
Et ſur-tout étant le modele,
D'un ami ſolide & fidéle.
Durant la ſuſdite action,
On vit par admiration,
(Quoiqu'en apparence bien fermes)
Mouvoir des figures, des Termes,
Et douze Fontaines couler,
S'élevant de dix pieds en l'air.
Mais il ne faut pas que je die,
Le reſte de la Comédie,
Car bientôt Paris la verra,
On n'ira pas, on y courra,
Et chacun prêtant les oreilles,
A tant de charmantes merveilles,
Y prendra plaiſir à *gogo*,
Et rira tout ſon ſaoul; *ergo*,
Pour ne faire aux Acteurs outrage,
Je n'en dirai pas d'avantage,
Sinon qu'au gré des curieux,
Un Ballet entendu des mieux.... (*a*)

(*a*) Les Balets & les intermedes furent mal inven-» tés & mal éxécutés. » Moliere ſemble en convenir dans l'avertiſſement des Fâcheux : « Le deſſein étoit » de donner un ballet auſſi ; & comme il n'y avoit

Vie de Moliere avec des jugemens ſur les Ouvrages.

1661.

Qui par intervale ſuccéde,
Sert à la Piéce d'intermede,
Lequel Ballet fut compoſé,
Par *Beauchamp* danſeur fort priſé,
Et danſé de la belle ſorte,
Par les Meſſieurs de ſon eſcorte;
Et même où le Sieur Dolivet,
(Digne d'avoir quelque brevet,)
Et fameux en cette contrée,
A fait mainte agréable entrée:
Après la danſe, & le récit,
Où des mieux chacun réuſſit,
Après ce plaiſir de Théatre,
Dont la Cour fut preſque idolâtre,
Et qui lui ſembla durer peu,
Tout le monde courrut au feu,
C'eſt-à-dire au feu d'artifice,
Elevé ſur maint édifice,

» qu'un petit nombre choiſi de danſeurs excellens, on » fut contraint de ſéparer les entrées de ce ballet, & » l'avis fut de les jetter dans les entr'Actes de la Comé- » die, afin que ces intervales donnaſſent le temps aux » mêmes baladins de venir ſous d'autres habits. De ſorte » que pour ne point rompre auſſi le fil de la Piéce, par » ces manieres d'intermedes, on s'aviſa de les coudre » au ſujet du mieux que l'on pût, & de ne faire qu'une » ſeul choſe du Balet & de la Comédie; mais comme » le temps étoit fort précipité, & que tout cela ne fut » pas réglé entierement par une même tête, on trouvera » peut-être quelques endroits du Ballet qui n'entrent » pas dans la Comédie auſſi naturellement que d'autres. » Quoi qu'il en ſoit c'eſt un mêlange qui eſt nouveau » pour nos Théatres.... Il peut ſervir d'idée à d'autres » choſes qui pourroient être méditées avec plus de » loiſir. »

Et qui ſur l'onde, & dans les airs,
Donna mille plaiſirs divers ; 1661.
Sans mentir toutes les fuſées,
Soit directes, ou ſoit croizées,
Firent d'admirables effets,
Et tout ce que j'en vis jamais,
(Et j'ai vu cent feux ce me ſemble)
Quand ils ſeroient tous joints enſemble,
Pour entrer en comparaiſon,
Ne pourroient pas avec raiſon,
Egaler celui dont je parle ;
Et certes ſans faire le charle,
Le flateur, l'éxagérateur,
Foi d'homme de bien, & d'Auteur,
Tous ceux qui comme moi le virent,
Même, ou pareille choſe dirent.
Pendant que ce grand feu dura,
Que toute la Cour admira,
Je criai trente fois miracle,
Ayant devant moi pour ſpectacle,
Plus de quatre cent fleurs-de-lys,
Dont les bords étoient embellis,
Avec ordre & compas formées,
Et qui paroiſſoient enflamées,
Sans conſumer aucunement,
Excitoient des raviſſemens ;
Outre ſeize grandes figures,
Qui n'étoient pourtant que peintures,
De même compoſition,
Mais faites en perfection.

1661.

Certes, juſques-là mes prunelles,
N'avoient lorgné choſes ſi belles,
Et je croyois en vérité,
Etre à tous momens enchanté.
Or, comme il faut que tout finiſſe,
Fini que fut cet artifice,
En retournant vers le Château,
Il en parut un tout nouveau,
A l'entour d'un ſuperbe dôme,
Des mieux fabriqués du Royaume,
Contenant des clartés ou feux,
Plus de cinq cent quatre-vingt-deux,
(Si bien, je me les remémore)
Duquel Dôme ſortit encore,
Un embraſement imprévû,
Auſſi beau qu'autre qu'on eut vû.
Puis on paſſa ſans faute nulle,
Au travers d'un grand veſtibule,
Où la Cour collationna,
Et tout ſoudain s'en retourna.
C'eſt ainſi que cet homme ſage,
Que cet illuſtre perſonnage,
Capable du plus haut emploi,
Feſtoya ſon Maître & ſon Roy;
N'épargnant ni ſoin ni dépenſe,
Pour montrer ſa magnificence,
Et j'ai ſçu de quelques amis,
Que ſi le bref temps eut permis,

1661.

D'achever maint ſublime Ouvrage,
Il en eut bien fait d'avantage.
Le renommée Monſieur le *Brun*,
Qui des rares du temps eſt l'un,
Et qui dans l'art de la peinture,
Imitant de près la nature,
S'éléve au-deſſus des humains,
A, dit-on, bien prêté les mains,
Ou plûtôt ſon ſens, & ſa tête,
Aux appareils de cette fête;
Où l'ingénieux Heſſelin, (1)
Aux ſumptuoſités enclin,
Pour à ce grand Fouquet complaire,
Se rendit auſſi néceſſaire,

* Controlleur des menus plaiſirs de la maiſon du Roy.

Muſe Hiſtorique de Loret du 27. Août 1661.

La Piéce tant & tant louée,
Qui fut dernierement jouée,
Avec ſes agrémens nouveaux,
Dans la belle maiſon de Vaux,
Divertit ſi bien notre Sire,
Et fit la Cour tellement rire,
Qu'avec les mêmes beaux aprêts,
Et par commandement exprès,
La Troupe comique excellente,
Qui cette Piéce repréſente,
Eſt allée encor de plus beau,
La jouer à Fontainebleau.... (*a*)

(*a*) Dans les Mémoires ſur la vie & les Ouvrages de Moliere, & dans la vie de Moliere, avec des jugemens

1661.

Etant jllec fort apptouvée,
Et mêmement enjolivée,
D'un Ballet gaillard, & mignon, (a)
Danſé par maint bon compagnon,
Où cette jeune Demoiſelle,
Qu'en ſurnom Giraut on appelle,
Plût fort à tous par les appas,
De ſa perſonne & de ſes pas;
O Citadins de cette Ville,
En curieux toujours fertile,

ſur ſes Ouvrages. On dit que la Comédie des Fâcheux après avoir été repréſentée à Vaux, parût enſuite à Saint Germain, je ne vois aucune preuve de ce fait: & voici au contraire Loret qui dit que ce fut à Fontainebleau que le Roy fit jouer les Fâcheux.

(a) Indépendamment de ce Ballet *gaillard & Mignon*. Moliere ajouta une nouvelle Scene à ſa Comédie, qui eſt celle du Chaſſeur, dont le Roy lui avoit donné l'idée. (1) Voici de quelle façon M. Ménage raconte ce fait. (2) « Dans la Comédie des Fâcheux, qui eſt une » des plus belles de Moliere, le Fâcheux Chaſſeur, » qu'il introduit dans une de cette Piéce, eſt M. de » Soyecourt. Ce fut le Roy lui-même qui lui donna » le ſujet, & voici comme au ſortir de la premiere re- » préſentation de cette Comédie, qui ſe fit chez M. » Fouquet; le Roy dit à Moliere, en lui montrant » M. de Soyecourt: Voilà un grand original, que tu n'as » pas encore copié. C'en fut aſſez dit: cette Scene » fut faite & appriſe en moins de vingt-quatre heures, & » le Roy eut le plaiſir de la voir en ſa place, à la ré- » préſentation ſuivante de cette Piéce.» L'Auteur de la vie de Moliere avec des Jugemens ſur ſes Ouvrages, apporte ce fait, & ajoute: « Moliere qui n'entendoit » rien au jargon de la Chaſſe, pria le Comte de Soye- » court lui-même, de lui indiquer les termes dont il » devoit ſe ſervir. » Ce dernier fait ne paroît pas trop vrai-ſemblable, & j'aimerois mieux m'en rapporter à Grimarêt, qui dit que ce fut une autre perſonne de la Cour qui rendit ce ſervice à Moliere.

(1) Voyez l'Epître Dédicatoire des Fâcheux.

(2) Menagiana, édition de 1729. Tome III. page 24.

Gens de diverſes nations,
Gens de toutes conditions,
Gens du commun, Gens de ſcience,
Donnez-vous un peu patience;
Après le Monarque & ſa Cour,
Vous la verrez à votre tour,
Et vous jugerez par icelle,
Si l'Auteur a bonne cervelle.

1661.

Paſſons préſentement à l'éxamen des Fâcheux, c'eſt M. Riccoboni qui va prendre ce ſoin.

Obſervations ſur la Comédie, & le génie de Moliere, Livre II. pages 104-111.

« Ceux-là ſe trompent, qui croyent » que Moliere a tiré l'idée de ſa Comé- » die des Fâcheux, d'une Satyre d'Hora- » ce : Moliere avoit vû jouer à l'im- » promptu par les Comédiens Italiens, » qui de ſon temps étoient à Paris, une » ancienne Comédie Italienne intitulée, » *Le Caſe Svaliggiate*, ou *Gli interom-* » *pimenti di Pantalone*, & à laquelle » les Comédiens Italiens d'aujourd'hui, » ont donné ſimplement le titre d'*Arle-* » *quin dévaliſeur de Maiſons*, pour évi- » ter celui des Fâcheux, dont Moliere » s'étoit emparé. Dans la Comédie Ita- » lienne, Pantalon eſt amoureux d'une » jeune fille, dont il attaque vivement » la vertu. Un valet de cette fille, dans » le deſſein de la débarraſſer des pourſui- » tes du Vieillard, & mettre ſon hon-

1661. » neur en ſureté, imagine de faire venir
» ſucceſſivement pluſieurs Perſonnages,
» qui ſur différens prétextes, entretien-
» nent Pantalon, & lui font manquer le
» rendez-vous qu'il avoit obligé la jeune
» perſonne de lui accorder : c'eſt de cette
» Farce ſi peu vraiſemblable, que Mo-
» liere a tiré l'idée & le motif de l'action
» de ſa Comédie des Fâcheux.

« On ne peut douter qu'en voyant re-
» préſenter la Piéce Italienne, Moliere
» ne ſe ſoit rappellé la Satyre d'Horace,
» * puiſqu'il s'en eſt ſervi pour la com-
» poſition de la premiere Scene, & pour
» l'expoſition de toute ſa Piéce ; mais il
» imagina un motif, une intrigue ou
» action, & un dénouement, & fit ſa
» Comédie en trois Actes. Peut-être que
» cela même a été critiqué par les gens
» du métier, & par les prétendus con-
» noiſſeurs ſes comtemporains. Comment
» ſe peut-il faire, auront-ils dit, qu'E-
» raſte, qui n'a pas le temps de voir ſa
» Maîtreſſe, puiſſe ſe raccommoder avec
» elle dans l'intervalle de l'Acte ? Com-
» ment peut-il avoir appris que non-ſeu-
» lement l'oncle ne veut pas qu'il épouſe
» ſa niece, mais qu'il veut encore la ma-
» rier avec un autre le lendemain ? Com-
» ment ſe peut-il, qu'Orphiſe lui ait
» donné un rendez-vous pour la nuit ?

* Ibam forte via ſacra, Hor. Satyre IX. Livre premier.

» Que ſon oncle, informé de leur projet, » l'attende pour l'aſſaſſiner ? Que les Do- » meſtiques d'Eraſte ayant découvert ce » deſſein, forment à leur tour celui d'aſ- » ſaſſiner l'oncle ? Qu'Eraſte lui ſauve la » vie ? Que l'oncle ſe raccommode avec » lui ? Qu'il conſente à lui donner ſa » niéce ? Et qu'enfin on inſtruiſe de tous » ces faits le Spectateur, avec environ » cinquante vers qui ſont épars dans la » Piéce ? Eſt-ce ainſi que l'on conduit » une intrigue ? Doit-on précipiter ainſi » un dénouement ? Oui ; & voici par » quelle raiſon Moliere en a uſé de la » ſorte. 1661.

» L'intérêt de la Piéce eſt celui que » font naître *Les Fâcheux* : le Poëte par » ſon titre ne s'eſt engagé à rien de plus. » Mais comme les hommes dans toutes » leurs actions ont un but ou un motif, » & que les Scenes détachées des Fâ- » cheux, ne comportent pas par elles- » mêmes aucunes des circonſtances d'u- » ne action humaine, ou de la vie civile. » Il falloit lier ces Scenes à un motif inter- » reſſant ; il falloit donc donner à Eraſte » une affaire qui lui tint au cœur, ou » quelque deſſein important, qui occu- » pât ſon eſprit ; ainſi ne s'expoſant pas » lui-même à rencontrer des Fâcheux, » & ne les écoutant que parce qu'il y

1661. » eſt forcé. Il aura, dès qu'ils ceſſeront de » l'arrêter, un preſſant motif, ou tout » au moins une raiſon plauſible de quit- » ter le Théatre, & il ne pourra pas fi- » nir la Piéce en remerciant, par exem- » ple le Ciel, de ce que perſonne ne vien- » dra plus l'importuner; parce qu'alors » les Fâcheux n'avoient produit aucun » effet bien interreſſant à l'égard d'E- » raſte, & par conſéquent à l'égard des » Spectateurs. Il falloit donc encore une » fois lier les Scenes détachées à une » action, où à un motif, & c'étoit-là la » difficulté; mais comme rien n'intéreſſe » d'avantage que la paſſion de l'amour, » & qu'elle eſt plus à la portée des Spec- » tateurs que toute autre. C'eſt auſſi ſur » cette paſſion que Moliere a fait roul- » ler ſon action, ſon intrigue, & ſon dé- » nouement. Mais l'amour, devenu le » principal mobile de cette Piéce, en- » traînoit de nouvelles difficultés. Une » Scene d'amour bien filée, une autre » Scene de jalouſie, ſuivie d'une récon- » ciliation; une intrigue bien ſoutenue, » & un dénouement imprévu, n'auroient » pas été convenables. Les Scenes ten- » dres, quoiqu'écrites avec la plus » grande préciſion, auroient refroidi cel- » les des Fâcheux, & celles-ci à leur » tour auroient détourné du motif de la » Piéce,

» Piéce, l'attention du Spectateur. Ce
» n'eſt pas tout ; ſi telle avoit été la diſ- 1661.
» poſition de la Fable, cette diſpoſition
» eut été vicieuſe, par rapport à la Piéce,
» & l'Auteur eût été embarraſſé à lui
» donner un titre.

» Il n'y avoit donc qu'un ſeul parti à
» prendre en traitant un pareil ſujet, je
» veux dire, le parti qu'a pris Moliere,
» guidé par ſon génie, il a traité l'intrigue
» avec préciſion & en des mómens diffé-
» rens ; il a reſſerré l'action, il en a rap-
» proché les parties, pour lui donner plus
» de feu & la terminer d'une maniere qui
» ſatisfit également, & les Acteurs, &
» les Spectateurs.

« Voilà par quelle raiſon on peut donner
» à juſte titre les Fâcheux, pour un par-
» fait modéle de la Comédie de Scenes
» détachées. Si perſonne juſqu'ici n'a rien
» tenté de ſemblable, c'eſt l'effet d'une
» prudence qui mérite des éloges. On a
» ſenti la difficulté, & on n'a pas voulu
» s'expoſer au riſque preſque inévitable
» d'échouer. Moliere a réuſſi, j'en con-
» viens, mais s'il a ſurmonté tous les
» obſtacles qui pouvoient l'arrêter, il en
» eſt uniquement redevable à la fineſſe
» de ſon génie, à la juſteſſe de ſon diſ-
» cernement, & à la parfaite intelligen-
» ce qu'il avoit de l'art Dramatique :

1661. » qualités qui ſe trouvent ſi rarement » réunies dans un même ſujet, & qui » ſont cependant ſi néceſſaires pour pro- » duire des Ouvrages excellens. »

Dans les Mémoires ſur la vie & les Ouvrages de Moliere : voici le jugement que l'on porte de la Piéce des Fâcheux. « Cette eſpéce de Comédie eſt preſque » ſans nœud. Les Scenes n'ont point en- » tr'elles de liaiſon néceſſaire ; on peut en » changer l'ordre, en ſupprimer quel- » ques-unes, en ſubſtituer d'autres, ſans » faire tort à l'ouvrage : mais le point » eſſentiel étoit de ſoutenir l'attention du » Spectateur, par la variété des caracte- » res, par la vérité des portraits, & par » l'élégance continue du ſtile. C'eſt l'aſ- » ſemblage de ces beautés exquiſes ; c'eſt » cette image, ou plûtôt la réalité mê- » me des embarras, & des importuns de » la Cour, qui firent le ſuccès des Fâ- » cheux ; quoique les intermédes ne ſoient » pas naturellement liés au ſujet ; ce mê- » lange plût par ſa nouveauté, on eut » peut-être de l'indulgence pour un Ou- » vrage, conçû, fait, appris, & repré- » ſenté en quinze jours. » *

* Voyez la Préface des Fâcheux.

La Comédie des Fâcheux parut pour la premiere fois ſur le Théatre du Palais Royal le 4. Novembre 1661. & Loret en rendit le compte ſuivant.

Muſe Hiſtorique du 19. *Novembre* 1661. 1661.

Les *Fâcheux*, ce nouveau Poëme,
Qui par ſa gentilleſſe extrême,
Charma ſi fort ces jours paſſés,
A la Cour tous les mieux ſenſés,
Dans Paris maintenant ſe joue,
Et certes tout le monde avoue,
Qu'entre les Piéces d'apréſent,
On ne voit rien de ſi plaiſant.
Celle-ci, ſans doute, eſt ſi belle,
Que l'on dit beaucoup de bien d'elle;
Et ſelon les beaux jugemens.
Elle a quantité d'agrémens.
Elle paroît aſſez pudique,
Et pourtant elle eſt ſi publique,
Que bien des gens vont ſans mentir:
Avec elle ſe divertir;
Afin de la voir avec joye,
On ne plaint argent ni monnoye,
Car ſans diſtinction d'humains,
Elle reçoit de toutes mains,
Elle fait toutefois la grace,
A pluſieurs Meſſieurs du Parnaſſe,
En contentant leurs appétits,
De leur faire plaiſir *gratis*.
Outre qu'elle eſt belle, elle eſt bonne,
Car à ſes amans elle donne,
(Outre de naturels appas)
Non collation ni repas,

1661.

Mais ballets, violons, muſique,
Afin d'avoir grande pratique,
Et pour rendre encore plus gens,
A la viſiter diligens.
Comme elle eſt fine, entre les fines,
Elle fait jouer des machines.
Mais pour ne plus en ce moment,
Parler allégoriquement,
Le Sieur Moliere, dont cette Piéce,
Eſt la fille, & non pas la niéce,
A quantité d'admirateurs;
Ses camarades les Acteurs,
Ayant des Perſonnages drôles,
Y font des mieux valoir leurs rôles,
Et les femmes mêmement, car
L'agréable Nymphe *Béjar*,
Quittant ſa pompeuſe coquille,
Y joue en admirable fille.
La Brie * a des charmes vainqueurs,
Qui plaiſent à très-bien de cœurs,
La Duparc cette belle Actrice,
Avec ſon port d'Impératrice,
Soit en récitant, ou danſant,
N'a rien qui ne ſoit raviſſant,
Et comme ſa taille & ſa tête,
Lui font mainte & mainte conquête,
Mille ſoupirans ſont témoins,
Que ſes beaux pas n'en font pas moins.
Enfin pour abréger matiere,
Cette Piéce aſſez ſinguliere,

* Mademoiſelle de Brie.

Et d'un air aſſez jovial,
Se fait voir au Palais Royal;
Non pas par la Troupe Royale,
Mais par la Troupe joviale,
De Monſieur le Duc d'Orléans,
Qui les a colloqué léans.

1661.

L'ACADÉMIE DES FEMMES,

Comédie en trois Actes, & en vers; de M. CHAPPUZEAU,

Repréſentée ſur le Théatre du Marais

UNe abſence de quatorze mois, faiſant conjecturer à Emilie que ſon époux n'eſt plus vivant, elle ſe livre toute entiere à ſon goût pour la Littérature, & ne s'occupe que de livres, de converſations ſur les ſciences, & du ſoin d'entretenir commerce avec les Sçavans. Un d'eux appellé Hortence, portant ſes vûes plus haut, s'imagine avoir fait autant de progrès ſur ſon cœur que ſur ſon eſprit; par malheur ſa déclaration d'amour eſt fort mal reçûe. Ce Pédant, piqué, & voulant jouer un tour à Emilie, fait habiller ſuperbement Guillot, & après lui avoir donné des inſtructions,

1661. ſur le perſonnage qu'il va jouer : il préſente ce Valet traveſti à Léarque, pere de la Dame, ſous le nom du Marquis de la Guilloche, qui la demande en mariage. Emilie & la compagnie des Précieuſes qui eſt alors chez elle, reçoivent le nouveau Marquis avec beaucoup de politeſſe. On vient enſuite annoncer le Baron de la Roque, (c'eſt le mari d'Emilie qu'on croyoit mort, & qui revient plein de vie.) Emilie s'évanouit à cette vûe; Guillot, reconnu valet d'Hortence, eſt chaſſé comme il le mérite; & le Baron, après une remontrance à ſa femme, ſur ſa conduite ridicule, lui ordonne de laiſſer ſes livres, & de ne s'occuper dorénavant que du ſoin de ſon ménage.

Quoique cette Piéce paroiſſe une mauvaiſe imitation des Précieuſes ridicules de Moliere; cependant il eſt certain, que dès l'année 1656. M. Chappuzeau avoit traité ce ſujet (*a*) en ſix entrées dialoguées en proſe, ſous le nom *du Cercle des Femmes*, ou *les Secrets du Lit Nup-*

Epître à M. du Pertuy, à la tête de ſon Académie des Femmes.

(*a*) J'aime mieux (dit M. Chappuzeau) découvrir moi-même mon larcin, & avouer que cette Piéce n'eſt ſoûtenue que de ce qui ſe trouve de plus ſpirituel, & de plus galant dans les dialogues du grand Eraſme..... Au reſte, (ajoute-t-il) je ſuis redevable en partie de l'applaudiſſement du Public, à la belle éxécution du Théatre du Marais.

tial, Entrétiens Comiques. C'eſt la même choſe pour le fond & la conduite, que la Comédie dont on vient de rendre compte, à la réſerve qu'Hortence, offenſé du refus d'Emilie, qui eſt effectivement veuve, ne ſe ſert point de ſon valet, mais du nommé Germain, qui eſt ſon penſionnaire; & dont il ne ſçauroit être payé; à la ſixiéme entrée, des Archers viennent prendre au collet Germain, & l'emmenent comme un fripon; Emilie demeure fort honteuſe d'avoir été la dupe d'un tel maroufle. 1661.

LA DÉSOLATION DES FILOUX, SUR LA DE'FENSE DES ARMES, *OU* LES MALADES QUI SE PORTENT BIEN,

Comédie en un Acte & en vers, de huit ſillabes, de M. CHEVALIER,

Repréſentée ſur le Théatre du Marais.

LE Chevalier de l'Induſtrie, le Comte de Plume Séche, le Marquis de Mâche à Vuide, & le Baron de la Triſte-

1661. Figure, qui ſont quatre Filoux, ouvrent la Scene, & s'entretiennent de la nouvelle Déclaration du Roy, au ſujet de pluſieurs particuliers qui portoient l'épée ſans en avoir le droit, & qui réprime cet abus. Comme ces Filoux ſe trouvent compris dans cette Déclaration, & qu'ils n'oſent plus porter des armes, ils conviennent de recourir à des tours d'adreſſe; ſurvient la Rocque & ſon valet Guillot. Les Filoux ſe retirent à l'écart, & la Rocque dit à Guillot, qu'ayant beſoin d'argent pour régaler des Dames, il faut qu'il lui trouve quelqu'un qui prête cinquante piſtoles ſur une bague qu'il lui remet, & il ſort. Le Chevalier de l'Induſtrie qui a entendu ce que la Rocque a dit à Guillot, offre à ce dernier de lui indiquer un honnête homme qui fera ſon affaire. Guillot qui prend ce Filoux pour un Devin, n'oſe montrer aucune défiance, & lui remet la bague; le Chevalier de l'Induſtrie le quitte, & le Comte de Plume Séche paroît habillé en Médecin, qui entreprend la guériſon de Guillot; ce Valet a beau s'écrier qu'il n'eſt point malade, & qu'il lui faut cinquante piſtoles; le prétendu Médecin fait venir un Apoticaire, qui entre une ſeringue à la main, & qui veut donner ſon cliſtere à Guillot. (Cette Scene a pu

donner à Moliere l'idée de la quinziéme Scene du premier Acte de ſon Pourceaugnac.) Enfin, Plume Séche fait venir ſes camarades. 1661.

PLUME SE'CHE. SCENE VI.

Je vais appeller Macaé,
Macaé, la chandelle noire,
Et le bonnet blanc comme yvoire,
Vous ſerez guéri des premiers.

Plume Séche lui donne une bougie, & un bonnet blanc en forme de pain de ſucre. Les trois autres Filoux viennent en robe noire, avec un bonnet blanc en forme de pain de ſucre, & une bougie noire à la main, criants tous à la fois en tournans autour de Guillot, Virago, Macaé, Abdenago, *& après avoir fait trois tours autour de lui, ils ſortent, & le laiſſent-là.* SCENE VII.

GUILLOT *ſeul, planté tout droit, ſon bonnet en tête & ſa bougie en main.*

Ah! que d'inutiles paroles,
Pour donner cinquante piſtoles,
Comment loin de me les compter,
On s'amuſe à viragoter.

LA ROCQUE. SCENE VIII.

Mais que vois-je, quelle figure,
C'eſt Guillot, ah! quelle avanture!
Dis-moi que fais-tu là mago:
Tu ne répons rien.

GUILLOT.

Virago.

1661.

LA ROCQUE.

Qu'eſt-ce que ce maraut veut dire?
Je ne ſuis point d'humeur de rire,
Ne fais pas ici l'enjoué,
Parle moi juſte.

GUILLOT.

Macaé.

LA ROCQUE.

Quoi l'inſolence de ce traître,
Va juſques à railler ſon Maître?

GUILLOT.

Abdenago.

LA ROCQUE.

Dis promptement,
Qu'a-tu fais de mon diamant?

Guillot tâte le poulx à la Rocque, & l'aſſure qu'il eſt malade; enſuite, après lui avoir mis un bonnet pareil au ſien, & une bougie à la main, il fait les mêmes cérémonies que les Filoux ont faites autour de lui, en prononçant, *Virago*, *Macaé*, *Abdenago*. La Rocque, impatienté des ſingeries de ſon valet, lui en demande l'explication : qui lui apprend qu'un Filoux a emporté le Diamant. Heureuſement, Guillot voit paſſer le Chevalier de l'Induſtrie, & il le reconnoît. La Rocque court après le Filou, & par ſes menaces, il l'oblige à lui rendre la Bague. Ce qui termine cette Comédie, auſſi ſotte que folle.

1661.

LE MÉDECIN VOLANT,

Comédie en un Acte, & en vers,
*de M. BOURSAULT,**

Repréſentée ſur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

*On trouvera la vie de cet Auteur, après l'article de ſa Comédie, Sans Titre, ſous l'année 1683.

LE ſujet de cette petite Comédie eſt tiré d'un Canevas en trois Actes, que les anciens Comédiens Italiens, & ceux d'aujourd'hui, ont fait aſſez ſouvent paroître ſur leur Théatre. Lucreſſe, aimée de Cléon, feint d'être extrêmement malade. (L'Auteur François n'en apprend point la raiſon.) Fernand, pere de Lucreſſe envoye chercher un Médecin ; ſurvient Criſpin, valet de Cléon, qui, pour ſervir ſon Maître, s'eſt déguiſé en Médecin, & qui amuſe Fernand, en paroiſſant tantôt en Valet, & tantôt en Médecin. Voilà ce qui donne à la Piéce le titre de Médecin Volant, attendu que Criſpin ſaute d'une fenêtre à l'autre, pour jouer ces deux Perſonnages. Pendant ce temps, Cléon enléve Lucreſſe : Fernand découvre la fourberie de Criſpin, & tout ſe termine par le mariage des deux Amans.

CRISPIN.

Sans affecter compliment, ni ſurpriſe,
Vous, le fait de Lucreſſe, & moi, le fait de Liſe,

1661. Confondant tout enſemble & vos biens & les leurs,
Faiſons des Médecins ou volans, ou voleurs.

PYRRUS, ROY D'ÉPYRE,

Tragédie de M. CORNEILLE DE LISLE.

PYrrhus, fils d'Æacidés, Roy d'Épire, eſt élevé à la Cour de Néoptolémus ſous le nom d'Hippias, fils d'Androclide, & le vrai Hyppias paſſe pour Pyrrhus. Voici la raiſon de cet échange; c'eſt Deidamie, ſœur de Pyrrhus, qui parle à ſa Confidente.

ACTE I. SCENE IV.

DEIDAMIE.

Te ſouvient-il encor de nos malheurs paſſés?

NEREE.

Oui, je ne ſçais que trop qu'un peuple téméraire,
Trahit ſi lâchement le feu Roy votre pere,
Que par ſes ennemis les factieux émûs,
Donnerent ſa couronne à Néoptolémus.
Que ce Prince affligé périt pour ſa défenſe,
Et que du nouveau Roy redoutant la puiſſance,

1661.

On ſçut agir ſi bien, qu'au berceau conſervé,
Chez le Roy Glaucias, Pyrrhus fut enlevé.

. . . . . .

DEIDAMIE.

Le Roy mort, & la Reine étant groſſe de moi,
Le ſort du ſeul Pyrrhus lui donna de l'effroi.
Il n'avoit que ſix mois, & le ſage Androclide,
Raſſurant en ſecret ſon ame trop timide,
Par un échange offert, pour ne hazarder rien,
Conſent à faire fuir ſon fils, au lieu du ſien;
On l'accepte, & Pyrrhus, pour qui le Ciel conſpire,
Comme fils d'Androclide, eſt nourri dans l'Epire,
Tandis que ſon nom chez le Roy Glaucias,
Au péril de ſes jours, on enléve Hippias.

NERE'E.

Quoi, Madame, Hippias?.....

DEIDAMIE.

Eſt Pyrrhus, eſt mon frere.

NERE'E.

Juſte Ciel! & Pyrrhus?

DEIDAMIE.

Androclide eſt ſon pere

1661. Qui pour mieux déguiſer ce qu'entreprit ſa foi,
Arrête, & livre enfin la Reine au nouveau Roy.
Lui qu'avec tout l'état ce changement abuſe,
Fait demander Pyrrhus, Glaucias le refuſe,
C'eſt par là qu'entre nous la guerre a commencé;
Et l'horreur qui la ſuit n'auroit jamais ceſſé,
Si Néoptolémus, qui preſſoit Androclide,
N'eut pris de ſes conſeils la prudence pour guide.
Par l'hymen de ſa fille il rend mon frere heureux,
Et c'eſt à quoi la Reine auroit borné ſes vœux:
Voilà ce qu'en ſecret elle daigna m'apprendre,
Quand la mort tout à coup ayant ſçu la ſurprendre;
Appellant Androclide, à peine elle eut le temps,
De m'ouvrir, devant lui, ces ſecrets importans.

NERE'E.

Ainſi dans leur deſtin que brouille un tel mélange,
Hippias & Pyrrhus, ignorent cet échange?

DEIDAMIE.

Oui, mais pour éclaircir un ſort ſi partagé,
D'un billet de la Reine, Androclide eſt chargé,

Et ſi du faux Pyrrhus, la vertu m'a ſçu plaire, 1661.
J'éxécute par-là les ordres de ma mere,
Qui prête d'expirer, par un droit ſouverain,
En faveur d'Hippias diſpoſa de ma main.

NERE'E.

Mais pourquoi ſi long-temps lui laiſſer l'eſpérance,
Dont l'a toujours flatté l'erreur de ſa naiſſance ?

DEIDAMIE.

Du zéle le plus pur voit le dernier effort,
C'étoit peu que deux Rois euſſent ſigné l'accord,
Malgré les ſuretés qu'un tel accord fait naître,
Androclide toujours a craint pour ſon vrai maître,
Et n'a voulu par-là, de peur d'être ſurpris,
Juſqu'au jour de l'hymen, hazarder que ſon fils,
Ce jour paroît enfin, & rien n'eſt plus à taire; &c.

Cet Androclide que la Princeſſe Deidamie croit ſi zélé pour Pyrrhus, ne veut plus découvrir le ſecret de la naiſſance de ce Prince, pour conſerver à ſon fils Hippias la couronne d'Epire. Voilà ce qui fait l'intrigue de cette Tragédie, qui n'eſt pas la meilleure de M. Corneille de Liſle; enfin malgré la perfidie d'An-

1661. droclide, le véritable Pyrrhus eſt reconnu, par le moyen de Gélon, à qui la Reine a remis un pareil billet qu'à Androclide. M. de Crébillon a traité depuis ce ſujet, mais d'une façon bien ſupérieure : nous en rendrons compte ſous l'année qu'elle parut.

1662.

POLICRITE,

Tragi-Comédie de M. l'Abbé BOYER,

Repréſentée ſur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, le Mardi 10. Janvier.

Muſe Hiſtorique de Loret, du quatorze Janvier 1662.

* 10. Janvier.

MArdi * dans leur Hôtel ou Sale,
Je fus chez la Troupe Royale,
Où pour encor me contenter,
Je vis des mieux repréſenter,
Une autre Piéce de mérite,
Qu'on appelle la POLICRITE,
Fille du feu ſage Solon,
Dont Boyer un autre Apollon,
A fait en langage énergique,
Un Poëme Tragi-Comique,
Fort eſtimé des grands eſprits,
Et que l'on tient d'un rare prix.

Si les Piéces de Monſieur Boyer étoient plus connues, nous nous contenterions d'ajouter

d'ajouter ici, que celle qui fait le ſujet de cet article, eſt froide, ſans conduite, remplie par des Perſonnages qui n'ont pas le ſens commun, & que la verſification en eſt foible, & pleine d'expreſſions baſſes. Nous ſommes fâchés que la vérité nous force à porter un jugement ſi contraire à l'opinion que l'Auteur avoit de ſon Ouvrage. « Tout ce qui me peut » juſtifier envers vous, » (dit-il, à M. Fontaine Martel) « c'eſt qu'après avoir » donné mes premiers Ouvrages aux plus » illuſtres Perſonnes du Royaume, je » vous donne celui qui me ſemble le plus » poli, & le plus achevé de ceux qui » ſont ſortis de ma main. Je vous don- » ne, (ajoute-il) Policrite, qui eſt ſans » doute dans le Roman *, le chef d'œu- » vre d'un des plus beaux eſprits, de no- » tre ſiécle ; le charme de la Cour, & » les inclinations de votre grande Prin- » ceſſe, ... qui a conſervé ſur le » Théatre quelques traits de cette par- » faite beauté qui l'a fait admirer dans » le Roman. »

1662.

Epître Dédicatoire.

* Artamene, *ou* le Grand Cyrus, de M. Scudery.

Philoxipe, Prince de Chypre, confident des amours du Roy & de la Princeſſe Aretaphile, fait confidence à Cléon de ſa paſſion pour la Bergere Policrite : il ignore que Cléon eſt ſon rival, & fait lui-même une pareille confidence à Arcas,

1662. Ecuyer & Confident de Philoxipe. On pourroit s'imaginer que cette ſuite de confidences doit cauſer de l'embarras; mais Cléon n'eſt pas aſſez méchant pour s'en prévaloir. Rien ne s'oppoſe au bonheur de Philoxipe, que la crainte de ſe méſallier : tous les autres Perſonnages ont la même penſée. Ce malheureux Amant ſe réſout à mourir plutôt, que d'avouer une flâme qu'il regarde comme honteuſe. Policrite s'en avoue indigne; le Roy ne pouvant l'en ſoupçonner, croit que cette paſſion, qu'il cache avec tant de ſoin, s'adreſſe à la Princeſſe Aretaphile, qui de ſon côté, ne comprend pas plus que les Spectateurs, le ſujet des retardemens du Roy, n'oublie rien pour augmenter ſa jalouſie. Il ne faut pas s'étonner que Ménandre, pere de Philoxipe, faſſe tous ſes efforts pour empêcher une alliance capable de deshonnorer ſa maiſon. Voilà ce qui conſtitue le nœud & l'intrigue de la Piéce. Le mérite & la beauté de Policrite forcent enfin tout le monde à louer la conſtance de Philoxipe, à la réſerve de Ménandre; ce Vieillard entêté a l'inſolence de dire au Roy qu'il aimeroit mieux voir ſon fils rival de ſon Maître, qu'amant d'une ſimple Bergere, & fournit à Cléon les moyens d'enlever cette fille. La valeu-

du Prince la ſauve de ce danger, qui n'eſt funeſte qu'à Cléon ; on apprend enſuite que Philoxipe ne doit plus rougir de ſon amour, puiſque Policrite eſt fille de Solon, qui, pour des raiſons particulieres, l'a fait élever ſous cet habit ruſtique ; le Roy de Chypre & la Princeſſe Aretaphile, ſe donnent la main, & promettent aux deux fidéles amans, d'obtenir le conſentement du ſage Légiſlateur d'Athenes. 1662.

LE RICHE MECONTENT;

OU

LE NOBLE IMAGINAIRE, (*a*)

Comédie de M. CHAPPUZEAU,

Repréſentée ſur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

RAymond, riche partiſan, voulant acquérir du luſtre par quelque alliance, recherche Aminte, fille de Géronte, Gentilhomme de très-ancienne extraction ; mais peu favoriſé de la fortune, ce Vieillard conſent d'autant plus

(*a*) C'eſt la même Piéce que le Partiſan Dupé, que M. Chappuzeau dédia à Madame la Princeſſe d'Anhalt ſans rien changer que le titre.

aiſément à ce mariage, que le Financier lui offre en même-temps Polixene, ſa niéce, avec une dot conſidérable. La plus grande difficulté eſt du côté d'Aminte, qui aime, & qui eſt aimée de Lyſandre, jeune homme auſſi noble, & en même-temps auſſi peu opulent que Géronte. Clitophon, valet de Lyſandre, ſçachant qu'il ne manque à ſon Maître qu'une centaine de mille écus pour obtenir la préférence, entreprend d'arracher cette ſomme de ſon rival, & de ruiner ſes projets. il va le trouver, ſous prétexte de vouloir faire ſa généalogie, & lui en préſente une, dans laquelle il le fait deſcendre en droite ligne des anciens Comtes de Toulouze. Clitophon joint à cette généalogie un conſentement de l'oncle de Lyſandre, qui permet à Raymond de porter ſes armes, & de ſe dire ſon couſin. Le Partiſan ne croyant pas que cent mille écus ſoient trop pour payer des titres ſi magnifiques, les achéte, comptant s'en parer auprès de ſa rigoureuſe Maîtreſſe; mais lorſque l'affaire eſt conclue, il apprend qu'elle ſe marie avec Lyſandre, & que l'argent qu'il vient de donner, ſert à faire cet établiſſement.

1662.

Comme le rôle de Raymond eſt le principal de la Piéce, & celui que M.

Chappuzeau a voulu rendre le plus brillant, nous joignons un morceau de la peinture que ce Financier fait lui-même des embarras attachés à ſon état. 1662.

RAIMOND. ACTE II. SCENE I.

Toujours juſqu'à midi, mille gens m'aſſaſſinent;
Leurs importunités jamais ne ſe terminent,
L'un propoſe une affaire, & l'autre en même-temps,
S'empreſſe à vous donner des avis importans.
Mais ces chercheurs d'emploi, harangueurs incommodes,
Qui ne peuvent finir leurs longues périodes,
Qui viennent nous tuer de leurs ſots complimens,
De l'humeur dont je ſuis, font mes plus grands tourmens:
Il faut répondre à tous, il faut ſe rendre eſclave,
Tantôt d'un Receveur, tantôt d'un Rat de Cave,
Avoir l'oreille au guet, à tout ce qui ſe dit,
Avancer ſes deniers, conſerver ſon crédit;
Recevoir une enchere, éxaminer un compte.
Prendre garde ſur-tout que nul ne vous affronte;

1662. Que livres & papiers, ſoient en ordre parfait,
Qu'un Commis ſoit fidéle ; & ce n'eſt jamais fait.

On ne doit ſçavoir gré à l'Auteur, que de l'idée de cette Comédie, qu'on peut regarder la premiere qui a été compoſée ſur les Financiers ; car du reſte, elle eſt mal rendue. Raymond n'eſt pas aſſez entêté de Nobleſſe, & quelque portrait qu'on ſe faſſe des Partiſans de ſon temps, il eſt difficile de les imaginer ſi dupes & ſi groſſiers. On pourroit encore ſupprimer une partie des Acteurs, comme Polixene, niéce de Raymond, & amante rebutée de Lyſandre ; Clarice, ſa ſuivante ; Criſpin, mari de Liſette, ſuivante d'Aminte, & Liſette même, qui eſt aſſez inutile. Le ſecond ſtratagême de Clitophon eſt auſſi ſuperflu, puiſque Géronte eſt ſuffiſamment ſatisfait des cent mille écus que Lyſandre apporte en mariage, ſans aller à contre-temps le tenter par l'appas du ſecret de la Pierre Philoſophale, dont ce Valet ne lui fait naître l'envie qu'au cinquiéme Acte.

1662.

MAXIMIAN,

Tragédie de M. CORNEILLE *DE* LISLE,

Repréſentée au commencement du mois de Février.

Muſe Hiſtorique de Loret du 11. *Février* 1662.

PRinceſſe * ſçachez mêmement,
Qu'avec grand applaudiſſement,
Depuis peu la Troupe Royale,
Joue une Piéce ſans égale,
Dont le titre eſt MAXIMIAN,
Et l'on dit que depuis un an,
Et même depuis plus de ſeize,
(Aux autres Auteurs n'en déplaiſe)
Les Comédiens de l'Hôtel,
N'ont repréſenté rien de tel;
Cette Dramatique merveille,
A pour Auteur M. Corneille,
J'entends, Corneille le puîné,
Dont certes l'eſprit eſt orné,
De toutes les graces infuſes,
Que l'on peut attendre des Muſes,
Etant des premiers de ſon art,
Et qui (ſa Poëſie à part,

* La Princeſſe de Nemours.

1662. Dont on fait cas juſques dans Rome)
Eſt fort honnête, & galant homme.

Cette Tragédie eſt mieux conduite que celle de Pyrrhus ; la verſification en eſt auſſi plus paſſable, & les caracteres des Perſonnages plus ſoûtenus ; on n'entrera dans aucuns détails de cette Piéce, dont le ſujet eſt très-connu, & de plus, nous ſerons obligés d'en parler encore à l'article de Maximien, Tragédie de M. de la Chauſſée, repréſentée le 28. Février 1738.

SERTORIUS,

Tragédie de Monſieur CORNEILLE,

Repréſentée ſur le Théatre du Marais, le 25. Février. (*a*)

Examen de Sertorius. « NE cherchez point dans cette Tragédie les agrémens qui ſont en » poſſeſſion de faire réuſſir au Théatre » les Poëmes de cette nature : vous n'y » trouverez ni tendreſſes d'amour, ni » emportemens de paſſion, ni deſcriptions

(*a*) M. Corneille fut ſi content de la maniere dont la *Toiſon d'or* avoit été éxécutée par les Comédiens du Marais, qu'il crut qu'il pouvoit leur confier le ſuccès de Sertorius.

» pompeuſes,

» pompeuſes, ni narrations pathétiques.» Il falloit être le grand Corneille, pour concevoir un deſſein hardi, & l'éxécuter auſſi heureuſement. Viriate, Reine de Luſitanie, n'eſt attachée à Sertorius que par la haute eſtime qu'elle a conçû pour lui. Sertorius en eſt ſi peu paſſionné, qu'il balance entr'elle & Ariſtie, ſuivant que l'intérêt de ſon parti, & l'amour de la patrie ſemblent l'éxiger. Ariſtie ne recherche ce général, que dans le deſſein de ſe venger de Silla, & de Pompée, dont le cœur eſt plus ſenſible à l'ambition qu'à l'amour. A l'égard de Perpenna, perſonnage aſſez odieux, on voit que l'ambition eſt la paſſion qui le domine, & le fait conſpirer contre ſon ami, & ſon bienfaicteur. La politique eſt donc l'ame de cette Tragédie, & les raiſonnemens ſur cette matiere y tiennent la place des ſentimens de tendreſſe. Pour peu qu'on ait de connoiſſance du Théatre, on ſentira combien il eſt difficile, avec ce ſeul ſecours, d'interreſſer, & de plaire: auſſi cet art étoit réſervé à l'Auteur de cet Ouvrage. 1662.

« La grandeur Romaine y éclate avec » toute ſa dignité; & l'idée qu'on ſe » pourroit former de la converſation de » deux grands hommes, qui ont de Vie de M. Corneille, par M. de Fontenelle.

1662. ACTE III.

» grands intérêts à démêler, eſt encore » ſurpaſſée par la Scene de Pompée & de » Sertorius. Il ſemble que M. Corneille » ait eu des mémoires particuliers ſur les » Romains. » (*a*)

Parnaſſe François de M. du Tillet, article de Corneille.

» M. de Turenne s'étant un jour » trouvé à une repréſentation de Serto- » rius, il s'écria à deux ou trois endroits » de la Piéce, où donc Corneille a-t-il » appris l'art de la guerre? »

A la ſuite de ces éloges, on ne ſera pas fâché de trouver celui que Loret en a fait, lorſqu'il annonça cette Tragédie.

Muſe Hiſtorique du 4. Mars 1662.

Depuis huit jours les beaux eſprits,
Ne s'entretiennent dans Paris
Que de la derniere merveille,
Qu'a produite le grand Corneille,
Qui ſelon le commun récit,
A plus de beautés que ſon Cid,
A plus de forces & de graces,
Que Pompée, & que les Horaces,

(*a*) « M. Deſpréaux ne convenoit pas que la Scene » de Sertorius avec Pompée, eut mérité d'être ſi fort » applaudi: pleine d'eſprit, ſi vous voulez, mais n'étant » pas dans la raiſon, ni dans la nature; outre qu'il n'y » avoit point de comparaiſon à faire entre Sertorius, » vieux, & très-expérimenté Capitaine, & Pompée qui » avoit à peine de la barbe au menton. » *Bolæana*, in-12. page 132.

A plus de charmes que n'en a
Son inimitable Cinna,
Que l'Œdipe, ni Rodogune,
Dont la gloire eſt ſi peu commune,
Ni mêmement qu'Héraclius,
Sçavoir le grand *Sertorius*,
Qu'au Marais du Temple l'on joue;
Sujet que tout le monde avoue,
Etre divinement traité,
Nonobſtant la ſtérilité;
Et c'eſt en un ſemblable Ouvrage,
Ce qu'on admire d'avantage:
On ne voit en cette action,
Tendreſſe, amour, ni paſſion,
Ni d'extr'ordinaire Spectacle,
Et paſſe pourtant pour miracle.
Certes, cet illuſtre Normand,
Qui n'écrit rien que de charmant,
De merveilleux, & d'énergique,
Paſſe, en qualité de tragique,
Les Poëtes les plus hardis,
Du temps préſent, & de jadis.
Il fait mieux, dit-on, qu'Euripide
Buveur de l'eau Aganipide,
Mieux que Sénéque le Romain,
Priſé de tout le genre humain,
Et bref mieux que défunt Sophocle,
Qui n'a de rime qu'Empédocle;
Mais dont les eſprits mieux ſenſez,
Diſent encor du bien aſſez,

1662.

1662. Depuis deux mille ans que cet homme,
Eſt mort bien loin par-delà Rome.
Les Comédiens du Marais,
Pouſſez de leurs propres intérêts,
Et qui, dans des choſes pareilles,
Ne font leur métier qu'à merveilles,
S'efforcent à ſi bien jouer,
Qu'on ne les en peut trop louer :
Et pour ne pas paroître chiches,
On leur voit des habits ſi riches,
Si brillants de loin & de près,
Et pour le ſujet fait exprès,
Que chaque Spectateur proteſte,
Qu'on ne peut rien voir de plus leſte.

Un applaudiſſement ſi univerſel auroit dû impoſer ſilence à la critique ; mais l'Abbé d'Aubignac, qui étoit ennemi de M. Corneille, après avoir eſſayé ſes forces ſur ſa *Sophonisbe*, voulut en rétrogradant traiter Sertorius de la même façon, & en fit une critique, où la partialité paroît dès la Préface : ſi l'on s'en rapporte à ce qu'il y dit, M. Corneille traverſa l'impreſſion de ſon Ouvrage, & employa des moyens odieux pour le ſupprimer. Mais les perſonnes qui ſçavent combien ce Poëte avoit l'ame fiere, & incapable d'indignes procédés, ne verront dans ce reproche que le reſſentiment d'un petit eſprit, plein d'orgueil & de

vanité ; caractere qui ſe fait également ſentir dans ſes remarques, qui ſont écrites d'un ſtyle lourd & diffus. 1662.

Il faut avouer cependant qu'il y a du bon ſens dans les régles de critique qu'il preſcrit : on liroit ce morceau avec plaiſir, s'il y avoit plus de force, & d'énergie dans ſes idées. Il réfute auſſi d'une maniere ſolide le prétexte ſi ſouvent allégué contre la critique, & dont M. Corneille s'étoit ſervi : *Qu'il faut faire mieux, au lieu de cenſurer les Ouvrages d'autrui* ; mais il eſt trop prolixe, & employe quelques comparaiſons baſſes.

Avant que de venir à l'éxamen de Sertorius, M. l'Abbé d'Aubignac expoſe divers principes de Poëſie Dramatique, qui certainement ſont inconteſtables. Il blâme un Poëte qui a *trop de ſujet*, chargé d'un trop grand nombre de perſonnes différemment engagées dans les affaires de la Scene, & de pluſieurs intrigues qui ne ſont pas néceſſairement attachées les unes autres. Les raiſons qu'il apporte pour condamner cette *Polymithie*, c'eſt-à-dire, cette multitude de fables, ou d'hiſtoires entaſſées les unes ſur les autres, ſont déciſives, & digne d'un maître de l'art.

Ce principe établi, il ne reſte plus qu'à en faire l'application ſur la Tragé-

1662. die de Sertorius, qui, ſelon lui, contient les Hiſtoires de Sertorius, de Perpenna, d'Ariſtie, de Viriate, & de Pompée, dont chacune priſe ſéparément, peut faire un ſujet de Tragédie. C'eſt ce qu'il tâche de faire voir en détail. Tant d'intérêts, (dit-il) ne peuvent être vûs diſtinctement : ce n'eſt pas que dans une Piéce de Théatre, il ne doive y en avoir qu'un : on ſçait qu'il en faut pluſieurs, pour faire des nœuds, c'eſt-à-dire, des difficultés qu'on dénoue avec peine, & qui par cette adreſſe donnent le fondement des paſſions, & ſurprennent agréablement l'attente des Spectateurs par des ſentimens de douleurs & de joye. Il ſoûtient que cette prétendue Polymithie, dont il s'imagine avoir rapporté les preuves, étouffe les paſſions & les ſentimens, & nuit à la cataſtrophe. Il entre enſuite dans de longs détails pour faire voir que dans Sertorius les nœuds n'en ſont point dénoués, ou qu'ils ſont mal dénoués, parce que les intérêts qui font agir les principaux perſonnages, ne ſont pas terminés. Il obſerve pour cela ſéparément chaque perſonnage.

L'Abbé d'Aubignac paſſe enſuite à obſerver l'unité de lieu, qui lui paroît violée dans cette Tragédie, il prétend que M. Corneille a ſouvent manqué à

cette régle, ſi néceſſaire pour rendre les événemens vraiſemblables. Les diſcuſſions qu'il a fait à ce ſujet, quoiqu'un peu prolixes, ſont utiles & curieuſes. Après cet éxamen général, le critique entre dans celui des perſonnages en particulier. Cette partie ne lui fait pas honneur, & montre au contraire ſa prévention volontaire, & l'animoſité qui le faiſoit écrire. On peut dire même qu'il ſe décrédite entierement, en attaquant les deux plus beaux morceaux de l'Ouvrage, la converſation de Sertorius & de Viriate ſur l'amour de Perpenna, & la conférence de Sertorius & de Pompée. Sa cenſure ici n'eſt qu'une pure chicane. Il finit par des traits ſur certains endroits de la Piéce, & quelques expreſſions. 1662.

Cet Ouvrage eſt rempli de remarques judicieuſes, & de réfléxions ſenſées, mais cet avantage eſt preſque effacé par l'application injuſte qu'il en fait à la Tragédie qu'il critique; on y reconnoît auſſi trop de paſſion, & d'envie de trouver des fautes : outre cela, une vanité inſupportable, & un ſtyle peſant & diffus. Ce n'eſt qu'après beaucoup d'ennui, qu'on peut recueillir quelque fruit de ſon travail.

M. de Viſé, qui s'étoit chargé de défendre Sophoniſbe, voulut auſſi avoir l'honneur de combattre ce ſecond écrit

1662. de M. l'Abbé d'Aubignac. La cauſe étant meilleure, l'entrepriſe étoit beaucoup plus facile. (a) Mais ce qu'il dit d'abord de la critique en général, & contre ceux qui ſe mêlent de juger des Piéces, ſans en avoir compoſé, eſt foible, pour ne pas dire abſolument mauvais. Il réfute plus ſolidement la prétendue Polymithie, que ſon adverſaire veut trouver dans Sertorius, & démêle aſſez bien ſes ruſes, lorſque, pour la rendre vraiſemblable, il a diſtingué les Hiſtoires des cinq principaux perſonnages, & a ajouté diverſes circonſtances à chacune, pour en compoſer le ſujet des cinq Tragédies différentes : « Perſonne ne » doute, lui dit-il, que quelques intri» gues & de petits incidens, ne puiſſent » ſuffire pour une Piéce de Théatre ; » mais vous nous deviez faire voir qu'il » y a cinq ſujets dans Sertorius, ſans » qu'il fut néceſſaire d'y rien ajouter. »

M. de Viſé répond avec la même ſolidité à tout ce que M. l'Abbé d'Aubignac a dit ſur la confuſion qui réſulte de tant d'intérêts & d'incidens, ſur les paſſions, & les ſentimens étouffés, & ſur la cataſtrophe : auſſi bien que ce qui re-

(a) Voici le titre de l'Ouvrage de M. de Viſé : *Défenſe du Sertorius de M. Corneille, dédiée à Monſeigneur de Guiſe, Paris, Barbin*, in-12, 1663.

garde l'unité de lieu, les caracteres des perſonnages, & l'étendue de la durée du Poëme Dramatique. La maniere dont il juſtifie la converſation de Sertorius & de Viriate, & la conférence de Pompée & de Sertorius fait honneur à ſon diſcernement & à ſon goût. Ceci ſuffit pour donner une juſte idée de la critique de Sertorius & de la réponſe : l'une & l'autre aſſez curieuſes, mais remplies de longs & ennuyeux détails, terminés par des perſonnalités, & des injures groſſieres, peu décentes au caractere de M. l'Abbé d'Aubignac, & au défenſeur de M. Corneille : qui, pour le dire en paſſant, a fait voir par ſa replique, encore plus de vivacité que ſon adverſaire. 1662.

L'uſage, obſervé de tout temps entre tous les Comédiens François, étoit de n'entreprendre point de jouer au préjudice d'une Troupe, les Piéces dont elle étoit en poſſeſſion, & qu'elle avoit miſes au Théatre à ſes frais particuliers, pour en retirer les premiers avantages, juſqu'à ce qu'elle fût rendue publique par l'impreſſion. Sertorius ayant été imprimé ſur la fin de l'année 1662. Moliere la fit repréſenter ſur ſon Théatre au mois d'Avril de l'année ſuivante. C'eſt ce qu'on trouve dans les Regiſtres de ſa Troupe de l'année 1663.

1662.

LES RAMONEURS,

Comédie en vers, & en un Acte, par M. DE VILLIERS,

Repréſentée ſur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

LE ſujet de cette Comédie eſt tiré d'une autre du même nom, qui avoit parû quarante deux ans auparavant, & dont on a rendu compte.* M. de Villiers, en la réduiſant en un Acte, a ſupprimé les épiſodes, & certaines expreſſions trop libres.

* Tome VI. page 335.

Léandre, chaſſé pour la ſeconde fois par le Capitan Scanderbec, dont il aime la Sœur, ſe détermine, ſuivant le conſeil de Philippin, à prendre, ainſi que lui, un habit de Ramoneur. Galaffre, valet du Capitan, qui a reçu ordre de ſon maître de préparer ſon appartement, appelle ces Ramoneurs : avant que de monter dans la cheminée, Philippin laiſſe une bouteille pleine de vin, que Galaffre prend ſoin de vuider. Les fumées lui montent au cerveau, & l'aſſoupiſſent. Léandre & Philippin profitent de ce temps pour ſe ſauver avec Diane (c'eſt le nom de la ſœur de Scanderbec)

chez une Bouquetiere, appellée Dame Nicole. A ſon retour, le Capitan trouve les portes ouvertes, & ſon valet ronflant & étendu ſur le plancher : ne doutant point du tour qu'on lui a joué, il frape à coups redoublés à la porte de la Bouquetiere. On fait quelque difficulté d'ouvrir, mais enfin Léandre ſort avec Diane, & cette derniere ſe jette aux pieds de Scanderbec. La facilité qu'elle a d'obtenir le pardon, & ſon conſentement pour ſon mariage, fait bien voir que Léandre a eu tort de recourir à ce ſtratagême, & à un traveſtiſſement auſſi bas, dont on n'établit pas aſſez la néceſſité, non plus que la raiſon d'avoir fait prendre à Diane un pareil habit, puiſqu'en quittant la maiſon de ſon frere, & laiſſant Galaffre endormi, elle ne pouvoit être apperçue de perſonne. 1662.

LE MORT VIVANT,

Comédie en vers, en trois Actes, par M. BOURSAULT.

CEtte Comédie eſt ſans doute tirée de quelque mauvaiſe *Parade* Italienne. L'Auteur François ne l'a pas ennoblie par les changemens qu'il y a fait, ni par ſa verſification. Voici ce qui donne

1662. le titre à la Piéce, qui n'eſt qu'une fourberie aſſez mal imaginée, & qui termine la Comédie.

Fabrice, amoureux de Stéphanie, pour éloigner de cette belle, un amant qu'elle aime, appellé Lazarille, engage Guſman ſon valet, à faire le revenant, pour dire à Lazarille qu'il eſt l'ame de ſon pere, mort depuis peu de jours, & qu'il lui ordonne de revenir en ſon pays. Guſman éxécute l'ordre de ſon maître, mais le pere de Lazarille, ſoi-diſant mort, ſe trouve, par hazard dans la même chambre, où Guſman fait l'eſprit, de ſorte que le ſtratagême du valet eſt reconu. Mais Fabrice n'en eſt pas moins heureux, car il ſe trouve que Lazarille eſt frere de Stéphanie, & le pere de cette fille conſent qu'elle épouſe cet autre amant.

1662.

LES GALANS RIDICULES
OU
LES AMOURS DE GUILLOT ET DE RAGOTIN,

Comédie en un Acte & en vers de huit syllabes, par M. CHEVALIER,

Repréſentée ſur le Théatre du Marais.

« SI les Comédies ſont bonnes quand » elles font rire, » je puis dire, (c'eſt l'Auteur qui parle) « que celle-ci n'eſt » pas mauvaiſe : mais comme quelques-» fois ces ſortes de choſes excitent à » rire, à force d'être méchantes, je ne » ſçais, (ajoute-t-il) ce que j'en dois » croire. »

L'analyſe ſuivant, quoique très-court, ſervira à réſoudre cette queſtion.

Guillot, qui ſe fait appeller le Comte de la Guillotiere, eſt amoureux d'Angélique, fille du Docteur ; & Ragotin, valet de Guillot, qui ſoupire pour Béatrix, ſuivante d'Angélique, rencontrent le Baron de la Topiniere, & Taraſquin ſon valet, à la porte de la maiſon de leur maîtreſſe. Ces quatre Rivaux commencent par un combat d'injures, enſuite,

1662. chacun d'eux, craignant d'être obligé d'en venir aux mains avec ſon adverſaire, ſe retire dans un coin du Théatre, & crie au meurtre. La préſence du Docteur inſpire une eſpéce de hardieſſe aux deux maîtres, qui font mine de vouloir ſe fraper. Le Docteur appelle du ſecours. Léandre ſurvient, & chaſſe les combattans à coups de baton. Le Docteur, ravi d'être délivré de leur perſécution, demande au cavalier de quelle façon il peut lui marquer ſa reconnoiſſance, & Léandre borne ſes ſouhaits à la main d'Angélique, que le pere lui accorde avec bien du plaiſir.

S'il eſt vrai que cette Farce ait paru avoir quelque mérite, on peut dire qu'il conſiſtoit dans l'éxécution de ce combat ridicule. En voici une autre qui n'eſt pas moins foible par le ſujet & la verſification.

1662.

LES BARBONS AMOUREUX, ET RIVAUX DE LEURS FILS, (a)

Comédie en trois Actes, & en vers, par M. CHEVALIER,

Repréſentée ſur le Théatre du Marais.

LA duplicité d'action eſt complette dans cette Piéce. Lucidor, fils de Policarpe, eſt amoureux d'Aminte, fille de Boniface, & Clidamant, fils de ce dernier, eſt épris de Polixene, ſœur de Lucidor. Par malheur, Policarpe & Boniface, qui ignorent la paſſion de leurs enfans, ſe ſont promis réciproquement leurs filles l'un à l'autre. Comme ils trouvent de la réſiſtance, ils prennent la réſolution de conclure cette affaire ſécrettement dès le ſoir même, dans une maiſon voiſine, à l'inſçû de leurs fils. En effet, d'abord que la nuit eſt venue, ces deux Vieillards ſortent avec leurs filles, que chacun d'eux tient

(a) Il y a apparence que cette Piéce a eu quelque réuſſite en Province, car elle ſe trouve imprimée en 1703. ſous le titre DES VIEILLARDS AMOUREUX, & RIVAUX DE LEURS FILS.

attachée par une corde. Guillot, valet
1662. de Clidamant, & Ragotin, valet de Lucidor, déguiſés en femmes, profitant de l'obſcurité, & après avoir paſſé une corde, avec un nœud coulant au bras de chaque pere, prennent enſuite la place de leurs filles; c'eſt de cette façon que ſe fait le dénouement.

ACTE III. SCENE VI.

BONIFACE.

Policarpe, eſt-ce vous?

POLICARPE.

Oui, c'eſt moi, Boniface.
Avez-vous votre fille?

BONIFACE.

Oui.

POLICARPE.

La mienne me laſſe,
A force de tirer, je n'ai plus de vigueur.

BONIFACE.

Hélas! qu'on a de peine à traîner ſon malheur.

GUILLOT *à Boniface, affectant une groſſe voix.*

Mon papa, pourquoi donc me chantez-vous injure?

BONIFACE.

Ouais, la voix de ma fille a changé de nature!

RAGOTIN.

RAGOTIN.

Où me menez-vous donc, petit papa mignon? 1662.

POLICARPE.

Parbleu, la mienne auſſi vient de changer de ton.
Mais quelque diable auſſi n'a-t-il point pris leur forme,
Pour nous faire en ce lieu quelque malice énorme?
Ou ne ſeroit-ce point ce maraut de Ragot?
C'eſt lui-même! ah coquin.

RAGOTIN.

Tire, tire, Guillot.

POLICARPE.

Ne tire pas, ſinon point de miſéricorde,
Je te vais aſſommer.

GUILLOT.

Ragot, tire la corde.

BONIFACE.

Traîtres, nous voulez-vous ici faire expirer?

GUILLOT.

Nous allons en ce lieu tous deux vous démembrer,
Si vous ne m'accordez ce que je vous demande:
Silence, s'il vous plaît, afin que l'on m'entende.

1662. Je ſouhaite de vous, par ces diſcours préfix,
Que vos filles enfin épouſent vos deux fils.

POLICARPE.

Nos filles ! ah faquin, qu'oſe-tu nous preſcrire ?
Tu mourras aujourd'hui.

GUILLOT *à Ragotin.*

Tire la corde, tire.

BONIFACE.

Ne tirez plus, nos os s'en vont ſe décharner.

RAGOTIN.

Ce n'eſt pas tout encor, il nous faut pardonner.
Vos filles & vos fils, chacun & ſa chacune,
Soyons tous bons amis, & vivons ſans rancune.

POLICARPE.

Oui, nous vous pardonnons en préſence des Cieux :
Qu'on les faſſe venir. Ah ! qu'on eſt malheureux,
Et que l'on doit avoir de regret ce me ſemble,
Quand on eſt amoureux, & vieillard tout enſemble.

Pour prix de ce ſervice, on donne Béatrix, ſuivante de Polixene, en mariage à Guillot, & Ragotin épouſe Liſette, ſuivante d'Aminte.

1662.

MANLIUS TORQUATUS,

Tragi-Comédie de Mademoiſelle DES JARDINS,

Repréſentée ſur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, au commencement du mois de May.

Muſe Hiſtorique de Loret du 6. May 1662.

MANLIUS TORQUATUS Poëme,
Que l'on tient d'un mérite extrême,
Sujet grave, ſujet romain,
Qui vient d'une agréable main,
D'une fille étant la beſogne,
Se joue à l'Hôtel de Bourgogne.
Oui, s'y joue, & certainement,
Avec grand applaudiſſement.
DES JARDINS, jeune Demoiſelle,
A fait cette Piéce nouvelle,
Où très-bien des gens ſont d'accord,
Qu'on y voit du tendre & du fort:
Une judicieuſe ſuite,
Du génie & de la conduite,
Et le tout, ſi beau, ſi touchant,
Qu'à moins d'avoir l'eſprit méchant,
Envieux, jaloux & ſauvage,
Il faut admirer cet Ouvrage,
Que pluſieurs nomment merveilleux,
D'autres diſent miraculeux.

1662.

Or la Troupe qui la récite,
Loin de rabaiſſer ſon mérite,
Y mêle certain agrément,
Qui l'embellit extrêmement.
Déja pluſieurs beaux écrits d'elle,
Courroient de ruelle en ruelle;
On trouvoit fort doux, & fort nets
Ses Quatrains, Sixains & Sonnets:
Elle avoit fait mainte Elégie,
Pleine d'eſprit, & d'énergie:
Ses Impromptus, & Madrigaux,
Aux plus rares étoient égaux:
On idolâtroit ſes Eglogues,
Quoique pourtant ſans dialogues:
Mais des gens d'aſſez bon *guſtus*,
Diſent que dans ſon TORQUATUS,
Cette ame belle & bien ſenſée,
S'eſt infiniment ſurpaſſée.
J'irai demain, s'il plaît à Dieu,
En ce délectable & beau lieu,
Où cette Piéce ſi vantée,
Eſt dignement repréſentée:
Nullement pour l'éxaminer,
Mais pour le plaiſir m'en donner:
Et ſelon les bons deſſeins nôtres,
Battre des mains comme les autres.

Muſe Hiſtorique du 13. May 1662.

Alteſſe, * pour qui je compoſe,
Lettres en vers, & non en proſe,

* Madame la Ducheſſe de Nemours.

1662.

Princeſſe eſtimant les vertus,
Si vous n'avez vû *Torquatus*,
Illuſtre Tragi-Comédie,
D'une fille de Normandie,
D'une fille de grand renom,
Dont DES JARDINS eſt le ſurnom,
D'Alençon, & non de Valogne:
Courrez à l'Hôtel de Bourgogne,
Pour en cinq cens endroits divers,
Admirer les plus charmans vers,
Dont Paris, ſur un beau Théatre,
Ait jamais été idolâtre.
Tous Auditeurs en ſont ravis:
Allez donc, ſuivez mes avis,
Allez, courrez à ce Spectacle,
Et ne manquez pas ce miracle,
Dont tous les gens qualifiés,
Sont hautement édifiés,
Lui donnant d'infinis éloges,
Sur le Théatre, & dans les loges.

Il faut faire une grande diminution aux éloges que Loret donne à la Tragi-Comédie de Manlius, pour mettre cette pièce à ſa juſte valeur, ſur-tout à l'égard de la verſification, qui en général eſt non-ſeulement très-foible, mais très-proſaïque, & mêlée d'expreſſions baſſes, & quelquefois ridicules. En voici un exemple. Acte IV. Scene IV. Torquatus dit en parlant de Camille, qui vient de

lui faire de vifs reproches, ſur l'ordre
1662. qu'il a donné de faire mourir Manlius.

Dieux ! l'horrible tourment qu'un pareil entretien !
Sa raiſon eſt ſujette à certaines allarmes,
Dont les noires vapeurs terniſſent bien ſes charmes ;
Et je veux déſormais éviter ſon courroux.

Si des vers on paſſe au plan, à la marche de la Piéce, & aux caracteres des perſonnages, on y trouvera pas moins de défauts. Dans le temps que cette Tragédie fut repréſentée, elle eſſuya une aſſez vive critique de la part de M. de Viſé. Cette critique ſe trouve dans la *Défenſe de la Tragédie de Sophonisbe*, adreſſée à M. l'Abbé d'Aubignac. Nous rapportons les termes de M. de Viſé.

« Si le Manlius de Mademoiſelle Des » Jardins, dont (M. l'Abbé d'Aubignac) » a fait le ſujet, a eu plus de ſuccès (que » la Tragédie d'Erixene. *) La gloire » n'en eſt dûe qu'à la beauté des vers de » cette incomparable fille, & aux Co- » médiens qui les ont ſi bien fait remar- » quer, qu'ils ont fait réuſſir la Piéce, » malgré tous les défauts de ſon ſujet. Je » ne perdrai pas de temps à les faire re- » marquer, puiſqu'il faudroit que je » fiſſe des remarques beaucoup plus am-

* Voyez l'article de cette Tragédie, ci-deſſus, pages 12. & 13.

ples que celles que ce Cenſeur vient de faire ſur la Sophoniſbe. Je dirai ſeulement que le rôle de Camille eſt plus » inutile que celui d'Erixe qu'il reprend, » & que ſi les Scenes de cette Piéce » étoient déliées, auſſi bien que celles du » Cid, il paroîtroit moins néceſſaire que » l'Infante. Cette Camille, à la vérité, » dit beaucoup de vers, & c'eſt en quoi » elle eſt plus condamnable de tant parler, & d'être entierement inutile à la » Piéce. Elle ne dit pas un demi vers dans » tout ſon rôle, qui puiſſe faire voir » qu'elle aime Torquatus, & le dépit » qu'elle conçoit d'abord, en apprenant » que Manlius aime Omphale, fait » croire qu'elle aime ce Héros; mais on » perd cette penſée dans le troiſiéme » Acte, où elle conſeille à Manlius d'en» lever Omphale: tellement que le Spec» tateur ne ſçait plus qu'elle intérêt elle » a dans la Piéce, en voyant qu'elle ne » témoigne d'amour ni pour le pere, ni » pour le fils. Dans le reſte de la Piéce, » elle ne fait que perſécuter Torquatus, » pour l'empêcher de faire mourir ſon » fils, & dans la fin, le Conſul lui de» mande, par un diſcours compoſé de » deux vers, ſi elle lui pardonne; & elle » lui répond oüi par deux autres vers. » L'on peut juger par-là, ſi Camille eſt

1662.

1662. » fort néceſſaire à cette Piéce, ſi l'on ne
» la pouvoit pas jouer, & finir ſans elle,
» & ſi c'étoit une néceſſité indiſpenſable
» de donner une belle-mere à Manlius.
» A quoi ſongiez-vous, Monſieur (l'Ab-
» bé d'Aubignac) lorſque vous fîtes
» ce ſujet ? Ou plûtôt à quoi penſiez-
» vous, lorſque vous dîtes devant tant
» de monde : *Que juſqu'ici, nous n'a-*
» *vions vû que des quarts de Piéces, &*
» *que Manlius en étoit une entiere.* Si le
» peuple eſt le premier juge de ces ſortes
» de choſes, comme vous avez vous-
» même dit dans les remarques que
» vous venez de faire ; vous devez le
» premier ſuivre ſes ſentimens, & con-
» feſſer que le ſujet de cette Piéce eſt
» auſſi ennuyeux, qu'il eſt mal conduit,
» & que vous êtes obligé à Mademoiſelle
» Des Jardins de l'avoir ſoutenu par de
» ſi beaux vers. Je ne parlerai point des
» perpétuelles irréſolutions de Torqua-
» tus pendant cinq Actes, qui parle ſans
» ceſſe, & ne conclut rien, & qui agit
» ſi peu en Romain, que les Romains
» de ſon temps ne l'auroient pas recon-
» nu. Pour Manlius, je ne le puis con-
» damner à la mort, dont vous l'avez
» arraché, ſans faire un trop long diſ-
» cours : l'on ſçait aſſez que l'on ne doit
» pas uſer du droit de la Poëſie, lorſque

l'Hiſtoire

» l'Hiſtoire eſt ſi connue, & que vous
» avez changé l'unique action qui ſoit 1662.
» jamais arrivée de cette nature. »

L'Abbé d'Aubignac répondit à de Viſé, dans ſa *Diſſertation ſur la Tragédie de Sertorius*; mais il n'appuya que ſur la liberté qu'il s'étoit donnée de changer le fait hiſtorique dans la cataſtrophe de la Tragi-Comédie de Manlius, (*a*) en-

(*a*) L'Auteur Anonyme d'une lettre à M.D. P. P. S. *ſur les remarques qu'on a faites ſur la Sophonisbe de M. Corneille.* S'eſt trouvé engagé à faire la critique de Manlius, à cauſe de la part que M. l'Abbé d'Aubignac y avoit : mais il voulut l'ignorer exprès, afin d'avoir occaſion de le cenſurer, ſans qu'il pût s'en offenſer. « Si » Mademoiſelle Des Jardins, (dit-il) qui dans ſon » Ouvrage, a ſurpaſſé nos eſpérances, eût nommé ſa » Piéce d'un autre nom que celui de Manlius, elle n'en » eut pas été moins agréable, & l'on n'auroit pas dit » avec juſtice, que ce n'eſt point Manlius Torquatus » qu'elle a mis ſur le Théatre. J'ai oüi dire à pluſieurs » perſonnes que ſi elle n'avoit déféré trop aveuglé- » ment aux ſentimens d'un Sçavant, qui s'eſt mêlé de » conduire ſa Piéce, elle eut fait mourir Manlius, & » qu'elle eut conſervé à Torquatus la fermeté & le carac- » tere que l'Hiſtoire lui donne. . . . M. l'Abbé d'Aubi- » gnac, dans ſa Pratique du Théatre, expliquant docte- » ment ce précepte (qu'il faut ſuivre le bruit commun, » ou feindre des choſes qui lui ſoient convenables,) dit » qu'Horace nous apprend qu'il ne faut pas donner » aux Acteurs principaux des mœurs diſſemblables à » eux-mêmes, ni entierement eloignées de celles » qu'ils ont dans l'opinion générale de l'Hiſtoire, com- » me, pourſuit-il, ſeroit de faire Céſar poltron, & » Meſſaline chaſte. Ces raiſons font voir clairement, que » ce Sçavant qui s'eſt mêlé de conduire la Piéce de » Mademoiſelle Des Jardins, ne devoit point donner à » Torquatus un caractere tout contraire à celui qu'il a » dans Tite-Live; & qu'il devoit conſulter Horace, & » M. l'Abbé d'Aubignac. »

core convient-il tacitement qu'on auroit
1662. dû éviter cette faute. Voici ſes termes.

« Et pourquoi répandre ſon fiel ſur le » nom de Mademoiſelle Des Jardins, qui » n'a point de part à nos démêlés, vû » même qu'il lui fait un reproche, dont » elle ſe peut défendre aiſément, en em- » ployant l'éxemple de M. Corneille lui- » même, qui a ſouvent changé les Hiſ- » toires qu'il a miſes ſur le Théatre, » quand il les a voulu rendre agréables.... » Et quand même elle auroit failli, en » ſauvant Manlius, dont le nom & les » avantures n'étoient pas ſi connues, » que de Céſar & d'Aléxandre, il lui ſe- » roit facile de tout réparer avec quinze » ou vingt vers, qui contiendroient le » récit de ſa mort, au lieu que M. Cor- » neille, pour rétablir le manquement » de ſes Piéces, auroit peine d'en conſer- » ver la moitié des vers. » (*a*)

(*a*) M. l'Abbé d'Aubignac répondit encore à M. de Viſé dans ſa quatriéme Diſſertation ſur le Poëme Dramatique ; voici le paſſage, où l'on trouve des anecdotes aſſez curieuſes ſur la Tragédie de Manlius, (*pag.* 166. *de la Diſſertation.*) « Vous avez une étrange averſion » contre Mademoiſelle Des Jardins, il vous fâche qu'une » fille vous dame le pion, & vous lui voulez dérober » ſon Manlius, par l'effet d'une jalouſie ſans éxemple. » Je confeſſe bien qu'elle m'en a montré le deſſein, & » que je lui en ai dit mon avis en quelques endroits, » dont elle a fait après ce qu'elle a jugé pour le mieux, » & ſa ſeconde Piéce (*Nitétis*) la juſtifie aſſez contre

MARIE-CATHERINE DES JARDINS, nâquit à Alençon vers l'année 1640. Son pere, Prevôt de la Maréchauſſée de cette Ville, avoit épouſé une femme de Chambre de Madame la Ducheſſe de Rohan, qui lui avoit apporté deux mille écus en mariage. La jeune Des Jardins donna de bonne heure des preuves de ſon eſprit, & de ſon penchant à la galanterie. Son couſin, à peu près de ſon âge, lui rendit des ſoins, & elle y répondit ſi tendrement, que craignant la ſuite de ce commerce, elle prit le parti de quitter la maiſon paternelle, & de venir à Paris. En y arrivant, elle ſe rendit chez la Ducheſſe de Rohan, qui, inſtruite de ſa foibleſſe & de ſon malheur, l'aſſura de ſa protection contre le courroux de ſes parens, & joignit à cette bonté celle de la mettre en penſion dans une maiſon, où elle donna le jour à un garçon, qui mourut au bout de ſix ſemaines. 1662. Mademoiſelle DES JARDINS.

Différentes petites Piéces de Poëſie,

» votre calomnie. Je ne prétens point ici faire ſon apo-
» logie, mais je ſuis obligé de vous dire qu'il eſt faux
» que j'aye fait ſon Manlius : & jamais un petit conſeil
» n'a donné droit à perſonne de s'attribuer l'Ouvrage
» d'autrui, autrement vous pourriez attribuer cette mê-
» me Piéce à M. le Chevalier du Buiſſon, qui l'a vûe
» toute entiere auſſi-bien que moi, & n'a pas refuſé de
» lui donner ſes avis. »

avoient fait connoître Mademoiſelle Des
1662. Jardins à Alençon, & même à Paris ; mais lorſqu'elle fut dans cette derniere Ville, elle s'attacha avec plus de ſoin à cultiver ce talent, qui lui donna une grande réputation parmi les beaux eſprits de ce temps. La Tragi-Comédie de *Manlius*, dont l'Abbé d'Aubignac lui avoit donné le plan, & qu'elle mit en vers, parût à l'Hôtel de Bourgogne avec ſuccès, & ſon nom donna à cette Piéce une réputation qu'elle n'auroit pas eue ſous celui d'un autre.

La facilité que Mademoiſelle Des Jardins avoit de compoſer en vers & en proſe, lui fit entreprendre un Ouvrage ſous le titre du *Carouzel du Dauphin*. Voici ce que Loret en ditdans ſa Muſe Hiſtorique du 27. May 1662.

Cependant que de jour en jour,
Tous les plus galans de la Cour,
Apprêtent tous leurs équipages,
D'habits, chevaux, valets & pages,
Pour paroître en pompeux aroy,
Au Carrouzel de notre Roy,
La jeune Autrice de TORQUATE,*
Piéce charmante & délicate,
A fait en ſtyle net & fin,
Un *Carouzel pour le Dauphin* ;

* Mademoiſelle Des Jardins.

1662.

Partie en vers, partie en proſe,
Qu'on tient une auſſi rare choſe,
Que depuis longtemps par écrit,
Ait produit un ſublime eſprit.
L'invention en eſt ſi belle,
Et l'économie en eſt telle,
Que certainement tous Lecteurs,
Deviendront les admirateurs,
De cette Piéce ſinguliere,
Quand on l'aura miſe en lumiere.
Ces jours paſſés, foi de Normand,
Cette fille d'eſprit charmant,
Faiſant admirer ſon génie,
En une illuſtre compagnie,
Chez un Magiſtrat renommé, *
Des honnêtes gens fort aimé,
Après une ſplendide chere,
Qu'on fait illec, d'ordinaire,
Ledit Carouzel récita,
Qui de tous la joie augmenta:
On loua ſa plume diſerte,
Et tous crioient à gorge ouverte,
(Autant les bruns, que les blondins,)
Vive l'aimable Des Jardins.

* M. le Procureur du Roi.

Avant de pourſuivre la vie littéraire & galante de Mademoiſelle Des Jardins, il nous paroît néceſſaire de placer ici ſon portrait compoſé par elle-même. Ce morceau peu connu, & digne

de la curioſité du Lecteur, fut compoſé en 1663.

1662.

La gallerie de Peinture, ou Recueil de portraits en vers & en proſe, ſeconde partie, pages 472. & ſuivantes.

« Je dirai donc que j'ai la phiſionomie heureuſe & ſpirituelle, les yeux » noirs & petits, mais pleins de feu; la » bouche grande, mais les dents belles, » pour ne rendre pas ſon ouverture déſagréable; le teint auſſi beau que peut » l'être un reſte de petite-vérole maligne; » le tour du viſage ovale, les cheveux » châtins, approchant plutôt du noir, » que du clair; & la gorge & les mains » diſpoſées à être belles, quand j'aurai » l'embonpoint, que juſqu'ici mon âge » & la grandeur de ma taille m'ont empêché d'avoir. De tout cela, il réſulte » que je ne ſuis pas une fort belle fille, » mais qu'auſſi je ne fais pas peur; & » j'oſe dire, que j'aurois bien plus d'avantage de montrer mon ame, que » mon corps, & mon eſprit que mon » viſage: car, ſans vanité, je n'ai jamais » eu d'inclination déréglée. La paſſion » dominante de mon ſexe ne me touche » point; j'aime mieux la chaſſe que le » cours: j'aime fort Paris, & paſſe pourtant aſſez bien mon temps à la campagne pour y demeurer toute ma vie » ſans chagrin. J'ai une compaſſion ſi » grande pour les malheureux, que bien » ſouvent la pitié qu'ils me cauſent, me

met de leur nombre. Mon ame n'eſt agitée ni par l'ambition, ni par l'envie, & ſa tranquillité n'eſt jamais troublée que par la tendreſſe que j'ai pour mes amis..... On peut dire que j'ai trouvé le milieu entre l'amour & l'amitié : mais ma tendreſſe n'eſt pas auſſi générale qu'elle eſt forte, car je ne la donne qu'à peu de gens ; & pour qu'un homme ſoit digne d'être mon ami, il faut que ſes inclinations ſoient conformes aux miennes, & qu'il ſoit le plus diſcret homme de ſon ſiécle..... J'ai une fort grande fierté, mais comme elle ne ſied bien qu'aux belles, & que » je ne ſuis pas de ce nombre, je tâche » de mettre en ſa place une douceur qui » ne m'eſt pas ſi naturelle, mais qui m'eſt » plus convenable. J'aime fort à railler, » & ne me fâche jamais qu'on me raille, » pourvû que je ſois préſente, car je ne » puis ſouffrir qu'on poignarde des gens » endormis..... Pour mon eſprit, je » puis dire qu'il eſt aſſez agréable, & » même aſſez univerſel. Je ſçais un peu le » monde, & me tire aſſez bien d'une » converſation. J'ai de l'inclination pour » la Poëſie, & quand il m'eſt arrivé de » faire des vers, j'y ai paſſablement réuſſi ; mais je ne m'en veux pas prévaloir ; » car ce qui s'acquiert ſans peine, ne

1662.

1662. » mérite pas beaucoup de louanges. Au
» reſte, je pourrois paſſer pour une fort
» bonne perſonne, ſi j'avois un peu plus
» d'indulgence pour certaines gens : mais
» j'avoue qu'il en eſt d'une eſpéce que je
» ne puis ſouffrir ; & ſi je les pouvois
» dépeindre, ſans les faire connoître
» trop clairement, je ſuis perſuadée que
» la deſcription que j'en ferois, juſtifie-
» roit l'incivilité que j'ai quelquefois
» pour eux. Une des choſes que je trou-
» ve plus blamable en moi, c'eſt une
» certaine inégalité à laquelle je ne puis
» remédier, car je n'en ſçais pas la cauſe ;
» elle ne me rend pas abſolument bizarre,
» mais elle fait que ce qui me divertiſſoit
» un jour, m'ennuye un autre, ſans que
» j'en puiſſe donner d'autre raiſon, que
» celle de mon tempérament. Ce qu'il y
» a de bon en cela, c'eſt que je n'en aime
» pas moins ceux qui me divertiſſent, &
» n'en hais pas moins ceux qui m'en-
» nuyent, & que mes véritables amis ne
» ſont pas expoſés à ce défaut, car je
» n'en ſuis capable que pour ces gens à
» civilité univerſelle, & non pas à ten-
» dreſſe particuliere. Voilà comme je ſuis
» faite, ou du moins comme je le crois.
» S'il ſe trouve quelqu'un qui veuille ré-
» former cette peinture, je me ſoumets
» à ſon jugement, pourvû qu'il ait aſſez

» de capacité, & qu'il ne me ſoit ſuſpect » de flatterie, ni d'envie. » 1662.

On pourroit joindre bien des remarques à ce portrait, mais nous les ſupprimons pour continuer l'Hiſtoire de Mademoiſelle Des Jardins.

Cette Demoiſelle donna en 1663. la Tragédie de NITÉTIS, qui ne paroît pas avoir eu de ſuccès; cette petite diſgrace la dégoûta pour quelque temps du Théatre, & la fit retourner à ſes petits Romans, qui furent reçus du Public avec beaucoup d'applaudiſſemens. Malgré les occupations littéraires de Mademoiſelle Des Jardins, ſon penchant l'entraînoit toujours du côté de la galanterie. Parmi ſes ſoupirans, le jeune de Villedieu, Capitaine d'Infanterie, ſe fit diſtinguer, & obtint la préférence ſur ſes Rivaux. Villedieu étoit fils de Boeſſet, de la Muſique du Roy: il avoit de l'eſprit, une figure aimable, & des façons preſſantes. Cependant la Demoiſelle ſe défendit, & parla de mariage. Sa propoſition fut acceptée, mais une petite difficulté s'oppoſa à ſa bonne intention. Villedieu étoit marié depuis un an à la fille de M. de Fez, Notaire, qui demeuroit dans la rue Montmartre. Il fit part de cet obſtacle à Mademoiſelle Des Jardins, qui, accoutumée à imaginer

1662. des expédiens pour rendre les Amans heureux, dit à Villedieu qu'il pouvoit faire annuler ſon mariage, en alléguant qu'il avoit été forcé de la part de ſes parens. Cette idée, toute folle qu'elle étoit, flattoit trop le libertinage & l'amour de Villedieu, pour ne lui pas faire accepter comme un moyen invincible de s'unir à ſon amante ; ainſi, ſans autre formalité, il fit publier des bancs pour ſon mariage. Sa femme, informée de cette démarche, forma une oppoſition aux bancs, & comme elle avoit l'honneur d'être connue de la Reine-Mere, elle lui préſenta un placet contre Mademoiſelle Des Jardins. Celle-ci, avertie de ce qui ſe paſſoit contr'elle, prit le parti de ſuivre Villedieu à Cambray, où ſon Régiment étoit en garniſon. On ignore de quelle façon Villedieu, & ſa Maîtreſſe s'arrangerent pour conclure leur hymen dans cette Ville : mais il eſt certain que quelque temps après ils revinrent enſemble à Paris, & que Mademoiſelle Des Jardins y parut ſous le nom de Madame de Villedieu.

Son mari (puiſqu'elle l'appelloit ainſi) ſentit ſon amour expirer pour elle, & renaître pour d'autres. La Dame ſe plaignit en proſe & en vers, mais ſes plaintes ne ſervirent qu'à déterminer encore

plus fortement Villedieu à lui faire des infidélités. Alors elle ſe crut en droit d'uſer de repréſailles, & comme la vengeance conduit ſouvent plus loin qu'on ne penſe, Madame de Villedieu ſe paya avec uſure du tort que ſon mari pouvoit lui avoir fait. Villedieu fit le jaloux, ſa femme n'en prit nul ſouci ; l'altercation ſe mit dans le ménage, mais elle ne dura pas longtemps. Villedieu, obligé de partir pour l'armée, fut tué à la premiere rencontre des ennemis. 1662.

Cette mort mit la prétendue veuve en état de ſuivre ſon penchant pour l'amour, mais en même-temps elle ne laiſſa pas de mettre à profit les talens de ſon eſprit, en donnant de nouveaux Ouvrages en différens genres, au nombre deſquels parut la Tragi-Comédie du FAVORI, qui fut aſſez bien reçue, quoiqu'elle méritât tout le contraire.

Madame de Villedieu (car elle continuoit de prendre ce nom) s'étoit liée d'amitié avec la veuve d'un Procureur, nommé Thevart, qui demeuroit ſur la Paroiſſe de Saint Paul, dans la rue du Mûrier. Quoique cette veuve eut paſſé l'âge du retour, elle ne laiſſoit pas d'avoir des vapeurs ; Madame de Villedieu, qui rapportoit tout aux plaiſirs des ſens, conſeilla à ſon amie de ſe remarier : la

vieille ſe prêta à cette idée, & elle étoit
1662. ſur le point d'épouſer un jeune homme ; lorſqu'une apopléxie des plus bruſques, lui fit perdre la vie en un quart-d'heure. Cet évenement fit un ſi grand effet ſur l'eſprit de Madame de Villedieu, qu'elle ſe repentit de la conduite qu elle avoit tenue juſqu'alors, & lui fit prendre la réſolution de ſe retirer dans un Couvent. Pour cet effet, elle ſe rendit à Conflans chez M. de Harlay, Archevêque de Paris, où après avoir imploré les bontés de ce Prélat, elle lui dit le deſſein qu'elle avoit formé. M. de Harlay, charmé de la converſion de cette ſpirituelle perſonne, la fit entrer dans une maiſon Religieuſe, où elle ſe fit aimer & eſtimer, par la douceur de ſon eſprit, & la piété qu'on remarqua dans ſes actions.

Il faut croire qu'elle avoit un vrai deſir de continuer à vivre dans l'état qu'elle venoit d'embraſſer ; mais par malheur le frere d'une Religieuſe de la maiſon, qui avoit connu très-particulierement Madame de Villedieu, eut l'indiſcrétion de confier à ſa ſœur les avantures de cette Dame. La Religieuſe, ſcandaliſée au dernier point, fit part à toutes les perſonnes du Couvent du récit de ſon frere ; on tint conſeil, on députa à M. l'Archevêque, & enfin, après avoir eſſuyé quel-

ques réprimandes plus aigres que Chrétiennes, Madame de Villedieu fut congédiée par une délibération des Religieuſes du Couvent. 1662.

Une ſœur de Villedieu, qu'on appelloit Madame de Saint Romain, offrit à ſa déſolée belle-ſœur un azile dans ſa maiſon: Madame de Saint Romain recevoit grand monde chez elle, & Madame de Villedieu y reprit en peu de temps ſon ton de galanterie.

Le Marquis de la Chatte, âgé d'environ ſoixante ans, peu partagé des dons de la fortune, & né avec un grand goût pour les plaiſirs, venoit fréquemment chez Madame de Saint Romain. Il y vit Madame de Villedieu, lui rendit des ſoins, ſe fit écouter, & obtint un tendre aveu, mais qui fut enveloppé d'une propoſition de mariage.

M. de la Chatte parut comblé de cet offre, & l'accepta: il étoit trop amoureux pour ſe reſſouvenir qu'il étoit déja le mari d'une femme qui vivoit, & quand même il ſe ſeroit rappellé ce fait, il auroit cru devoir l'oublier, par la circonſtance qui l'avoit ſuivi.

On a dit que M. de la Chatte avoit peu de bien, ainſi, pour réparer ce malheur, il avoit jugé à propos de ſacrifier la naiſſance à la fortune, en épouſant

1662. la fille d'un Cordonnier de la rue Saint Louis au Marais, qui lui apporta en dot vingt-cinq mille écus de Contrats ſur l'Hôtel de Ville. Cela formoit un effet conſidérable pour le temps, s'il avoit été réel; mais les Contrats ſe trouverent faux. Le Marquis de la Chatte, quoique touché au-delà de toute expreſſion de l'inſigne tromperie de ſon beau-pere, n'en témoigna aucun reſſentiment au dehors; mais réſolu de quitter ſa femme, il ſollicita, & obtint une Compagnie dans les Troupes que le Roy envoyoit alors au ſecours de l'Iſle de Candie, qui appartenoit à la République de Veniſe, & dont les Turcs s'efforçoient de s'emparer.

Plus de dix années ſe paſſerent avant le retour de M. de la Chatte à Paris; lorſqu'il y fut arrivé, il apprit avec grand plaiſir que ſa femme, pendant ſon abſence, s'étoit retirée en Province, où elle vivoit du peu de bien que ſon pere lui avoit laiſſé en mourant.

Madame de Villedieu n'ignoroit pas l'Hiſtoire du Marquis de la Chatte; mais ſe croyant deſtinée à épouſer des hommes mariés, elle ne chercha qu'à éviter les obſtacles qu'elle avoit eſſuyé de la part de la femme de Villedieu; le moyen le plus court, fut celui d'aller à dix ou douze lieues de Paris, où elle trouva un Curé

qui la maria avec M. de la Chatte.

Cette affaire terminée, les nouveaux époux revinrent à Paris, & annoncerent leur mariage à leurs meilleurs amis, mais ſous le ſceau du ſecret. Madame de la Chatte devint groſſe, & accoucha d'un enfant que M. le Dauphin, & Mademoiſelle de Montpenſier firent tenir ſur les Fonds de Baptême. 1662.

Cet enfant ne vêcut qu'un an, & ſa mort fut ſuivie de celle de M. de la Chatte, occaſionnée par une fluxion de poitrine. Madame de la Chatte parut inconſolable, mais enfin le temps qui détruit tout, annéantit ſi bien ſa douleur, qu'elle oublia juſqu'au nom du défunt, pour reprendre celui de Villedieu, qui lui plaiſoit davantage.

Madame de Villedieu paſſa encore quelques années dans le monde, où elle s'occupa à compoſer des Romans pleins d'eſprit, & de tendreſſe; & enfin elle ſe retira à Clinchemore, petit Village dans le Maine, où ſa mere avoit choiſi ſa retraite, après le décès de ſon mari.

C'eſt dans ce Village que Madame de Villedieu termina ſes jours, dans un âge peu avancé, par l'excès d'eau-de-vie qu'elle s'accoutuma de boire, même à ſes repas. Elle mourut à la fin du mois d'Octobre, ou au commencement du

1662. mois de Novembre de l'année 1683. âgée de 43. ans. C'eſt M. de Viſé qui nous a marqué cette date : voici le paſſage.

Mercure Galant, Novembre 1683. pages 267-269.

« On vient de m'apprendre la mort » d'une Dame que ſon eſprit a rendu » illuſtre, & qui a paru dans le monde » ſous trois noms, ſçavoir de *Made-* » *moiſelle Des Jardins*, de *Madame* » *de Villedieu*, & de *Madame de la* » *Chatte*. Elle avoit une maniere d'é- » crire auſſi galante que tendre, & » peu de perſonnes ont eu un ſtile auſſi » aiſé..... Le Sieur Barbin, qui a im- » primé tous ſes Ouvrages, en a encore » beaucoup d'elle : & le premier qu'il » mettra au jour, a pour titre, *Le Por-* » *trait des foibleſſes humaines.* »

Ouvrages Dramatiques de Mademoiſelle Des Jardins.

MANLIUS TORQUATUS, Tragi-Comédie, 1662.
NITÉTIS, Tragédie, 1663.
LE FAVORY, Tragi-Comédie, 1665.

COLIN

1662.

COLIN MAILLARD,

Comédie facécieuſe en un Acte, en vers de huit ſyllabes, par Monſieur CHAPPUZEAU,

Repréſentée ſur le Théatre de l'Hôtel Bourgogne.

LE ſujet de cette petite Comédie eſt tiré d'un Conte du Moyen de Parvenir, que d'Ouville a mis depuis au nombre des ſiens.

Croque-Solle Traiteur veut marier ſa fille Iſabelle à Colin, ſon maître-garçon; mais Iſabelle déteſte Colin, & aime un avanturier, qui ſe fait appeller le Vicomte de Briſebarre. Voici comment Croque-Solle parle du prétendu Vicomte.

CROQUE-SOLLE *parlant à Iſabelle.*

C'eſt bien à vous, frippone, à vous,
De prétendre pour votre époux,
Un plumet, un traîneur d'épée,
Un chercheur de franche lippée,
Un Vicomte, ou ſoi-diſant tel,
Un de ces porteurs de Cartel,
Qui ne cherchent que playe & boſſe,
Et dont j'ai trop ſouvent l'endoſſe,

1662. Lorſque je le traite à cœur ſou ;
Dont je ne puis tirer un ſou ;
Il me doit plus de cent piſtoles,
Et je ſuis las de ſes paroles,
C'eſt un de ces fameux eſcrocs,
Qui n'eſt bon qu'à vuider des brocs.

Croque-Solle s'en va. Survient le Vicomte de Briſebarre, & ſon couſin La Roche, qui commandent un déjeuner. Le Vicomte parle à Iſabelle, & la fait conſentir à ſe laiſſer enlever. Enſuite il fait ſemblant de vouloir payer le déjeuner. La Roche s'y oppoſe, & dit qu'il veut que ce ſoit lui. Pour finir cette diſpute, qui ſe paſſe devant Colin, La Roche ajoute, en parlant à Colin.

LA ROCHE.

Colin, ſouffre que je te bande :
Alors, ſans que nul s'en défende,
Celui qu'un mouchoir ſur les yeux,
Tu pourras ſaiſir de nous deux,
Te payera.

Colin conſent à faire le Colin-Maillard. Pendant qu'il cherche à attraper quelqu'un, Briſebarre, la Roche, & Iſabelle ſe ſauvent. Arrive Croque-Solle, que Colin prend par le bras, en lui diſant :

Ma foi, vous payerez l'écot.

Croque-Solle demande l'explication

de ce jeu, & apprend non-ſeulement le tour qu'on lui a joué, mais encore que ſa fille eſt enlevée. La Roche revient, & dit à Croque-Solle. 1662.

LA ROCHE.

Votre fille eſt en bonne main,
Le Vicomte a ſa foi pour gage,
Approuvez donc ce mariage, &c.

Paroît Iſabelle, & le Vicomte, qui ſe jettent aux piés de Croque-Solle, pour obtenir ſon conſentement.

CROQUE-SOLLE *au Vicomte.*

Monſieur, puiſque la choſe eſt faite,
A l'un & l'autre je ſouhaite,
Tout contentement, & tout bien;
Mais pour du mien, vous n'aurez rien,
Que quand je ne voudrai plus vivre:
Rayez-le deſſus votre livre,
Si vous en aviez eu l'eſpoir:
Serviteur, mon gendre, & bon ſoir.

MARINE, *Servante de Croque-Solle.*

Puiſqu'il vous appelle ſon gendre,
Il ſe rendra, c'eſt un nom tendre.

COLIN.

Par ma foi, le tour eſt gaillard!
Au diable le Colin-Maillard.

1662.

LE BARON DE LA CRASSE,

Comédie en vers, en un Acte, par M. POISSON,

Repréſentée ſur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, vers le mois de Juin.

CEtte Comédie, dans laquelle eſt inſérée une petite Farce, intitulée LE ZIG-ZAG, en vers de huit ſyllabes, eut une réuſſite des plus marquées, lorſqu'elle parût au Théatre. M. de Viſé, dans la troiſiéme Partie de ſes Nouvelles Nouvelles, en parle avec éloge : voici ſes termes.

« Mais, pour vous entretenir d'autre » choſe, je vous prie de me dire ce que » c'eſt que le *Baron de la Craſſe* ? On en » parle à la Campagne beaucoup plus que » de toutes les Piéces dont vous venez de » m'entretenir : auſſi, me répartit Clo» rante, eſt-ce un des plus plaiſans, & » des plus beaux tableau de Campagne » que l'on puiſſe jamais voir, puiſque » c'eſt le portrait d'un Baron Campa» gnard. O Dieux ! s'écria-t-il, en con» tinuant qu'il eſt naturellement repré-

» ſenté dans cette Piéce. Auſſi cette Co- 1662.
» médie n'a-t-elle pas fait comme celles
» qui éblouiſſent d'abord, & qui ne
» laiſſent à ceux qui les ont vues, que
» le dépit d'avoir été trompés, & de les
» avoir approuvées. Plus on la voit, &
» plus on l'a veut voir, & quoique de-
» puis un an (ceci eſt dit en 1663.)
» qu'elle eſt faite, l'on l'ait jouée preſ-
» que tous les jours de Comédie, chaque
» repréſentation y fait découvrir de nou-
» velles beautés, & ſi cet Auteur conti-
» nue comme il a commencé, il y en
» aura peu qui le puiſſe égaler. »

M. de Viſé n'eſt pas le ſeul qui ait loué la Comédie du *Baron de la Craſſe*, De Villiers, Comédien de l'Hôtel de Bourgogne, fit les vers ſuivans.

Pour le Baron de la Craſſe.

Ne vous étonnez pas, ſi je ne vous dis rien
Du brave *Baron de la Craſſe* :
Comme je ne ſçaurois en dire aſſez de bien,
Il faudra qu'il ſe ſatisfaſſe
De ce que j'ai pour lui de bonne volonté :
Un mot lui fera voir la grandeur de mon zéle ;
Le Baron eſt ſans parallele,
Et rien ne fut jamais ſi bien éxécuté.

A Catin.

Catin, m'amour, vous valez trop ;
Et vous faites trop de merveilles ;
Il faut accourir au galop,
Pour en remplir ſes yeux, ainſi que ſes oreilles :

1662.

Toutes vos petites chanſons,
Que vous chantez ſur divers tons;
Charment toute votre aſſiſtance:
Et pour vous dire ingénuement,
Quel eſt pour vous mon ſentiment,
Vous ſeriez ma Catin, ſi j'étois Roi de France.

Dans l'article qui ſuit, on verra une autre louange de la Comédie du Baron de la Craſſe. Au reſte, cette Piéce n'eſt point bonne, mais elle eſt gaye, & ce dernier mérite l'a fait paſſer au nombre des petites Comédies qu'on joue dans le cours de l'année.

THÉAGENE,

Tragédie de Monſieur GILBERT, *non imprimée*,

Repréſentée ſur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, le Vendredi 14. Juillet.

Muſe Hiſtorique de Loret, du quinze Juillet 1662.

HIer, qu'il étoit Vendredi,
A quatre heures après midi,
MONSIEUR, avec ſa belle épouſe,
Et des ſiens plus plus de deux fois douze,
Tant domeſtiques, qu'autrement,
Prirent un grand contentement,

1662.

A voir une Piéce nouvelle,
Fille de la docte cervelle,
Du ſage & renommé GILBERT,
En l'art d'Apollon très-expert,
Que Meſſieurs de l'Hôtel * jouerent, * de Bourgogne.
Et que bien des gens admirerent,
Tant par l'excellence des vers,
Que pour ſes intrigues divers,
Et la conduite juſte, & belle,
Que par-tout on remarque en elle.
THE'AGENE en eſt le Héros,
Et pluſieurs tiennent ce propos,
Qu'on n'a jamais vû ſur la Scene,
Rien de plus beau que THE'AGENE.
Mais comme ce ſujet nouveau,
Eſt auſſi ſérieux que beau,
Il fut, avec grande efficace,
Suivi du BARON DE LA CRASSE,
Farce d'une rare façon,
Dont eſt Auteur le Sieur POISSON, * * Comédien.
Qui changeroit en Démocrites,
Tous les plus hargneux Héraclites,
Tant on y voit à tous momens
De riſibles évenemens.
Avant cette Piéce enjouée,
Qui ne peut être aſſez louée,
Ni du triſte, ni du rieur,
FLORIDOR harangua MONSIEUR;
Aſſez ſuccint fut ſon langage,
Mais comme d'un Orateur ſage,

1662.

Il poſſéde le beau talent,
Ce peu qu'il dit fut excellent.
Je ne ſçais que par oüir dire,
L'article que je viens d'écrire ;
Quand ce ſeroit pour des tréſors,
Le Vendredi point je ne ſors :
Mais demain ſur un banc ou chaiſe,
Je verrai THE'AGENE à l'aiſe,
O Princeſſe ! & je crois qu'auſſi,
Vous aurez le même ſouci ;
Car cette Piéce en vaut la peine,
Quand bien vous ſeriez une Reine.

LA DISGRACE DES DOMESTIQUES,

Comédie en un Acte, & en vers de huit ſyllabes, par M. CHEVALIER,

Repréſentée ſur le Théatre Royal du Marais.

POlicarpe, également mécontent de Fabrice ſon Commis, qui s'amuſe à conter fleurette à Angélique, & de Guillot qui cajole la ſervante Marote, & boit le vin de la cave, commence par mettre le premier à la porte, comme le plus importun.

POLICARPE.

POLICARPE. 1662.

Vîte, ſortez d'ici faquin :
Comment vous faites le bouquin,
Le Godelureau, l'agréable,
Le doucereux, le beau, l'affable,
Le dolent, l'amoureux tranſi ?
Encor un coup ſortez d'ici ;
Et ſans plus mugueter mes filles
Prenez votre ſac & vos quilles
Mais dépêchez de détaler,
Sinon, je vais vous étrangler. SCENE II.

Le déſolé Fabrice raconte ſon aventure à Guillot. Celui-ci, ignorant le compliment que Policarpe lui prépare, après avoir feint de le plaindre, inſulte à ſon malheur, & le raille enfin, lorſqu'il lui demande ſix louis qu'il lui a prêté.

GUILLOT *à Fabrice.*

Va, Dieu t'aſſiſte, mon ami, SCENE IV.

Angélique, très-fâchée de la ſortie de Fabrice, veut parler en ſa faveur.

ANGÉLIQUE *à Policarpe.* SCENE VI.

Ah ! mon petit papa mignon,
Retenez votre Fabriſſon.

POLICARPE.

Taiſez-vous, petite Friquette,
Ne faites plus tant la coquette :
Car à la fin votre caquet
Feroit mettre au vent daguenet. * * Petite dague.

1662. Ne ſoyez donc plus mal-appriſe,
Autrement je vous dagueniſe.

ANGÉLIQUE.

Diantre ſoit du dagueniſeur,
Du renfrogné, du vieux rêveur,
Dont la rigueur me déſeſpere.

POLICARPE.

Eſt-ce ainſi qu'on parle à ſon pere?
Mais j'apperçois venir Guillot.

Guillot, chaſſé honteuſement de la maiſon de Policarpe, cherche Fabrice pour ſe conſoler. Ce dernier affecte beaucoup de joye, & raille à ſon tour le miſérable Guillot. La conformité de leur ſituation unit cependant ces deux perſonnes, & les oblige à ſonger aux moyens de rentrer chez leur Maître. Fabrice, fondant en larmes, vient lui dire un adieu très-touchant.

SCENE X.

POLICARPE.

Ce garçon me touche le cœur,
Et j'ai pitié de ſa douleur.
Mais encor quelle eſt votre envie?

FABRICE.

De ne plus ſervir de ma vie,
Et du monde me retirer.

POLICARPE.

Je vous ferois redemeurer

1662.

Si vous banniſſiez ces fleurettes,
Ces douceurs, & ces amourettes.
Mais alors qu'on a de l'amour,
On ne le perd pas en un jour.

FABRICE.

Moi, Monſieur, ni fille, ni femme,
N'ont jamais regné ſur mon ame,
Et loin d'être ma paſſion,
Ce ſéxe eſt mon averſion.

POLICARPE.

C'étoit donc une médiſance?

FABRICE.

Toute pure, & ſans apparence;
Et ſi chez-vous je demeurois,
Monſieur, je vous conjurerois,
Avecque toute ma puiſſance,
De ne plus voir en ma préſence,
Ce ſéxe qui me fait horreur.

POLICARPE.

Voyez quelle étoit mon erreur,
Sans ſujet de chaſſer Fabrice?
Allez, rentrez en mon ſervice,
Je vous commande abſolument
D'y reſter éternellement.

ANGÉLIQUE.

Mon pere, chaſſez cet infame,
Qui n'aime ni fille ni femme,
Que ferons-nous de ce cagot?

POLICARPE.

Taiſez-vous; mais je vois Guillot.

1662.

SCENE V.

GUILLOT.

M'ayant chaſſé comme une bête ;
Cela me tient fort à la tête,
Et ne me fâche pas pour peu.
Mais vous quittant, je fais un vœu,
Que j'accomplirai, je vous jure,
A la barbe de la nature.

POLICARPE.

Quel vœu, que veux-tu dire enfin ?

GUILLOT.

De ne boire jamais de vin,
Et de m'en ſévrer pour ma vie.

POLICARPE.

Tu me ravis par cette envie ;
Va, redemeure avecque moi,
Rentre en ton ordinaire emploi.

ANGÉLIQUE.

Vous pouvez bien chaſſer Fabrice.

POLICARPE.

Ah ! que vous avez de caprice.

A Fabrice & à Guillot.

Reſtez. Tenez, tout promptement
Je reviendrai dans un moment.
Je vais juſqu'à ma Métairie.

SCENE XII.

FABRICE *à Angélique.*

Ne vous fâchez point je vous prie,
J'ai pour vous même paſſion.

GUILLOT *à Marotte.*

Et moi j'aime toujours le bon.

1662.

POLICARPE *revenant ſur ſes pas.*

Scene XIII. & derniere.

Vous n'aimiez tantôt plus les femmes,
Infâme de tous les infâmes.
Je vous ai bien oüi, faquin.
Et vous, vous n'aimiez plus le vin,
Vous faiſiez vœu de n'en plus boire;
Faiſons une tragique hiſtoire:
Ziſte, & zeſte vous en aurez,
Depuis la tête juſqu'aux pieds,
Sur le ventre & ſur les épaules.
Allons, dehors, à coups de gaules;
Vous pendardes, rentrez chez nous,
Pour avoir auſſi mille coups.

CHAMPAGNE;

LE COËFFEUR,

Comédie en un Acte, & en vers de huit ſyllabes, par M. BOUCHER, *

* Cet Auteur nous eſt inconnu.

Repréſentée ſur le Théatre du Marais.

BOniface, pere d'Eliſe, voulant mettre auprès de ſa fille un ſurveillant capable d'en répondre, jette les yeux ſur Guillot, valet de Cléandre, amant d'Eliſe, qui feint adroitement de ſortir d'une condition, où ſa probité lui défend de reſter plus long-temps.

1662.
SCENE VI.

BONIFACE.

Cet homme eſt bien mon fait, Compere ;
Qu'en dites-vous ?

THOMAS, *voiſin de Boniface.*

Rien de contraire.

BONIFACE.

Ami, voudrois-tu me ſervir ?

GUILLOT.

Monſieur, je ſuis prêt d'obéir.

BONIFACE.

Je ſuis veuf, & n'ai qu'une fille,
Qui met le trouble en ma famille,
Parce qu'elle a l'eſprit coquet,
Et qu'elle aime fort le caquet.
Ce qui me met plus en cervelle,
Pluſieurs coquets ſont aimés d'elle ;
Ainſi je crains à tous momens
De naturels évenemens,
Et que quelque ardeur ſenſitive
Ne porte à la copulative :
Pour prévenir ces accidens,
Et ſuivre des conſeils prudens,
Soit que ma fille, ou non, s'en fâche,
Je veux donner à cette vache
Des Argus pour la ſurveiller.

GUILLOT.

Je n'aime point à ſommeiller,
Ou je dors la paupiere haute ;
Ainſi je ne puis faire faute.

1662.

THOMAS.

Mais la gardant, garderas-tu,
Ce que l'on appelle vertu ?

GUILLOT.

Oui, Monſieur.

THOMAS.

Je te tiens habile
Mais vois-tu, l'honneur d'une fille
Eſt un oiſeau prompt à partir.

GUILLOT.

C'eſt bien fait de m'en avertir;
Après cela, laiſſez-moi faire,
Je ſuis grec en pareille affaire.

BONIFACE.

Allons le mettre en faction, &c.

Cléandre, déguiſé en Turc, ſe préſente enſuite à Thomas & à Boniface. La ſingularité de ſon habillement excite leur curioſité. Voici comme il leur répond.

CLE'ANDRE. SCENE VIII.

..... La Reine de Pologne,
S'en allant pour trouver ſon Roy,
Comme elle avoit beſoin de moi,
Pour l'entretien de ſa coëffure,
(Car je coëffe mieux qu'en peinture)
Me voulut avoir dans ſon train;
Sous eſpérance de grand gain,
Je ſuivis cette grande Reine,
Qui m'a bien payé de ma peine.

1662. Las d'être ſi loin engagé,
Je lui demandai mon congé,
Afin de retourner en France :
Je l'obtins, puis en diligence,
Je m'embarquai pour mon retour ;
Mais, hélas ! dès-le premier jour,
Venant d'éviter un naufrage,
Je tombai dedans l'eſclavage :
Par un vieux Corſaire d'Alger,
De chaînes je me vis charger ;
Ainſi conduit droit en Turquie,
Où je croyois paſſer ma vie,
Dans le Sérail du Grand Seigneur,
Où je fus placé par bonheur,
Pour y coëffer toutes les belles
Et même pour veiller ſur elles.

THOMAS.

La Gazette a parlé de vous ;
Et je vais gager, entre nous,
Toutes les richeſſes d'Eſpagne,
Que vous êtes Monſieur Champagne. (*a*)

(*a*) Ce Champagne qui donne le titre à la Piéce, & ſous le nom de qui l'Auteur feint que Cléandre s'introduit dans la maiſon de Boniface, étoit un particulier de baſſe naiſſance, qui par ſon talent, après diverſes aventures, parvint à une fortune conſidérable. Il eſt mort, dit-on, revêtu d'une charge de Sécretaire du Roy. Loret parle auſſi de Champagne dans ſa Gazette du 20. Octobre 1650.

Enfin le renommé Champagne,
Ayant fait quatre ans de Campagne,

CLE'ANDRE.

1662.

Vous avez deviné, Monſieur,
Je ſuis Champagne le Coëffeur,

La ſuite du récit de Cléandre, détermine Boniface à prendre à ſon ſervice un pareil domeſtique, à qui il croit pouvoir, en toute ſureté, confier la garde de ſa fille (*a*),

---

En un pays aſſez lointain,
Eſt de retour entier & ſain.
Déja dans Paris il éxerce
Sont talent, ſcience, ou commerce;
Quoiqu'il ſoit ſec, maigre, & menu,
Il eſt par-tout le bien venu:
Et quantité de belles Fées,
En ont été déja coëffées.

(*a*) THOMAS *à cléandre.*
Votre aventure eſt admirable!
CLÉANDRE.
Elle m'a rendu miſérable,
Ha! que les Turcs ſont inhumains?
THOMAS.
Vous ont-ils fait ſentir leurs mains?
CLÉANDRE.
Hélas!
THOMAS.
Mais encor quel martyre,
Vous ont-ils fait?
CLÉANDRE.
A vous le dire,
J'aurois trop de confuſion:
Ha! la barbare nation!
BONIFACE.
Mais ils n'empalent plus le monde.
CLÉANDRE.
Leur rage eſt pourtant ſans ſeconde.
Las! que ne m'ont-ils empalé,
Ecorché tout vif, ou brulé,
J'aurois aſſouvi leur envie,
Sans regret de quitter la vie.

1662. & par ſon talent épargner l'argent qu'il eſt obligé de donner à
La Darancy, la Jeanneton,
La Poulet, & la Bariton,

BONIFACE.
Vous croyez donc qu'il eſt un ſort
Beaucoup plus triſte que la mort ?
Seroit-ce point..., mais j'appréhende
De faire une ſotte demande.
THOMAS.
Ils vous ont donc, les inhumains,
Rendu léger de quelques grains ?
CLÉANDRE.
Monſieur..... vous....
THOMAS.
Votre langue héſite ?
Vous êtes de ces gens d'élite,
Dont tout le Sérail eſt rempli,
Votre tein en eſt embelli.
Avouez entre nous la choſe,
Et je vous promets bouche-cloſe.
BONIFACE.
Qu'eſt-ce qui le rend ſi craintif ?
THOMAS.
C'eſt qu'il n'eſt plus génératif.
Ce ſecret demande le vôtre.
BONIFACE.
Ha ! Ciel ! quel bonheur eſt le nôtre !
Mon ami, dites franchement,
Voudriez-vous préſentement
Prendre emploi ?
CLÉANDRE.
C'eſt bien mon attente.
Si l'occaſion s'en préſente.
BONIFACE.
Eh bien donc, ſans autre raiſon,
Je vous offre dans ma maiſon,
Une charge, avec un aſile.
La charge eſt de garder ma fille.
THOMAS.
Vous entendez bien le détail.
CLÉANDRE.
Ayant ſervi dans le Sérail,
Je ſçais, ce qu'il faut que j'obſerve,
Et je ſuis à vous ſans réſerve.

& aux autres fameuſes Coëffeuſes du temps. Le prétendu Champagne eſt conduit dans la chambre d'Eliſe, & tandis que Liſette & Guillot font la revûe de la toilette, il profite de ce temps précieux, pour engager la belle à ſe laiſſer enlever. On ſent bien qu'après cette action, Boniface ne peut plus refuſer ſon conſentement au mariage de Cléandre; & Guillot obtient la main de Liſette. 1662.

L'ordre Chronologique nous engage de placer ici l'article ſuivant.

N.... femme de Michel Baron, dont nous avons parlé *, & célébre Actrice de l'Hôtel de Bourgogne, dans les rôles Tragiques, & ceux du haut Comique. Sa beauté ſurpaſſoit encore ſes talens pour le Théatre; on rapporte que lorſqu'elle ſe préſentoit pour avoir l'honneur de paroître à la toilette de la Reine-Mere, Sa Majeſté diſoit à toutes ſes Dames: Meſdames, voilà la Baron, & elles prenoient la fuite. Mademoiſelle BARON. * Tome VIII. page 137.

Cette belle & excellente comédienne mourut dans un âge peu avancé, voici ce qui occaſionna ce malheur. Elle étoit en liaiſon intime avec un homme fort riche. Ce dernier crut avoir ſujet de prendre de la jalouſie, & il ſe brouilla avec Mademoiſelle Baron. Quelques jours après il la trouva dans le foyer de

1662. la Comédie ; le raccommodement ſuivit de près les reproches de l'un & la juſtification de l'autre. Sur le prétexte de s'aller repoſer, l'ami de Mademoiſelle Baron lui demanda la clef de ſon appartement ; il s'y rendit, & en enleva les meilleurs effets : Mademoiſelle Baron, de retour chez elle, apprit ce qui venoit de ſe paſſer. Elle étoit dans une ſituation critique pour les femmes, la ſurpriſe qu'elle reſſentit occaſionna une révolution ſubite, à la quelle il auroit fallu remédier auſſi promptement ; mais elle ne prit aucune précaution, & le mal devint ſi dangereux, qu'elle n'eut que le temps de ſe préparer Chrétiennement à la mort.

Loret va nous apprendre la date de cet événement.

Muſe Hiſtorique du 9. Septembre 1662.

Cette Actrice de grand renom,
Dont la *Barone* étoit le nom,
Cette merveille du Théatre,
Dont Paris étoit idolâtre,
Qui par ſes récits enchanteurs,
Raviſſoit tous ſes Auditeurs,
De la belle & tendre maniere,
Depuis deux jours eſt dans la biére,*
Et la mort n'a point reſpecté
Cette ſinguliere beauté,

* C'eſt-à-dire, que Mademoiſelle Baron mourut le 5. ou le 6. Septembre 1662.

1662.

Faiſant périr en ſa perſonne,
Une grace toute mignonne,
Un air charmant, un teint de lys,
Mille & mille agrémens jolis,
Qui des yeux étoient les délices,
Bref, une des rares Actrices,
Qui pour notre félicité,
Sur la Scene ait jamais monté.
Dès que l'on voyoit ſon viſage,
Tous les cœurs lui rendoient hommages;
Son diſcours & ſon action,
Inſpiroient de l'attention:
Soit qu'elle fut Reine ou Bergere,
Déeſſe, ou Nymphe boccagere,
Elle plaiſoit à tout moment;
Et comme elle étoit pleinement,
De cent & cent attraits pourvue,
On ne la perdoit point de vûe.
Sans ſe froter les yeux d'oignons,
Ses Compagnes & Compagnons,
Voyant décéder tant de charmes,
Ont bien dû répandre des larmes;
Et je crois qu'ils n'eſperent pas,
Songeant à ce qu'elle eut d'appas,
Pour charmer les yeux, & l'oreille,
Recouvrer jamais ſa pareille.
Approchant ſes derniers momens,
Elle reçut ſes Sacremens;
Et comme durant ſon bel âge,
Elle joua maint perſonnage,

1662.

Dans des déguiſemens divers ;
Voyez ſon Epitaphe en vers.

Epitaphe de Mademoiſelle Baron, Comédienne illuſtre dans la Troupe Royale.

Ici gît, qui fut Indienne,
Bohémienne, Egyptienne,
Athénienne, Arménienne,
Qui fut Turque, qui fut Payenne,
Le tout comme Comédienne ;
Et puis mourut bonne Chrétienne.

OROPASTE
OU
LE FAUX TONAXARE,

Tragédie de M. l'Abbé BOYER.

* Epître dédicatoire à M. le Duc d'Epernon.

MOnſieur l'Abbé Boyer convient * que cette Tragédie fut très-mal reçûe du public : il eſt vrai qu'il rejette la cauſe de ſa chûte ſur le malheur du ſiécle, qui, ſelon lui, tomboit inſenſiblement dans le dégoût des Piéces ſérieuſes (*a*), & qu'il ajoute que la Fortune

(*a*) Nous n'entreprenons point de juſtifier ici le goût du public ; on a aſſez de preuves de l'équité de ſes jugemens ; on ſçait auſſi qu'il n'a pas manqué d'applau-

s'étoit enfin déclarée pour cet Ouvrage ; mais on doit regarder ce diſcours comme l'effet de la prévention de l'Auteur. Sa Piéce n'a point eu de ſuccès, & malgré tous les efforts du Poëte, elle n'en méritoit aucun : tout l'intérêt tombe ſur un perſonnage odieux. C'eſt le Mage Oropaſte, uſurpateur de la Couronne de Perſe, qu'il porte, ſous le nom de Tonaxare (*a*), fils de Cyrus, & frere de 1662.

---

dir les Ouvrages qu'on lui a préſenté, lorſqu'ils l'ont mérité. Mais M. l'Abbé Boyer qui avoit de la peine à convenir de la foibleſſe des ſiens, avoit d'abord imaginé ce prétexte, & ſe l'étoit enfin perſuadé. Dans le Prologue de ſa Tragédie des *Amours de Jupiter & de Sémélé*, Euterpé, Muſe de la Paſtorale, voulant l'emporter ſur Melpomene, ſoutient que le Public eſt las du genre Tragique, dont elle fait ainſi une critique, qui convient parfaitement aux Piéces de l'Auteur qui la fait parler.

EUTERPÉ.

Je commence par vous, de qui l'humeur altiere,
Prétend entre ſes ſœurs la préférence entiere.
Vous vous imaginez que toutes ces horreurs,
Ces grands emportemens, & ces nobles fureurs,
Dont le monde autrefois fut longtemps idolâtre,
Font encor aujourd'hui les beautés du Théatre.
Vos ſujets quelquefois ont de tels embarras,
Qu'on ſe laſſe d'ouir ce que l'on n'entend pas ;
Par le profond ſecret d'un art impénétrable,
Vous embrouillez ſi fort l'intrigue avec la fable,
Qu'à peine un Jupiter la pourroit démêler.
Tout ce que ſur la Scene on vous voit étaler,
N'eſt ſouvent que fumée, & qu'un éclat qui trompe ;
N'a que du faux brillant, & qu'une vaine pompe, &c.

Amours de Jupiter & de Sémélé, Scene III. du Prologue.

(*a*) Nous croyons devoir joindre ici l'avis au Lecteur que M. l'Abbé Boyer a mis au-devant de cette Piéce.

« Je ſuis obligé de t'avertir, que le nom de Tonaxare » n'eſt pas un nom inventé, comme quelques-uns ont

1662. Cambyſe. Les Grands du Royaume conçoivent quelques ſoupçons de cette ſuppoſition. Darie, & Zopire ſe donnent beaucoup de mouvemens pour la découvrir ; tous leurs ſoins ſeroient inutiles, ſi Oropaſte, bleſſé mortellement, & prêt d'expier, ne venoit avouer ſon impoſture.

Sans daigner joindre aucune réfléxion ſur la conduite de la Piéce, & ſur les perſonnages, nous ajoutons qu'Oropaſte eſt un fourbe heureux, que le hazard a placé ſur le trône, & qui s'y ſoutient par ſa ſeule effronterie. L'Auteur exprime ainſi ſon caractere. C'eſt ce Roy qui parle à Patiſite ſon frere, & le Confident de ſes crimes.

ACTE II. SCENE V.

LE ROY.

Pouſſons juſques au bout l'audace de ma flâme ;
Je ſuis amant, mon frere, autant qu'ambitieux,
Et l'amour eſt pour moi le plus puiſſant des Dieux.

» cru. Ce même Prince, frere de Cambyſe, eſt ap-
» pellé *Mergis* par Juſtin, *Smerdis* par Hérodote, &
» *Tonaxaris* par Xénophon. J'ai cru te devoir cet avis,
» afin que tu ne juges pas de moi ſur l'éxemple de quel-
» ques Auteurs de ce temps, qui prenans la licence de
» préter un nom véritable à un ſujet chimérique, pour-
» roient faire croire que j'ai donné un nom inventé,
» à un ſujet hiſtorique.

C'eſt

C'eſt pour lui, c'eſt par lui que je ſerai Monarque : 1662.
Mais ce n'eſt pas aſſez d'en retenir la marque,
Je veux l'être, mon frere ; en effet je le ſuis,
Je ſens ce qu'un Roy ſent, ce qu'il peut, je le puis :
Aſſis deſſus le trône, orné d'un diadême,
Je me ſens élever au-deſſus de moi-même,
Je ſens mon ſang monter au-deſſus de mon ſang ;
Tout mon ſort à mes yeux s'efface par mon rang ;
Je ne ſuis plus le faux, mais le vrai Tonaxare,
Je ſoutiens tout l'éclat d'une vertu ſi rare,
Et comme de ſon nom, je me ſens revêtu
De toute ſa grandeur, de toute ſa vertu.
Après m'avoir donné toute ſa reſſemblance,
Vous auriez tort, grands Dieux, de m'ôter ſa puiſſance ;
Pour remplir mon deſtin, je me veux oublier,
Et je veux être Roy, pour vous juſtifier.
Sous l'ombre d'un ſi noble, & ſi beau caractere,
Ai-je encor quelque trait qui te marque ton frere ?
Suis-je pas Roy de Perſe ?

PATISITE.

Oüi, vous l'êtes, Seigneur,
Mais vous êtes mon frere, & c'eſt un impoſteur.

1662.

LE ROY.

Ah ! ſi tu me crois tel, ceſſe de me connoître,
Cache ce que je ſuis à ce que je veux être ;
Accoutume tes yeux à tromper ta raiſon,
Et tâche d'oublier ma naiſſance, & mon nom.
Plein de ce ſentiment qui me cache à moi-même,
Enflé de tout l'orgueil qu'inſpire un diadême,
Seul je m'oppoſe aux traits des hommes & des Dieux :
Plus Roy, que jamais Roy ne parut à leurs yeux,
Qui m'oſera traiter d'impoſteur & de traître ;
Ou s'il l'oſe penſer, me le faire paroître,
Voyant tout Tonaxare à mon front, à ma voix,
Et voyant dans ma main la foudre de nos Rois !
. . . . . .
Fortune, déſarmé, je me livre à tes coups ;
Il faut en m'expoſant que je me juſtifie ;
Plus un Roy s'abandonne, & moins on s'en défie ;
L'impudence elle ſeule a fait des innocens,
Et c'eſt le ſeul recours des crimes impuiſſans.

1662.

L'INTRIGUE DES CARROSSES A CINQ SOLS, (*a*)

Comédie en trois Actes & en vers ; de M. CHEVALIER,

Repréſentée ſur le Théatre du Marais.

L'Auteur dit dans ſon Epître Dédicatoire que, « Cette Comédie a été ſuivie de quantité d'honnêtes gens, qui n'en ſont jamais ſortis que fort ſatisfaits. » L'avis du Libraire enchérit ſur

(*a*) Loret nous a conſervé la date de l'établiſſement des Carroſſes à cinq ſols.

Muſe Hiſtorique du 18. *Mars* 1662.

L'établiſſement des carroſſes,
Tirés par des chevaux, non roſſes,
(Mais qui pourront à l'avenir,
Par le travail le devenir,)
A commencé ce jourd'hui même, *
Commodité, ſans doute, extrême,
Et que les Bourgeois de Paris
Conſidérant le peu de prix
Qu'on donne pour chaque voyage,
Prétendent bien mettre en uſage.

* 18. Mars 1662.

Chacune de ces voitures contenoit ſix places : elles étoient diſtribuées en différens endroits de Paris, & moyennant cinq ſols, une perſonne ſe faiſoit conduire dans le quartier de Paris, où elle avoit beſoin d'aller. Cette commodité avoit un inconvénient, c'eſt qu'il falloit attendre que la voiture fut remplie de gens, qui euſſent également affaire dans le même quartier.

» cet éloge. « *L'Intrigue des Carroſſes à*
1662. » *cinq ſols*, que je te donne, & que j'ex-
» poſe à toute ta cenſure, a paru ſur le
» Théatre du Marais, ſi avantageuſe-
» ment, & acquis tant de gloire à ſon
» Auteur, par les applaudiſſemens, que
» peut-être toi-même tu lui as donnés,
» que de peur de te faire tort dans l'iné-
» galité de ſes jugemens, je veux croire
» que tu lui rendras la même juſtice,
» ou que tu auras la même bonté que tu
» fis paroître quand tes ſuffrages contri-
» buerent à ſa réuſſite..... Si l'Auteur
» qui ſe ſert de mon miniſtere pour fa-
» voriſer le Public de cette Piéce, avoit
» moins de modeſtie, je dirois que quel-
» que empreſſement qu'il y ait eu à en
» voir les fréquentes repréſentations qui
» en ont été données, elle eſt encore
» plus attendue pour la beauté de ſon
» invention, qu'elle ne le fut autrefois,
» par la nouveauté de ſon titre. »

Cette Comédie tant applaudie, tant ſouhaitée, & ſi vantée, eſt du dernier miſérable. (*a*) Lucreſſe, femme de Clindor, ſe traveſtit en homme pour ſuivre

(*a*) Dans un Ouvrage intitulé : *Panégyrique de l'Ecole des Femmes*, ou *Converſation Comique ſur les Œuvres de M. Moliere*, dont nous aurons occaſion de parler à l'article de *l'Ecole des Femmes*, on trouve un paſſage qui marque que la Comédie de l'*Intrigue des carroſſes à cinq ſols*, n'étoit guéres plus eſtimée dans le temps qu'elle

ſon mari, qui va dans tous les jeux de Paris, où il perd beaucoup d'argent. D'un autre côté, Clarice, femme de Clidamant, prend un maſque, & dans une voiture à cinq ſols, fait le rôle d'une Aventuriere, pour rendre ſon mari amoureux d'elle, ſçachant ſa paſſion pour toutes les femmes de ce genre. C'eſt ce que Guillot, valet de Clidamant, reproche à ſon Maître

1662.

GUILLOT *à Clidamant.* ACTE I. SCENE III.

Monſieur, excuſez-moi ſi je vous perſécute,
C'eſt pour vous détourner de chercher chapechute.
Et qu'eſt-il de beſoin de courir en lutin,
Vous, pour faire l'amour, moi, pour mourir de faim ?

---

parut. Le Lecteur en va juger. « Ce n'eſt point ſon Ecole » ſeule * que je veux critiquer, ce ſont tous ſes Ouvrages » de Théatre. Je ne veux point déguiſer mes ſentimens, » j'aime la belle Comédie, & je ne ſçaurois ſouffrir » qu'à cauſe qu'il n'a pas une troupe propre à la jouer ſur » ſon Théatre, & qu'il eſt lui-même le plus déteſta- » ble Comédien qu'on ait jamais vû, il la détruiſe » par des rapſodies, qui font que chacun déſerte ſon » parti : & qui obligent juſqu'à l'unique & incompa- » rable Troupe Royale de la bannir honteuſement de » ſa pompeuſe Scene, pour y repréſenter des bagatel- » les, & des Farces, qui n'auroient été bonnes, en » un autre temps, qu'à divertir la lie du peuple, dans » les carrefours, & les autres places publiques..... » Ne ſont-ce pas d'agréables choſes, que des Sécre- » taires des Saints Innocents, les miracles du Mé- » pris, l'*Intrigue des Carroſſes à cinq ſols*, *des Conlins* » *Maillards*, & je ne ſçais combien d'autres Far- » ces, &c.

* L'Auteur parle de Moliere.

1662. Dans le temps que je ſouffre & mille & mille peines,
Vous faites le Rodrigue auprès de vos Chimenes :
On vous voit tout le jour en Fiacres à cinq ſous,
A faire l'entendu, le beau fils, les yeux doux,
A nommer vos objets de merveilleux chefs-d'œuvres,
Cependant que Guillot avale des couleuvres, &c.

Clarice maſquée ſe fait aimer de Clidamant, qui lui fait pluſieurs préſens; enfin elle lui demande s'il l'aime ſincerement.

CLIDAMANT.

Hélas ! ſi je vous aime !
Pouvez-vous bien douter d'une telle amitié ?

CLARICE.

J'en doute avec raiſon, vous croyant marié.

CLIDAMANT.

Je ne le fus jamais, je vous jure, Madame.

CLARICE *ſe démaſquant.*

Qui ſuis-je donc, Monſieur ? Suis-je pas votre femme ?
Vous ne me dites rien ?

GUILLOT *à part.*

Ah ! qu'il eſt confondu !
à Clidamant.
Monſieur, conſolez-vous, rien ne ſera perdu ;

1662.

Vous en auriez été, dans une autre rencontre,
Pour votre diamant, votre argent, & la montre.

CLARICE.

Là, courtiſez-moi donc, mon aimable galant.
Quoi! votre amour pour moi, n'eſt-il plus violent?

CLIDAMANT.

Ah! le Ciel par deux fois l'ayant fait naître extrême,
Madame, il eſt certain qu'il faut que je vous aime,
Et que je ne ſçaurois jamais aimer que vous.

Lucreſſe n'a pas moins de bonheur que Clarice : dans la voiture à cinq ſols, elle lie connoiſſance avec Clindor, & touve le ſecret de lui dérober tout ſon argent, enſuite elle ſe fait connoître.

CLINDOR.

Quoi! Madame, c'eſt vous qui m'avez ſçû voler?

GUILLOT *à Clindor & à Clidamant.*

Puiſque tous deux vos biens ſe trouvent en vos femmes,
Pour elles il vous faut renouveller vos flâmes.
Meſſieurs, tous vos diſcours ſont ſuperflus.
à Clidamant. *à Clindor.*
Mon Maître, aimez chez vous. Et vous ne jouez plus.

1662.

L'ÉCOLE DES FEMMES,

Comédie en vers, en cinq Actes de M. MOLIERE,

Repréſentée ſur le Théatre du Palais Royal, le 26. Décembre.

CEtte Comédie qu'on peut mettre au nombre des chefs-d'œuvres de ſon Auteur, eut tout le ſuccès qu'elle méritoit, mais en même-temps elle eſſuya beaucoup de critiques. « Soit malignité, ſoit cabale, on inſiſta ſur de » légers défauts, on releva juſqu'aux » moindres négligences. (*a*) Le défaut » le plus eſſentiel ne fut pas remarqué : » il eſt des images dangereuſes qu'on ne » doit jamais expoſer ſur la Scene : mais » ſi l'on ne conſidere que l'art qui regne

Mémoire ſur la vie & les Ouvrages de Moliere.

(*a*) « On ſe révolta généralement contre quelques expreſſions qui paroiſſent indignes de Moliere. On deſapprouva le *Corbillon*, la *Tarte à la crême*, les *Enfants faits par l'oreille*. Mais auſſi les connoiſſeurs admirent avec quelle adreſſe Moliere avoit ſçu attacher & plaire pendant cinq Actes, par la ſeule confidence d'Horace au vieillard, & par de ſimples récits. Il ſembloit qu'un ſujet ainſi traité, ne dût fournir qu'un Acte : mais c'eſt le caractere du vrai génie de répandre ſa fécondité ſur un ſujet ſtérile, & de varier ce qui ſemble uniforme. On peut dire en paſſant, que c'eſt le grand art des Tragédies, de Racine. »

Vie de Moliere, avec des Jugemens ſur ſes Ouvrages.

dans

» dans cette Piéce, on ſera forcé de con- 1662.
» venir que l'École des Femmes eſt une
» des plus excellentes productions de l'eſ-
» prit humain. Les reſſorts en ſont ca-
» chés, & la machine en produit un
» mouvement plus brillant : la confidence
» que fait Horace au jaloux Arnolphe,
» toujours la dupe, malgré ſes précau-
» tions,

D'une jeune innocente, & d'un jeune éventé.

» Le caractere inimitable d'Agnès, le
» jeu des perſonnages ſubalternes, tous
» formés pour elle ; le paſſage promt &
» naturel de ſurpriſe en ſurpriſe, ſont
» autant de coups de maître. Ce qui diſ-
» tingue encore plus particulierement
» l'École des Femmes, & dont l'anti-
» quité ni les Théatres modernes, n'ont
» donné aucun modéle, c'eſt que tout
» paroît en récit, & tout eſt en action :
» chaque récit, par ſa proximité avec
» l'incident qui y a donné lieu, le retrace
» ſi vivement, que le ſpectateur croit
» en être le témoin ; & par un avan-
» tage ſingulier que le récit a ſur l'action
» dans cette Piéce, en apprenant le
» fait, on jouit en même-temps de
» l'effet qu'il produit, parce que la per-
» ſonne qui a intérêt d'être inſtruite,

1662. » apprend tout de celle qui a le plus » d'intérêt à le lui cacher. La reſſemblance que l'on pourroit trouver entre l'*École des Maris* & l'*École des Femmes*, » ſur ce qu'Arnolphe & Sganarelle ſont » tous deux trompés par les meſures qu'ils » prennent pour aſſurer leur tranquillité, » ne peut tourner qu'à la gloire de Moliere, qui a trouvé le ſecret de varier » ce qui paroît uniforme. Les traits naïfs » d'Agnès ingénue & ſpirituelle, qui » ne pêche contre les bienſéances, que » parce qu'Arnolphe les lui a laiſſé ignorer, ne ſont pas les mêmes que ceux » d'Iſabelle fine & déliée, qui n'ont » d'autre principe que la contrainte où » la tient ſon Tuteur. »

Avant de paſſer aux critiques qui parurent ſur la Comédie de l'École des Femmes, nous croyons devoir rapporter ce que Loret a dit de cette Piéce.

Muſe Hiſtorique du 13. *Janvier* 1663.

Le Roy fétoya l'autre jour,
La plus fine fleur de ſa Cour,
Sçavoir ſa mere, & ſon épouſe,
Et d'autres juſqu'à plus de douze,
Dont ce Monarque avoit fait choix.
Ce fut la veille, ou jour des Rois, *
Certes, ce feſtin admirable,
N'eut jamais rien de comparable,

* C'eſt-à-dire le 5. ou le 6. Janvier 1663.

Pluſieurs ſont d'accord ſur ce point :
Et quoique je n'y fuſſe point, 1662.
J'en puis bien tenir ce langage,
Car un ſolide perſonnage,
Qui vit ce rare ſouper-là,
M'en a parlé comme celà,
Mais ſans me dire choſe aucune ;
Des noms de chacun & chacune,
Qui furent du ſuſdit repas ;
Ainſi, je ne les nomme pas.
Pour premier & charmant régale ;
Avant cette chere royale,
Où raiſonna maint violon,
Dans une Sale ou beau Salon,
Pour divertir Seigneurs & Dames,
On joua l'Ecole des Femmes,
Qui fit rire leurs Majeſtés ;
Juſqu'à s'en tenir les côtés ;
Piéce aucunement inſtructive,
Et tout-à-fait récréative,
Piéce, dont Moliere eſt Auteur ;
Et même principal Acteur :
Piéce qu'en pluſieurs lieux on fronde ;
Mais où pourtant va tant de monde,
Que jamais ſujet important,
Pour le voir n'en attira tant.
Quant à moi, ce que j'en puis dire ;
C'eſt que pour extrêmement rire,
Faut voir avec attention,
Cette repréſentation,

1662.

Qui peut dans ſon genre comique,
Charmer le plus mélancolique,
Sur-tout par les ſimplicités,
Ou plaiſantes naïvetés,
D'Agnès, d'Alain, & de Georgette,
Maîtreſſe, Valet & Soubrette;
Voilà, dès le commencement,
Quel fut mon propre ſentiment,
Sans être pourtant adverſaire,
De ceux qui ſont d'avis contraire,
Soit gens d'eſprit, ſoit innocens,
Car chacun abonde en ſon ſens.

M. de Viſé, dans la troiſiéme partie de ſes *Nouvelles Nouvelles*, y inſéra une critique de l'École des Femmes, où l'on voit que l'envie la plus envenimée conduiſoit la plume de cet Auteur. Voici ſes termes.

« La derniere de ſes Comédies, (il » parle de M. Moliere) & celle dont » vous ſouhaitez le plus que je vous en- » tretienne, parce que c'eſt elle qui fait » le plus de bruit, s'appelle l'*École des* » *Femmes*. Cette Piéce a cinq Actes: » tous ceux qui l'ont vûe ſont demeurez » d'accord qu'elle eſt mal nommée, & » que c'eſt plûtôt l'*École des Maris*, » que l'*École des Femmes*: mais comme » il y en a déja une ſous ce titre, il n'a » pû lui donner le même nom.

» Elles ont beaucoup de raport en- 1662.
» ſemble ; & dans la premiere, il garde
» une femme, dont il veut faire ſon
» épouſe, qui, bien qu'il la croye igno-
» rante, en ſçait plus qu'il ne croit,
» ainſi que l'Agnès de la derniere, qui
» joue, auſſi-bien que lui, le même per-
» ſonnage, & dans l'*École des Maris*, &
» dans l'*École des Femmes* : & toute la
» différence que l'on y trouve, c'eſt que
» l'*Agnès* de l'*Ecole des Femmes*, eſt un
» peu plus ſotte, & plus ignorante que
» l'*Iſabelle* de l'*Ecole des Maris*.

» Le ſujet des deux Piéces n'eſt point
» de ſon invention, il eſt tiré de di-
» vers endroits, à ſçavoir, de Bocca-
» ce, des Contes d'Ouville, de la Pré-
» caution inutile de Scarron, & ce qu'il
» y a de plus beau dans la derniere, eſt
» tiré d'un livre intitulé : *Les Nuits fa-*
» *cétieuſes du Seigneur Straparolle*, dans
» une Hiſtoire duquel, un Rival vient
» tous les jours faire confidence à ſon
» ami, ſans ſçavoir qu'il eſt ſon Rival,
» des faveurs qu'il obtient de ſa Maî-
» treſſe, ce qui fait tout le ſujet & la
» beauté de l'*Ecole des Femmes*.

» Cette Piéce a produit des effets tout
» nouveaux ; tout le monde l'a trouvée
» méchante, & tout le monde y a couru.
» Les Dames l'ont blâmée, & l'ont été

1662. » voir : elle a réuſſi, ſans avoir plû, &
» elle a plû à pluſieurs qui ne l'ont pas
» trouvée bonne ; mais pour vous en dire
» mon ſentiment, c'eſt le ſujet le plus
» mal conduit qui fut jamais, & je ſuis
» prêt de ſoutenir qu'il n'y a point de
» Scenes, où l'on ne puiſſe faire voir une
» infinité de fautes.

» Je ſuis toutefois obligé d'avouer,
» pour rendre juſtice à ce que ſon Au-
» teur a de mérite, que cette Piéce eſt
» un monſtre, qui a de belles parties, &
» que jamais l'on ne vit tant de ſi bonnes
» choſes enſemble. Il y en a de ſi natu-
» relles, qu'il ſemble que la nature ait
» elle-même travaillé à les faire. Il y a
» des endroits qui ſont inimitables, &
» qui ſont ſi bien exprimés, que je man-
» que de termes aſſez forts, & aſſez
» ſignificatifs pour vous les bien faire con-
» cevoir. Il n'y a perſonne au monde qui
» les pût ſi bien exprimer, à moins qu'il
» n'eût ſon génie, quand il ſeroit un
» ſiécle à les tourner. Ce ſont des por-
» traits de la nature, qui peuvent paſſer
» pour originaux ; il ſemble qu'elle y
» parle elle-même : ces endroits ne ſe
» rencontrent pas ſeulement dans ce que
» joue *Agnès*, mais dans les rôles de
» tous ceux qui jouent à cette Piéce.

» Jamais Comédie ne fut ſi bien repré-

» ſentée, ni avec tant d'art, chaque
» Acteur ſçait combien il y doit faire 1662.
» de pas, & toutes ſes œillades ſont
» comptées. »

La ſeconde critique imprimée ſur l'Ecole des Femmes, eſt d'un Auteur Anonyme; elle eſt intitulée : *Panégyrique de l'Ecole des Femmes*, ou *Converſation Comique ſur les Œuvres de M. de Moliere*, in-12. *Paris*, *Charles de Sercy*, *Privilége du* 30. *Octobre* 1663. Un paſſage de la Préface, qui précéde cette critique, va donner l'idée de cet Ouvrage.

« On ajoute à cet avis, que celui qui
» a écrit cette converſation, de laquelle
» il étoit, a jugé qu'elle plairoit davan-
» tage ſous la forme qu'il lui a donnée,
» que dans une narration de plein pied,
» qui n'auroit pû avoir les mêmes gra-
» ces. Au reſte, de quelque opinion &
» de quelque goût que tu ſois, tu y
» trouveras quelqu'un de ton parti, puiſ-
» que ſi Lidamon & Liſandre s'y décla-
» rent avec Béliſe & Célante, contre les
» Ouvrages du Sieur de Moliere, Pala-
» mede, & Cryſolite, qui ſont leurs
» Amans, leurs ſont favorables, y ayant
» beaucoup d'apparence, lorſqu'ils chan-
» tent la palinodie, comme tu verras,
» que ce n'eſt que par complaiſance, &

1662. » quand ils ont reconnu que leurs Amantes, en adroites femelles, leur tiroient » les vers du nez, pour en tirer des conſéquences, qui, peut-être, leur auroient été ruineuſes. »

Le Panégyrique de l'Ecole des Femmes eſt diviſé en ſix dialogues. Une partie des Interlocuteurs, critique l'École des Femmes, & l'autre la défend. On ne trouve rien de remarquable dans cet Ouvrage, ſi on en excepte quelques perſonnalités contre Moliere, qu'on appelle *Elimore*, qui eſt l'anagramme de ſon nom : & ces perſonnalités ne méritent pas la peine d'être relevées.

Cette critique fut ſuivie d'une autre intitulée : *La Guerre Comique*, ou *Défenſe de l'Ecole des Femmes du Sieur de Moliere, & de ſa Critique, par le Sieur P. de la Croix*, in-12. *Paris, Pierre Bienfait, Privilége du* 13. *Février* 1664. Cet Ouvrage eſt, comme le précédent, en forme de Dialogues. On blâme, & on loue la Piéce de l'Ecole des Femmes. Enfin ſurvient Apollon qui rend l'Arrêt ſuivant.

Apollon, graces au deſtin,
Du Parnaſſe, Prince divin,
Et les trois fois trois Sœurs pucelles,
Grandes d'eſprits, & de corps belles,

1662.

A tous qui ces Lettres verront,
Ceux qui ſçauront lire liront.
Devant Nous querelle s'eſt mûe,
Pour une Piéce aſſez connue,
Et qui vient d'Auteur aſſez bon,
Moliere, notre mignon;
Les uns en ont dit pis que pendre,
Les autres ont ſçû la défendre:
Bien informé de leurs raiſons,
Tout conſidéré; Nous diſons,
Que cette Piéce eſt belle & bonne,
Commandons à toute perſonne,
De bien ſoutenir ſon parti;
Et donnons un beau démenti,
A qui ſera ſi téméraire,
D'oſer avancer le contraire.
L'Ecole des Femmes, enfin
Doit paſſer pour Ouvrage fin.
Permettons à chacun d'en rire;
Défendons à tous d'en médire,
Et déclarons que ſon Auteur,
Dans ſon ſtyle a de la douceur,
De la netteté, de la grace,
Qu'avec tant de nature il trace
Les ſujets, & les paſſions,
Et débite des mots ſi bons,
Qu'un eſprit bienfait, quoiqu'on die,
Doit admirer ſa Comédie,
Et le prendre, tout bien compté
Pour Térence reſſuſcité,

1662.

Commandons à tous les Poëtes,
D'être fidéles interprétes
De l'*Ecole*, & de ſa beauté :
D'en dire bien la vérité,
Et d'en parler en conſcience.
Et quoique quelqu'un s'en offenſe,
Voulons que cette Piéce ait cours :
Qu'en ce lieu * on vienne toujours,
Et ſans craindre que Moliere,
Se láſſe jamais de bien faire, &c.

* L'Auteur a placé la Scene de ſes perſonnages ſur le Théatre du Palais Royal.

L'Abbé d'Aubignac, dans ſa *Quatriéme Diſſertation concernant le Poëme Dramatique*, reproche à M. Corneille l'aîné, ſa jalouſie contre le ſuccès de l'École des Femmes. Voici ſes termes. « De quoi vous êtes vous aviſé ſur vos » vieux jours, d'accroître votre nom ; & » de vous faire nommer M. de Corneille ? » L'Auteur de l'École des Femmes ; je » demande pardon, ſi je parle de cette » Comédie, qui vous fait déſeſpérer, & » que vous avez eſſayé de détruire par » votre cabale, dès la premiere repré- » ſentation ; l'Auteur, dis-je, de cette » Piéce, fait conter à un de ſes Ac- » teurs, qu'un de ſes voiſins ayant fait » clore de foſſés un arpent de pré, ſe

» fit appeller M. de l'Iſle, (*a*) que l'on
» dit être le nom de votre petit frere. » 1662.
Dans la même Diſſertation, l'Abbé d'Aubignac parle encore du chagrin de M. Corneille, au ſujet de la réuſſite de Moliere. « Le Poëte qui fait profeſſion » de fournir le Théatre, & d'entretenir » durant toute ſa vie la ſatisfaction des » Bourgeois, ne peut ſouffrir de com-

---

(*a*) C'eſt Chriſalde qui parle à Arnolphe. Acte premier, Scene premiere.

CHRISALDE.

Je me réjouis fort, Seigneur Arnolphe.....

ARNOLPHE.

Bon,
Me voulez-vous toujours appeller de ce nom ?

CHRISALDE.

Ah ! malgré que j'en aye, il me vient à la bouche ;
Et jamais je ne ſonge à Monſieur de la Souche.
Qui diable vous a fait auſſi vous aviſer,
A quarante-deux ans de vous débatiſer,
Et d'un vieux tronc pourri de votre métairie,
Vous faire dans le monde un nom de Seigneurie ?

ARNOLPHE.

Outre que la maiſon par ce nom ſe connoît,
La Souche, plus qu'Arnolphe à mes oreilles plaît.

CHRISALDE.

Quel abus de quitter le vrai nom de ſes peres,
Pour en vouloir prendre un bâti ſur des chimeres ?
De la plûpart des gens c'eſt la démangeaiſon ;
Et ſans vous embraſſer dans la comparaiſon.
Je ſçais un Payſan, qu'on appelloit Gros-Pierre,
Qui n'ayant pour tout bien qu'un ſeul quartier de terre ;
Y fit tout à l'entour faire un foſſé bourbeux,
Et de Monſieur de l'Iſle en prit le nom pompeux.

ARNOLPHE.

Vous pouviez vous paſſer d'exemple de la ſorte :
Mais enfin, de la Souche eſt le nom que je porte ;
J'y vois de la raiſon, j'y trouve des appas,
Et m'appeller de l'autre, eſt ne m'obliger pas.

1662. » pagnon. Il y a longtemps qu'Ariſtopha-
» ne l'a dit ; il ſe ronge de chagrin quand
» un ſeul Poëme occupe Paris durant plu-
» ſieurs mois, & l'Ecole des Maris, &
» celle des Femmes, ſont les trophées de
» Miltiades, qui empêchent Thémiſto-
» cle de dormir. Nous en avons ſçu quel-
» que choſe, & les vers que M. Deſ-
» préaux a fait ſur la derniere Piéce de
» Moliere, nous en ont aſſez appris. »

Ces vers de M. Deſpréaux ſur l'Ecole des Femmes, ſe trouvent à la fin des Œuvres de Moliere, mais ſans nom d'Auteur. Nous allons les placer ici.

Stances ſur l'École des Femmes, à M. Moliere, par M. Deſpréaux.

Envain, mille jaloux eſprits,
Moliere, oſent avec mépris,
Cenſurer un ſi bel Ouvrage :
Ta charmante naïveté
S'en va pour jamais d'âge en âge
Enjouer la poſtérité,

Ta Muſe avec utilité
Dit plaiſamment la vérité ;
Chacun profite à ton école,
Tout en eſt beau, tout en eſt bon ;
Et ta plus burleſque parole
Eſt ſouvent un docte ſermon.

Que tu ris agréablement !
Que tu badines ſçavament !
Celui qui ſçut vaincre Numance, *
Qui mit Carthage ſous ſa loi,
Jadis, ſous le nom de Térence,
Sçut-il mieux badiner que toi ?

1662.

* Scipion.

Laiſſe gronder tes envieux,
Ils ont beau crier en tous lieux,
Que c'eſt à tort qu'on te révere ;
Que tu n'es rien moins que plaiſant :
Si tu ſçavois un peu moins plaire,
Tu ne leur déplairoit pas tant.

PERSÉE ET DÉMÉTRIUS;

Tragédie de M. CORNEILLE *DE* LISLE,

Repréſentée ſur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, à la fin du mois de Décembre.

Muſe Hiſtorique de Loret du 31. Décembre 1662.

QUiconque ſera curieux,
De voir d'un Auteur glorieux,
La Piéce, ou bien la Tragédie,
La plus noble, & la plus hardie ;

1662.

Et d'un caractere immortel ;
Les Comédiens de l'Hôtel.....*
Sous ces deux noms l'ont annoncée,
De *Démétrius* & *Perſée* :
Sujet en beaux diſcours fécond,
Traité par *Corneille ſecond* :
Dont la riche & fertile veine,
L'a fait paroître ſur la Scene.
Je n'avois plus intention
De faire jamais mention
D'aucune œuvre grave, ou groteſque ;
Dans notre Gazette burleſque ;
Je n'avois parlé bas, ni haut,
Ni de *Boyer*, ni de *Quinault*,
Qu'un feu tout différent inſpire,
Dans leur belle façon d'écrire,
L'un étant net, tendre & galant,
Et l'autre héroïque & brillant.
Je n'ai point parlé de Moliere,
Dont admirable eſt la maniere,
Ni de Prade, le fort eſprit,
Dont on voit maint ſçavant écrit.
Ni d'autres excellens génies,
Exaltés dans les compagnies ;
Ainſi m'étoit-il ordonné,
Par un avis qu'on m'a donné ;
Mais la Piéce dudit Corneille,
Q'on peut nommer une merveille ;

* de Bourgogne.

Eſt un Ouvrage ſi parfait,
Que pour le mérite du fait,
(Qui voudra me gloſer, me gloſe)
J'en ai dit ici quelque choſe,
Sur l'état qu'on m'a rapporté,
Qu'en font des gens de qualité,
Parmi Dames & Demoiſelles,
Et dans les plus fines ruelles :
Car pour de moi-même en juger,
Je n'aurois garde d'y ſonger,
J'ai l'eſprit un peu trop pécore :
Puis je ne l'ai pas vûe encore.

1662.

Par ce récit de Loret, on voit que la Tragédie de Perſée & Démétrius, eut une grande réuſſite, & ſi marquée, qu'elle l'obligea d'en parler, quoiqu'il eut réſolu de garder le ſilence ſur tous les Ouvrages nouveaux. Cependant l'Abbé d'Aubignac, contemporain du même fait, dit très-affirmativement que la Piéce de Perſée & Démétrius tomba. « Quant à M. Corneille, j'apprens qu'il » dit, *que pour juger de ſes Ouvrages*, » *il faudroit en faire de meilleurs*. . . . . » Voudroit-il ſuſpendre ſa réputation » juſqu'au temps que tous les Marchands » de la rue Saint Denis euſſent fait des » Comédies meilleures que les ſiennes ? » Car la même régle qu'il veut établir » pour condamner, doit être auſſi établie

Seconde diſſertation concernant le Poëme Dramatique, en forme de Remarques ſur la Tragédie de *Sertorius*.

1662. » pour approuver, & les mêmes lumieres
» doivent ſervir au diſcernement du bien
» comme du mal : *Et quand ils ont*
» *abandonné, après les premieres repré-*
» *ſentations le* DÉMÉTRIUS *de ſon*
» *frere, comme une Piéce indigne de leur*
» *attention ;* eut-il été bien fondé de les
» faire appeller en juſtice, pour mieux
» faire, ou pour rétracter leur jugement ?
» Ce n'eſt pas que l'Ouvrage ne ſoit fort
» bon pour lui, mais ils l'ont conſidéré
» comme un apprentif, qui travaille en-
» core ſur la beſogne que le Maître lui
» taille, & qui la gâte quelquefois, pour
» ne pas bien éxécuter ce qu'on lui or-
» donne. »

Pour décider la queſtion de fait entre Loret & l'Abbé d'Aubignac, il faudroit l'autorité d'un troiſiéme Auteur, & du même temps des deux premiers. Mais on peut prononcer hardiment ſur le peu de mérite de l'Ouvrage. Le ſujet n'a rien d'interreſſant : le perſonnage de Perſée (*a*) eſt bas & odieux, celui de Démétrius eſt d'un amant tranſi, qui ſe tue pour une Maîtreſſe, dont il eſt aimé, mais qui, ſur un ſoupçon de jalouſie, l'a banni

(*a*) C'eſt le même Perſée, qui étant devenu Roy de Macédoine, après la mort de ſon pere, déclara la guerre aux Romains, mais il fut vaincu, & mené en triomphe à Rome par Paul Emile.

de

de ſa préſence, & ne veut point écouter ſa juſtification. Philippe, Roy de Macédoine, pere de Perſée & de Démétrius, n'agit ni par ambition, ni par tendreſſe. Il eſt livré à un favori, qui, quoique maître de l'eſprit de ce Prince, ne marque ni eſprit, ni conduite dans ſes deſſeins. 1662.

1663.

SOPHONISBE,

Tragédie de Monſieur CORNEILLE,

Repréſentée ſur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, vers le 18. Janvier.

« CEtte Piéce, (dit M. Corneille) » m'a fait connoître qu'il n'y a rien » de ſi pénible, que de mettre ſur le » Théatre, un ſujet qu'un autre y a déja » fait réuſſir ; mais auſſi j'oſe dire qu'il » n'y a rien de ſi glorieux, quand on s'en » acquitte dignement. C'eſt un double » travail d'avoir tout enſemble à éviter les » ornemens dont s'eſt ſaiſi celui qui nous » a prévenus, & à faire effort pour en » trouver d'autres qui puiſſent tenir leur » place. Depuis trente ans que M. Mairet » a fait admirer ſa Sophoniſbe ſur notre » Théatre, elle y dure encore ; & il ne » faut point de marque plus convain- Avis au Lecteur de la Tragédie de Sophoniſbe.

» cante de ſon mérite, que cette durée,
1663. » qu'on peut nommer une ébauche, ou
» plûtôt des arrhes de l'immortalité,
» qu'elle aſſure à ſon illuſtre Auteur. Et
» certainement il faut avouer qu'elle a
» des endroits inimitables, & qu'il ſe-
» roit dangereux de retâter après lui. Le
» démêlé de Scipion avec Maſſiniſſe, &
» les déſeſpoirs de ce Prince ſont de ce
» nombre : il eſt impoſſible de penſer
» rien de plus juſte, & très-difficile de
» l'exprimer plus heureuſement. L'un &
» l'autre ſont de ſon invention, je n'y
» pouvois toucher ſans faire un larcin,
» & ſi j'avois été d'humeur à me le per-
» mettre, le peu d'eſpérance de l'égaler
» me l'auroit défendu. »

Si nous n'avions aucune connoiſſance de la Piéce de M. Mairet, un tel diſcours ſeroit fort capable de nous la faire regretter. Quelle idée ne ſe formeroit-on pas d'un Poëme, qui de l'aveu même de M. Corneille, a eu une telle approbation ? Il crut être fort hardi d'entreprendre de traiter le même ſujet après Mairet. Voilà, dit M. de Fontenelle, l'effet des réputations. Encore ne s'y détermina-t-il que ſur l'autorité d'Eſchyle, de Sophocle, & d'Euripide, qui tous les trois ont traité la mort de Clytemneſtre d'une façon différente & ſans changer le principal

événement, & de pluſieurs Poëtes modernes, comme M. Triſtan qui a renouvellé Marianne & Panthée, ſur les pas de Hardy, & M. de Benſerade, qui fit paroître ſa Cléopatre, preſqu'en même-temps que le Marc-Antoine de M. Mairet (*a*). M. Corneille croyoit donc avoir beſoin de ces éxemples : le ſuccès de la Sophoniſbe de Mairet l'intimidoit, & effectivement il a beaucoup nui à la ſienne. Sans faire aſſez d'attention au temps que ces deux Piéces parurent ; on ſe ſouvenoit ſeulement que la premiere avoit reçu de grands applaudiſſemens, & avec juſtice, puiſque juſqu'alors on n'avoit rien vû de ſi raiſonnable au Théatre, & l'habitude l'y avoit conſervé, (*b*) au lieu que l'autre préſentée à la ſuite des chefs-d'œuvres de Monſieur Corneille, quoique ſupérieure, parût froide, & fort au-deſſous d'un génie 1663.

(*a*) M. Corneille pouvoit en citer encore d'autres, auſquels nous ajoutons, Meſſieurs Corneille de Liſle, Racine, Crébillon & Voltaire ; ce dernier en fournit pluſieurs éxemples, & malgré la grande réputation que l'Œdipe de M. Corneille s'eſt conſervée au Théatre, celle de M. de Voltaire y a parû avec un ſuccès qui prouve que le Public lui a ſçu fort bon gré de s'être mis au-deſſus de pareils ſcrupules.

(*b*) On en peut dire autant de la Marianne de M. Triſtan, meilleure à la vérité que la Sophoniſbe de M. Mairet, mais qui a ſubſiſté beaucoup plus longtemps, puiſqu'on la jouoit encore au commencement de ce ſiécle.

1663. auſſi ſublime. (*a*) Ses ennemis ſaiſirent cette occaſion, & l'attaquerent vivement : M. de Viſé qui portoit alors l'habit Eccléſiaſtique, ſans avoir deſſein d'embraſſer cet état, & qui ne cherchoit qu'à ſe faire une réputation, crût y parvenir en faiſant la critique de la nouvelle Tragédie, qu'il inſéra dans ſes *Nouvelles Nouvelles*, elle ſe trouve dans la troiſiéme partie, page 245. & ſuivantes.

Cette Critique eſt plus maligne que ſenſée ; l'Auteur commence exprès par l'éloge des Comédiens qui rempliſſoient les principaux perſonnages, & dont les talens pouvoient donner un luſtre à la Piéce, en diminuer les défauts & y prêter des beautés qu'elle n'avoit pas. « Le

(*a*) Dans le Mercure de Trévoux du mois de Mars ; & d'Avril 1708. on propoſa la queſtion ſuivante : *D'où eſt venu le mauvais ſuccès de la Sophonisbe de corneille, & l'heureux ſuccès de la Sophonisbe de Mairet ?* Un Auteur Anonyme voulant y répondre, & ne pouvant ; dit-il, ſe réſoudre à faire une ſeconde fois à la Sophoniſbe de M. de Corneille l'affront de la compromettre avec une rivale ſi fort au-deſſous d'elle, y ſubſtitua une autre queſtion, qui eſt de ſçavoir : *Si le Public a eu raiſon d'élever ſi haut cette derniere Piéce*, dont il fait enſuite l'éxamen. On le peut voir dans le Mercure de Janvier 1709. pages 88. & ſuivantes, & l'on en conclura néceſſairement, que quoique la Tragédie de M. Corneille ſoit foible, elle eſt cependant de beaucoup ſupérieure à l'autre, qui ne doit ſon ſuccès qu'à certaines circonſtances du temps, & non à ſon propre mérite.

» rôle le plus conſidérable, dit-il, eſt
» joué par Mademoiſelle *Des Œillets*.... 1663.
» Je me contenterai ſeulement de dire
» qu'elle joue divinement ſon rôle, &
» au-delà de tout ce que l'on ſe peut
» imaginer ; que M. de Corneille lui en
» doit être obligé, & que quand vous
» n'iriez voir cette Piéce que pour voir
» jouer cette inimitable Comédienne,
» vous en ſortiriez le plus ſatisfait du
» monde : mais pour paſſer de cette Ac-
» trice, à ce qu'elle repréſente, je vous
» dirai que Sophoniſbe n'a point de ca-
» ractere parfait dans cette Piéce ; qu'elle
» explique ſes ſentimens avec beaucoup
» de confuſion, qu'on ne la ſçauroit
» connoître, qu'on ne ſçait ſi c'eſt l'a-
» mour, ou l'ambition, ou la crainte du
» triomphe qui la font agir.... *Mon-*
» *ſieur de Montfleury* repréſente dans
» cette Piéce le rôle de Siphax ; c'eſt-à-
» dire, d'un eſclave couronné, d'un hom-
» me qui ne voit que par les yeux de ſa
» femme.... Son malheur n'excite point
» de pitié.... Je ne dirai rien de ſes
» chaînes, on ſçait aſſez qu'elles pé-
» ſent préſentement à tous ceux qui les
» voyent, & que l'on ne peut plus les
» ſouffrir, ſi ce n'eſt aux Tragédies de
» Collége. Ce perſonnage a quelque
» choſe de ſi bas, que de crainte de vous

1663. » en dire plus que je ne voudrois ; je
» paſſe à celui d'Erixe, que repréſente
» Mademoiſelle *de Beauchâteau.* .... &
» qui eſt un perſonnage entierement
» inutile à la Piéce : l'on ne croyoit pas
» que M. Corneille dût donner de com-
» pagne à l'Infante du Cid ; & il eſt
» d'autant moins excuſable, qu'il a avoué
» lui-même que ce perſonnage eſt inuti-
» le, & qu'il a dit qu'il s'étoit perſuadé
» qu'Erixe plairoit à cauſe de la nou-
» veauté de ſon caractere. Auſſi a-t-il
» été regardé comme nouveau, ainſi que
» ſon Auteur ſe l'eſt imaginé, & l'eſt en
» effet, puiſque c'eſt une femme qui
» affecte pendant toute la Piéce de ſervir
» ſa Rivale, afin de ne point paſſer pour
» jalouſe, & de gagner l'eſprit de Maſſi-
» niſſe qu'elle aime, & qui aime Sopho-
» niſbe. .... Après l'inutile rôle d'Erixe,
» voyons ſi celui de Maſſiniſſe, qui eſt
» plus néceſſaire à la Piéce, y apporte
» quelque beauté ; oui, mais elles ne
» viennent pas de l'Auteur, mais de celui
» qui le repréſente, puiſque c'eſt M. *de*
» *Floridor.* .... Je n'en ai preſque rien
» à dire, c'eſt un homme qui s'emporte
» ſouvent en plaintes ſuperflues, & qui
» dit force paroles inutiles. Il envoye
» du poiſon à Sophoniſbe, ſans qu'elle
» lui en ait demandé. . . . Le dernier rôle

» conſidérable eſt celui de Lélius, que » joue *M. de la Fleur*.... Je ne par- » lerai point des Suivantes, &c..... Je » crois vous devoir parler de la Piéce en » général : tout y ennuye, rien n'y atta- » che, perſonne n'y fait aſſez de pitié » pour être plaint & aimé, ni aſſez » d'horreur pour exciter beaucoup de » haine ; mais pluſieurs s'y font railler » & mépriſer tout enſemble ; elle produit » des effets contraires à la grande Tra- » gédie, & fais rire en beaucoup d'en- » droits, & fait même en quelques au- » tres concevoir des penſées que la bien- » ſéance me défend d'expliquer : chaque » entracte peut fournir du ſujet pour » faire pluſieurs Piéces de Machines..... » L'on peut dire avec juſtice qu'il y a de » beaux vers, mais ils y ſont plus rares » que dans toutes ſes autres Piéces, & » il y en a même beaucoup de méchans, » de durs, & d'obſcurs.... Il faut tou- » tesfois avouer qu'elle a des beautés » que peu d'autres feroient peu capables » de faire, & l'on peut dire à ſon avan- » tage, qu'elle eſt pleine de beaux en- » droits, & que ce ſont de belles pierre- » ries qui ne ſont pas par-tout également » bien miſes en œuvre. » 1663.

M. l'Abbé d'Aubignac, ſur *de ſa pra- tique du Théatre*, ſe regardoit comme le

1663. ſouverain Légiſlateur du Parnaſſe. Il ſembloit que tout Poëme Dramatique devoit être porté à ſon Tribunal, avant de paroître en public, & il auguroit mal d'une Piéce, lorſqu'il n'en avoit pas dirigé le plan, ou qu'on avoit négligé de le conſulter. M. Corneille, qui s'étoit toujours ſouſtrait de ſa juriſdiction, s'en vit alors attaqué avec toute l'impoliteſſe qu'inſpire l'orgueil du Pédantiſme, quoique tout ſon crime fut de n'avoir pas cité la pratique du Théatre dans les trois diſcours qu'il a fait ſur la Poëſie Dramatique. La Tragédie de *Sophonisbe* fut l'objet de ſa premiere fureur. L'Auteur feint d'écrire à une Ducheſſe qui lui avoit demandé ſon ſentiment ſur cette Tragédie. (*a*) Le premier raiſonnement qu'il fait porte à faux ; il prétend que ce ſujet ayant été heureuſement traité par M. Mairet, M. Corneille ne devoit pas l'employer ; ſi l'on en veut croire M. l'Abbé d'Aubignac, on ne ſçait jamais, où vont les Acteurs, ni d'où ils viennent, parce que, dit-il, le Poëte ne s'eſt pas aſſujéti à l'unité de lieu : il trouve encore quelque choſe à redire à l'unité de temps, aux narrations

(*a*) En voici le titre : Diſſertation concernant le Poëme Dramatique, en forme de Remarques ſur une Tragédie de M. Corneille, intitulée : *Sophonisbe*, envoyée à Madame la Ducheſſe de R*** Paris, *in*-12. 1663.

qui

qui ſervent à l'intelligence de la Piéce, & qui ſont faites par les deux Reines à des Confidentes ; & enfin aux diſcours politiques, qui, ſelon lui, ſe trouvant placés dans la bouche des deux femmes, étouffent tous les ſentimens de jalouſie, de tendreſſe & des autres paſſions. Il auroit voulu que l'Auteur eût gardé toute cette politique pour Lélius. Ce n'eſt pas, dit-il, que dans cette Piéce les hommes ne diſent d'excellentes choſes, mais je ne les ai pas trouveés tout-à-fait de l'air de M. Corneille. Elles n'ont rien de ces belles conteſtations, où le dernier qui parle, ſemble avoir tant de raiſons, qu'on croit la replique impoſſible. Une partie de ces défauts, ſuivant le jugement du Critique, viennent de ce que l'Auteur a embraſſé trop de matiere, & s'eſt encore chargé de l'épiſode inutile d'Erixe. 1663.

M. l'Abbé d'Aubignac paſſe enſuite à l'éxamen particulier de la Piéce, & à celui de chaque perſonnage. Sa critique eſt à peu près ſemblable à celle de M. de Viſé, excepté qu'elle eſt plus méthodique, & qu'on y reconnoît un écrivain verſé dans l'art du Théatre.

Nous ignorons pour quelle raiſon M. de Viſé, après avoir déchiré auſſi malignement la Tragédie de Sophoniſbe, de-

1663. vint enſuite ſon panégyriſte, & entreprit de réfuter la critique de M. l'Abbé d'Aubignac. Si cette défenſe eſt foible, on peut dire auſſi qu'elle étoit aſſez difficile à éxécuter, que l'Auteur a fait de ſon mieux, & paſſablement, & que quelquefois il raille ſon adverſaire aſſez à propos. On doit même lui ſçavoir gré de ſon zéle pour M. Corneille, & du ſacrifice qu'il lui a fait de ſon amour propre, en blâmant des ſentimens qui lui avoient été communs avec l'Abbé d'Aubignac. (*a*)

(*a*) L'apologie de Sophoniſbe ne put la relever de ſa chute, & ne ſervit qu'à perſuader davantage à M. Corneille, que le Public avoit jugé injuſtement à cet égard, il n'eſt jamais revenu de cette prévention. En 1666. M. de Saint Evremond reçut à Londres, où il s'étoit retiré, un éxemplaire de l'Aléxandre de M. de Racine; cette Tragédie lui parut digne de ſon attention : il y trouva des beautés; mais en partiſan de M. Corneille, il ne pouvoit gôûter le genre de Poëſie Dramatique, que le nouveau Poëte introduiſoit. Il expoſa ſes ſentimens dans une petite diſſertation qu'il fit ſur cette Piéce, & dans laquelle il inſéra l'éloge de Sophoniſbe. * « Un des » grands défauts de notre nation, (dit-il) c'eſt de ra» mener tout à elle, juſqu'à nommer *étrangers* dans » leur propre pays, ceux qui n'ont pas bien, ou ſon » air ou ſes manieres; delà vient qu'on nous reproche » juſtement de ne ſçavoir eſtimer les choſes que par le » rapport qu'elles ont avec nous; dont Corneille a fait » une injuſte & fâcheuſe expérience dans ſa Sopho» niſbe. Mairet qui avoit dépeint la ſienne infidelle, » au vieux Siphax, & amoureuſe du jeune & victo» rieux Maſſiniſſe, plût quaſi généralement à tout le » monde, pour avoir rencontré le goût des Dames, & le » vrai eſprit des gens de la Cour. Mais Corneille qui » fait mieux parler les Grecs, que les Grecs; les Ro-

* Œuvres de M. de Saint Evremond, édition *in*-12. 1740. Tome II. pag. 387, 388.

Voici de quelle façon Loret parle de Sophoniſbe, dans ſa Muſe Hiſtorique du 20. Janvier 1663. 1663.

Cette Piéce de conſéquence,
Qu'avec extrême impatience,
On attendoit de jour en jour,
Dans tout Paris, & dans la Cour,

» mains, que les Romains; les Carthaginois, que les » Citoyens de Carthage ne parloient eux-mêmes. Cor- » neille, qui preſque ſeul a le bon goût de l'antiquité, » a eu le malheur de ne pas plaire à notre ſiécle, pour » être entré dans le génie de ces Nations, & avoir » conſervé à la fille d'Aſdrubal, ſon véritable carac- » tere. Ainſi à la honte de nos jugemens, celui qui » a ſurpaſſé tous nos Auteurs, & qui s'eſt peut-être ici » ſurpaſſé lui-même, à rendre à ces grands noms tout » ce qui leur étoit dû, n'a pû nous obliger à lui rendre » tout ce que nous lui devions, aſſervis par la coutu- » me aux choſes que nous voyons en uſage, & peu diſ- » poſés par la raiſon à eſtimer des qualités & des ſen- » timens qui ne s'accommodent pas aux nôtres. »

M. Corneille ne manqua pas de remercier M. de Saint Evremond, d'un ſuffrage auſſi glorieux que le ſien, & auſſi hautement déclaré. « Vous m'avez pris par mon » foible, (lui dit-il dans ſa Lettre *) cette Sophoniſbe, » pour qui vous me marquez tant de tendreſſe, a la meil- » leure part à la mienne.... Vous confirmez ce que » j'ai avancé ſur la part que l'amour doit avoir dans » les belles Tragédies, & ſur la fidélité avec laquelle » nous devons conſerver à ces Vieux illuſtres, les carac- » teres de leur temps, de leur nation, & de leur » humeur. J'ai cru juſqu'ici que l'amour étoit une paſ- » ſion trop chargée de foibleſſe, pour être la dominante » dans une Piéce Héroïque; j'aime qu'elle y ſerve d'or- » nement & non pas de corps.... Nos doucereux & » nos enjoués, ſont de contraire avis, mais vous vous » déclarez du mien. » Il y a encore dans cette Lettre, ces paroles aſſez remarquables: « Vous m'honorez de » votre eſtime en un temps où il ſemble qu'il y ait un » parti fait pour ne m'en laiſſer aucunes, vous me ſou- » tenez, quand on ſe perſuade qu'on m'a battu. »

* Œuvres de M. de Saint Evremond, Tome III. p. 39 & 40.

1663.

Piéce qui peut être appellée,
SOPHONISBE, renouvellée,
Maintenant ſe joue à l'Hôtel, *
Avec applaudiſſement tel,
Et ſi grand concours de perſonnes,
De hautes Dames, de mignonnes,
D'eſprits beaux en perfection,
Et de gens de condition,
Que de long-temps Piéce nouvelle,
Ne reçût tant d'éloge qu'elle.
Je ne m'embarraſſerai point,
A déduire de point en point,
Ses plus importantes matieres,
Ni ſes plus brillantes lumieres.
Pour dignement les concevoir,
Il faut les ouir & les voir,
Je veux pourtant dans notre Hiſtoire,
Prouver ſon mérite & ſa gloire,
Par un invincible argument;
Car en diſant tant ſeulement,
Que cette Piéce non pareille,
Eſt l'ouvrage du grand Corneille,
C'eſt pouſſer la louange à bout,
Et qui dit Corneille, dit tout.

* De Bourgogne.

1663.

NITÉTIS,

Tragédie de Mademoiſelle DES JARDINS,

Repréſentée ſur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, le 27. Avril.

Muſe Hiſtorique de Loret du 27. Avril 1663.

NITE'TIS, Tragédie exquiſe,
Depuis plus de ſix mois promiſe,
(Ce m'a dit un certain mortel,)
Aujourd'hui ſe joue à l'Hôtel, *
On dit, qu'en elle ſont encloſes,
Quantité de fort bonnes choſes;
On y voit de l'eſprit galant,
Du doux, du fort, & du brillant;
Et quoique cette Piéce brille,
C'eſt pourtant l'œuvre d'une fille;
Ce n'eſt pas un cas fort nouveau,
Quand dans le ſexe appellé beau,
Il ſe trouve de belles ames,
Et que des filles & des femmes,
Faſſent en des jargons fort nets,
Chanſons, madrigaux, & ſonnets;
Mais pour des Piéces de Théatre,
Dont le peuple ſoit idolâtre,
Mademoiſelle *Des Jardins*,
Dont les vers ne ſont pas gredins,

* De Bourgogne.

1663.

Mais excellens à triple étage ;
A ſeule ce rare avantage.
Enfin icelle NITE'TIS,
Plaît, dit-on, à de grands eſprits,
Et des quidams m'ont fait entendre,
Qu'elle a des endroits à ſurprendre.

Si la Tragédie de Nitétis a eu le ſuccès annoncé par Loret, il faut croire que le nom de l'Auteur y a plus contribué que le mérite de la compoſition. Comme les Ouvrages de Mademoiſelle Des Jardins, ou Madame de Villedieu ſont extrêmement répandus, nous croyons être diſpenſés de rendre un compte éxact de celui-ci ; & qu'il ſuffit d'ajouter par forme de correctif au paſſage de Loret, que le plan de Nitétis eſt mal conſtruit, que les perſonnages de la Piéce ſont foibles ou manqués, & que la verſification en eſt ſi médiocre, qu'elle pourroit paſſer pour de la proſe rimée. Au reſte la Tragédie de Nitétis de M. Danchet, repréſentée en 1723. doit peu de choſe à celle qui fait le ſujet de cet article, cependant dans l'une & dans l'autre, Nitétis eſt aimé du fils d'Amaſis, uſurpateur du Royaume d'Egypte.

1663.

LE MARI SANS FEMME,

Comédie de M. DE MONTFLEURY,

Repréſentée ſur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

CEtte Comédie eſt écrite avec beaucoup de feu, bien conduite, & les Scenes dialoguées dans le bon ton comique. Le ſujet eſt riant, mais il pêche du côté des bonnes mœurs, un homme qu'on démarie, & dont on donne la femme à celui qui l'a enlevée, n'eſt pas un tableau à préſenter au Théatre. L'Auteur a tâché de couvrir ce défaut eſſentiel, en ſuppoſant que le mariage n'a pas été conſommé; & en faiſant paſſer la Scene à Alger, où Fatiman qui en eſt le Gouverneur, force ce mari à céder ſa femme. M. de Montfleury pouvoit éviter la faute qu'il a faite en annonçant que Dom Bruſquin (c'eſt le nom du mari ſans femme) n'avoit pas encore épouſé Julie, & que la veille de ſon mariage, cette perſonne lui avoit été ravie par Dom Carlos. Dom Bruſquin, amoureux de Julie, n'auroit pas moins pris le parti de revenir à Alger pour racheter ſa prétendue. Nous remarquons que le per-

1663. ſonnage de Dom Bruſquin eſt l'original ſur lequel Montfleury a taillé ſon Bernadille, de la Femme Juge & Partie, & M. le Blanc, de la Fille Capitaine, autre Comédie du même Auteur.

MONTFLEURY. Avertiſſement des Œuvres de Théatre de Meſſieurs de Montfleury, pere & fils, édition de Paris, 1739. pages 16. & ſuivantes.

« ANTOINE-JACOB DE MONTFLEURY, » fils de Monfleury, Comédien de l'Hôtel » de Bourgogne, nâquit à Paris en 1640. il » fut élevé avec ſoin; par déférence pour » la volonté de ſon pere, il ſe fit recevoir » Avocat en 1660. mais ſon goût pour » la Poeſie, & pour les Ouvrages de pur » bel eſprit, ne tarda pas à ſe déclarer. » Cette même année, il fit paroître pour » ſon coup d'eſſai une Comédie en un » Acte (1) à laquelle il mit ſon nom de » famille; l'année ſuivante il en donna » une autre. (2) Il ne paroît pas qu'il ait » jamais ſuivi le Barreau, & il continua » à faire des Comédies

(1) Le Mariage de Rien.

(2) Les Bêtes raiſonnables.

» Après s'être long-temps diſtingué » dans la carriere du Théatre, où l'on » peut tout au plus acquérir de la gloire, » Montfleury prit le parti de la Finance; » en 1678. M. Colbert qui l'aimoit, le » chargea d'une commiſſion très-délicate, » & l'envoya en Provence pour y faire » le recouvrement des ſommes que le » Parlement devoit au Roy. Montfleury, » plus prudent que ceux qui y avoient été » avant lui, ſe conduiſit avec tant de

» ſageſſe, qu'en ramenant les eſprits, il
» trouva le ſecret de ſatisfaire à la fois 1663.
» la Cour & le Parlement. Cette Com-
» pagnie lui offrit même une place de
» Conſeiller, mais ſa modeſtie ne lui per-
» mit pas de l'accepter : il entra ſucceſſi-
» vement dans pluſieurs affaires, où il eut
» occaſion de faire connoître ſa probité
» & ſes talens. Le Miniſtre, content de
» ſa conduite, lui deſtina une place dans
» les Fermes Générales, & dans cette
» vue le rappella à Paris en 1684. mais
» il tomba malade & mourut à Aix d'une
» hydropiſie le 11. Octobre 1685.

» Nous n'omettrons pas que pendant
» le cours de ſa maladie, Monſeigneur
» le Dauphin lui fit écrire pour l'enga-
» ger à continuer de travailler pour le
» Théatre, & lui fit offrir une penſion.
» Il avoit épouſé en 1665. Damoiſelle
» Marie-Marguerite de Soulas, fille de
» Joſias de Soulas, écuyer Sieur de Flori-
» dor, Comédien du Roy ; de ce mariage
» eſt né une fille *, de qui nous tenons
» les particularités que nous venons de
» rapporter.

» Pluſieurs Comédies de Montfleury
» ſont reſtées au Théatre : mais on ne
» peut diſſimuler qu'il n'y ait un juſte re-
» proche à faire à l'Auteur, ſur la licence
» qu'il s'eſt ſouvent permiſe, ſoit dans

* Mademoiſelle Dupleſſis, vivante en 1739.

1663. » le choix des ſujets, ſoit dans les ex-
» preſſions. La Comédie plus chaſte au-
» jourd'hui n'admettroit plus de pareils
» Ouvrages, & ceux-ci ne ſe ſoutiennent
» que par l'habitude, où l'on eſt de les
» voir avec indulgence. On remarque
» en général dans les Piéces de Montfleu-
» ry, de l'eſprit, des vers heureuſement
» trouvés, des images vives, & rendues
» avec préciſion, & une grande connoiſ-
» ſance du monde & du Théatre. Il avoit
» beaucoup de littérature, il ſçavoit &
» parloit ſi parfaitement l'Epagnol, que
» la feue Reine, dont il avoit l'honneur
» d'être connu, diſoit que ceux-mêmes
» du pays ne le parloient pas ſi bien que
» lui, auſſi a-t-il pris dans leurs Auteurs
» quelques-uns des ſujets qu'il a traités.

Ordre Chronologique des Piéces de Théatres de M. de Montfleury.

LE MARIAGE DE RIEN, Comédie en vers de huit ſyllabes, en un Acte, 1660.

LES BETES RAISONNABLES, Comédie en vers, en un Acte, 1661.

LE MARI SANS FEMME, Comédie en vers, en cinq Actes, 1663.

L'IMPROMPTU DE L'HOTEL DE CONDÉ, Comédie en vers, en un Acte, 1663.

TRASIBULE, Tragi-Comédie, 1663.

L'École des Jaloux, *ou* le Cocu Volontaire, Comédie en vers, en trois Actes, 1664. 1663.

L'École des Filles, Comédie en vers, en cinq Actes, 1666.

La Femme Juge et Partie, Comédie en vers, en cinq Actes, 1669.

Le Procés de la Femme Juge et Partie, Comédie en vers, en un Acte, 1669.

Le Gentil-Homme de Beauce, Comédie en vers, en cinq Actes, 1670.

La Fille Capitaine, Comédie en vers & en cinq Actes, 1672.

L'Ambigu Comique, *ou* les Amours de Didon et d'Énée, Tragédie en trois Actes, en vers, mêlée de trois Intermédes comiques, 1673.

Le Comédien Poete, Comédie en vers, en cinq Actes, de moitié avec M. Corneille de l'Isle, 1673.

Trigandin *ou* Martin-Braillad, Comédie en vers, en cinq Actes, 1674.

Grispin, Gentilhomme, Comédie en vers, en cinq Actes, 1677.

La Dame Médecin, Comédie en vers, en cinq Actes, 1678.

La Dupe de soi-même, Comédie en vers, en cinq Actes, sans date & peut-être non représentée.

1663.

LES AMOURS D'OVIDE,

Paſtorale-Héroïque en cinq Actes, avec un Prologue, par M. GILBERT,

Repréſentée ſur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, le Vendredy premier Juin.

LA Scene ſe paſſe dans les Jardins d'Adonis, à Amathonte. Ce jour même les Graces doivent couronner la plus parfaite Nymphe, & le plus parfait Amant. Le galant Ovide & la belle Corinne, viennent diſputer ce prix, qui ſemble dû à Céphiſe, la plus belle des Nymphes de Cypre, & à Hyacinthe ſon Amant. On ne comprend pas aiſément quelle eſt la prétention d'Ovide. Il faut, pour gagner ce prix, s'engager ſous les loix de l'Hymen, & cette condition eſt un peu trop génante pour un volage, qui fait conſiſter le ſouverain bonheur dans la liberté de changer d'objet. La vanité ſeule le fait aſpirer au prix promis par les Graces : & ſans ceſſer d'aimer Corinne, il ſuit le doux penchant qui l'entraîne vers Céphiſe, lui fait la cour, & a le plaiſir de mortifier ſon Rival. Céphiſe, pour le punir du chagrin que cette conduite cauſe à Hya-

cinthe, entreprend de brouiller Ovide avec Corinne : & feignant d'écouter favorablement ce nouvel amant, elle l'oblige d'écrire à ſon ancienne Maîtreſſe, qu'il préfere Céphiſe. Ovide y conſent, & prévient cette lettre par une autre, où il mande à Corinne qu'il l'aimera toujours, mais qu'il n'a pû ſe diſpenſer de donner cette ſatisfaction à la Nymphe d'Amathonte. Malgré cette précaution, Corinne & Céphiſe deviennent jalouſes, & veulent qu'Ovide s'explique en leur préſence. 1663.

ACTE II. SCENE III.

OVIDE.

De deux objets charmans le choix eſt difficile,

CORINNE.

Pour vous en éxempter, la ruſe eſt inutile.

OVIDE.

Et quoi ? Corinne auſſi parle donc contre moi ?

CORINNE.

Ovide à toutes deux ayant manqué de foi,
Nous voulons aujourd'hui, malgré ſon inconſtance,
ſçavoir à qui ſon cœur donne la préférence.
Aimez celle où vos yeux rencontrent plus d'appas.

OVIDE.

Qui ſera celle, ô Dieux ! que je n'aimerai pas ?
Helas !

1663.

CE'PHISE.

Par cet hélas ! il va montrer ſa flâme ;

CORINNE.

Il s'en va découvrir les ſecrets de ſon ame.

CE'PHISE.

Il me fait les yeux doux.

CORINNE.

Il me ſerre la main.

CE'PHISE.

Il faut vous expliquer, vous l'évitez en vain.

OVIDE.

Sans bleſſer mon honneur, ni vous faire rougir,
Voyez comme l'amour me conſeille d'agir :
Celle à qui je rendrai la premiere viſite,
Sera celle où mon cœur, trouvant plus de mérite,
Juſqu'au dernier ſoupir fait deſſein d'adorer.

Corinne, peu ſatisfaite, veut eſſayer par la jalouſie, de rappeller ſon amant. Cette démarche ne ſert à rien : la déclaration favorable qu'elle fait à Hyacinthe, eſt trop fine pour lui, il n'a pas l'eſprit de la comprendre. La rencontre d'Ovide, que le hazard lui procure, & qu'elle interprête comme une marque de préférence ſur Céphiſe, eſt ſuivie de reproches ; Ovide ſe défend avec ſubtilité : & répond enſuite aſſez fierement à Hyacinthe. On

vient enfin annoncer que Céphiſe a remporté le prix, qui eſt une pomme d'or, que les Graces lui ont donnée. Il ne reſte plus qu'à décider le différent entre Ovide & Hyacinthe, qui viennent ſe préſenter au tribunal des Graces. Le premier ſoutient qu'un inconſtant, qui rend hommage à la beauté, par-tout où il la trouve, s'acquitte plus ſouvent du tribut que l'on doit au Dieu d'Amour, & mérite par conſéquent la préférence. Hyacinthe prétend au contraire qu'elle eſt due aux amans fidéles, dont il défend la cauſe, comme aux plus parfaits. Les Graces n'oſans prononcer ſur une matiere auſſi délicate, ſe retirent pour conſulter Venus. Le jugement de cette Déeſſe eſt conforme aux vœux d'Hyacinthe. Ovide, & Corinne refuſent d'y ſouſcrire, & en appellent à Rome au tribunal de l'Empereur, plus équitable, diſent-ils, que celui des Graces, qui ayans pris naiſſance en Grece, favoriſent en cette occaſion, leurs Compatriotes. L'Amour accorde ce différent, en uniſſant Céphiſe avec ſon cher Hyacinthe. 1663.

L'AMOUR. Scene derniere.

Je veux que déſormais on puiſſe dans le monde,

Aimer également & la brune & la blonde,

1663. Sans que pas un Amant ait droit de décider,
Entre ces deux beautés laquelle doit céder.
Ovide, retournez au rivage du Tibre,
Soyez toujours Amant, & ſoyez toujours libre,
Que Corinne vous ſuive, & vous imite auſſi:
Vivez dans mon Empire éxempts de tout ſouci.
Bien que dans l'univers vous ſerviez à ma gloire,
Cédez aux plus conſtans le prix de la victoire,
Et pour ſortir d'erreur, apprenez aujourd'hui,
Qu'Hymen n'eſt point fâcheux, quand je ſuis avec lui.

Cette Piéce n'a preſque point d'action : la conduite n'a pas le ſens commun ; on ne ſçait quel but ont les Acteurs. Au lieu de préſenter Ovide avec ce caractere aimable que l'antiquité nous en a tracé, & qu'il s'eſt dépeint lui-même dans ſes Ouvrages : l'Auteur introduit un petit Maître François, qui débite de jolis madrigaux. Corinne eſt trop coquette : & Céphiſe le ſeroit auſſi très-volontiers, ſi Ovide vouloit avoir plus d'adreſſe ; Hyacinthe eſt un véritable imbécille, & le reſte des perſonnages ne ſert à rien. Malgré ces défauts, cette Piéce peut paſſer pour une des meilleures de M. Gilbert. On y trouve un nombre de penſées fines & ſpirituelles, qui, quoiqu'affoiblies par l'expreſſion, & miſérablement

miſérablement enchaſſées, ont pû faire effet (*a*). D'ailleurs, comme ce Poëme 1663.

(*a*) En voici quelques éxemples. Ovide ſoutient que les femmes ne peuvent avoir les unes pour les autres une amitié ſincere.

ACTE I. SCENE II.

Oüi, leur ſexe jamais ne s'aime, à bien parler,
Il a trop d'intérêts ſans ceſſe à démêler;
Sa beauté, ſes amans, & l'amour de la gloire,
Le deſir d'emporter en tous lieux la victoire,
Et ſa grande fierté, qui ne veut rien céder,
Avecque l'amitié ne ſe peut accorder:
Pour m'expliquer encor avec plus de franchiſe,
Corinne aſſurément ne plaît point à Céphiſe,
Ni Céphiſe à Corinne, & ſon cœur en ſecret,
Haït ce qu'elle a d'aimable, & le voit à regret.
Plus leur mérite eſt grand, plus leur charme eſt viſible,
Et plus leur jalouſie eſt grande, eſt invincible.

ACTE II. SCENE IV.

Célie, confidente de Corinne, lui fait des reproches ſur ſes plaintes: Qu'avez-vous, lui dit-elle?

Un amant vous ſuffit dans Rome, ou dans cette Iſle.

CORINNE.

L'amour n'en voudroit qu'un, mais la gloire en veut mille;
Une ame ambitieuſe en a toujours trop peu.

ACTE III. SCENE IV.

Voici les leçons qu'Ovide donne pour ſe conduire avec les femmes

C'eſt être peu galant, ſçavoir peu l'art de plaire,
Que d'apprendre à ſexe à ſe montrer ſévere,
Qui lui veut enſeigner la vertu qui nous nuit,
Aux myſteres d'amour eſt aſſez mal inſtruit.
Il faut devant ce Dieu que les ſages ſe taiſent,
Il n'eſt point Philoſophe, & les erreurs lui plaiſent;
Il inſpire toujours d'agréables deſirs,
Et bannit la raiſon qui bannit les plaiſirs:
De même que l'amour, chacun ſçait que les belles
Craignent cette raiſon, qui n'eſt jamais pour elles;
Et pour en triompher par leurs attraits puiſſans,
Elles ſçavent uſer de l'adreſſe des ſens,
Et mettent tous leurs ſoins, & toute leur étude,
A nous cauſer des ſoins, & de l'inquiétude,
Leurs ſouris affectés, leurs regards ſéducteurs,
Sont pour nous engager d'aimables impoſteurs.

1663. eſt accompagné de machines, de muſique, &c. on peut croire que ces agrémens ont concouru à ſon ſuccès ; & que Loret n'a pas éxagéré dans l'éloge qu'il en fit en annonçant ſa premiere repréſentation.

Muſe Hiſtorique du 2. Juin 1663.

Les grands Comédiens du Roy,
Quaſi tous gens aimés de moi,
Tant les mâles que les femelles,
D'autant qu'iceux, d'autant qu'icelles,

Leur accueil, leurs dédains, leurs amoureuſes plaintes ;
Leurs reproches ſecrets, & leurs coléres feintes,
Et ce je ne ſçais quoi qu'on ne peut exprimer,
De ce ſexe galant compoſent l'art d'aimer.

Les deux plaidoyers d'Ovide & d'Hyacinthe, ſont ſemés de traits délicats ; nous finirons par deux Stances de la premiere Scene du cinquiéme Acte, où Céphiſe fait des réfléxions ſur ſa ſituation.

La vertu par fois elle-même,
Nous trahit en faveur d'amour ;
Lorſqu'un homme nous fait la Cour,
Nous courrons un danger extrême :
Il fléchit nos cœurs glorieux,
Et l'ame la plus généreuſe
Croit, pour aimer les vertueux,
N'en être pas moins vertueuſe.

Depuis le jour fatal que j'aime ;
Mon orgueil accroît mon tourment,
Je ne combats plus mon amant,
Mais je combats contre moi-même.
En vain, contre ce Dieu vainqueur ;
Ma pudeur differe à ſe rendre,
Lorſqu'il eſt entré dans un cœur.
Il eſt trop tard de s'en défendre.

1663.

Exercent en perfection
Leur charmante profeſſion :
Hier *, ce dit-on, commencerent,
C'eſt-à-dire repréſenterent,
Une Piéce de grand éclat,
Où tout eſt fort, & rien n'eſt plat,
Sçavoir, LES INTRIGUES D'OVIDE,
Par un Auteur docte & fluide,
Et dans l'art des Muſes expert,
Que l'on nomme *Monſieur Gilbert.*
On y voit, dit-on, des Machines,
Des amours galantes & fines,
Et l'on y dit de fort beaux vers,
Entremêlés de doux concerts,
Mais je n'en ſçais pas d'avantage,
N'ayant pas encor vû l'ouvrage.

* Vendredi premier Juin.

LA CRITIQUE DE L'ÉCOLE DES FEMMES,

Comédie en un Acte, en proſe, de M. MOLIERE,

Repréſentée ſur le Théatre du Palais Royal, le Vendredi premier Juin. *

* Elle eut trente & une repréſentations, la derniere *le 12. Août, Regiſtre de Moliere.*

Muſe Hiſtorique de Loret, du 2. Juin 1663.

LEs Comédiens de MONSIEUR,
Pour qui dans mon intérieur,
J'ai de l'amour & de l'eſtime,
(Et ſur-tout pour un Anonyme,)

1663.

Ont auſſi mis ſur le Bureau,
Quelque choſe de fort nouveau,
Sçavoir une Piéce comique,
Qui s'intitule *La Critique*;
Sans doute que très-bien de gens,
De la voir ſeront diligens,
Etant, dit-on, fort ſinguliere,
Et venant du rare Moliere,
C'eſt-à-dire, de bonne main,
Je la verrai, (je crois) demain.

Vie de Moliere, avec des jugemens ſur ſes Ouvrages.

« La Critique de l'École des Femmes » & le premier Ouvrage de ce genre » qu'on connoiſſe au Théatre, c'eſt pro» prement un Dialogue, & non une Co» médie. Moliere y fait plus la ſatyre de » ſes Cenſeurs, qu'il ne défend les en» droits foibles de l'École des Femmes. » On convient qu'il avoit tort de vouloir » juſtifier *la Tarte à la Créme*, & quel» ques autres baſſeſſes de ſtyle qui lui » étoient échapées; mais ſes ennemis » avoient plus grand tort de ſaiſir ces » petits défauts, pour condamner un bon » Ouvrage.

Mémoires ſur la vie & les Ouvrages de Moliere.

» Moliere n'oppoſa pendant longtemps » que les repréſentations, toujours ſui» vies de l'Ecole des Femmes, aux Cri» tiques que l'on en faiſoit, & ne ſongea » à les détruire, du moins en partie, » qu'au mois de Juin 1663. qu'il donna

» au Public ſa Comédie intitulée *La Cri-*
» *tique de l'Ecole des Femmes.* Le fond 1663.
» en devoit être une diſſertation, & n'ad-
» mettoit par conſéquent ni intrigue, ni
» dénouement ; mais Moliere ne s'écarte
» jamais de l'objet que doit avoir un
» Auteur Comique, quelque genre qu'il
» mette ſur la Scene. Il ſçut, par le ta-
» bleau de ce qui ſe paſſa dans les cercles
» de Paris, tandis que l'Ecole des Fem-
» mes en faiſoit l'entretien, tracer une
» image fidelle d'une des parties de la vie
» civile, en copiant le langage, & le ca-
» ractere des converſations ordinaires des
» perſonnes du monde. Par le choix des
» perſonnages ridicules qu'il introduiſit,
» il paroît n'avoir pas eu moins en vue de
» faire la ſatyre de ſes Cenſeurs, que l'a-
» pologie de ſa Piéce ; ſéduit peut-être
» par le penchant de la malignité humai-
» ne, qui croit ne pouvoir mieux ſe dé-
» fendre qu'en attaquant. » (*a*)

(*a*) M. de Viſé dans ſes *Nouvelles Nouvelles*, Tome III. pages 236. & 237. avance un fait au ſujet de cette Comédie, qui tout faux qu'il eſt, mérite d'être placé ici, pour faire connoître l'envie & la jalouſie de cet Auteur contre Moliere.

« Nous verrons dans peu, continua Clorante, une » Piéce de lui (Moliere) intitulée : *La Critique de l'E-* » *cole des Femmes*, où il dit toutes les fautes que l'on » reprend dans ſa Piéce, & les excuſe en même-temps : » elle n'eſt pas de lui, répartit Straton, elle eſt de » l'Abbé du Buiſſon, qui eſt un des plus galans hommes

1663.

ZELINDE,

O U

LA VE'RITABLE CRITIQUE DE L'ÉCOLE DES FEMMES,

ET LA CRITIQUE DE LA CRITIQUE,

Comédie en proſe, en un Acte, de M. de VISÉ. *

* On trouvera la vie de M. de Viſé après l'article de Délie, Paſtorale, ſous l'année 1667.

IL eſt aiſé de juger par la façon dont Moliere fit la Critique de ſon École des Femmes, que ſes Cenſeurs ne furent pas contens. M. de Viſé, qui, comme on l'a déja vu, s'étoit déclaré contre Moliere, crût devoir ſe ſignaler d'une maniere plus marquée, en faiſant une Comédie qui embraſsât la Critique de l'Ecole des Femmes, & celle de la Critique de cette Piéce, faite par Moliere lui-

» de ce ſiécle. J'avoue, lui répartit Clorante, que cet » illuſtre Abbé en a fait une, & que l'ayant porté à » l'Auteur, dont nous parlons, il trouva des raiſons » pour ne la point jouer, encore qu'il avouât qu'elle fut » bonne; cependant, comme ſon eſprit conſiſte princi- » palement à ſe ſçavoir bien ſervir de l'occaſion, & que » cette idée lui a plu, il a fait une Piéce ſur le même » ſujet, croyant qu'il étoit ſeul capable de lui donner » des louanges. »

même. Voilà ce qui donne un titre ſi compoſé à la Piéce, dont nous allons parler, & qui ne paroît pas avoir été repréſentée. 1663.

La Scene ſe paſſe rue Saint Denis dans la chambre d'un Marchand de dentelles. Oriane, à l'inſçu de ſon pere, ſe rend chez un Marchand de dentelles, ſous prétexte d'acheter quelque Marchandiſe : mais en effet, pour y voir Mélante, qu'elle aime, & qui doit ſe trouver chez ce Marchand. Oriane engage le Marchand à lui dire ſon avis ſur la Comédie de l'Ecole des Femmes, & le Marchand décide qu'elle eſt fort mauvaiſe : ſurvient d'autres perſonnes, & enfin Zélinde, qu'on annonce comme un bel eſprit ; celle ci releve avec aigreur le vers,

Et femme qui compoſe en ſçait plus qu'il ne faut.

« Quoi (continue Zélinde) blâmer le » ſexe & l'eſprit tout enſemble ; ſans » doute qu'il veut que nous ſoyons auſſi » ſtupides, & auſſi ignorantes que ſon » Agnès, mais il ne prend pas garde que » l'ignorance & la ſtupidité font faire » des choſes à de ſemblables bêtes, dont » il n'y a que les perſonnes d'eſprit qui » ſe puiſſent défendre.... Je ferai voir » que ſon Ecole des Femmes eſt la plus

1663. » méchante Piéce qui ait jamais été faite, » & que ſans ce *le*, cet impertinent *le*, » qu'il a pris dans une chanſon ; l'on n'au- » roit jamais parlé de cette Comédie, » &c. » Le ſurplus de la critique de Zélinde & des autres, ne dépare pas ce que nous venons de rapporter. Arrive Mélante, qui eſt l'homme raiſonnable de la Piéce ; & voici ce qu'il dit de Moliere.

MÉLANTE.

Quoique ce Peintre ſe vante de travailler d'après nature, ce n'eſt toutesfois qu'un fort mauvais copiſte ; les portraits qu'il fait ne ſont pas ſi reſſemblans que le vulgaire ſe le perſuade, & quoiqu'on publie qu'il dépeint bien les gens de qualité, je n'ai encore rien vû dans ſes Peintures qui leur reſſemble. Il nous habille autrement que nous ne ſommes, & s'il nous fait dire un mot, il nous le fait répéter cinquante fois ; & en ajoutant ainſi à nos habits, & à nos actions, il nous veut faire paſſer pour ce que nous ne ſommes pas. C'eſt ce qu'Elomire (Anagrame du nom de Moliere) fait dans ſes tableaux de la Cour, & c'eſt par-là où il prétend tourner en ridicule des perſonnes, dont l'ajuſtement répond à l'eſprit ; qui ne font rien que la bienſéance n'autoriſe, & qui n'ont rien que de recommandable : c'eſt pourquoi ce Peintre doit prendre garde, qu'après avoir voulu jouer les autres, il ne ſe trouve quelqu'un, qui le joue lui-même.

Enfin la Compagnie ſort ; il ne reſte plus qu'Oriane avec ſa Suivante & Mélante. Ce dernier s'excuſe à Oriane de ſon

ſon retardement ſur la maladie de ſon oncle, qui eſt à l'extrémité ; dans le moment ſurvient Cléarque, pere d'Oriane. 1663.

CLE'ARQUE *à Oriane.* SCENE XII.

Quoi perfide, eſt-ce ici que demeure votre couſin Orphiſe ? & vous, Monſieur. ....

CLE'ON, *Laquais de Mélante*

Monſieur, votre oncle vient de mourir.

ME'LANTE.

Eſt-il poſſible ?

CLE'ARQUE.

Qu'entens-je !

ORIANE.

Ah ! mon pere, ne vous emportez pas contre Mélante, après la perte qu'il vient de faire, & s'il eſt encore dans la réſolution de m'épouſer, conſentez plûtôt à mon mariage.

CLE'ARQUE.

Puiſque ſon mérite eſt ſoutenu du bien de ſon oncle, je n'ai plus ſujet de m'y oppoſer, & s'il y conſent, j'en ſuis d'accord.

ME'LANTE.

J'ai trop d'amour pour la belle Oriane, pour n'y pas conſentir.

Dans un Volume que M. de Viſé fit paroître en 1664. intitulé, *Les diverſités galantes*, à l'article de la *Lettre ſur les affaires du Théatre* : cet Auteur renouvella ſa Critique contre l'Ecole des Femmes, & voulut en attribuer toute la

réuſſite au jeu des Acteurs : le paſſage
1663. mérite d'être placé ici, attendu qu'il y eſt auſſi parlé de la Comédie de Zelinde.

« Une Piéce ſérieuſe réuſſit pour ſon » mérite, & ſa bonté ſeule nous oblige à » lui rendre juſtice, mais l'on va ſou- » vent voir en foule une Piéce comi- » que, encore qu'on la trouve méchan- » te; & l'on va plûtôt aux Ouvrages qui » ſont de la nature de ceux d'*Elomire*, » pour les gens que l'on croit y voir » jouer que pour la judicieuſe conduite » de la Piéce ; car on ſçait bien qu'il ne » s'en pique pas..... Les poſtures con- » tribuent à la réuſſite de ces ſortes de » Piéces, & elles doivent ordinairement » tout leur ſuccès aux grimaces d'un Ac- » teur.

» Nous en avons un éxemple dans » l'Ecole des Femmes, où les grimaces » d'Arnolphe, le viſage d'Alain, & la ju- » dicieuſe Scene du Notaire, ont fait » rire bien des gens ; & ſur le récit que » l'on en a fait, tout Paris a voulu voir » cette Comédie, mais *Elomire* ne doit » pas pour cela publier que tout Paris » a regardé l'Ecole des Femmes, com- » me un chef-d'œuvre, puiſque hors » ſes amis, qui voyent ſes Ouvrages » avec d'autres yeux, que les autres, » tout le monde en a d'abord reconnu

» les défauts. Ceux qui en virent la pre-
» miere repréſentation, ſe ſouviennent 1663.
» bien qu'elle fut généralement condam-
» née, & quoique le mal que l'on dit
» d'un Ouvrage vienne rarement aux
» oreilles d'un Auteur ; Elomire en a
» depuis oui compter les défauts à tant
» de monde, qu'il a cru en devoir faire
» lui-même une Critique, pour empêcher
» les autres d'y travailler : ce qui fut
» cauſe que je fis enſuite ma *Zélinde*,
» voyant qu'il avoit agi en pere, & qu'il
» avoit eu trop d'indulgence pour ſes
» enfans.

LE PORTRAIT DU PEINTRE,

OU

LA CONTRE-CRITIQUE DE L'ÉCOLE DES FEMMES,

Comédie en vers, en un Acte, de M. BOURSAULT,

Repréſentée ſur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

ON prétend que Bourſault crut ſe reconnoître dans le portrait de Lifidas, de la Critique de l'Ecole des Fem-

mes, & que pour s'en venger, il com-
1663. poſa cette Comédie, quoi qu'il en ſoit elle eſt un peu plus modérée que celle de Zelinde, & les perſonnalités contre Moliere y ſont épargnées. « Mais il alla » trop loin, en ſuppoſant une clef con- » nue de l'Ecole des Femmes, qui indi- » quoit les originaux copiés d'après na- » ture. * » A l'imitation de la Critique de l'Ecole des Femmes de Moliere, Bourſault n'a mis aucune intrigue dans ſa Piéce; c'eſt purement une converſation entre différentes perſonnes, & cette converſation raſſemble toutes les Critiques que les ennemis de Moliere faiſoient courir dans le monde contre ſa Comédie de l'Ecole des Femmes. M. Liſidor, Auteur, feint de vouloir défendre la Piéce de Moliere, & voici quelques traits de cette défenſe qui feront connoître le foible talent de Bourſault pour l'ironie.

* Mémoires ſur la vie & les Ouvrages de Moliere.

LISIDOR.

Jamais Scene plaiſante eut-elle tant d'appas ?
Que la Scene d'Arnolphe, à qui l'on n'ouvre pas ?

N'a-t-on pour Alain une eſtime ſecrette,
Quand pour ouvrir la porte, il appelle Georgette,

. . . . . .

1663.

. . . . . Enſuite, eſt-il rien qui ne plaiſe,
Dans ce que dit Arnolphe, & la fille Niaiſe?
Rien de plus innocent ſe peut-il faire voir?
Il arrive des champs, & deſire ſçavoir,
Si durant ſon abſence elle s'eſt bien portée;
Hors les puces la nuit qui m'ont inquiétée,
Répond Agnès. Voyez quelle adreſſe a l'Auteur,
Comme il ſçait finement réveiller l'Auditeur.
De peur que le ſommeil ne ſe rendit le maître,
Jamais plus à propos, vit-on puces paroître?
D'aucun trait plus galant ſe peut-on ſouvenir?
Et ne dormoit-on pas, s'il n'en eut fait venir, &c.

. . . . . .

DORANTE, *Marquis ridicule.*

Je ſoutiens, ſans l'aimer, quoique l'envie oppoſe,
Que ſa Piéce *Tragique* eſt une belle choſe.

La Compagnie ſe récrie ſur le titre de Tragédie que Dorante donne à l'École des Femmes.

DORANTE.

Mais je ſçais le Théatre, & j'en lis la pratique;
Quand la Scene eſt ſanglante, une Piéce eſt tragique.
Dans celle que je dis *le petit chat eſt mort*.

. . . . . .

1663.

DAMIS.

Quoi le trépas d'un chat enſanglante la Scene ?

AMARANTE.

Dans une Tragédie un Prince meurt, un Roy.

DORANTE.

* Vers de l'Ecole des Femmes.

* *Nous ſommes tous mortels, & chacun eſt pour ſoy.*

Et je tiens qu'une Piéce eſt également bonne, Quand un Matou trépaſſe, ou quelque autre perſonne.

Cette Piéce piqua Moliere aſſez fortement pour ne pas ménager Bourſault; & dans l'Impromptu de Verſailles, il nomma cet Auteur & le traita mal du côté des talens, nous allons rapporter ce paſſage après avoir dit comment il eſt amené.

On ſçait que le ſujet de l'Impromptu de Verſailles, n'eſt qu'une feinte répétition du commencement d'une Piéce, où Moliere fait paroître différentes perſonnes qui Critiquent ſes Ouvrages. Mademoiſelle de Brie, Comédienne, qui répéte le rôle d'une ſage coquette dit:

Vous voulez bien, Meſdames, que nous vous donnions en paſſant la plus agréable nouvelle du monde. Voilà M. Liſidas qui vient de nous avertir qu'on a fait une Piéce contre

Moliere, que les grands Comédiens vont jouer. 1663.

MOLIERE, *Marquis ridicule.*

Il eſt vrai, on me la voulu lire, c'eſt un nommé bre, bron, Broſaut qui la faite.

DU CROISI, *Poëte.*

Mr Elle eſt affichée ſous le nom de Bourſault, mais à vous dire le ſecret, bien des gens ont mis la main à cet Ouvrage, & l'on en doit concevoir une aſſez haute attente. Comme tous les Auteurs & tous les Comédiens regardent Moliere comme leur plus grand ennemi, nous nous ſommes tous unis pour le déſervir. Chacun de nous à donné un coup de pinceau à ſon portrait; mais nous nous ſommes bien gardés d'y mettre nos noms, il lui auroit été trop glorieux de ſuccomber aux yeux du monde, ſous les efforts de tout le Parnaſſe, & pour rendre ſa défaite plus ignominieuſe, nous avons voulu choiſir tout exprès un Auteur ſans réputation.

. . . . . .

Mademoiſelle de Brie feint d'interrompre ſon rôle, pour dire à Moliere.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Ma foi j'aurois joué ce petit Monſieur l'Auteur, qui ſe mêle d'écrire contre des gens qui ne ſongent pas à lui.

MOLIERE.

Vous êtes folle? le beau ſujet à divertir la Cour, que M. Bourſault. Je voudrois bien ſçavoir de quelle façon on poutroit l'ajuſter pour le rendre plaiſant; & ſi quand on le berneroit ſur le Théatre, il ſeroit aſſez heureux pour faire rire le monde: ce lui ſeroit trop d'honneur que d'être joué devant une auguſte aſſem-

blée, il ne demanderoit pas mieux ; & il m'at-
1663. taque de gayeté de cœur, pour ſe faire connoître de quelque façon que ce ſoit. C'eſt un homme qui n'a rien à perdre, & les Comédiens ne me l'ont déchaîné, que pour m'engager à une ſotte guerre, & me détourner, par cet artifice, des autres Ouvrages que j'ai à faire. Mais enfin, j'en ferai ma déclaration publiquement ; je ne prétens faire aucune réponſe à toutes leurs Critiques & leurs Contre-Critiques ; qu'ils diſent tous les maux du monde de mes Piéces, j'en ſuis d'accord ; je leur abandonne de bon cœur mes Ouvrages, ma figure, mes paroles, mon ton de voix, & ma façon de réciter, pour en faire & dire tout ce qui leur plaira, s'ils en peuvent tirer quelque avantage. Mais en leur abandonnant tout cela, ils me doivent faire la grace de me laiſſer le reſte, & de ne point toucher à des matieres de la nature de celles, ſur leſquelles on m'a dit qu'ils m'attaquoient dans leur Comédie. C'eſt de quoi je prierai civilement cet honnête Monſieur, qui ſe mêle d'écrire pour eux : & voilà toute la réponſe qu'ils auront de moi.

L'Impromptu de Verſailles fut joué à la Cour & à Paris, avant que Bourſault eut fait imprimer ſa Piéce, qui ne fut achevée que le dix-ſept Novembre 1663. On peut croire que cet Auteur ſentit vivément ce que Moliere avoit dit de lui ; auſſi dans l'avertiſſement qui précéde ſa Comédie, il exprime amerement ſon chagrin. Il faut le laiſſer parler.

« Je ne me ſerois jamais aviſé, mon » cher Lecteur, de vouloir t'ennuyer par

» une eſpéce de Préface, ſi je n'étois
» obligé d'en faire le ſacrifice à la gloire 1663.
» outragée des plus honnêtes gens de no-
» tre ſiécle. Si l'on s'étoit contenté de
» me ravir l'avantage d'avoir attaqué
» Moliere, & de l'avoir réduit à la hon-
» teuſe néceſſité de recourir aux invec-
» tives pour repouſſer la ſatire ſpirituelle,
» qui a mis en plein jour les défauts du
» plus conſidérable de ſes Ouvrages ;
» j'euſſe laiſſé la liberté du doute à tous
» ceux à qui l'on a voulu perſuader que
» je n'étois pas l'Auteur de la moindre
» choſe que je ſois capable de produire ;
» mais il n'eſt pas juſte que je me laiſſe
» dépouiller d'un bien qui ne peut en-
» richir perſonne, & je ſuis contraint
» de défendre tout le Parnaſſe contre
» l'injurieuſe charité qu'on lui a voulu
» prêter. Les grands hommes n'ont point
» d'occupations ſi baſſes, ils ne travail-
» lent qu'alors qu'il y a de la gloire à
» acquérir ; & c'eſt dire aſſez clairement
» que Moliere n'a rien à craindre d'eux.
» Pour moi je ſuis redevable à l'outrage
» qu'il m'a voulu faire ; croire ma Piéce
» digne de ceux qui ſont accuſés d'y
» avoir mis la main, c'eſt demeurer d'ac-
» cord de ſon mérite, & toutes les in-
» jures qu'on me dit dans le galimathias
» que Moliere appelle *Impromptu*, ne

1663. » peuvent détruire la bonne opinion » qu'il a fait concevoir de mon Ou- » vrage. »

Bourſault s'en tint à cette petite réponſe, & ſans doute il prit le parti du ſilence, parce qu'il ſentit qu'il avoit le premier tort, en attaquant Moliere qui ne lui avoit rien dit; & de plus, il jugea ſagement qu'il avoit affaire à un homme qui le meneroit loin. Ainſi ſe termina le différend de Bourſault avec Moliere.

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES,

Comédie en proſe, en un Acte, de M. MOLIERE,

Repréſentée à Verſailles le 14. Octobre 1663. & à Paris ſur le Théatre du Palais Royal, le 4. Novembre de la même année.

Mémoire ſur la vie & les Ouvrages de Moliere.

« MOliere, pénétré des bontés du » Roy, dont il venoit d'éprouver » de nouvelles marques, (*a*) crut devoir » en ſa préſence, & aux yeux de toute

(*a*) « Il fut compris dans l'état des gens de lettre » qui eurent part aux libéralités du Roy en 1663. par les » ſoins de M. Colbert. On trouvera à la fin du Tome » VI. édition de 1739. *in*-12. le remerciement que » Moliere fit au Roy à ce ſujet. *Mémoires ſur la vie & les Ouvrages de Moliere.* »

» la Cour, dérruire un ſoupçon, dont
» les impreſſions lui pouvoient être dé- 1663.
» ſavantageuſes, & fit paroître *l'Im-*
» *promptu de Verſailles.* Bourſault n'y
» eſt pas épargné, il y eſt nommé avec
» le dernier mépris, mais ce mépris ne
» tombe que ſur l'eſprit, & ſur les ta-
» lens : il avoit attaqué Moliere par un
» endroit plus ſenſible.

» Ce qui regarde *dans l'Impromptu*
» *de Verſailles* les Comédiens de l'Hôtel
» de Bourgogne, peut avoir été dicté
» par l'eſprit de vengeance ; mais du
» moins le bon goût l'a-t-il réglé, &
» l'utilité publique en pouvoit être l'ob-
» jet, puiſque dans l'imitation chargée
» du jeu de ces Acteurs, on découvroit
» le ton faux & outré de leur déclama-
» tion chantante. »

L'IMPROMPTU DE L'HÔTEL DE CONDÉ,

Comédie en un Acte, en vers, de M. DE MONTFLEURY,

Repréſentée ſur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

LEs railleries piquantes de Moliere ſur le jeu, peut-être un peu chargé de quelques Comédiens de l'Hôtel de

1663. Bourgogne, ne reſterent pas ſans replique. Montfleury ſe crut obligé de venger ſon pere & les autres Comédiens, critiqués dans l'Impromptu de Verſailles. Voilà ce qui donna lieu à la petite Comédie de l'Impromptu de l'Hôtel de Condé. La Scene ſe paſſe au Palais dans la Sale Marchande. Le Marquis, la Marquiſe, Alcidon, Alis, marchande de Livres, Beauchâteau & de Villiers, Comédiens, compoſent les Acteurs de cette Piéce, qui n'eſt encore qu'une converſation entre les perſonnages que nous venons de nommer; le Marquis ſe déclare amateur des talens de Moliere.

SCENE IV.

ALCIDON.

Te voilà donc Marquis, protecteur de Moliere?

LE MARQUIS.

Oui, morbleu, je le ſuis, protecteur déclaré,
Dis ce que tu voudras, il fait fort à mon gré.

ALCIDON.

L'on pourroit faire mieux.

LE MARQUIS.

Cet homme eſt admirable,
Et dans tout ce qu'il fait il eſt inimitable.

ALCIDON.

Il eſt vrai qu'il récite avecque beaucoup d'art,
Témoin dedans Pompée alors qu'il fait Céſar,

* Madame, avez-vous vû dans ces tapiſſeries
Ces Héros de romans ?

1663.

* *A la Marquiſe.*

LA MARQUISE.

Oui.

LE MARQUIS.

Belles railleries.

ALCIDON.

Il eſt fait tout de même ; il vient le nez au vent,
Les piés en parentèſe, & l'épaule en avant,
Sa perruque qui ſuit le côté qu'il avance,
Plus pleine de laurier qu'un jambon de Mayence ;
Les mains ſur les côtés, d'un air peu négligé,
La tête ſur le dos, comme un mulet chargé,
Les yeux fort égarés, puis débitant ſes rôles,
D'un hoquet éternel, ſépare ſes paroles,
Et lorſque l'on lui dit ; *& commandez ici*,

Il répond.

Connoiſſez-vous Céſar de lui parler ainſi ?
Que m'offroit de pis la fortune ennemie,
A moi qui tiens le ſceptre égal à l'infamie.

LE MARQUIS.

Non pour le ſérieux, c'eſt un méchant Acteur,
J'en demeure d'accord, mais il eſt bon Farceur,
. . . . . .
Il contrefait, morbleu, ceux de l'Hôtel.

1663.

ALCIDON.

Ecoute,
S'il contrefait ſi bien leurs tons & leurs détours,
Il devroit par ma foi, les imiter toujours,
Ce ſeroit pour Moliere une aſſez bonne affaire,
S'il quittoit ſon récit pour les bien contrefaire,
Car l'on voit à l'Hôtel des Acteurs merveilleux.

LE MARQUIS.

Moliere, Dieu me damne, en ſçait vingt fois plus qu'eux.
Ces Acteurs dans les vers que l'on leur donne à dire,
Ignorent les endroits qui pourroient faire rire,
Ils ont beau faire effort, ils les cherchent en vain,
Mais Moliere les trouve: & c'eſt le fin du fin.
Car quand il contrefait de Villiers dans Œdipe,
Beauchâteau dans le Cid, ſa femme qu'il conſtipe,
Et que dans Nicoméde il fait voir Montfleury,
L'on rit dans les endroits, où l'on n'a jamais ri;
Et dedans cet endroit, où ſa main les aſſemble,
Il fait plus rire ſeul que tous ces quatre enſemble.

ALCIDON. 1663.

C'eſt de lui que l'on rit, Marquis, ce n'eſt pas d'eux ;

. . . . . .

Mais dans cet *Impromptu* que tu fais ſi plaiſant,
S'il eſt, comme tu dis, ſi fort divertiſſant,
Pourquoi rit-on ſi peu ?

LE MARQUIS.

Pourquoi ? c'eſt qu'on admire :
Crois-tu s'il eut voulu, qu'il n'eut pas bien fais rire ?
Quoi ne pouvoit-il pas ayant le même corps,
En faire encore agir les burleſques reſſorts ?
Et n'a-t-il pas en lui cet homme inimitable ?
De ſes contorſions la ſource inépuiſable ?
Madame, donnez-nous un peu ſon *Impromptu.*

ALIS.

Son *Impromptu*, Monſieur ?

LE MARQUIS.

Comment ?

ALCIDON.

Te mocques-tu ?
Il n'eſt pas imprimé.

LE MARQUIS.

Cette Piéce eſt fort bonne,
Moliere eſt mon ami je veux qu'il vous la donne,
Pour de l'argent, s'entend.

1663.

ALIS.

Quoi, ce que tant de gens....

LE MARQUIS.

Non, non, c'eſt l'*Impromptu*.....

ALIS.

L'Impromptu de trois ans;

LE MARQUIS.

De trois ans?

ALIS.

Oui, Monſieur,

LE MARQUIS.

De trois ans! comment diables!

ALIS.

Il a joué cela vingt fois au bout des tables,
Et l'on ſçait dans Paris, que faute d'un bon mot,
De cela chez les Grands, il payoit ſon écot

LE MARQUIS.

Ouï des Comédiens, j'en ai ſçû quelque choſe,
Mais le reſte....

ALIS.

Le reſte eſt une farce en proſe,
Auſſi vieille qu'Hérode.

1663.

RÉPONSE A L'IMPROMPTU DE VERSAILLES, *OU* LA VENGEANCE DES MARQUIS,

Comédie en un Acte, en proſe, de M. de VILLIERS,

Repréſentée ſur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

QUelque foible que ſoit l'Impromptu de l'Hôtel de Condé, on le trouvera cependant un chef-d'œuvre, ſi on le compare à *la Vengeance des Marquis* de Villiers, dont la Piéce ne fait que répéter groſſierement ce que Montfleury a mis dans ſa petite Comédie. Ce qu'on trouve de plus dans celle-ci, c'eſt beaucoup de perſonnalités outrageantes contre Moliere. Voici un fait que de Villiers avance au ſujet de la Comédie du Prince Jaloux.

ORPHISE.

Il eſt ſi grand Comédien (Moliere) qu'il a été contraint de donner le rôle du Prince Jaloux à un autre; parce que l'on ne le pouvoit ſouffrir dans cette Comédie, qu'il devoit mieux

1663. jouer que toutes les autres à cauſe qu'il en eſt l'Auteur.

ARISTE.

Cette Comédie nous apprend que Moliere jouoit le rôle de Maſcarille, avec un maſque.

Il contrefait d'abord ſes Marquis, avec le maſque de Maſcarille, il n'oſoit le jouer autrement; mais à la fin il nous a fait voir qu'il avoit le viſage aſſez plaiſant, pour repréſenter ſans maſque un perſonnage ridicule.

Il nous paroît inutile de dire que cet Ouvrage eſt plus un dialogue qu'une Comédie.

LA DAME D'INTRIGUE, *OU* LE RICHE VILAIN, (*a*)

Comédie en vers, en trois Actes, par M. CHAPPUZEAU,

Repréſentée ſur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

GEronte, riche Bourgeois, amoureux d'Iſabelle, fille de Criſpin, ſe flatte que ce bon homme avare, & pau-

(*a*) Si l'Auteur des Recherches ſur les Théatres de France s'étoit donné la peine d'examiner un peu les Piéces dont il rapporte les titres, il auroit reconnu que l'AVARE DUPPÉ *ou* l'HOMME DE PAILLE, imprimé ſans nom d'Auteur, & que par une fauſſe conjecture, il a attribué à Dorimond, eſt la même que *la Dame d'Intrigue* ou *le Riche vilain* de Chappuzeau, à la ré-

vre, conſentira ſans peine à lui donner ſa fille, lorſqu'il ſçaura qu'il la prend ſans dot, & promet d'aſſiſter ſon beau-pere futur, dans ſes beſoins. Licaſte, neveu & rival de Géronte, a l'avantage d'être aimée de la belle, & croit parvenir à ſes fins par l'adreſſe de Philippin ſon valet, & de Rufine, que l'on qualifie Dame d'Intrigue. Cette derniere, pour avoir entrée dans la maiſon de Criſpin, dont elle a fait connoiſſance à Rouen, où il étoit allé recueillir la ſucceſſion d'un Juif de ſes parens, feint d'être maltraitée par Lycaſte, qui ſe diſant ſon mari, la pourſuit l'épée à la main. Philippin, de concert avec eux, veut em- 1663.

ſerve du titre qui eſt changé, & d'un petit avertiſſement que l'on a oublié dans la derniere édition. Comme cet avertiſſement eſt très-court, & ſert à l'Hiſtorique de la Piéce, nous avons cru devoir le joindre.

« Je ne me puis vanter d'avoir rien contribué à ce Poëme, que le tour des vers & la diſpoſition des Scenes ; ce qu'il y a de fin & d'agréable eſt dû en partie à Juvenal, & en partie à un Auteur Eſpagnol, que j'ai habillé à notre mode. Tout ce qui ſe dit du mariage, eſt de l'invention du premier ; comme la Dame d'Intrigue, & l'Homme de Paille ſont de l'autre. Plaute m'a auſſi très-aidé dans le portrait que je fais d'un Riche Vilain. Et quoique je découvre ingénuement mes larcins, ſi j'ai ſçû bien coudre toutes ces Piéces, & leur donner le bon air, pourquoi m'en voudroit-on plus mal, qu'à tant d'autres du métier, qui ont volé ſans le dire. »

De ſemblables larcins chacun n'eſt pas capable,
Si l'on plaît, c'eſt aſſez, & l'on n'eſt plus coupable.

1663. pêcher cette violence, & appelle du ſecours. La Fleur, Jardinier de Criſpin, & Liſette, femme du Jardinier, ouvrent la porte ; Rufine les prie d'avoir compaſſion d'elle ; & de lui accorder une retraite. Ses préſens, plûtôt que ſes prieres lui font obtenir cette grace. Criſpin, de retour chez lui, la reconnoît, lui fait des carreſſes, & dans ſon tranſport, commande un grand ſouper. Pendant que Criſpin eſt avec Rufine, Philippin poſe contre la muraille de ſa maiſon une figure d'homme de paille, qu'il a ajuſtée avec un méchant chapeau, & un manteau, enſuite frappe à coups redoublés à la porte, ayant attention de ſe cacher toutes les fois que Criſpin paroît. Ce Vieillard, impatienté d'entendre à chaque inſtant heurter avec cette violence, & à une heure ſi incommode, ſe léve enfin en chemiſe, apperçoit cette figure, & perſuadé que c'eſt un voleur, il prend un fuſil, & tire deſſus. On accourt auſſitôt à ce bruit. La Fleur & ſa femme croyent que leur Maître vient de faire un meurtre ; & le pauvre Criſpin n'en eſt lui-même que trop perſuadé, & veut ſe ſauver ; Rufine & Philippin, profitans de ce déſordre, emportent un ballot & un coffre, qui contiennent toutes les richeſſes de cet avare, &

Lycaſte emmene Iſabelle. Tout s'accommode au dénouement. On rend le coffre à Criſpin, & il conſent que le ballot ſerve à payer la dot de ſa fille, & à récompenſer les peines de Rufine, & de Philippin. 1663.

L'Intrigue de cette Comédie, eſt, comme on le peut voir, foible, mal conduite, & bleſſe les mœurs. Elle a cependant quelque mérite par les détails. Le troiſiéme Acte eſt une vraie Farce; ce Fantôme de paille étoit propre à faire rire le bas peuple; mais le ſecond Acte mérite plus l'attention des perſonnes de goût, il commence par la diſpute de Criſpin, avec deux Crocheteurs, qui ſe débattent à qui porter a ſon ballot. Le ſoupçonneux Vieillard les congédie l'un & l'autre. Il bruſque enſuite Géronte, qui vient lui demander ſa fille en mariage. L'avarice, la méfiance lui font encore rebuter très-impoliment les offres de Lycaſte.

LYCASTE *ſe met en devoir de tirer Criſpin de deſſus ſon ballot, & l'autre le repouſſe.* ACTE II. SCENE V.

Non, non, laiſſez-moi faire, & ſans cérémonie,
On fait tout au beſoin.

CRISPIN.

Doucement, je vous prie,

1663.

LYCASTE.

Souffrez donc ce Valet.

CRISPIN *à part.*

Je vois trop leur complot.

LYCASTE.

Approche, Philippin, & charge ce ballot.

PHILIPPIN.

Ç'à, çà.

CRISPIN.

Vous n'êtes pas aſſez fort ce me ſemble,
Car ce balot & moi, ſommes liés enſemble.
On ne peut charger l'un, ſans charger l'autre auſſi;
D'ailleurs, je vous l'ai dit, je veux dormir ici.

LYCASTE.

Non, non, il dit celà pour épargner nos peines.

CRISPIN *bas.*

Dieu merci, je me trouve entre-deux tire-laines,
Le Maître & le Valet tous deux ſont des Filoux.

PHILIPPIN.

Monſieur, ſans compliment, dépêchons; levez-vous.

CRISPIN.

Ne m'approchez pas tant, vos ſoins ſont inutiles,
Monſieur, votre valet a les mains trop ſubtiles.

1663.

LYCASTE.

Ha ! vous lui faites tort.

CRISPIN *à Philippin.*

Ç'à, montre-moi la main.

PHILIPPIN.

Tenez.

CRISPIN.

L'autre ?

PHILIPPIN.

Tenez, voyez juſqu'à demain.

CRISPIN.

L'autre ?

PHILIPPIN.

Allez-la chercher, en ai-je une douzaine ?
Et portai-je un minois à faire une fredaine ?

CRISPIN.

Tout ſe peut, & ſouvent, tel maître, tel valet.

LYCASTE.

Enlevons-les enſemble, & malgré qu'il en ait.
Il ne faut pas ici laiſſer ſeul ce pauvre homme.

Ils l'enlevent de terre avec le ballot, chacun de ſon côté.

CRISPIN.

Meſſieurs, que faites-vous ? au voleur, on m'aſſomme,
Au ſecours, je ſuis mort, &c.

1663.

PHILIPPIN *à Lycaſte.*

Monſieur, retirons-nous, de peur qu'on ne nous ſerre :
Des Sergens affamés ne demandent pas mieux,
Et nous feroient paſſer pour des ſéditieux.

LYCASTE.

Tu dis vrai, Philippin, laiſſons-là ce fantaſque.

TRASIBULE,

TRAGI-COMÉDIE

DE M. MONTFLEURY,

Repréſentée ſur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

LE genre tragique n'étoit point celui de Montfleury : le choix du ſujet de cette Tragi-Comédie le prouve d'une façon bien marquée. Dioméde a fait mourir le Roy de Syracuſe pour s'emparer de ſon trône. Traſibule, fils de cet infortuné Roy, n'a ſauvé ſes jours de la cruauté de Dioméde, qu'en feignant d'être inſenſé. Voilà ce qui s'eſt paſſé avant que la Scene ouvre. Traſibule, aidé de quelques fidéles amis de ſon pere, forme une conjuration contre l'uſurpateur de ſon Royaume, mais pour parvenir

à

à ſon deſſein, il eſt toujours obligé de paroître dans une aliénation d'eſprit qui va juſques à la folie, & cette folie continue durant toute la Piéce. Il le faut avouer, un pareil perſonnage n'étoit guére de miſe ſur le Théatre François, ſur-tout depuis les belles Piéces de Pierre Corneille, & ſans beaucoup riſquer, on peut croire que cette Tragi Comédie n'y ſubſiſta pas longtemps. 1663.

LES CADENATS, OU LE JALOUX ENDORMI,

Comédie en un Acte & en vers, de M. BOURSAULT.

SPadarille, Gouverneur de Toulon, a épouſé une jeune perſonne nommée Olimpie, dont il eſt fort jaloux, & qu'il enferme avec ſoin dans ſon appartement ſous ſix Cadenats. Cléandre, amant aimé d'Olimpie, trouve le moyen de faire une ouverture à la ruelle du lit d'Olimpie, & de la faire ſortir. Spadadarille qui reconnoît dans cette prétendue inconnue tous les traits de ſa femme, court l'appeller. Olimpie rentre &

1663. reparoît auſſitôt devant Spadarille. Ce Jaloux admire la reſſemblance, & laiſſe paſſer ſa femme, qui ſe ſauve avec ſon Amant. Cette Comédie eſt du plus bas comique, & digne par le ſujet, & le dialogue, de paſſer aux Acteurs du Préau de la Foire.

1664.

LA BRADAMANTE RIDICULE,

Comédie non imprimée, d'un Auteur Anonyme,

Repréſentée pour la premiere fois ſur le Théatre du Palais Royal, le Vendredi 12. Janvier: (cinq repréſentations.) *Regiſtre de Moliere.*

L'Auteur de la Bibliothéque des Théatres, attribue cette Comédie à M. le Duc de Saint Aignan, (Premier Gentilhomme de la Chambre du Roy, mort à l'âge de quatre-vingt ans, le 16. Juin 1687.) & ajoute, *repréſentée à Guenegaud en préſence de la Cour.* Nous avons tout lieu de préſumer que M. le Duc de Saint Aignan n'a point compoſée cette Comédie. L'Abbé de Marolles, dans ſon dénombrement des Auteurs, p. 435. dit en parlant de ce Seigneur: « Il a fait auſſi « une Piéce de Théatre qui porte le nom

» de *Bradamante*, où il peint admirable-
» ment la valeur guerriere de cette belle 1664.
» perſonne, à qui rien ne peut réſiſter. (*a*) »
Par ce paſſage de l'Abbé de Marolles, on voit aiſément que la Bradamante de M. le Duc de Saint Aignan, n'eſt point une Piéce comique. A l'égard du ſecond fait avancé par le même Auteur de la Bibliothéque des Théatres, que, *la Bradamante ridicule fut repréſentée à l'Hôtel de Guenegaud*; il eſt abſolument faux par la date que nous citons; le Théatre de Guenegaud n'ouvrit que le Dimanche neuf Juillet 1673. De plus, en ajoutant, en préſence de toute la Cour, cela ſuppoſe que cette repréſentation fut honorée de la préſence du Roy, & jamais le Roy n'a été au Théatre de Guenegaud. Voilà un des articles le plus éxact de la Bibliothéque des Théatres: qu'on juge par cet échantillon du reſte de l'Ouvrage.

(*a*) M. l'Abbé d'Olivet dans ſon ſecond Volume de l'Hiſtoire de l'Académie Françoiſe, p. 239. à la notte, édition de 1743. *in*-12. dit, « L'Abbé de Marolles dans » ſon dénombrement d'Auteurs, fait mention de *Bra-* » *damante*, Piéce de Théatre, qu'il attribue à M. le Duc » de Saint Aignan; il y a en effet une Tragi-Comédie » ſous ce titre, (imprimée ſans nom d'Auteur en 1637.) Cette Tragi-Comédie, pour être imprimée ſans nom d'Auteur, n'en appartient pas plus à M. le Duc de Saint Aignan, puiſqu'elle eſt très-ſurement de feu M. de la Calprenede.

1664.

LES AMOURS DE CALOTIN,

Comédie en trois Actes & en vers, par M. CHEVALIER,

Repréſentée ſur le Théatre Royal du Marais.

LE premier Acte, & la premiere Scene du ſecond, forment une eſpéce de Prologue au reſte de la Piéce, avec laquelle ils n'ont aucun rapport. Un Marquis, partiſan des Ouvrages de Moliere, diſpute avec un Baron, qui donne la préférence au Théatre du Marais.

LE BARON.

Hors Moliere, pour vous, il n'eſt point de ſalut.

LE MARQUIS.

Et pour te faire voir ſa valeur infinie,
Il tire quatre parts dedans ſa Compagnie.

Arrivent le Chevalier, qui approuve fort *la Critique de l'Ecole des Femmes*, & le Comte, qui fait le récit de *la Contre-Critique*. On voit paroître enſuite le Baron de la Craſſe, le Marquis de Maſcarille, M. de la Souche, la Comteſſe de Beaulieu & ſa fille, qui demandent des places, & ſe retirent auſſitôt qu'ils

s'entendent nommer, craignans de n'être pas plus épargnés ſur le Théatre du Marais, qu'ils l'ont été au Palais Royal, & à l'Hôtel de Bourgogne. L'on s'attend que ce Prologue doit être ſuivi de quelque portrait ſatyrique, au moins dans le goût du Baron de la Craſſe, mais rien de cela. Climene, vétue en Laquais, paroît avec Roſette ſa Suivante, qu'elle a fait déguiſer en Page; elle lui fait confidence qu'elle ne s'eſt échappée du Couvent, où ſa mere l'avoit miſe, & où elle la croit encore, que pour éclairer de près les actions de Therſandre, au ſervice de qui elle vient s'offrir, ſous le nom de Calotin. 1664.

ACTE II. SCENE V.

THERSANDRE.

N'as-tu pas demeuré dans quelqu'autre maiſon ?

CLIMENE.

Oui, Monſieur, j'ai déja ſervi chez une Dame, &c.

GUILLOT, *valet de Therſandre.*

Que vous a-t-elle fait pour la quitter enfin ?

CLIMENE.

C'eſt que j'avois du mal comme un petit lutin,
A frotter tous les jours les planchers de nos Chambres;
Si bien qu'on éxerçoit en ce lieu tous mes membres.

1664. Et ce qui me faiſoit encore plus peſter,
J'avois inceſſamment une queuë à porter,
D'abord qu'elle ſortoit..... Si jamais je ſers
Dame.....

GUILLOT.

Vous aimez mieux ſervir un homme qu'une femme.

CLIMENE.

Un homme, aſſurément, ſera bien mieux mon fait.

Therſandre charge d'abord le prétendu Calotin d'une lettre pour Climene, qu'il croit au Couvent. Calotin fait cette commiſſion, ſans ſortir de la maiſon, & apporte la réponſe. Toute cette intrigue, qui eſt aſſez mal fondée, eſt terminée par la reconnoiſſance de ces Amans, & leur mariage, auquel les parens de part & d'autre, donnent leur conſentement.

1664.

LES AMOURS D'ANGÉLIQUE ET DE MÉDOR,

Tragi-Comédie, par M. GILBERT, (a)

Repréſentée ſur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

A L'exception des noms des Acteurs, qui ſont dans le Poëme de l'Arioſte, M. Gilbert eſt abſolument inventeur de la fable, de la conduite & des caracteres de ſes Perſonnages.

Angélique, Princeſſe encore plus eſtimable par ſa vertu, & par ſes ſentimens, que par ſon incomparable beauté, a vû périr le Roy du Cathay ſon pere, ſous le fer d'un Tyran, qui a enſuite uſurpé ſa couronne. Dans ce funeſte malheur, tout ce que Roland a pû faire, c'eſt de fuir en diligence, & d'emmener

(a) L'Auteur dit dans ſon Epître dédicatoire, que c'eſt ici le ſeiziéme Poëme qu'il a donné au Théatre : Nous n'en avons cependant juſqu'ici découvert que onze, au nombre deſquels il faut mettre celui de Théagene, qui n'a jamais été imprimé, & que nous ne connoiſſons que par un un paſſage de la Gazette de Loret.

1664. la Princeſſe au camp de Charlemagne. La perte de la bataille de Roncevaux, l'a fait tomber au pouvoir des Sarrazins ; & une victoire la rend à l'Empereur. Dans l'un & l'autre camp, Angélique s'eſt vûe importunée de mille Amans : & ce jour même, que l'action de la Piéce ſe paſſe, doit décider ſon ſort, dans un magnifique Tournois, que Charlemagne fait ouvrir pour célébrer le traité d'alliance qu'il vient de conclure avec l'Empereur de Grece. Inſenſible à tous les honneurs qu'on lui rend, la Princeſſe ne ſonge qu'à ſon cher Médor. Cet heureux mortel, que l'Auteur a pris ſous ſa protection, qu'il fait le Héros de ſon Poëme, & en faveur de qui il avillit les autres perſonnages ; ce Médor tire ſon origine des plus illuſtres Monarques de l'Afrique. Il eſt, outre cela, ſi vaillant, que ſes exploits effacent ceux des plus fameux Paladins. Il a défait l'uſurpateur des états d'Angélique ; en pluſieurs occaſions, cette Princeſſe lui a été redevable de la vie : c'eſt au bras de ce grand guerrier, que l'Empereur doit les victoires qu'il a remporté ſur les Saxons, les Bavarois, les Sarraſins, &c.

Il eſt néceſſaire de ſçavoir, qu'en arrivant en France, Médor a pris le nom d'Arimant, qu'il a rendu ſi célébre, &

ſous lequel il eſt devenu le favori de Charlemagne, & le confident des ſecrets d'Angélique. Sans ſe faire connoître, il a le plaiſir d'apprendre par lui-même, juſqu'à quel point il eſt aimé de ſa Princeſſe : & ne ſe découvre qu'alors qu'il croit avoir acquis aſſez de gloire pour la mériter. Roland, Renaud, Roger & ſes autres Rivaux, ſont obligés de la lui céder, & d'avouer qu'ils en ſont moins dignes. Angélique a le même avantage ſur Marphiſe, Bradamante & Iſabelle, qui ont ſoupirée inutilement pour ce beau Cavalier. Enfin rien ne manque au bonheur de ces deux Amans. Il eſt fâcheux que malgré les ſoins de l'Auteur, Médor ne ſoit qu'un fat, & Angélique une précieuſe.

1664.

1664.

LE MARIAGE FORCÉ,

Comédie-Ballet, en trois Actes, de M. MOLIERE,

Repréſentée au Louvre les 29 & 31 Janvier, & ſur le Théatre du Palais Royal ſans divertiſſement, & avec quelques changemens en un Acte, le 15. Février ſuivant.(*a*) Douze repréſentations. *Regiſtre de Moliere.*

Muſe Hiſtorique de Loret, du 2. Février 1664.

DAns un Salon, ou grande Sale,
De la noble maiſon royale, (1)
Un Ballet fut danſé Mardi, (2)
Duquel ici rien je ne di,
Je n'ouis point la mélodie,
Je ne vis point la Comédie,
. . . . . ;
Jeudi (3) ma chance fut meilleure,
. . . . . .
Je vis bien, & de bout en bout,
Ce plaiſant Ballet qui ſe pique,
De muſical, & de muſique,

(1) Le Louvre.
(29) Janvier.
(31) Janvier.

(*a*) Dans toutes les éditions des Œuvres de M. Moliere, on met la premiere repréſentation du Mariage forcé ſur le Théatre du Palais Royal, le 15. Novembre 1664. mais le regiſtre de Moliere prouve que cette date eſt fauſſe.

1664.

Et voici deux mots du ſujet.
Un Jaloux charmé d'un objet
Raviſſant & de belle taille,
Veut l'épouſer vaille que vaille ;
Ou du moins il promet cela,
Aux parens de cet objet-là ;
Mais connoiſſant que ſa maîtreſſe,
Eſt plus coquette que tigreſſe,
Redoutant comme un grand méchef,
Le fatal panache du chef,
S'étant dégagé vers le pere,
Il arrive enfin que le frere,
Qui paroît doux comme un mouton,
Le contraint à coups de bâton,
De conclure le mariage :
Ce qu'il fait : dont ſon ame enrage.
Mais ce que je dis du Ballet,
Ne vaut pas un coup de ſifflet,
Ou du moins ce n'eſt pas grand choſe,
Ni de la Comédie en proſe ;
Qu'on peut nommer certainement,
Un exquis divertiſſement.
Je ne dis rien des huit entrées,
Qui méritent d'être admirées,
Où Princes & Grands de la Cour,
Et notre Roy digne d'amour,
En comblant nos cœurs d'allégreſſes,
Font éclatter leur noble adreſſe.
Je laiſſe les concerts galans,
Où les habits beaux & brillans ;

1664.

J'obmets les deux Egyptiennes, *
Ou ſi l'on veut, Bohémiennes,
Qui jouerent audit Ballet
Admirablement leur rôlet ;
Et parurent aſſez charmantes
Avec leurs atours, & leurs mantes.
De la du Parc, rien je ne dis,
Qui rendoit les gens ébaudis,
Par ſes appas, par ſa preſtance,
Et par ſes beaux pas, & ſa danſe ;
Enfin je ne décide rien
De ce Ballet qui me plaît bien.
Cette Piéce aſſez ſinguliere,
Eſt un impromptu de Moliere ;
Et comme les Bourgeois un jour
Verront ce Spectacle à leur tour,
Où l'on a des plaiſirs extrêmes,
Ils en pourront juger eux-mêmes.

* Meſdemoiſelles Béjart & de Brie.

Avertiſſement de l'Editeur des Œuvres de Moliere, *in*-12. Paris, 1739. Tome III. p. 247.

Voici de quelle façon on diſtribua les Scenes du Mariage forcé, en un Acte, pour en compoſer trois Actes. « Après la » quatriéme Scene, Sganarelle reſtoit ſeul, » il ſe plaignoit d'une peſanteur de tête » inſupportable, & ſe mettoit dans un » coin du Théatre pour dormir ; pen- » dant ſon ſommeil, il voyoit en ſonge » ce qui forme les deux premieres En- » trées du Ballet. »

PREMIERE ENTRÉE : La Jalouſie, les Chagrins, les Soupçons.

SECONDE ENTRÉE : quatre Plaiſans ou Goguenards. 1664.

» Le ſecond Acte ouvroit par le retour » de Geronimo, qui venoit éveiller Sga- » narelle : la *troiſiéme Entrée*, la Scene » des Bohémiennes.

TROISIÉME ENTRÉE : Egiptiens, & Egiptiennes danſans, *

» Enſuite Sganarelle alloit fraper à la » porte d'un Magicien, & le conſultoit » ſur ſon mariage ; le Magicien appelloit » les Démons.

* Le Roy danſoit dans cette entrée.

QUATRIÉME ENTRÉE : Magiciens & Démons.

» Sganarelle interroge les Démons, ils » répondent par ſignes, & ſortent en lui » faiſant les cornes.

» Le troiſiéme Acte étoit rempli par les » Scenes de Sganarelle ſeul, de Sgana- » relle avec Alcantor, &c. enfin juſqu'au » mariage.

» CINQUIÉME ENTRÉE : Un Maître à » danſer (le Sieur d'Olivet) venoit enſei- » gner une courante à Sganarelle. Germi- » no venoit ſe réjouir avec Sganarelle, & » lui diſoit que les jeunes gens de la Ville » avoient préparé une maſcarade pour » honorer ſes noces.

SIXIÉME ENTRÉE ; Deux Eſpagnols, deux Eſpagnolles.

1664. SEPTIÉME ENTRÉE : Un Charivari groteſque.

HUITIÉME ET DERNIERE ENTRÉE : Quatre Galans, cajolans la femme de Sganarelle.

Acteurs de la Comédie du Mariage Forcé.

On oublie dans cette liſte des Acteurs, le Perſonnage d'Alcidas, & le nom de celui qui jouoit ce rôle.

Sganarelle, *le Sieur Moliere ;* Germino, *le Sieur de la Thorilliere ;* Dorimene, *Mademoiſelle du Parc ;* Alcantor, *le Sieur Bejart ;* Lycaſte, *le Sieur de la Grange ;* la premiere Bohémienne, *Mademoiſelle Bejart ;* la ſeconde Bohémienne, *Mademoiſelle de Brie ;* le premier Docteur, *le Sieur Brécourt ;* le ſecond Docteur, *le Sieur du Croiſy.*

Avertiſſement de l'Editeur de Moliere, *in*-12. Paris, 1739. Tome III. p. 247.

« Quand l'Auteur fit repréſenter cette » Comédie ſur le Théatre du Palais » Royal, il ſupprima les récits & les » Entrées du Ballet, & réduiſit ſa Piéce » en un Acte, en y faiſant quelques » changemens ; le plus conſidérable eſt » la Scene entre Lycaſte & Dorimene ; » Scene ajoutée pour ſuppléer à celle du » Magicien chantant, qui déterminoit » Sganarelle à rompre ſon Mariage.

Mémoires ſur la vie & les Ouvrages de Moliere.

» On veut qu'une avanture réelle (*a*),

Ana, ou Bigarrure Ca-

(*a*) Le fameux Comte de Grammont a fourni à Moliere l'idée de ſon Mariage forcé. Ce Seigneur pen-

» qui avoit un rapport éloigné à l'intri-
» gue (du Mariage forcé) ait alors don- 1664.
» né à cette Piéce un ſel qu'elle n'a plus.
» M. Riccoboni dans *ſes Obſervations*
» *ſur la Comédie & le génie de Moliere*,
» pages 130. & 131. met le dénoue-
» ment du Mariage forcé, au nombre
» des plus heureux de Moliere. Voici ſes
» termes.

» Je crois qu'on doit ranger encore le
» dénouement du Mariage forcé, parmi
» les beautés de Moliere, qui ſont in-
» connues à la plûpart des Spectateurs,
» ou du moins, dont ils ne ſentent pas
» tout le mérite : mais éxaminons s'il
» manque en effet, comme on le prétend,
» de quelque qualité qui ſoit néceſſaire
» à un dénouement pour être parfait.
» Lorſqu'Alcidas, afin d'obliger Sgana-
» relle à tenir la parole qu'il a donnée
» d'épouſer ſa ſœur, veut lui donner
» pour la troiſiéme fois des coups de

---

dant ſon ſéjour à la Cour d'Angleterre, avoit fort aimé Mademoiſelle Hamilton : leurs amours même avoient fait du bruit, & il repaſſoit en France ſans avoir conclu avec elle ; les deux freres de la Demoiſelle le joignirent à Douvres, dans le deſſein de faire avec lui le coup de piſtolet. Du plus loin qu'ils l'apperçurent, ils lui crierent : Comte de Grammont, Comte de Grammont, n'avez-vous rien oublié à Londres ? Pardonnez-moi répondit le Comte, qui devinoit leur intention, j'ai oublié d'épouſer votre ſœur, & j'y retourne avec vous pour finir cette affaire. lotine, premiere Partie, page 18.

1664. » baton, & que celui-ci a répondu ; » *j'épouſerai, j'épouſerai* : le pere arrive, » qui après avoir contraint ſa fille à donner la main à Sganarelle, s'écrie, » en lui adreſſant la parolle : *Le Ciel ſoit* » *loué : m'en voilà déchargé, & c'eſt à* » *vous déſormais que regarde le ſoin de* » *ſa conduite.* Sganarelle ne profere pas » un ſeul mot, & la Piéce finit. C'eſt-là, » ſi je ne ſuis trompé, connoître parfaitement l'art du Théatre, & le cœur » humain ; Sganarelle ne dit rien, mais » ſon ſilence parle éloquemment aux » Spectateurs. Ce ſilence eſt un coup de » maître : & c'eſt cette eſpéce de dénouement que j'avois en vûe, lorſque j'ai » dit, que le froid d'une ſituation pouvoit quelquefois ſervir à dénouer une » Piéce, autant que le feu & la vivacité d'une action. » M. Riccoboni dans le même Ouvrage ci-deſſus cité, pag. 148. dit. « Il y a dans le Mariage forcé, une » Scene & des lazzis tirés de pluſieurs » Comédies Italiennes, jouées à l'impromptu. » M. Riccoboni auroît dû marquer la Scene imitée des Italiens.

LES

LES AMOURS DÉGUISÉS, (*a*)

1664.

Ballet danſé par le Roy au Palais Royal, le 13. Février.

Le deſſein & les vers de ce Ballet, ſont de M. le Préſident de Périgny. Voyez le diſcours à la tête des Oeuvres de Benſerade.

* 13. Février.

Muſe Hiſtorique de Loret, du ſeize Février 1664.

Mercredi * fut le premier jour,
Où le beau Ballet de la Cour,
Agréable par excellence,
Avec grande magnificence,
Au Palais Royal fut danſé
. . . . . .
Ce Ballet des mieux compoſés,
S'intitule, *Amours Déguiſés*,
Après la premiere muſique,
Qui fut tout-à-fait harmonique,
Mercure, Pallas & Venus,
Sur le Théatre intervenus,
Firent entre eux un dialogue,
Qui du ſujet eſt l'épilogue;

(*a*) Comme nous écrivons l'Hiſtoire du Théatre François, ce ſeroit en oublier une circonſtance amuſante, que de paſſer ſous ſilence ce Ballet, qui fut précédé d'un Prologue en vers, dé[illegible]té par trois Acteurs de l'Hôtel de Bourgogne: & de [illegible], dans le reſte du Ballet, ces mêmes Acteurs tienn[illegible] l'action.

1664. Où ces belles divinités,
En vers par elles récités,
Prétendant donner la victoire;
L'une à l'Amour, l'autre à la Gloire.
Pallas avec ſon ſage eſprit,
Le parti de la gloire prit,
(Seul but des lettres, & des armes,)
Et Venus avec ſes doux charmes,
A qui tant de cœurs font la cour,
Ne parla qu'en faveur d'Amour;
Chacune dans leurs controverſes,
Alléguant des raiſons diverſes:
Enfin ne pouvant s'accorder,
Mercure ſans rien décider,
Leur fait accepter pour arbitre,
LOUIS, qui mérite le titre,
Du Roy le plus judicieux,
Qui ſoit ſous la rondeur des Cieux,
Roy qui dans la fleur de ſon âge,
Eſt auſſi charmant qu'il eſt ſage,
Et dont les trois Divinités,
Pronent les hautes qualités,
A ſon honneur cent choſes diſent,
Et ſes vertus immortaliſent.
L'excellent Acteur *Floridor*,
Qui vaut mieux que ſon peſant d'or
Dans ſon héroïque figure,
Repréſenta le Dieu Mercure;
Mademoiſelle *des Oeillets*,
Qui dans ſes rôles, ou rôlets,

A paru toujours admirable,
(D'autres diſent incomparable) 1664.
Ayant & lance, & coutelas,
Faiſoit la Déeſſe Pallas,
Et du Sieur Montfleury la fille, (*a*)
Qui d'un air aſſez charmant brille,
Et mieux que ſes riches atours,
Etoit la mere des Amours,
Dont tous trois de l'honneur acquirent;
Et firent bien tout ce qu'ils firent.

Comme Loret ne fait qu'expoſer le ſujet du Prologue, ſans parler de celui qui donne le titre au Ballet; nous y allons ſuppléer, mais ſuccinctement.

Vénus prie Mercure de voler dans tous les coins du monde, afin de raſſembler tous les amours qui s'y trouvent diſperſés. Mercure ſe diſpoſe à ſatisfaire la volonté de la Déeſſe, mais elle l'arrête en lui diſant qu'elle a peur qu'il n'en ſçache pas connoître la plus grande partie, qui, pour faire réuſſir des affaires importantes, ſe déguiſe & ſe cache ſous des formes empruntées; enſuite elle lui fait voir pluſieurs de leurs déguiſemens; ce qui compoſe les quatorze Entrées de ce Ballet.

(*a*) Françoiſe-Jacob, fille de Zacharie-Jacob de Montfleury, Comédien de l'Hôtel de Bourgogne; Mademoiſelle de Montfleury épouſa le Sieur d'Ennebaut: c'eſt ſous ce dernier nom qu'elle eſt connue au Théatre.

1664.

LA PRINCESSE D'ÉLIDE, (a)

Comédie-Ballet en cinq Actes, précédée d'un Prologue, (le premier Acte, & la premiere Scene du ſecond en vers, le reſte en proſe) de M. de MOLIERE,

Repréſentée à Verſailles le 8. Mai, & ſur le Théatre du Palais Royal, le 9. Novembre ſuivant. (b)

Fête de Verſailles en 1664.

« LE Roy voulant donner aux Reines & à toute ſa Cour, le plaiſir » de quelques Fêtes peu communes, » dans un lieu orné de tous les agré- » mens qui peuvent faire admirer une » maiſon de campagne, choiſit Verſail- » les à quatre lieues de Paris. C'eſt un

(a) Quoique la Fête de Verſailles en 1664. dans laquelle la Comédie-Ballet de la Princeſſe d'Elide entra, ſoit non-ſeulement imprimée dans toutes les éditions des Oeuvres de Moliere, mais encore ſéparément, nous avons cru cependant ne pouvoir nous diſpenſer d'en rapporter quelques détails, ſur-tout ceux qui ont rapport à la Piéce qui fait le ſujet de cet Article, & à l'Hiſtoire que nous traitons; mais nous abrégerons le plus qu'il nous ſera poſſible.

(b) La Princeſſe d'Elide parût pour la premiere fois ſur le Théatre du Palais Royal, le Dimanche neuf Novembre 1664. & elle eut vingt-trois repréſentations. La derniere, le Dimanche 14. Janvier 1665. *Regiſtre de Moliere.*

» Château qu'on peut nommer un Pa-
» lais Enchantée, tant les ajuſtemens de
» l'art, ont bien ſecondé les ſoins que la
» nature a pris pour le rendre parfait... *
» Ce fut en ce beau lieu, où toute la
» Cour ſe rendit le cinquiéme Mai; que
» le Roy traita plus de ſix cens perſon-
» nes juſqu'au quatorziéme; Outre une
» infinité de gens néceſſaires à la danſe,
» & à la Comédie, & d'artiſans de tou-
» tes ſortes, venus de Paris.

1664.

* Premiere JOURNÉE. Les plaiſirs de l'Iſle Enchantée.

» Le Ciel même ſembla favoriſer les
» deſſeins de Sa Majeſté, puiſqu'en une
» ſaiſon preſque toujours pluvieuſe, on en
» fut quitte pour un peu de vent; qui
» ſembla n'avoir augmenté, qu'afin de
» faire voir que la prévoyance & la puiſ-
» ſance du Roy, étoit à l'épreuve des plus
» grandes incommodités. De hautes toil-
» les, des bâtimens de bois faits preſque
» en un inſtant, & un nombre prodi-
» gieux de flambeaux de cire blanche,
» pour ſuppléer à plus de quatre mille
» bougies, chaque Journée, réſiſterent
» à ce vent, qui par-tout ailleurs, eut
» rendu ces divertiſſemens impoſſibles à
» achever.

« M. de Vigarani, Gentilhomme Mo-
» denois, fort ſçavant en toutes ces
» choſes, inventa & propoſa celles-ci;
» & le Roy commanda au Duc de Saint

1664. » Aignan, qui ſe trouva lors en fonc-
» tion de Premier Gentilhomme de ſa
» Chambre, & qui avoit déja donné
» pluſieurs ſujets de Ballets fort agréa-
» bles ; de faire un deſſein où elles fuſ-
» ſent toutes compriſes, avec liaiſon &
» avec ordre, deſorte qu'elles ne pou-
» voient manquer de bien réuſſir.

» Il prit pour ſujet le Palais d'Alcine,
» qui donna lieu au titre *des Plaiſirs*
» *de l'Iſle Enchantée*.... On fit donc
» en peu de jours orner un rond, où
» quatre grandes allées aboutiſſent, en-
» tre de hautes palliſſades, de quatre
» portiques de trente-cinq piés d'éléva-
» tion, & de vingt-deux en quarré d'ou-
» verture, & de pluſieurs feſtons enri-
» chis d'or, & de diverſes peintures avec
» les armes de Sa Majeſté. »

« Toute la Cour s'y étant placée le
» ſeptiéme May »..... Le ſurplus du
récit de cette journée, eſt la deſcription
d'une courſe de bague ; Loret va nous en
rendre compte.

Muſe Hiſtorique du 10. *May* 1664.

Premiere JOURNÉE.

La premiere de trois Journées,
A cette Fête deſtinées,
. . . . . .
Dans un lieu plus étroit que vague,
Se firent des courſes de bague,

1664.

Avec des habits fort galans,
D'argent, de ſoye, & d'or brillans,
Dont le brave, & beau *la Valiere*,
Par ſon adreſſe ſinguliere,
Devant plus de deux cens beaux yeux,
Emporta le prix glorieux,
De valeur extraordinaire,
Qu'il reçut de la Reine-Mere;
O vraiment trop heureux humain!
D'avoir d'une ſi belle main,
Si blanche, & même ſi royale,
Obtenu ce riche régale,
A ſçavoir épée & baudrier,
Propres pour un jeune guerrier.
Illec les quatre âges parurent, (1)
Qui de tous trois admirés furent,
Et les quatre Saiſons auſſi. (*a*)
Non pas certes *coſi coſi*,
Mais dans une admirable place,
Avec tant d'art & tant de grace,
Tant de pompe & tant de beauté,
Que l'on croyoit être enchanté.
Mais entre tant de rares choſes,
Le Printems (2) avecque ſes roſes,
Avec ſes œillets, & ſes lys,
Qui ſembloient fraîchement cueillis,

(1) Mademoiſelle de Brie repréſentoit le ſiécle d'Airain. On ne nomme point les autres.

(2) Mademoiſelle du Parc.

(*a*) Le Printemps étoit repréſenté par Mademoiſelle du Parc; l'Eté, par le Sieur du Parc ſon mari; l'Automne, par le Sieur de la Thorilliere, & l'Hyver, par le Sieur Béjart.

1664. Son viſage & ſa riche taille,
Charmerent, dit-on, tout Verſaille :
Puis le ſoir, on fit un repas,
Si plein de ſuperbes appas,
Qu'on n'a, dans pas un ſiécle antique,
Rien vû qui fut ſi magnifique :
Car enfin on n'a jamais ſçû,
Et dans nulle Auteur apperçu,
Que ſans miracles, ou magies,
On ait vû deux mille bougies,
Eclairer par profuſion,
Une ſeule collation.

Seconde JOURNÉE : ſuite des plaiſirs de l'Iſle enchantée.

« Lorſque la nuit du ſecond jour fut » venue, leurs Majeſtés ſe rendirent dans » un autre rond environné de palliſſades » comme le premier, & ſur la même li- » gne, s'avançant toujours vers le lac, » où l'on feignoit que le Palais d'Alcine » étoit bâti. Le deſſein de cette ſeconde » Fête étoit, que Roger & les Chevaliers » de ſa quadrille, après avoir fait des » merveilles aux courſes, que par l'or- » dre de la belle Magicienne, ils avoient » faits en faveur de la Reine, conti- » nuoient en ce même deſſein, pour le » divertiſſement ſuivant, & que l'Iſle » Flottante, n'ayant point éloigné le ri- » vage de la France, ils donnoient à Sa » Majeſté le plaiſir d'une Comédie, dont » la Scene étoit en Elide.

» Le

» Le Roy fit donc couvrir de toiles, » en ſi peu de temps, qu'on avoit lieu » de s'en étonner, tout ce rond, d'une » eſpéce de dôme, pour défendre contre » le vent, le grand nombre de flam- » beaux & de bougies, qui devoient » éclairer le Théatre, dont la décora- » tion étoit fort agréable. Auſſitôt qu'on » eût levé la toile, un grand concert de » pluſieurs inſtrumens ſe fit entendre, & » l'Aurore * ouvrit la Scene; on repré- » ſenta *la Princeſſe d'Elide*, Comédie- » Ballet, avec un Prologue & des Inter- » médes. » 1664.

* Mademoiſelle Hylaire.

Acteurs de la Princeſſe d'Elide.

Iphitas, Prince d'Elide, pere de la Princeſſe, *le Sieur Hubert*; la Princeſſe d'Elide, *Mademoiſelle Moliere*; Euriale, Prince d'Itaque, *le Sieur de la Grange*; Ariſtomene, Prince de Meſſine, *le Sieur du Croiſy*; Théocle, Prince de Pyle, *le Sieur Béjart*; Aglante, couſine de la Princeſſe, *Mademoiſelle du Parc*; Cinthie, couſine de la Princeſſe, *Mademoiſelle de Brie*; Arbatte, Gouverneur du Prince d'Itaque, *le Sieur de la Thorilliere*; Philis, Suivante de la Princeſſe *Mademoiſelle Béjart*; Moron, plaiſant de la Princeſſe, *le Sieur Moliere*; Lycas, ſuivant d'Iphitas, *le Sieur Prévot.*

1664. Loret, dans la lettre dont nous venons de rapporter un paſſage, au ſujet de la premiere journée des plaiſirs de l'Iſle Enchantée, continue ainſi ſon diſcours.

* 8. May. Le ſecond jour * la Comédie,
Par le Sieur de Moliere ourdie,
Où l'on remarqua pleinement,
Grand eſprit & grand agrément.
(Cet Auteur ayant vent en poupe)
Occupa tant lui que ſa Troupe,
Avec de céleſtes récits, (1)
A toucher les plus endurcis :
Animés des douceurs divines,
De deux rares voix féminines ;
(qui ſont comme j'ai dit un jour)
Les Roſſignoles de la Cour,
Que perſonne ne contrecarre,
A ſçavoir, Hylaire, & la Barre.

(1) La Muſique de cette Fête eſt de Lully.

Suite de la Muſe Hiſtorique de Loret, du 10. *May* 1664.

Troiſiéme JOURNÉE : Suite & concluſion des plaiſirs de l'iſle Enchantée.

* 9. May. Le troiſiéme jour * aux flambeaux,
Un grand Ballet, & des plus beaux,
Dont étoit en propre perſonne,
Notre digne *Porte-Couronne*,
Avec maint Prince, & grand Seigneur,
Et d'autres gens, qui par honneur,
Comme étant perſonnes de marques,
Sont dans les plaiſirs des Monarques,

Fut admirablement danſé, (*a*)
Et quand ce plaiſir fut paſſé, 1664.
On finit toutes ces délices,
Par des feux, par des artifices,
Allumés ſur de claires eaux,
Si radieux & ſi nouveaux,
Que ſi les bruits ſont véritables,
On n'en vît jamais de ſemblables.
Enfin tant de raviſſemens,
Tant de pompeux contentemens,
Courſes de bague magnifiques,
Carouſels, Spectacles comiques,
Mille feux brillans dans les airs,
Tant de Feſtins, tant de concerts,
Et dans des marches rayonnantes,
Tant de machines ſurprenantes,
Bref, tant d'apprêts délicieux,
Avoient pour titre ſpécieux,
Les plaiſirs de l'Iſle Enchantée,
Que l'Arioſte a tant chantée,
Ou quantité de Paladins,
Des plus preux, & des moins gredins;
(Sans alors ſe ſoucier d'armes,)
D'Alcine idolâtroient les charmes;
Et c'étoit-là le fondement,
De ce grand divertiſſement.

(*a*) A la fin de la ſixiéme & derniere entrée de ce Ballet. « Un coup de Tonnerre, ſuivi de pluſieurs éclairs, » marqua la deſtruction du Palais d'Alcine, qui fut » auſſitôt réduit en cendre par un feu d'artifice, qui » mit fin à cette avanture, & aux divertiſſemens de » l'Iſle enchantée. »

1664. « Mais quoique les Fêtes compriſes
» dans le ſujet des Plaiſirs de l'Iſle En-
Quatriéme JOURNÉE. » chantée, fuſſent terminées ; tous les
» divertiſſemens de Verſailles ne l'étoient
» pas ; & la magnificence & la galanterie
» du Roy en avoit encore réſervé pour
» les autres jours, qui n'étoient pas
» moins agréables. Le Samedi 10. Sa
» Majeſté voulut courre les têtes. C'eſt
» un éxercice que peu de gens ignorent,
» & dont l'uſage eſt venu d'Allemagne.

Cinquiéme JOURNÉE. » Le Dimanche 11. May, le Roy me-
» na toute la Cour l'après-dînée à ſa
» Ménagerie..... Le ſoir Sa Majeſté fit
» repréſenter ſur l'un de ces Théatres
» doubles de ſon Salon, que ſon eſprit
» univerſel, a lui-même inventés, la
» Comédie des *Fâcheux* faite par le Sieur
» Moliere, mêlée d'entrées, de Ballets,
» & fort ingénieuſe.

Sixiéme JOURNÉE. « Lundi 12. May.... le ſoir Sa Ma-
» jeſté fit jouer les premiers Actes d'une
» Comédie nommée *Tartuffe*, que le
» Sieur Moliere avoit faite contre les Hy-
» pocrites ; mais quoiqu'elle eût été trou-
» vée fort divertiſſante, le Roy connut
» tant de conformité entre ceux, qu'une
» véritable dévotion met dans le chemin
» du Ciel, & ceux qu'une vaine oſten-
» tation des bonnes œuvres, n'empêche
» pas d'en commettre de mauvaiſes,

» que ſon extrême délicateſſe, pour les
» choſes de la Religion, eut de la peine 1664.
» à ſouffrir cette reſſemblance du vice
» avec la vertu ; & quoiqu'on ne doutât
» pas des bonnes intentions de l'Auteur ;
» il défendit cette Comédie pour le Pu-
» blic, juſqu'à ce qu'elle fût entierement
» achevée, & éxaminée par des gens
» capables d'en juger, pour n'en pas laiſ-
» ſer abuſer à d'autres moins capables
» d'en faire un juſte diſcernement.

» Le Mardi 15. May..... on joua le Septiéme & derniere JOURNÉE.
» même ſoir la Comédie *du Mariage*
» *Forcé*, encore de la façon du même
» Sieur Molieré, mêlée d'entrées de Bal-
» let & de récits ; puis le Roy prit le
» chemin de Fontainebleau le Mercredi
» quatorziéme ; toute la Cour ſe trouva
» ſi ſatisfaite de ce qu'elle avoit vû, que
» chacun crut qu'on ne pouvoit ſe paſſer
» de le mettre par écrit, pour en don-
» ner la connoiſſance à ceux qui n'a-
» voient pu admirer tout à la fois le pro-
» jet avec le ſuccès, la libéralité avec la
» politeſſe, le grand nombre avec l'ordre,
» & la ſatisfaction de tous ; où les ſoins
» infatigables de M. Colbert s'employe-
» rent en tous ces divertiſſemens, malgré
» ſes importantes affaires ; où le Duc de
» Saint Aignan joignit l'action à l'inven-
» tion du deſſein, où les beaux vers du

1664. » Préſident de Perigni à la louange des » Reines, furent ſi juſtement penſés, ſi » agréablement tournés & récités avec » tant d'art ; & ceux que M. Benſerade » fit pour les Chevaliers, eurent une ap- » probation ſi générale ; où la vigilance » éxacte de M. Bontems, & l'applica- » tion de M. de Launay, ne laiſſerent » manquer d'aucunes des choſes néceſ- » ſaires. Enfin où chacun a marqué ſi » avantageuſement ſon deſſein de plaire » au Roy, dans le temps où Sa Majeſté » ne penſoit elle-même qu'à plaire, & où » ce qu'on a vû ne ſçauroit jamais ſe per- » dre dans la mémoire des Spectateurs, » quand on n'auroit pas pris le ſoin de » conſerver par écrit le ſouvenir de tou- » tes ces merveilles. »

Après avoir parlé des Fêtes qui précé- dérent, & qui ſuivirent la repréſenta- tion de la Princeſſe d'Elide, il eſt néceſ- ſaire de revenir à cette même Piéce, dont M. Riccoboni a fait une analiſe, où l'eſ- prit & le bon goût ſont réunis. Nous allons employer ſes termes.

Obſervations ſur la Comédie & le génie de Moliere, p. 74. & ſuivantes.

« Il ne ſuffit pas toujours d'avoir un » génie ſupérieur pour juger ſurement de » ce qui peut plaire au Théatre, & méri- » ter un applaudiſſement général. La na- » ture, en formant Moliere, avoit montré » pour lui, à cet égard, une prédilection

» marquée, & les preuves ſingulieres
» qu'il en a données, ne laiſſent aucun 1664.
» lieu d'en douter. La Piéce Eſpagnole
» d'*Agoſtino Moreto*, intitulée *El deſden*
» *con el deſden*. dont notre Poëte a tiré
» *ſa Princeſſe d'Elide*, eſt une preuve
» de la juſteſſe de ſon eſprit. Dans cette
» Comédie *le coup de Théatre* ou *ſurpriſe*
» *de penſée* que je crois la plus belle
» qu'on puiſſe trouver, & que je donne-
» rois pour modelle en ce genre, n'étoit
» que bonne dans l'original, mais elle
» eſt devenue ſublime entre les mains de
» Moliere.

» Dans la Comédie Eſpagnole, la
» Princeſſe qui dédaigne l'amour, a une
» converſation avec le Prince, dont elle
» eſt aimée autant que de ſes autres
» amans, mais qui pour l'engager plus
» ſurement, feint une inſenſibilité égale
» à la ſienne; la Princeſſe paroît irritée
» de cette indifférence, & de ce que
» malgré ſes mépris, le Prince ne lui
» offre pas ſon cœur comme les autres
» Princes; elle commence ſans s'en ap-
» percevoir à l'eſtimer par dépit, &
» pour mieux découvrir les vrais ſenti-
» mens du Prince, elle lui fait un faux
» aveu de ſon inclination pour l'un de
» ſes amans.

» Dans cette ſurpriſe, la Princeſſe ne

1664. » prévient pas les Spactateurs de ſon
» intention, & c'eſt inopinément qu'ils
» en ſont inſtruits. Moliere en portant
» cette même ſurpriſe au Théatre, ſem-
» ble l'avoir affoiblie, lorſqu'il fait dire
» a la Princeſſe, qu'elle a imaginé un
» moyen de découvrir les véritables ſen-
» timens du Prince. Quiconque ignore
» les myſteres de l'art, en jugera de la
» ſorte.

» Mais les perſonnes intelligentes ſen-
» tiront aiſément la fineſſe de l'Auteur
» dans la correction qu'il a faite à l'origi-
» nal. Le défaut des Eſpagnols, eſt de
» ne ſe contenter jamais de la juſte me-
» ſure d'une action, ou d'une ſituation;
» Moliere, qui connoiſſoit ce foible, trou-
» va qu'il y avoit dans la Scene dont
» nous parlons, deux ſurpriſes de Théa-
» tre, & jugeant qu'il ne falloit n'en
» laiſſer dominer qu'une, il affoiblit la
» premiere, pour rendre la ſeconde, &
» plus vive & plus frapante; il augmenta
» dans celle-ci l'intérêt du Spectateur,
» en le faiſant jouir du plaiſir de voir le
» Prince l'emporter par la ruſe ſur la
» Princeſſe; on ſçait qu'elle n'a d'autre
» deſſein que de découvrir les véritables
» ſentimens du Prince, pour ne lui faire
» enſuite éprouver que des dédains, &
» le traiter comme ſes autres Amans:

» d'un autre côté, on voit que le Prin-
» ce n'a d'autre intention que de la 1664.
» toucher & de lui inſpirer de l'amour ;
» dans cette ſituation, la Princeſſe fait
» une fauſſe confidence de l'état de ſon
» cœur, & feint d'être ſenſible à l'a-
» mour d'un de ſes amans. Le Prince
» revenu de l'étonnement où l'a jetté le
» diſcours de la Princeſſe, lui répond :
» *Qu'il admire la conformité de leurs* ACTE IV.
» *ſentimens, puiſqu'il vient d'éprouver* SCENE I.
» *un changement tout ſemblable ; qu'au-*
» *toriſé par ſon éxemple, il va lui ren-*
» *dre confidence pour confidence, &*
» *qu'une des Princeſſes ſes couſines,*
» *l'aimable & belle Aglante a triomphé*
» *de ſon cœur.* Il implore ſon appui avec
» tranſport, pour obtenir la main de
» celle qu'il adore, & part précipita-
» ment pour aller, dit-il, faire la de-
» mande à ſon pere.

» Voilà la ſurpriſe de Théatre à la-
» quelle le Spectateur ne s'attendoit pas,
» mais qu'il auroit ſouhaité, pour ven-
» ger le Prince qui l'intereſſe, & jetter
» la Princeſſe dans la confuſion, en la
» puniſſant de ſa dureté & de ſa coquet-
» terie. La réponſe du Prince produit ici
» dans l'eſprit du Spectateur ce qu'il
» deſire de trouver dans le tout enſem-
» ble ; elle fait paſſer tout-à-coup de

1664.

» l'inquiétude à la ſatisfaction ; & par-là » cette ſurpriſe devient interreſſante & » comique tout à la fois.

Obſervations pag. 137. & ſuivantes.

» La fable & le dénouement *de la* » *Princeſſe d'Elide*, eſt l'éxemple que » je me propoſe de donner d'un dénoue- » ment imité & corrigé par Moliere ; » mais voyons auparavant de quelle ma- » niere *Agoſtino Moreto*, célébre Poëte » Eſpagnol, dénoue ſa Piéce intitulée » EL DESDEN CON EL DESDEN.

» Dans la derniere Scene, le pere, ac- » compagné des deux Princes amans de » ſa fille, & inſtruit que la Princeſſe » vient enfin de ſe déclarer, laiſſe écla- » ter des tranſports de joye. En ce mo- » ment la Princeſſe arrive ſur la Scene, » ſe tient à l'écart & paroît inquiéte ; » elle entend que ſa couſine eſt promiſe » au Prince qui l'a demandée, & que ſes » propres noces ſeront célébrées le mê- » me jour que celles de cette couſine ; » le Prince s'appercevant que la Princeſ- » ſe les écoute, répond au pere, qu'il » n'eſt pas venu à la Cour dans le deſ- » ſein d'épouſer la Princeſſe ſa fille, & » qu'il a été inſenſible à l'amour, juſ- » qu'au moment où la vûe de ſa niéce » a commencé à lui inſpirer la plus vive » tendreſſe : que cependant leur com- » mune oppoſition à l'amour lui a rendu

» trop chere la Princeſſe, pour rien en- 1664.
» treprendre ſans la conſulter, & que ſi
» par malheur elle étoit contraire à ſon
» mariage, il ne ſe ſent pas capable de
» s'engager malgré ſa volonté. A l'inſtant
» la Princeſſe ſe préſente, & demande à
» ſon pere la liberté de choiſir pour époux
» celui des trois Princes qu'il lui plaira
» d'avantage.

» Après avoir obtenu le conſentement
» qu'elle ſouhaite, elle éxige de ces mê-
» mes Princes qu'ils applaudiront au
» choix qu'elle va faire : & les deux
» Princes qui s'étoient expliqués, ne
» forment aucun obſtacle ; elle déclare
» qu'elle donne la préférence à celui qui
» a ſçu vaincre *le dédain par le dédain ;*
« alors le Prince lui demandant qui il
» eſt, elle répond, *toi ſeul*, & lui donne
» en même-temps la main. Le rival qui
» s'étoit le plus flatté du retour de la
» Princeſſe, épouſe ſa couſine, & la
» Piéce finit.

» Moliere, après avoir lû l'original,
» trouva ridicule avec raiſon que la Prin-
» ceſſe qui ne pouvoit douter que le
» Prince n'aimât ſa couſine ; s'offrit elle-
» même à lui, en le choiſiſſant pour
» époux. Le ſexe, le rang, la bienſéan-
» ce tout étoit bleſſé, puiſqu'elle s'ex-
» poſoit à un refus certain, ſi ce Prince

» avoit véritablement aimé une autre
1664. » perſonne. Notre Auteur qui connoiſ-
» ſoit parfaitement les mouvemens du
» cœur, arrange ſi bien ſa fable, que
» la Princeſſe appercevant ſon amant
» avec ſon pere, & ne ſçachant pas de
» quoi il s'agit entre-eux, découvre à
» celui-ci, dans l'embarras où elle eſt,
» & devant tout le monde, qu'elle aime
» le Prince, ſans cependant ſe déclarer
» tout-à-fait; le moyen dont elle ſe ſert,
» eſt la priere qu'elle fait à ſon pere de
» refuſer au Prince ſa couſine en maria-
» ge; elle cherche à ſe faire illuſion, &
» veut perſuader qu'elle n'agit de la ſorte,
» que pour punir le Prince de ſon inſen-
» ſibilité; ce prétexte, tout ſpécieux qu'il
» paroît, fait aſſez entendre que l'amour
» eſt le motif qui l'anime; cependant le
» pere conſent à ſa demande, & lui pro-
» poſe en même-temps, pour empêcher
» le Prince de ſe marier avec ſa couſine,
» de le choiſir elle-même pour ſon époux.
» En ce moment, Moliere, par un coup
» de maître, fait dire à la Princeſſe,
» *vous vous moquez Seigneur, & ce n'eſt*
» *pas ce qu'il demande*; alors le Prince
» ſe jette à ſes genoux, avoue ſon amour
» & ſon ſtratagême, & lui en demande
» pardon, en proteſtant néanmoins, que
» ſi elle veut ſe venger, il eſt prêt d'éxé-

» cuter de ſa propre main l'arrêt qu'elle
» prononcera ; la Princeſſe lui répond : 1664.
» *Non, non Prince*, ce ſont les termes
» de Moliere, *je ne vous ſçais pas mau-*
» *vais gré de m'avoir abuſé, & tout ce que*
» *vous m'avez dit, je l'aime bien mieux*
» *une feinte, que non pas une vérité.*
» Sur cela, le pere la preſſe de terminer le
» mariage, mais la Princeſſe, pour s'é-
» pargner la confuſion où la jette l'aveu
» qu'elle vient de faire, lui demande du
» temps d'y penſer, & la Piéce finit.

» Le goût, la fineſſe du ſentiment na-
» turel, & de la vraiſemblance, ſe trou-
» vent dans l'économie de ce dénoue-
» ment : les égards du ſexe & du rang,
» la délicateſſe du cœur, & toutes les
» bienſéances y ſont marquées avec un
» art que l'on ne peut trop admirer,
» ainſi malgré les difficultés qu'il y avoit
» à ſurmonter, Moliere a rendu ce dé-
» nouement excellent, de défectueux
» qu'il étoit dans l'original.

» Je ne ſçais ſi l'on peut citer une Obſervations, &c. p. 171. & ſuivantes.
» fable dont le fonds ſoit plus excellent
» que celui de la Princeſſe d'Elide : le ca-
» ractere eſt beau & noble : les motifs
» ſont naturels & puiſés dans le ſenti-
» ment ; les moyens & les paſſages in-
» génieux & ſimples ; les degrés des paſ-
» ſions ſont traités avec toutes les nuan-

1664. » ces & toute la vraiſemblance poſſible,
» & l'art y eſt fin & caché tout enſemble.
» Mais comme on trouve difficilement
» un Ouvrage qui ſoit parfait, le mo-
» déle qu'à choiſi Moliere, n'étoit pas
» ſans défaut, & ſur-tout dans la diſpo-
* El deſden con el deſden. » ſition des Perſonnages. * Le Boufon
» en qui la Princeſſe ſe confie entiere-
» ment, & à qui elle ne cache rien
» des mouvemens de ſon cœur, eſt valet
» du Prince, dont elle veut être aimée;
» ce valet ſe préſente pour la premiere
» fois à la Princeſſe en habit de Méde-
» cin, & ſe dit *Médecin de l'Amour.* La
» Princeſſe que ces plaiſanteries diver-
» tiſſent, le retient auprès d'elle en qua-
» lité de Boufon. Deux Scenes après,
» lorſqu'elle a réſolu de tenter tous les
» moyens pour obliger le Prince à l'ai-
» mer; elle s'abandonne entierement à
» la diſcrétion de ce Valet, & lui donne
» ſa confiance, uniquement fondée ſur
» ce qu'elle lui a entendu dire, qu'il eſt
» familier avec le Prince. Moliere ſentit
» que cette conduite n'étoit ni vraiſem-
» blable ni cenſée, & qu'une Princeſſe
» ne pouvoit, ſans bleſſer la bienſéance,
» ſe livrer de la ſorte à la diſcrétion d'un
» Valet, qu'elle connoît ſeulement de-
» puis un jour. Il changea donc entiere-
» ment cette économie; il donna un

» Gouverneur au Prince, & fit de ce
» Valet un Boufon, qui depuis long- 1664.
» temps étoit au ſervice de la Princeſſe.
» Ce changement lui donna lieu de re-
» trancher la Scene du faux Médecin,
» qui par le bas comique dont elle eſt
» remplie, deshonnore l'original. Pour
» donner encore plus de vraiſemblance
» à l'engagement que ce Valet prend
» avec le Prince, contre la Princeſſe,
» Moliere commence par ſuppoſer dans
» Moron, (c'eſt le nom de ce Valet) du
» dépit & de l'indignation de la voir ſe
» déclarer ſi ouvertement contre l'a-
» mour; les préſens qu'il reçoit du Prin-
» ce, achevent de le gagner & de cor-
» rompre ſa fidélité : il forme le projet
» de faire aimer le Prince, & d'engager
» la Princeſſe à conſentir à un mariage
» que ſon pere & ſes ſujets deſirent égale-
» ment. Cette premiere démarche eſt une
» preuve du génie de Moliere, puiſque
» par elle, il répare le déſordre qui regne
» dans tout le cours de l'action, & que
» par ce ſeul changement, il la rend
» vraiſemblable, & lui donne une con-
» duite ſage & réguliere.

» L'original lui fourniſſoit pluſieurs
» Scenes qui n'étoient pas inférieures à
» celles qu'il a choiſies, & dont il n'a
» fait cependant aucun uſage, parce

1664. » qu'il étoit obligé de reſſerrer l'action ;
» pour laiſſer de la place aux intermé-
» des de muſique, & aux ballets de la
» Fête que le Roy lui avoit demandée.
» Mais s'il avoit été le maître de donner
» à ſa Piéce l'étendue ordinaire, je ſuis
» perſuadé qu'il auroit fait des change-
» mens à ces mêmes Scenes, ſuppoſé
» qu'il s'en fût ſervi.

» A la moitié du ſecond Acte, par
» éxemple, le Poëte Eſpagnol amene une
» Fête, ou un jeu dans le goût de ſa na-
» tion, & dont voici les principales ré-
» gles. Chaque Cavalier nomme une
» couleur à ſon choix. La Dame qui a
» par hazard cette même couleur, mon-
» tre au Cavalier un ruban qu'elle tenoit
» caché ; alors elle doit abſolument dan-
» ſer avec lui, & recevoir ſes ſoins, &
» ſes ſervices pendant tout le jour. Le
» Cavalier eſt auſſi obligé de tenir à la
» Dame des propos de galanterie, & la
» Dame pareillement doit, tant que le
» jour dure, faire ſemblant d'agréer ſa
» tendreſſe. Voilà ce qui donne à la
» Princeſſe l'idée d'éxécuter le projet
» qu'elle médite : pour cet effet, elle
» diſpoſe la Fête ſuivant ſon intention,
» & feint d'avoir naturellement un ru-
» ban de la couleur que le Prince a nom-
» mée ; par-là, le Prince eſt obligé de lui

» parler

» parler d'amour, & elle eſt engagée à
» lui répondre : ce qui produit une ſitua- 1664.
» tion fort Théatrale. Cependant, le
» Prince, malgré le deſſein qu'il a de
» cacher ſon amour, profite des cir-
» conſtances pour déclarer ſa paſſion,
» & il le fait avec tant de vivacité,
» & d'une façon ſi vraie, que la Prin-
» ceſſe, perſuadée qu'il l'aime réelle-
» ment, le rebute avec hauteur. Le
» Prince ne manque pas de lui repré-
» ſenter, que ce n'eſt que pour mieux
» obſerver les régles du jeu, qu'il a
» parlé de la ſorte, & que ce ne ſont
» point ſes véritables ſentimens qu'il a
» exprimés. Par-là, il pique vivement
» l'orgueil de la Princeſſe, & détruit ſes
» projets. Quoiqu'une pareil ſituation,
» traitée avec eſprit, ſemble devoir inter-
» reſſer infiniment : Moliere en connut
» néanmoins le défaut, & n'en fit an-
» cun uſage (*a*). Il certain que les préli-

(*a*) Dans le Mercure de France du mois de Février 1742. on trouve une lettre (de l'Abbé Pellegrin) où, après avoir annoncé la repriſe de la Princeſſe d'Elide, jouée dans ce mois, l'Auteur rapporte cette même ſituation, que M. de Riccoboni vient de détailler, & dont il fait ſi judicieuſement ſentir le défaut ; mais l'Auteur de la lettre croit que Moliere a eu tort de ne s'en être pas ſervi, & il finit en diſant : « Le célébre » Moliere a ſans doute fait ſa Piéce avec trop de pré-» cipitation pour pouvoir profiter de toutes les ſituations » heureuſes que *Moreto* lui offroit : il avoit de lui-même

1664. » minaires de la Fête, le cérémonial ré-
» pété par trois perſonnages différens, de
» nommer & reconnoître une couleur,
» & la danſe qui doit ſuccéder, forment
» des longueurs qui fatiguent l'attention
» du Spectateur, & ſuſpendent l'intérêt;
» & c'eſt ſans doute par cette raiſon que
» Moliere, ou ne fit aucun uſage de
» tout le reſte du ſecond Acte, ou qu'il
» l'auroit tourné autrement, s'il s'en
» étoit ſervi, comme on le verra par les
» détails que je vais ajouter.

» L'Auteur Eſpagnol finit le ſecond
» Acte par une Scene de la Princeſſe
» dans le Jardin. La Princeſſe ordonne
» au Boufon d'y amener ſecrétement le
» Prince: ſon deſſein eſt d'y chanter, &
» de lui inſpirer de l'amour, par la beauté
» de ſa voix, & par les graces de ſon
» chant; mais Moliere a fait un bien
» meilleur uſage de cette Scene, en ne
» la mettant point en action. Il a pre-
» mierement diſtribué en cinq Actes,
» l'action que l'Auteur Eſpagnol ne par-
» tage qu'en trois. Enſuite, comme il

» aſſez d'eſprit & de génie pour y ſuppléer, & pour
» les mettre dans un plus beau jour, s'il en avoit eu le
» temps. Il n'y a que le premier Acte & la premiere
» Scene du ſecond, qui ſoient verſifiées: le reſte eſt
» en proſe, proſe qui ſe reſſent des ordres preſſans que
» l'Auteur avoit. »

» falloit néceſſairement que ces cinq
» Actes fuſſent courts, & par conſé- 1664.
» quent qu'il preſſât le mouvement de
» l'action ; il précipite ſur la Scene les
» progrès de la paſſion, mais dans l'in-
» tervale des Actes, c'eſt-à-dire, pen-
» dant les Intermédes, il fait toujours
» marcher l'action, & inſtruit le Specta-
» teur par des Scenes particulieres ; telle
» eſt la premiere du troiſiéme Acte, dans
» laquelle deux femmes de la Princeſſe
» s'entretiennent de la Scene du chant,
» dont nous venons de parler, & qui
» s'eſt paſſée dans l'entr'Acte ; l'écono-
» mie dont Moliere s'eſt ſervi dans cette
» Piéce, étoit doublement néceſſaire,
» puiſqu'il falloit non-ſeulement amener
» quelque incident dans les entr'Actes
» qui augmentât la paſſion, mais qu'il
» falloit encore que l'obligation dans
» laquelle il étoit de reſſerrer ſon action,
» ne fit aucun tort ſenſible, ni au mou-
» vement naturel de la paſſion, ni à ſes
» progrès. Il me paroît à propos d'éxa-
» miner ici, ſi c'eſt art ou défaut dans
» Moliere, de n'avoir pas informé le
» Spectateur de ce qui s'eſt paſſé, entre
» le troiſiéme & le quatriéme Acte, &
» pourquoi l'action eſt ſuſpendue dans cet
» intervale.

» Dans la derniere Scene du troiſiéme

1664. » Acte, la Princeſſe dit en, quittant le
» Théatre, qu'elle vient d'imaginer un
» ſtratagême qui lui fera découvrir in-
» failliblement les véritables ſentimens
» du Prince. Dans ce deſſein, elle ſort
» pour le chercher, mais ſans commu-
» niquer ſon idée aux Spectateurs, à qui
» elle donne en même-temps une grande
» curioſité de ſçavoir ce que produira
» cet entretien. Or, ſi cette Scene ſe fut
» paſſée dans l'entr'Acte, le Spectateur
» n'eut pas été ſatisfait de n'apprendre
» que par récit ce qu'il auroit ſouhaité
» de voir dans l'action ; d'autant plus
» que ce que la Princeſſe s'eſt propoſée
» de faire en ſortant eſt un de ces
» points principaux de l'action, que ſe-
» lon les régles du Théatre, le Specta-
» teur doit voir, & non pas ſimplement
» connoître par un confident, ou par
» une confidente, comme dans la Tra-
» gédie. Il étoit donc en quelque ſorte
» indiſpenſable, que la Scene ne ſe paſsât
» point hors du Théatre ; & lorſqu'au
» commencement du quatriéme Acte,
» la Princeſſe, le Prince & le Boufon
» paroiſſent, le Spectateur qui, en les
» voyant, ſoupçonne que c'eſt-là la pre-
» miere fois qu'ils ont pu ſe parler tête
» à tête, eſt charmé d'entendre leur con-
» verſation, & il eût été très-fâché qu'on

» n'eut fait que lui en rendre compte. Il
» vaut donc mieux ſuſpendre l'action pour 1664.
» un moment, que de la ralentir par une
» obſervation mal entendue des régles ;
» & les moins intelligens ſentiront les
» motifs qui ont déterminé Moliere à en
» uſer de la ſorte, & le mérite qu'il a eu
» dans une pareille conduite. Pour ceux
» qui entendent l'Eſpagnol, ils connoî-
» tront aiſément avec quel art il a rendu
» ſublimes dans ces deux Scenes, les
» beautés manquées dans l'original. Mo-
» liere nous enſeigne dans tout le cours
» de cette Piéce, comment il faut ſe ſervir
» d'une fable étrangere, & de quelle ma-
» niere on peut la rendre propre aux
» mœurs & à la langue de ſon pays. Il
» fait voir qu'il ne ſuffit pas de traduire
» un bon original, mais que l'on doit
» ſouvent en changer la diſpoſition, &
» tranſporter les incidens, ſans renver-
» ſer cependant la forme ; ainſi une fable
» qui ſeroit bonne dans ſon premier état,
» peut devenir parfaite dans l'imitation ;
» de même qu'une fable défectueuſe peut
» être rendue plus ou moins bonne, ſui-
» vant le génie de celui qui entreprend
» d'en faire uſage. »

Lorſque la Princeſſe d'Elide parût ſur le Théatre du Palais Royal ; Loret ne manqua pas d'en parler.

1664. *Muſe Hiſtorique du* 10. *Novembre* * 1664.

De MONSIEUR la Troupe comique,
Qui ſçait auſſi mettre en pratique,
Cet art moralement plaiſant,
Qui nous charme en nous inſtruiſant,
En Public mêmement expoſe, (1)
(Partie en vers, partie en proſe,)
Un Poëme ſi bien tourné,
Et de tant d'agrément orné,
Que certes, ſi je ne me trompe,
Chacun doit admirer ſa pompe,
Ses graces, ſes naïvetés,
Et ſes rares diverſités.
Cette Piéce ſi ſinguliere,
Eſt de la façon de *Moliere*,
Dont l'eſprit doublement Docteur,
Eſt auſſi bien Auteur qu'Acteur,
Et que l'on tient par excellence,
De ſon temps le Plaute de France.
La Piéce dont je parle ici,
Laquelle a fort bien réuſſi,
Eſt un ſujet noble & ſplendide;
Et c'eſt *la Princeſſe d'Elide*,
Qu'elle ſe nomme proprement,
Vous aſſurant avec ſerment,
Que l'Actrice au joli viſage, *
Qui joue icelui perſonnage,
Le repréſente au gré de tous,
D'un air ſi charmant & ſi doux

* La Princeſſe d'Elide fut jouée le 9.

(1) Loret avoit dans la même Lettre parlé de la Tragédie d'Othon.

* Mademoiſelle Moliere.

Que la feue aimable *Baronne*,
Actrice ſi belle & ſi bonne,
Et qui plaiſoit tant à nos yeux,
Jadis ne l'auroit pas fait mieux. 1664.

Troupe du Dauphin.

LE NOUVEAU SPECTACLE qui parut à Paris au commencement du mois de Juin de cette année, mérite que nous en rendions compte; nous y ſommes d'autant plus engagés, que quelques Acteurs, qui par leurs talens ont mérité un rang diſtingué parmi les Comédiens François, y firent leur début; mais avant de parler de ce Spectacle, il eſt néceſſaire de rapporter ce qui y donna lieu. Nous nous ſervirons du récit de Grimareſt, Auteur d'une vie de Moliere, qui parut en 1705. mais avec beaucoup de précaution; car cet Auteur eſt peu éxact ſur les faits & l'ordre des temps.

« Un Organiſte de Troye, nommé » Raiſin, imagina & éxécuta une Epi- » nette à *deux* claviers, longue à peu » près de trois piés, & large de deux & » demi, avec un corps dont la capacité » étoit le double plus grande que celle » des Epinettes ordinaires. *Raiſin avoit* » *trois enfans, deux garçons & une fille.* » *Cette derniere lui étoit alors inutile,* » *par ſa trop grande jeuneſſe, mais ſes* » *deux garçons furent en état de ſeconder* » *ſes intentions.* Il leur apprit à jouer de

1664. » l'Epinette, & enſuite il quitta ſon or-
» gue & vint à Paris en 1660. où au
» commencement de 1661. avec ſa fem-
» me, ſes enfans, & l'Epinette, il ob-
» tint une permiſſion de faire voir à la
» Foire Saint Germain le petit Spectacle
» qu'il avoit préparé. Son affiche qui
» promettoit un prodige de Méchani-
» que, & d'obéiſſance dans une Epinette,
» lui attira du monde les premieres fois,
» ſuffiſamment pour que tout le Public fut
» averti, que jamais on n'avoit vû une
» choſe auſſi étonnante que l'Epinette
» du Troyen. On va la voir en foule;
» tout le monde l'admire, tout le monde
» en eſt ſurpris, & perſonne ne peut de-
» viner l'artifice de cet inſtrument. D'a-
» bord le petit Raiſin, l'aîné, & le petit
» Raiſin le cadet, ſe mettoient chacun à
» ſon clavier, & jouoient une Piéce en-
» ſemble. Enſuite le pere prenoit une
» clef, avec laquelle il fembloit monter
» cet inſtrument; par le moyen d'une
» roue qui faiſoit un vacarme terrible dans
» le corps de la Machine, comme s'il y
» avoit eu une multiplicité de roues poſſi-
» ble & néceſſaire, pour éxécuter ce qu'il
» lui alloit faire jouer; il la changeoit
» même ſouvent de place, pour ôter tout
» ſoupçon. Hé, Epinette, diſoit-il, à cet
» inſtrument, quand tout étoit préparé,
» jouez-

» jouez-moi une telle courante, auſſitôt » l'obéiſſante Epinette jouoit cette Piéce » entiere. Quelquefois Raiſin l'interrom- » poit, en lui diſant, arrêtez-vous Epi- » nette; s'il diſoit de pourſuivre la Piéce, » elle la pourſuivoit, d'en jouer un au- » tre, elle la jouoit, de ſe taire, elle ſe » taiſoit. 1664.

» Tout Paris étoit occupé de ce petit » prodige; les eſprits foibles croyoient » que Raiſin étoit ſorcier; les plus clair- » voyans ne pouvoient le deviner. Ce- » pendant la Foire valut plus de vingt » mille livres à Raiſin. Le bruit de cette » Epinette alla juſqu'au Roy. Sa Ma- » jeſté voulut la voir, & en admira l'in- » vention. »

Nous quittons ici un moment le récit de Grimareſt, pour faire place à celui de Loret, Auteur contemporain, qui rapporte de quelle façon Raiſin fit éxécuter ſon Epinette devant le Roy.

Muſe Hiſtorique du 9. Avril 1661.

Mardi dernier * Sa Majeſté,
Admira fort la rareté,
D'une machine ſurprenante,
Faite en Epinette ſonnante,
Qui par un ſecret non commun,
Et ſans la voir toucher d'aucun,

* C'eſt-à-dire le cinq Avril.

1664.

Joue avecque juſteſſe extrême,
Pluſieurs nouveaux airs d'elle-même.
Mais ce qui dans cette action,
Donne plus d'admiration,
Et qui paroît un peu magique,
C'eſt qu'en belle & bonne muſique,
Et des tons bien articulez,
Elle fait ce que vous voulez.
Quand on lui dit, « Dame Epinette,
» Jouez un peu la Boivinette,
» Jouez ceci, jouez cela;
Soudain cette machine-là,
Sans faire languir votre attente,
Si parfaitement vous contente,
Qu'on croit avec étonnement,
Que ce ſoit un enchantement.

Vie de Moliere, par Grimareſt.

» Le Roy fit paſſer l'Epinette dans l'appartement de la Reine, pour lui donner » un Spectacle ſi nouveau : mais Sa Majeſté en fut tout d'un coup effrayée, de » ſorte que le Roy ordonna ſur le champ » que l'on ouvrit le corps de l'Epinette, » d'où l'on vit ſortir un petit enfant de » cinq ans, beau comme un Ange; c'étoit » Raiſin le cadet (*a*), qui fut dans le mo-

(*a*) Grimareſt ne parle ici que de Raiſin le cadet; ſon aîné n'étoit-il pas auſſi dans l'Epinette, & dans une poſture auſſi génante? On ne comprend point ce manque d'attention.

» ment carreſſé de toute la Cour. Il étoit
» temps que le pauvre enfant ſortit de ſa 1664.
» priſon, car il étoit ſi mal à ſon aiſe de-
» puis cinq ou ſix heures, que l'Epinette
» en avoit contracté une mauvaiſe odeur.

Le ſecret de l'Epinette de Raiſin, étoit découvert, lorſque Loret en parla, car après le paſſage que nous venons de rapporter, cet Auteur pourſuit ainſi.

Le Roy, la Reine, & Reine mere,
D'icelui Roy, l'unique Frere,
Et l'objet de ſon amitié,
Son aimable & chere moitié,
Item, Madame la Comteſſe,
Gouterent avec allégreſſe,
Et même avec raviſſement,
Ce charmant divertiſſement;
L'inventeur de cette Machine,
De bonne & Françoiſe origine,
Eſt un Troyen nommé Raiſin,
Pourvû d'eſprit, & du plus fin,
Lequel étant heureux & ſage,
En la fabrique de l'ouvrage,
En a fait les ſecrets reſſorts;
Qui ſont deux jolis petits corps,
Leſquels raviſſent à merveille,
Les yeux auſſi-bien que l'oreille:
Je ne dis rien de decevant,
Et j'en parle comme ſçavant.

1664.

Cet homme de bonne cervelle,
Berthold * dont la voix eſt ſi belle,
Et qu'à le voir on peut juger,
Non pas inconſtant, mais léger,
Comme à lui volontiers on ouvre,
Les plus importans lieux du Louvre,
La préſenta lui-même au Roy,
Qui (comme ai dit,) en bonne foi,
Reçut de la ſuſdite affaire,
Un plaiſir extraordinaire,
Audit Sieur Berthold témoignant,
Qu'un inſtrument ſi ſurprenant,
Réjouiſſoit d'une maniere,
Toute rare & particuliere.
Enſuite de leurs Majeſtés,
Quantité de principautés,
Ducs, Pairs & Maréchaux de France,
Seigneurs, & Dames d'importance,
Ont eu la curioſité,
De voir ladite nouveauté,
Que par-tout querir l'on envoye,
Et qu'on ne peut voir qu'avec joye.

* Ordinaire de la Muſique du Roy..

Vie de Moliere, par Grimareſt.

» Quoique le ſecret de Raiſin fut con-
» nu (à la Cour) il ne laiſſa pas de former
» le deſſein de tirer encore parti de ſon
» Epinette à la Foire ſuivante de l'année
» 1662. Dans le cours de celle de Saint
» Germain. Il fait afficher, & il annonce
» le même Spectacle que l'année précé-

» dente ; mais il promet de découvrir ſon
» ſecret & d'accompagner ſon Epinette 1664.
» d'un petit divertiſſement. » (*a*) Loret parle auſſi du Spectacle que Raiſin donna à cette Foire, & de plus, il nous apprend que l'Epinette & les enfans de Raiſin parurent encore devant le Roy & toute la Cour ; voici ſes termes.

Muſe Hiſtorique du 11. *Mars* 1662.

Cet homme qui met en pratique,
Quand il lui plaît l'art de Muſique,
Ce Raiſin, habile Troyen,
Qui l'an paſſé trouva moyen,
De donner au Roy le Régale,
D'une Epinette machinale,
Qui d'elle-même en tons bien clairs,
Exprimoit toutes ſortes d'airs,
Et tels que de ſa ſimphonie,
Les deſiroit la Compagnie,
(Ce qui paroiſſoit plus qu'humain)
Sans que perſonne y mit la main,

(*a*) Ce fut à cette Foire Saint Germain que Raiſin fit paroître une Epinette à trois claviers, parce que ſa fille ſe trouva en état de jouer, ainſi que ſes deux garçons ; voici de qu'elle maniere ce jeu s'éxécutoit, ſuivant le récit de Grimareſt.

» D'abord le petit Raiſin l'ainé, & ſa petite ſœur
» Babet, ſe mettoient chacun à ſon clavier, & jouoient
» enſemble une Piéce que le troiſiéme clavier * répé-
» toit ſeul d'un bout à l'autre, les deux enfans ayant
» les bras levés. »

* C'étoit Raiſin le cadet, qui le touchoit.

1664.

Le tout par des reſſorts internes,
Qui plairoient à des Holophernes,
Et dont je fis lors quelque écrit:
Ce Raiſin, donc, homme d'eſprit,
En a fait une autre excellente,
De la premiere différente,
Qui, certes, vaut ſon peſant d'or,
Et ſurprend cent fois mieux encor.
L'autre jour, autant qu'on peut dire,
Il en charma notredit Sire,
Samedi * vers la fin du jour,
Et pluſieurs des Grands de la Cour,
Qui (toutesfois) ſans complaiſance,
En dirent du bien d'importance,
Et des trois beaux enfans auſſi,
(Dudit Raiſin, le cher ſouci.)
Qui danſoient avec caſtagnettes,
Bien mieux que des Marionettes,
Eux étant preſque auſſi petits;
Oui, oui, les ayant vûs gratis,
Je puis avec peu d'hiperbole,
Vous l'aſſurer ſur ma parole.
. . . . . .
Certes tous les Grands & les Grandes,
Dont les oreilles ſont friandes,
De doux & de juſtes accords,
Doivent voir ces trois petits corps,
Et leur Epinette enchantée,
Digne d'être à jamais vantée.

* C'eſt-à-dire, le 4. Mars.

Il y a grande apparence que la Foire ſuivante 1663. ne fut pas ſi favorable pour Raiſin ; car en 1664. il abandonna ſon Epinette & prit des jeunes géns de l'un & de l'autre ſexe, qu'il joignit à ſes enfans, dont il fit une Troupe, qui prit le titre de la *Troupe* de MONSEIGNEUR LE DAUPHIN ; c'eſt ſous ce nom qu'elle parut ſur le Théatre du Palais Royal au commencement du mois de Juin de cette année. Loret va nous en apprendre le ſuccès. 1664.

Muſe Hiſtorique du 7. Juin 1664.

A propos de ce noble enfant.... (1)
Pour quoi de zéle je me pique,
Sur ma foi *ſa Troupe comique*,
(Qui ne ſont pourtant que Ragots)
Avec leurs ſurprenans échos, (2)
Leurs danſes & leurs mélodies,
Paſtorales, & Comédies
Se font, (foi d'Ecrivain loyal)
Admirer au Palais Royal,
Où le plus petit de la Troupe, (3)
Et guére plus haut qu'une coupe,
Danſant, récitant, annonçant,
Eſt ſi rare, & ſi raviſſant,
Qu'on le pourroit entr'autre choſe,
Nommer le petit Belleroſe.
A n'en point mentir, ſans le voir,
On ne ſçauroit bien concevoir ;

(1) Monſeigneur le Dauphin.

(2) On n'entend point ce que veut dire ce vers.

(3) Le petit Raiſin.

1664.

Comment ces Ragottins s'acquittent
Des jolis endroits qu'ils débitent,
Et (ſans à faux en diſcourir)
Tout Paris y devroit courir:
Car je ne crois pas que perſonne
Plaignit l'argent que l'on leur donne. (*a*)

Ce fut dans cette même Troupe que le fameux Baron, mort en 1729. débuta. Nous en parlerons à ſon article, pour ne point interrompre celui-ci; diſons que Raiſin étant mort, ſa femme continua ſon entrepriſe. « Et qu'après avoir gagné » plus de vingt mille écus à Paris, elle » crut que la Campagne ne lui ſeroit pas » moins favorable. Elle fut à Rouen, » mais au lieu de préparer ſon Specta- » cle, elle mangea ce qu'elle avoit d'ar- » gent avec un Gentilhomme de M. le » Prince de Monaco, nommé Olivier, » qui l'aimoit à la fureur, & qui la ſui- » voit par-tout; deſorte qu'en très-peu » de temps, la Troupe fut réduite dans » un état pitoyable; ainſi deſtituée de » moyens pour jouer la Comédie à

Vie de Moliere, par Grimareſt.

(*a*) « Les trois enfans de Raiſin, & quelques autres » dont Raiſin avoit formé une Troupe, repréſentoient, » tant bien que mal, deux petites Piéces qu'ils faiſoient » rouler, *Tricaſſin Rival*, & *l'Andouille de Troye*. » Cette Troupe prit le titre de Comédiens de Monſei- » gneur le DAUPHIN, & elle ſe donna en Spectacle » avec ſuccès pendant du temps. »

Vie de Moliere, par Grimareſt.

» Rouen, la veuve Raiſin prit le parti 1664.
» de revenir à Paris avec ſes petits Co-
» médiens & ſon Olivier, (au com-
» mencement de l'année 1666.) Cette
» femme n'ayant aucune reſſource, &
» connoiſſant l'humeur bienfaiſante de
» Moliere, alla le prier de lui prêter ſon
» Théatre pour trois jours ſeulement,
» afin que le petit gain qu'elle eſpéroit
» de faire dans ces trois repréſentations,
» lui ſervit à remettre ſa Troupe en état.
» Moliere voulut bien lui accorder ce
» qu'elle lui demandoit (*a*). Le premier
» jour fut plus heureux qu'elle ne ſe l'é-
» toit promis ; mais ceux qui avoient en-
» tendu le petit Baron, en parlerent ſi
» avantageuſement, que le ſecond jour
» qu'il parut ſur le Théatre, le lieu étoit
» ſi rempli, que la veuve Raiſin fit plus
» de mille écus. »

La fin de ce récit de Grimareſt, eſt aſſez conforme à celui de Robinet, dans ſa lettre en vers ; car voici ce qu'il dit de cette petite Troupe.

Lettre en vers de Robinet, du 22. Février 1666.

Cependant au Palais Royal,
Avec un plaiſir ſans égal,

(*a*) Grimareſt avance un fait qui n'eſt pas bien clair. Moliere n'étoit point en droit de prêter ſon Théatre ſans une permiſſion de la Cour : mais ſans doute que cette formalité fut obſervée.

1664.

On peut voir la Troupe Enfantine,
Qu'on nomme la Troupe Dauphine,
Dont les Acteurs à peine éclos,
Des plus vieux méritent le los.
Sur-tout le fils de la *Baronne*,
Actrice ſi belle, & ſi bonne,
Dont la Parque a fait ſon butin,
A comme elle le beau deſtin,
De charmer chacun ſur la Scene,
Quoiqu'il n'ait que douze ans à peine,
Et certe, il ſera quelque jour,
Fort propre aux Rôles de l'amour.

La permiſſion que la veuve Raiſin obtint pour trois jours, s'étendit plus loin; car on trouve dans deux lettres de Robinet, de cette même année, deux paſſages où il eſt parlé de la Troupe du Dauphin, jouant encore au Palais Royal. Mais il y a grande apparence, qu'après ce temps, elle ſe diſperſa, ſoit par la mauvaiſe adminiſtration de la veuve Raiſin, ſoit parce qu'une partie des Acteurs paſſa dans d'autres Troupes. Ainſi finit celle du Dauphin, dont les événemens nous ont paru devoir entrer dans l'Hiſtoire du Théatre François. Terminons cet article par les deux paſſages de Robinet, dont nous venons de parler.

1664.

Lettre du 6. May 1666.

Vous aurez pour tout dire enfin,
La Troupe du charmant Dauphin,
Dont les Acteurs encore en graine,
Peuvent guérir de la migraine,
Soit dans les rôles ſérieux,
Soit dedans les facécieux.
Ces Marionnetes vivantes,
Sont tout-à-fait divertiſſantes,
Et l'on croit vraiſemblablement,
Que ce ſoit un enchantement.

Du 12. Septembre 1666.

J'ajoute ici que je reviens,
De ces beaux petits Comédiens,
Qui conſacrent toutes leurs veilles,
Et leurs agréables merveilles,
A notre Dauphin glorieux,
Et qu'on admire parmi eux,
Une Actrice toute nouvelle,
Toute charmante & toute belle,
Et qui joue à merveille auſſi,
Vrai comme je l'écris ici.
Ah! que dedans un rôle tendre,
Elle en forcera de ſe rendre,
Et que maints en lorgnant la jeune de Beaulieu, (*a*)
Porteront volontiers leurs cœurs en ſi beau lieu.

(*a*) Aparemment que cette jeune Demoiſelle Beaulieu ne continua pas de jouer la Comédie, ou qu'elle ne la joua qu'en Province; car on ne trouve aucune Actrice de Paris qui ait porté ce nom.

1664.

LE FOU RAISONNABLE, (a)

Comédie en un Acte, & en vers, de M. POISSON,

Repréſentée ſur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

CEtte petite Comédie eſt d'une foible invention, Dom Pedre, amoureux d'Iſabelle, engage Criſpin, Hôtelier d'Ileſcas, à le faire paſſer pour ſon fils, afin de l'introduire auprès de cette belle, qui eſt toujours obſédée de ſon pere.

SCENE I.

DOM PEDRE.

Mais il faut m'introduire, & voici le moyen;
Dis que je ſuis ton fils, qu'ayant nom Alé-
xandre,
Je crois l'être en effet, & qu'ils peuvent s'at-
tendre,
De voir un Aléxandre aſſez divertiſſant.

Criſpin éxécute ſa commiſſion, & dit à Rodolphe, pere d'Iſabelle, qu'il a un fils fort ſçavant.

(a) C'eſt la même Piéce qui par mépriſe ſe trouve intitulée *le Fou de qualité* dans le Catalogue Chronologique des Comédies de Raimond Poiſſon.

ISABELLE.

Mais dites-nous comment,
Votre fils s'eſt rendu ſi brave, & ſi galant.

CRISPIN.

Je voulus qu'il apprit d'abord l'Aſtrologie,
On dit que l'on ne peut la ſçavoir ſans magie,
Que cela ſoit ou non, il la ſçait comme il faut,
Car ſitôt qu'il eſt nuit, & qu'il regarde en haut,
Il vous montre du doigt, à la moindre priére,
Le char du Roy David, l'Etoille pouſſiniére,
Le chemin de Saint Jacques.....

RODOLPHE.

Etre ſi ſtudieux,
Fait bien tourner l'eſprit,

CRISPIN.

C'eſt pour celà, tant mieux;
Il eſt fort amoureux, fort jaloux; il compoſe,
La muſique, il la ſçait mieux que toute autre choſe;
Le Procès le plus grand, & le plus épineux,
Il vous le met en vers en moins d'une heure ou deux,
C'eſt être bien Poëte, & ſçavoir la pratique,
Et ſi l'Avocat veut, il le plaide en muſique;
Quelque Procès qu'on ait, c'eſt un divin ſecours.
Les Juges ſont charmés, on les gagne toujours.

1664.

ISABELLE.

Pouquoi cette ſcience, & que vouliez-vous faire,
De Monſieur votre fils ?

CRISPIN.

Je vais vous ſatisfaire,

RODOLPHE.

C'eſt ſe jouer à perdre un eſprit tout-à-fait
Que de.....

CRISPIN.

C'eſt pour cela Monſieur que je l'ai fait,
Moquez-vous-en tous deux, étouffez-en de rire,
J'en voulois faire un fou, puiſqu'il faut vous le dire.

RODOLPHE.

Un fou, pourquoi cela ?

CRISPIN.

Pour ſon avancement,
Pour faire ſa fortune, & je crois fortement,
Qu'un ſcrupule d'amour, un gros de jalouſie,
Deux onces de chicane, une de Poëſie,
Trois dragmes de muſique, & ſix grains de Procès,
Infuſés la-dedans *, cauſent un grand accès,
C'eſt pour perdre un eſprit, un remede admirable.

* Montrant ſon front.

RODOLPHE.

L'on vous aura purgé d'un récipé ſemblable,
Pourquoi donc rendre fou votre fils ?

CRISPIN.

Pour ſon bien, 1664.
Les Sçavans aujourd'hui ne ſont propres à rien,
. . . . . .
Mon ambition eſt de le voir à ſon aiſe,
Si l'on voit à la Cour, qu'il ſoit un fou qui plaiſe,
Comme ſans vanité, je penſe qu'il plaira,
J'aurai tout fait pour lui, rien ne lui manquera.
Il a pour ſon malheur un rival à combattre, (*a*)
Qui dans peu s'eſt acquis de la faveur pour quatre,
Mais c'eſt par un bonheur, car je gage aujourd'hui,
Qu'Aléxandre mon fils, eſt bien plus fou que lui,
Car il l'eſt à un point, qui ne ſe peut comprendre,
Depuis un mois ou deux il ſe croit Aléxandre,
Et ſon valet plus fou croit être Epheſtion.

Dom Pedro & ſon valet font leur Scene de folies; Dom Pedre ſe fait connoître, & épouſe Iſabelle. Malgré le peu de mérite de cette Comédie, elle a été repriſe quelquefois, mais à la vérité ſans aucun ſuccès.

(*a*) Ce Rival étoit *Langely*, ce célébre Fou à la Cour de Louis XIV. Poiſſon dédia à Langely ſa Comédie du *Fou raiſonnable*,

1664.

LA THÉBAÏDE
OU
LES FRERES ENNEMIS,

Tragédie de M. RACINE, *

* On trouvera la vie de M. Racine après l'Article d'Andromaque, ſous l'année 1667.

Repréſentée ſur le Théatre du Palais Royal, le Vendredi 20. Juin. (*a*)

UNe tradition conſtante veut que le ſujet de cette Tragédie ait été donné par Moliere à M. Racine. Si ce fait eſt vrai, c'eſt une obligation que nous aurions de plus à Moliere, de nous avoir acquis cet admirable génie. M. Racine convient, dans la Préface de cette Tragédie, qu'on l'engagea à travailler pour le Théatre, & que le ſujet de la Thébaïde lui fut propoſé. *

* Préface de la Thébaïde.

« Le Lecteur me permettra de lui de-
» mander un peu plus d'indulgence pour
» cette Piéce que pour les autres qui la
» ſuivent. J'étois fort jeune quand je la
» fis. Quelques vers que j'avois faits alors
» tomberent par hazard entre les mains

(*a*) A la cinquiéme repréſentation, on y joignit *le Médecin volant*; à la huitiéme, *Gorgibus dans le ſac*, & à la onziéme une danſe; en tout quinze repréſentations. *Regiſtre de Moliere.*

de

» de quelques perſonnes d'eſprit, ils m'ex- 1664.
» citerent à faire une Tragédie, & me
» propoſerent le ſujet de la Thébaïde.
» Ce ſujet avoit été autrefois traité par
» Rotrou, ſous le nom d'*Antigone*.....
» & il avoit réuni en une ſeule Piéce,
» deux actions différentes, dont l'une
» ſert de matiere aux Phéniciennes d'Eu-
» ripide, & l'autre à l'Antigone de So-
» phocle. Je compris que cette duplicité
» avoit pû nuire à ſa Piéce, qui d'ailleurs
» eſt remplie de quantité de beaux en-
» droits (*a*).... La cataſtrophe de ma Piéce
» eſt peut-être trop ſanglante : en effet,
» il n'y paroît preſque pas un Acteur qui
» ne meure à la fin ; mais auſſi c'eſt la
» Thébaïde, c'eſt-à-dire, le ſujet le plus
» tragique de l'antiquité.

» Cette Piéce eſt une des moindres
» du fameux Racine ; on y trouve pour-
» tant de fort beaux endroits ; & ſou-

Diverſes remarques ſur les Piéces de Théatre de M. Racine, jointes à l'édition de ſes Œuvres, Paris, 1741. Préface de la nouvelle édition des Œuvres de M. de la Grange Chancel, p. 38.

(*a*) « J'ai oui dire à des amis particuliers de M. Racine, que lorſqu'il fit ſa Thébaïde, dont Moliere lui » avoit donné le plan, il n'avoit preſque rien changé » à deux récits admirables qui ſont dans l'Antigone de » Rotrou, ſoit qu'il crut ne pouvoir mieux faire que de » retirer deux ſi beaux morceaux de la pouſſiere, où » ils étoient enſevelis ; ſoit que Moliere ne lui ayant » donné que ſix ſemaines pour achever cette Piéce. * » Il ne lui fut pas poſſible de faire autrement ; mais » l'ayant fait imprimer quelque temps après qu'elle eut » été repréſentée, il la mit en l'état que nous la voyons » aujourd'hui. » Nous ne garantiſſons point ce fait anecdote, rapporté par M. de la Grange Chancel. Nous le citons tout ſimplement.

* Voyez la vie de Moliere, par Grimareſt.

1664. » vent beaucoup de nobleſſe dans les
» ſentimens. Les caracteres y ſont aſſez
» bien ſuivis. ... Je ne ſçais ſi les con-
» noiſſeurs ne trouveront pas Jocaſte un
» peu précieuſe ; Antigone eſt aſſez ai-
» mable, & d'un caractere touchant. Sa
» vertu & ſes malheurs préviennent pour
» elle. La converſation de cette Princeſſe
» avec Hemon, Scene premiere, Acte ſe-
» cond, eſt pleine de délicateſſe ; la Scene
» ſuivante l'eſt de ſentimens élevés. ....
» L'acharnement des deux freres eſt aſſez
» bien caractériſé, dans la derniere du
» quatriéme Acte, leur entrevûe aboutit
» à une eſpéce de cartel que Polinice
» donne à Etéocle pour ſe battre enſem-
» ble en duel pour le Royaume. Ce car-
» tel eſt un peu cavalier ; il eſt donné &
» reçu devant une mere ; mais après
» tout, ces deux Princes ſe haiſſoient trop
» pour être capables de conſerver quel-
» que reſpect. Je ne ſçaurois entiere-
» ment approuver la partialité que le
» Poëte attribue à Jocaſte pour Etéocle.
» Pour le monologue d'Antigone, Scene
» premiere, Acte cinquiéme, on n'y
» voit pas une douleur aſſez dégagée de
» l'envie de parler avec eſprit. Ses cha-
» grins lui laiſſent le temps de faire des
» antithéſes. La Scene troiſiéme du même
» cinquiéme Acte, eſt fort travaillée. Le

» combat funeſte des deux Freres eſt très-
» bien décrit, & les plus beaux traits de 1664.
» cette deſcription ſont pris des anciens,
» & ſur-tout de Virgile. Le récit de la
» mort de Polynice finit par ce dernier
» vers de l'Enéïde.

Vitaque cum gemitu fugit indignata ſub umbras.

Et ſon ame en courroux s'enfuit dans les Enfers.

» A l'égard de Créon, ſon ambition
» l'emporte de beaucoup ſur l'amour; &
» certainement la premiere paſſion eſt ſi
» vive, qu'il y avoit lieu de douter que
» ce Prince dût mourir déſeſpéré par la
» mort de la belle Antigone; s'il étoit
» paſſionné pour ſa maîtreſſe, il l'étoit
» encore plus pour le trône.

L'ECOLE DES JALOUX
OU
LE COCU VOLONTAIRE, (*a*)

Comédie en vers, en trois Actes, par M. DE MONTFLEURY,

SAntillane eſt obligé de venir à Cadix avec ſa femme Léonor, pour aſſiſter à la noce de ſa belle-ſœur, qui va

(*a*) Depuis très-longtemps, & même dès le ſiécle paſſé, cette Comédie a toujours été repréſentée ſous le titre *de la Fauſſe Turquie*.

épouſer Dom Carlos, Gouverneur de
1664. cette Ville. L'humeur auſſi ſotte que jalouſe de Santillane, dont Léonor eſt la victime, fait former à Dom Carlos le deſſein de jouer un tour à ce brutal.

ACTE I. SCENE VIII.

DOM CARLOS.

Sa maniere d'agir me paroît fort blamable;
Et je veux faire effort pour le rendre traitable.
. . . . . .
Que je plains Léonor d'avoir pris ce brutal,

GUSMAN, *valet de Dom Carlos.*

Je vous diſois tantôt un reméde à ſon mal;
On peut s'en divertir, & le mettre en uſage,
L'on ſçait qu'il n'a jamais ſorti de ſon village,
Qu'il a l'eſprit épais, & que ſous le Soleil,
Il ſeroit mal aiſé de trouvet ſon pareil,
Cette Piéce, Monſieur....

DOM CARLOS.

Eſt un peu trop piquante,
Il eſt vrai Santillane a l'humeur fort choquante,
Il la mérite bien; mais enfin un tel tour,
Paſſeroit pour l'effet de mon premier amour;
Et je dois ſur ce point prendre quelque meſure,

GUSMAN.

Croyez-vous que jamais il ſçache cette injure?
Je vous promets, Monſieur, de conduire ſi bien
L'intrigue, que jamais ce fat n'en ſçaura rien;

1664.

Il lui faut propoſer ſur mer la promenade,
Et me laiſſer le ſoin de cette maſcarade.
Depuis peu ſur les Turcs ayant pris un vaiſſeau,
On peut ſe régaler d'un ſpectacle ſi beau,
Et des Turcs pris dedans, il eſt aiſé de prendre
Les habits.... &c.

Dom Carlos conſent au projet de Guſman. Santillane accepte la promenade ſur la mer, & eſt enlevé, ainſi que Léonor, par les prétendus Turcs; Guſman en vient faire le récit à ſon maître.

GUSMAN. ACTE II. SCENE III.

S'étant défait de ſon humeur jalouſe,
Il s'eſt dans le vaiſſeau mis avec ſon épouſe :
Je m'y mets avec eux, & j'inſtruits Léonor.
Du tour elle m'accuſe, & s'emporte d'abord;
Néanmoins cette belle, approuvant ce miſtere,
Pour en voir le ſuccès a promis de ſe taire :
Au ſon des inſtrumens on a quitté le bord,
Déja notre vaiſſeau ſe voyoit hors du port,
Quand l'autre plein de Turcs pour cette maſcarade,
A donné le ſignal par une canonade.
D'abord les Matelots qui s'entendoient bien tous,
Ont dit tout eſt perdu, le Grand Turc vient à nous,
Monſieur, ont-ils crié, ſongez à cette guerre,
Santillane effrayé, crioit, *à terre, à terre*,

1664. Faiſant les empreſſés, ils s'en divertiſſoient ;
Plus il s'égoſilloit, & moins ils en faiſoient.
Six grands coups de canons ſans boulets, pleins de poudre,
Ont pour notre Jaloux été ſix coups de foudre,
Qui ſe croyant pour lors mortellement bleſſé,
Eſt tombé ſur le nez, & ſe l'eſt tout caſſé.
On a fait de nouveau rouller l'artillerie ;
Lui voyant que cela paſſoit la raillerie,
Par la peur de la mort, s'eſt ſi fort allarmé,
Qu'après quelques momens, il eſt tombé pâmé.
On s'accroche & ce Fou revient à lui, ſe tâte,
Lorſqu'il voit près de lui vingt Turcs faits à la hâte.
Qui de l'autre vaiſſeau nouvellement ſortis,
Saiſiſſent Léonor en jettant de grands cris ;
Santillane enragé ſe met d'abord à braire,
S'arrache les cheveux, pleure, ſe déſeſpere,
Lorſque ſix de ces Turcs, pour le mettre en repos,
Dans un endroit obſcur, l'on chargé ſur leur dos,
De peur qu'il ne pût voir où l'on l'alloit conduire.
Pour lors nous avons tous fait débauche de rire,

Tant qu'arrivés au port comme un Colin-maillart, 1664.
On a bandé ſes yeux : le tour en eſt gaillart ;
Du plus proche jardin on a fait ſa retraite,
Chez Dom Pedre....
. . . . . .

DOM CARLOS.

Hé bien, qu'en ferons-nous, ne faut-t-il pas ?..

GUSMAN.

Fabrice
Et quatre autres feins Turcs, ſecondent l'artifice,
Et dès qu'il reprendra quelque peu de vigueur,
Diront qu'il faût l'aller mener au Grand Seigneur.
C'eſt-là que je l'attends, ſi vous voulez bien rire,
Au jardin de Pedro, cachez-vous ſans rien dire, &c.

Guſman ſe charge du perſonnage du Grand Turc. Il fait venir Santillane & Léonor, & offre à cette derniere de la faire Sultane. On peut juger du déſeſpoir & de la crainte que le Jaloux reſſent pendant cette converſation, & ſur-tout lorſque Guſman lui dit : ACTE II. SCENE VI.

GUSMAN.

Deça par un Arrêt tout neuf,
Prononcé de mon chef, je vous déclare veuf,
Faiſant dès-à-préſent défenſes très-expreſſes
A vous, époux défunt de la grande Turqueſſe,

1664. D'en être à l'avenir ni triſte ni mari,
Ni de vous en jamais qualifier mari,
A peine de vous voir razer votre perruque,
Et vous voir régaler d'une charge d'Eunuque.

Pour pouſſer Santillane à bout, le feint Grand Turc, lui commande d'engager Léonor à partager ſon amour; attendu que cette belle lui oppoſe toujours ſon devoir & ſa vertu. Santillane ne ſe réſout à ce fâcheux emploi, que par la crainte d'être empallé. Il conſeille donc à ſa femme de ſe rendre aux deſirs du Grand Turc.

ACTE III. SCENE VI.

LÉONOR.

Ah! quoique de ma foi mon époux me dégage,
Je ne puis conſentir.

SANTILLANE.

Quoi donc vous aimez mieux?...

GUSMAN.

Puiſqu'il n'avance rien, qu'on l'ôte de mes yeux,
Qu'on le mene au gibet.

SANTILLANE.

Hélas, que l'on attende;

A Léonor. Dites-donc oui, morbleu, de peur qu'on ne me pende,

LÉONOR.

Ah! ne l'emmenez pas.

GUSMAN.

1664.

GUSMAN.

Qu'il diſe encore deux mots.

FABRICE.

Seigneur, un Envoyé d'un certain Dom Carlos,

Demande à vous parler.

GUSMAN.

Qu'il entre.

ALPHONSE *à Guſman.*

Scène VII.

Seigneur je ſuis chargé de mettre entre vos mains,

Cet écrit de Carlos.

GUSMAN.

Apprenons ſes deſſeins.

» Vous avez pris ſur mer par un coup téméraire,

» Ma belle ſœur, & mon beau-frere,

» Dans un de mes vaiſſeaux qui s'éloignoit du bord,

» Pour être content l'un de l'autre,

» Un vaiſſeau pris ſur vous eſt encore dans ce port,

» Renvoyez-moi le mien, ſi vous voulez le vôtre.

CARLOS.

SANTILLANE *à part.*

Le brave homme,

GUSMAN.

Il eſt fier ce petit Gouverneur.

Quoi c'eſt-là ſon beau-frere, & là ſa belle-ſœur?

1664. Ma foi, ſi ce Carlos reſſemble à ce viſage,
Soit dit ſans l'offenſer, c'eſt un ſot perſonnage,

ALPHONSE.

Seigneur, quelle réponce?

GUSMAN.

Attendez, mal appris,
Pour ravoir le butin que ſur nous on a pris,
Délégué trop fâcheux, il faut donc lâcher priſe?

ALPHONSE.

Oui,

GUSMAN.

Paſſe pour ce fat, mauvaiſe marchandiſe,
Se garde toujours trop. Mais quant à ſa moitié,
Qui va faire du Turc un objet de pitié,
Quant à cet œil fripon, qui juſqu'au fond de l'ame,
A grands coups de glaçons a relancé ma flâme,
Je voudrois la garder pour la Sultaniſer.

LÉONOR.

Hors mon époux, pour moi, tout eſt à mépriſer,
Plus vous auriez d'amour, plus vous verriez ma haine.

GUSMAN.

Oui?

LE'ONOR.

Oui.

GUSMAN.

De détaler qu'on prenne donc la peine.

Fabrice faites-les partir, & promptement,
Je vais dans mon ſérail m'ébaudir un moment, 1664.

. . . . . .

ALPHONSE *à Santillane.*

De quelque grand péril étiez-vous menacé, SCENE VIII.

SANTILLANE.

Un quart-d'heure plus tard, ma foi j'étois houſſé.
Ah ! qu'on eſt malheureux, quand on eſt en Turquie,
Ma foi, je n'eus jamais tant de peur en ma vie.

ALPHONSE. *bas.*

Que vouloit-on de vous encor ? Le plaiſant fou,

SANTILLANE.

L'on ne me vouloit rien que m'allonger le cou ;
Je crois qu'après cela l'on eut tiré l'échelle,
Jamais homme, Monſieur, ne l'échappa ſi belle,
Mais l'hymen du beau-frere.

ALPHONSE.

Avant que de partir
J'en ai vû les apprêts,

SANTILLANE *à Léonor.*

Il faut t'y divertir.
De mes jaloux ſoupçons je prétens me défaire,
Je n'ai plus de deſſein que celui de te plaire ;
Mignonette, je veux devenir bon mari.
De ma bizarre humeur je me ſens bien guéri,

1664. Oui, je veux te laiſſer vivre à ta fantaiſie,
J'en aurai du plaiſir, & point de jalouſie ;
Sa vertu m'eſt connue, & j'en ſuis con-
vaincu ;
Quoi, morbleu la prier de me faire cocu,
Et de peur que cela ne me mette en colere,
Aimer mieux me voir pendre, & n'en vouloir
rien faire ?
Voilà ce qui s'appelle une femme de bien,

LE'ONOR.

Je faiſois mon devoir,

SANTILLANE.

Je veux faire le mien.

Cette Piéce eſt plutôt une Farce qu'une Comédie, mais telle qu'elle eſt, on y rit, & bien ſouvent de choſes aſſez comiques, il ne faut pas y chercher d'autre mérite. Cette Comédie eſt reſtée au Théatre, mais c'eſt de loin en loin qu'elle y paroît, & elle devroit être miſe ſur le répertoire des Piéces de ce genre qui ſe jouent dans le cours de l'année.

1664.

LA JOUEUSE DUPÉE

OU

L'INTRIGUE DES ACADÉMIES,

Comédie en un Acte, en vers, par J. D. L. F. *

* Par J. de la Forge, dit l'Auteur des Recherches, sur les Théatres de France.

CLidamant, amoureux de Cléonice, fille d'Uranie, prévoyant qu'on ne voudra pas la lui accorder en mariage, à cauſe du peu de bien qu'il a, tâche de l'obtenir par adreſſe. Comme il connoît la paſſion d'Uranie pour le jeu, il apoſte un Marquis de ſes amis, joueur de profeſſion; & qui ſçait habilement réparer les fautes du hazard. Ce Marquis propoſe une partie de jeu. Polixene, amie d'Uranie, inſiſte pour la Comédie. Eh, ſi, Madame, s'écrie Uranie.

URANIE. SCENE V.

Je n'irai pourtant pas, m'offrit-on des Empires,
On dit que le Théatre eſt rempli de ſatyres, *
Je les connois trop bien, & j'ai lû quelquefois
Que ces vilains forçoient les filles dans les bois.
De tous les animaux, ces bouquins ſont les pires.

* Jeu de mots ſur les Satyres, ou critiques ſemées dans les Piéces de Moliere.

Enfin on convient de jouer au Réverſis.

1664. Tandis que les deux Dames diſputent avec chaleur ſur un coup, Clidamant ſe ſauve avec ſa maîtreſſe. Par malheur, ils rencontrent à la porte de la rue, Valere, pere de Cléonice, qui les force de rentrer.

SCENE VII. & derniere.

VALERE *entrant à l'improviſte, & tenant ſa fille par la main.*

Venez, venez coureuſe,
Quand je vous ai trouvé, où de grace alliez-vous,
Avec ce beau galant qui vous fait les yeux doux.
Répondez, s'il vous plaît.

CLE'ONICE.

Nous allions à la Foire;

VALERE.

A la Foire, bon dieu!

CLE'ONICE.

Vraiment oui.

VALERE.

Vraiment voire.

A Uranie. Votre bonne mamant vous l'avoit-elle dit?
Et vous qui n'avez rien que le jeu dans l'eſprit,
Vous, dont je veux en vain combattre la manie,
Parlez à votre tour, ho, Madame Uranie!
C'eſt ainſi que vos ſoins conſervent mon honneur:
Vous laiſſez une fille avec un ſuborneur,
Et ſouffrez.....

1664.

URANIE.

Qu'eſt-ce donc, que me voulez-vous dire,
Penſez-vous me railler ?

VALERE.

Oui je parle pour rire,
. . . . . .
J'ai grand tort en effet d'avoir aucun ſouci.

URANIE.

Mais votre fille enfin n'a point ſorti d'ici.
. . . . . .
(*A Cléonice.*) Vous ſortiez donc ainſi ſans le dire, Madame,

VALERE.

Ne la querellez point malencontreuſe femme,
De votre attachement c'eſt-là l'indigne effet,
Et vous deviez prévoir à tout ce qu'elle fait.
Elle n'auroit pas eu l'occaſion ſi belle,
Si le jeu n'occupoit toute votre cervelle ;
Et vous auriez tâché d'éloigner un amant,
De ce que l'on ne peut garder trop ſurement.

CLIDAMANT.

Quittez, quittez, Monſieur, cette colére extrême,
Je ſerai ſon époux.

VALERE.

Je l'entends bien de même.
Et je conſens de voir cet aſſemblage heureux,
D'une fille peu ſage, & d'un mari fort gueux ;

1664. Mais ſi vous l'emmenez, ne laiſſez pas ſa mere,
Depuis un fort longtemps, je cherche à m'en défaire,
Et je gagnerai trop, ſi pour finir mes maux,
Vous daignez me priver de ces deux animaux.

Quoique cette Piéce ſoit peu de choſe, elle eſt cependant plus paſſable que la plupart de celles données par de Villiers, Chevalier & autres.

LES FRERES GÉMEAUX, OU LES MENTEURS QUI NE MENTENT POINT,

Comédie en vers & en cinq Actes (a), *de M. BOURSAULT*,

Repréſentée ſur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

C'Eſt la Comédie des Ménéchemes de Plaute, habillée à la Françoiſe. Mais Bourſault, en empruntant ce ſujet

(a) Bourſault réduiſit depuis cette Piéce en trois Actes. L'impreſſion de cette derniere Piéce eſt très-rare.

de l'Auteur latin, l'a abſolument défiguré par les incidens dont il l'a rempli, & les baſſes plaiſanteries que débitent la plûpart de ſes perſonnages. Un plus long éxamen feroit à cette Piéce un honneur qu'elle ne mérite pas. 1664.

OTHON,

Tragédie de M. CORNEILLE,

Repréſentée ſur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, le 5. ou le 6. Novembre.

CEtte Piéce eſt ſi fort au-deſſus de Sophoniſbe, que les amis de l'Auteur, jaloux de ſa gloire, ne manquerent pas de dire qu'elle égaloit, & paſſoit même les meilleures qu'il eut données. Un grand nombre de perſonnes diſtinguées par leur Naiſſance & par leur goût, y joignirent hautement leurs ſuffrages; il ne faut pas être ſurpris que M. Corneille, qui vouloit ignorer la diminution de ſes forces, ait adopté ſans peine des ſentimens qui flattoient ſi bien ſon amour propre. « Si j'oſe y mêler le » mien, (dit-il dans ſon avis au Lecteur) » je vous dirai que vous y trouverez » quelque juſteſſe dans ſa conduite, & » un peu de bons ſens dans le raiſonne-

1664. Vie de M. Corneille.

» ment. Quant aux vers, on n'en a » point vû de moi que j'aye travaillé avec » plus de ſoin (*a*). Après Agéſilas (*b*), » (c'eſt M. de Fontenelle qui parle) vint » Othon, Ouvrage où Tacite eſt mis en » œuvre par le grand Corneille, & où » ſe ſont unis deux génies ſi ſublimes. M. » Corneille y a peint la corruption de la » Cour des Empereurs, du même pin- » ceau, dont il avoit peint les vertus de » la République. »

Dans une diſſertation que M. Taffignon a donné ſur les caracteres de Meſſieurs Corneille & Racine, contre le ſentiment de M. de la Bruyere: ce Critique parle en ces termes de la Tragédie, qui fait le ſujet de cet article.

« Je m'arrêterois avant que de finir » aux caracteres de la Tragédie d'Othon, » ſi l'uſage des cours & du monde, n'ap- » prenoit aſſez les intrigues de ceux qui » n'agiſſent que ſelon leurs intérêts par- » ticuliers. D'ailleurs, comme cette Piéce » abonde plus en choſes, qu'en mots, je

(*a*) Il pouvoit le dire avec vérité : on aſſure même que le cinquiéme Acte lui avoit couté plus de douze cent vers, & qu'il l'a refait juſqu'à trois fois ; cependant on y trouve beaucoup de négligence dans la verſification, auſſi-bien que dans le reſte du Poëme.

(*b*) M. de Fontenelle s'eſt trompé : Agéſilas eſt poſtérieur à Othon, & ne parût que deux ans après.

» ne pourrois en rapporter quelques en-
» droits, qu'en en laiſſant un grand nom- 1664.
» bre de plus beaux ; car Corneille a ceci
» d'admirable, que ce qu'un perſonnage
» y dit, ſemble ſans réponſe, & qu'on
» entend après dans la replique ; quel-
» que choſe encore de plus fort, tant eſt
» grande ſa pénétration.... Toutes les
» Tragédies de Corneille ont ce merveil-
» leux.... Celle-ci n'eſt pas, à la vérité,
» la plus agréable. Mais c'eſt peut-être la
» plus belle & la plus utile. La plus fine
» politique s'y dévelope ; ceux qui ont
» part au gouvernement, s'y inſtrui-
» roient avec plus de ſuccès, que n'au-
» roit fait Denis le Tyran, dans une
» Comédie d'Ariſtophane ; intitulée les
» *Nuées*, que Platon lui recommandoit
» de lire, pour apprendre l'art de regner.
» Ses autres Piéces ont la même utilité ;
» & M. le Maréchal de Gramon avoit
» raiſon de dire, *que Corneille mérite*
» *d'être conſervée dans le cabinet des*
» *Rois.* »

Quelque ſoin que M. Corneille ait pris pour perfectionner cet Ouvrage, il faut avouer que la partie la plus néceſſaire y manque. L'intérêt eſt l'ame d'une Piéce, & le Spectateur n'en prend ici pour aucun des perſonnages. « Au reſte, M. Deſpréaux n'étoit du tout

Boleana, *in-12. p. 132.*

1664. » point content de la Tragédie d'Othon ; » qui ſe paſſoit toute en raiſonnemens, » & où il n'y avoit point d'action tragi- » que. Corneille avoit affecté d'y faire » parler trois Miniſtres d'Etat, dans le » temps où Louis XIV. n'en avoit pas » moins que Galba ; c'eſt-à-dire, Meſ- » ſieurs le Tellier, Colbert, & de Lyon- » ne. M. Deſpréaux ne ſe cachoit point » d'avoir attaqué directement Othon » dans ces quatre vers de ſon Art Poë- » tique.

Vos froids raiſonnemens ne feront qu'attiédir,
Un Spectateur toujours pareſſeux d'applaudir ;
Et qui des vains efforts de votre Réthorique,
Juſtement fatigué s'endort, & vous critique.

Art Poétique, chant 3. vers 41.

Lorſque la Tragédie d'Othon fut imprimée, (en 1665.) M. de Salo en parla dans ſon Journal des Sçavans, il eſt aiſé de voir que les termes qu'il employa, en l'annonçant, tiennent plus à l'ironie, qu'à la louange : on en va juger.

« Il ſuffit de dire que cette Piéce (OTHON) » eſt de M. Corneille, pour en faire con- » cevoir quelque choſe de grand. Car ſi » de vingt-ſept Piéces qu'il a données au » Public, il n'y en a pas une qui n'ait été » reçûe avec applaudiſſement, il eſt cer- » tain que celle-ci ne peut être mauvaiſe,

Journal des Sçavans, du Lundi 16. Février 1665.

» puiſque M. Corneille aſſure dans ſa
» Préface, qu'elle ne céde a pas une des 1664.
» autres, ſoit qu'on conſidére la con-
» duite, ou qu'on en éxamine la verſifi-
» cation. Il y a peu de perſonnes curieu-
» ſes à Paris, qui n'ayent vû jouer cette
» Piéce; auſſi n'eſt-ce que pour les étran-
» gers, & ceux qui ſont dans les Provin-
» ces qu'on en parle; afin que n'ayant
» pû la voir repréſenter, ils ayent au
» moins le plaiſir de la lire.

La Tragédie d'*Othon* fut repréſentée à Fontainebleau avant que de l'être à Paris; c'eſt Loret qui nous apprend ce fait dans ſa Muſe Hiſtorique du 2. Août 1664.

Ce qu'illec (1) je ſçu davantage,
C'eſt qu'OTHON, excellent Ouvrage,
Que *Corneille* plein d'un beau feu,
A produit au jour depuis peu,
De ſa plume docte & dorée,
(Devoit la ſuivante ſoirée) (2)
Ravir & charmer à ſon tour,
Le Legat & toute la Cour,
Je l'appris de ſon Auteur même;
Et j'eus un déplaiſir extrême,
Qui me fis bien de fois peſter,
De ne pouvoir encor reſter,
Pour voir dudit Sieur de Corneille,
La fraîche & derniere merveille,
Que je verrai, s'il plaît à Dieu,
Quelque jour en quelqu'autre lieu.

(1) Il parle de Fontainebleau.

(2) Ainſi on peut conjecturer que la Tragédie d'Othon fut jouée à Fontainebleau à la fin de Juillet.

1664. Voici de quelle façon le même Auteur parle de la premiere repréſentation qui en fut donnée à Paris.

Muſe Hiſtorique du 8. Novembre 1664.

Il faut donc ici que j'avoue,
Qu'à l'Hôtel de Bourgogne on joue,
Depuis un jour * ou deux, dit-on,
Un ſujet que l'on nomme OTHON,
Sujet Romain, ſujet ſublime,
Et digne d'éternelle eſtime;
Jamais de plus hauts ſentimens,
Ni de plus rares ornemens,
Piéce ne fut ſi bien pourvûe:
Je ne l'ai point encore vûe,
Et je ne ſuis que le rapport,
Que m'en fit hier maint eſprit fort,
Qui dit qu'elle eſt incomparable,
Et que ſa conduite admirable,
Dans Fontainebleau, l'autre jour,
Charma tous les grands de la Cour.
Mais d'où lui vient cet avantage,
Et d'où vient que de cet Ouvrage,
Tout le monde eſt adorateur?
C'eſt que Corneille en eſt l'Auteur;
Cet inimitable génie,
Et que l'illuſtre compagnie,
Ou troupe Royale autrement,
Qui la récite excellemment,

* Le 5. Novembre.

Qui lui donne toute l'efficace,
Tout l'éclat, & toute la grace
Qu'on doit prétendre en bonne foi,
Des grands Comédiens du Roy.

1664.

ASTRATE, ROY DE TYR;

Tragédie de M. QUINAULT.

Repréſentée ſur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, vers le 15. ou le 20. du mois de Décembre. (*a*)

VOici le chef-d'œuvre des Tragédies de M. Quinault; & malgré la critique foudroyante de M. Deſpréaux,

(*a*) Nous croyons avoir une juſte raiſon de placer la premiere repréſentation d'Aſtrate, dans le mois de Décembre 1664. Car voici ce que Loret en dit, Muſe Hiſtorique du 10. Janvier 1665.

Des gens de la Cour (& plus de trois)
M'ont compté que le jour des Rois,
Le Roy fit ſomptueuſe chere,
A la Reine ſa bonne Mere,
Qui ſe porte bien, Dieu merci,
Et Monſieur, & Madame auſſi.
. . . . . .
Avant cette chere royale,
Une Piéce en vers Théatrale,
Charma, ce dit-on, à ſon tour,
Cette noble & ſplendide Cour.
La Piéce eſt belle & délicate,
Et ſe nomme, je penſe, *Aſtrate*, *

* Dont eſt Auteur M. Quinault.

1664. cet Ouvrage s'eſt ſoutenu au Théatre, & y paroît encore avec quelque ſuccès. Nous allons rapporter les deux paſſages de M. Deſpréaux contre la Tragédie d'Aſtrate, & nous finirons par un court éxamen de cette Piéce.

Un des Convives du repas ridicule, dont M. Deſpréaux fait la deſcription dans ſa troiſiéme Satyre, ajoute, après avoir blâmé la Tragédie d'Aléxandre de M. de Racine,

Les Héros chez Quinault parlent bien autrement,
Et juſqu'à *je vous haïs*, tout s'y dit tendrement.
On dit qu'on l'a drappé dans certaine Satyre,*
Qu'un jeune homme, ... ah! je ſçais ce que vous voulez dire,
A répondu notre Hôte, *un Auteur ſans défaut,*
La raiſon dit Virgile, & la rime Quinault.
Juſtement, à mon gré, la Piéce eſt aſſez platte,
Et puis blâmer Quinault! avez-vous vu l'Aſtrate?

* Satyre ſeconde : elle eſt adreſſée à Moliere.

Dont l'excellent mérite eſt tel,
Que les grands Acteurs de l'Hôtel... (1)
Qui diſent mieux que des Oracles,
La faiſant valoir à miracles.
Attirent chez eux tous les jours,
Un ſi grand & nombreux concours,
De beaux eſprits, de belles ames,
De grands Monſieurs, de belles Dames,
Que depuis qu'ils l'ont miſe ſus,
Vous diriez de petits Créſus.

(1) De Bourgogne.

C'eſt

C'eſt-là ce qu'on appelle un Ouvrage achevé, 1664.
Sur-tout l'anneau Royal me ſemble bien trouvé;
Son ſujet eſt conduit d'une belle maniere,
Et chaque Acte en ſa Piéce, eſt une Piéce entiere.

M. Deſpréaux ne s'en tint pas à cette ironie piquante, il introduiſit le Perſonnage d'Aſtrate dans ſon Dialogue des Héros de Roman, & voici de quelle façon.

PLUTON.

Quel eſt ce grand innocent qui s'en va des derniers, & qui a la moleſſe peinte ſur le viſage? Comment t'appelle tu?

ASTRATE.

Je m'appelle Aſtrate.

PLUTON.

Que viens-tu chercher ici?

ASTRATE.

Je veux voir la Reine.

PLUTON.

Mais admirez cet impertinent; ne diriez-vous pas que j'ai une Reine que je garde ici dans une boete, & que je montre à tous ceux qui la veulent voir? Qu'eſt-tu, toi, as-tu jamais été?

ASTRASTE.

Ouida, j'ai été, & il y a un Hiſtorien Latin, qui dit de moi en propres termes, *Aſtratus vixit*, Aſtrate a vécu.

PLUTON.

1664. Eſt-ce-là tout ce qu'on trouve de toi dans l'Hiſtoire ?

ASTRATE.

Oui, & c'eſt ſur ce bel argument, qu'on a compoſé une Tragédie intiulée du nom d'Aſtrate, où les paſſions tragiques ſont maniées ſi adroitement, que les Spectateurs y rient à gorge déployée, depuis le commencement juſqu'à la fin ; tandis que moi j'y pleure toujours, ne pouvant obtenir que l'on m'y montre une Reine dont je ſuis paſſionnément épris.

PLUTON.

Hé bien, va-t'en dans ces galeres voir ſi cette Reine y eſt.

Dans la Satyre des Satyres, Comédie en vers, en un Acte de M. Bourſault *(a)*, cet Auteur prend la défenſe de la Tragédie d'Aſtrate. On ne ſera peut-être pas fâché de trouver ici ce qu'il en dit.

AMARANTE *à la Compagnie.*

Scene VI. Sur quoi rouloit votre entretien ?

LE CHEVALIER.

Sur Deſpréaux.

ORTODOXE.

Oh ! oui.

EMILIE.

Qu'en dites-vous ?

(a) La Comédie de la Satyre des Satyres, n'a point été repréſentée : nous en dirons la raiſon dans la vie de M. Bourſault.

ORTODOXE.

Qu'en dis-je ! 1664.

Qu'il ravit tout le monde, & que c'eſt un prodige :

Quand je lis ce qu'il fait, j'ai l'eſprit ſi content !

Deſpréaux !

LE MARQUIS.

Par ma foi, j'en diſois tout autant !

Mais, Madame, & Monſieur,* deux fâcheuſes perſonnes,

De cent ſottes raiſons ont combattu mes bonnes,

Dans leurs cruelles mains, le bon ſens eſt martyr.

* Emilie & le Chevalier, ſont les Antagoniſtes de Deſpréaux.

LE CHEVALIER.

Pour moi je ne crois pas devoir te répartir :

Mais reſpecte Madame, elle eſt ſi délicate.

LE MARQUIS.

Il eſt vrai, Dieu me damne, elle approuve l'*Aſtrate*.

AMARANTE.

Quoi l'Aſtrate ?

LE MARQUIS.

L'Aſtrate.

ORTODOXE.

Ah mon Dieu je l'ai vû ;

Que les vers en ſont forts, & que tout m'en a plû.

1664. J'en revins ſatisfaite autant qu'on le puiſſe être ;
Un Ouvrage ſi beau, part de la main d'un Maître ;
Bien des gens qu'il charma l'applaudiſſent tout haut,
Dites-moi, s'il vous plaît, qui l'a fait ?

BOURSAULT.

C'eſt Quinault.

ORTODOXE.

Bon, Quinault ?

EMILIE.

Oui vraiment voudroit-il vous le dire ?

ORTODOXE.

Quoi le même Quinault, que Deſpréaux déchire,
A compoſé....

EMILIE.

L'*Aſtrate*, où l'on donne un *anneau* ;

ORTODOXE.

Je ſuis au déſeſpoir de l'avoir trouvé beau.
Il me parût charmant, j'en admirai le tendre ;
Mais ſi jamais j'y vais, j'en dirai pis que pendre.
Il ne doit rien valoir, car Deſpréaux le dit.

LE MARQUIS.

Quoique ce ſoit.

LE CHEVALIER.

Tout beau, Quinault a de l'eſprit.

AMARANTE.

Et du beau.

1664.

ORTODOXE.

Monſieur raille, ou Madame le flatte.

LE MARQUIS.

S'il avoit de l'eſprit auroit-il fait l'*Aſtrate* ?

LE CHEVALIER.

Parlé mieux de l'Aſtrate, ou du moins n'en dis rien,
Il a charmé Madame.

ORTODOXE.

Ah ! je m'en repens bien ?
A tous les beaux endroits, que l'Auteur y rencontre ;
Je fis le brou-haha, mais je proteſte contre.
On doit me pardonner, ſi je le fis tout haut,
Ce fut innocemment, que j'applaudis Quinault :
Si l'Auteur par l'Ouvrage avoit pu ſe connoître,
Je l'aurois trouvé laid, tout galant qu'il puiſſe être,
En conſcience.

EMILIE.

Et vous depuis quand, & pourquoi ?
Etes-vous gendarmé contre l'Aſtrate ?

LE MARQUIS.

Moi.

EMILIE.

Oui, vous, oui.

LE MARQUIS.

J'aime aſſez, depuis quand.

1664.

EMILIE.

Il me ſemble,
Que dans ſa nouveauté nous le vîmes enſemble:
Je ne ſçais depuis quand vous vous êtes dédi,
Mais je ſçais qu'à mes yeux vous l'avez applaudi.
Et que vous démembrant pour louer cet Ouvrage,
Comme font la plûpart des Marquis de votre âge,
De vos bras fatiguans vous donnâtes cent coups,
A ceux qui par malheur s'étoient mis près de vous.
Vous trouvâtes la Piéce admirablement belle,

LE MARQUIS.

Elle étoit belle auſſi, quand elle étoit nouvelle,
Mais elle ne l'eſt plus à préſent.

Les deux paſſages de M. Deſpréaux, contre la Tragédie d'Aſtrate, ne font que la ridiculiſer, ſans la critiquer; & la réponſe de Bourſault eſt plus une fade louange, qu'une apologie de cette Piéce. Monſieur Deſpréaux aſſure que le ſujet d'Aſtrate n'eſt fondé que ſur ce qu'un Auteur latin a dit, *Aſtrate a vécu.* Si ce fait eſt vrai, c'eſt un mérite de plus à M. Quinault d'avoir, ſur ſi peu de choſe, imaginé un plan qui interreſſe le cœur

& l'eſprit. Eliſe, Reine de Tyr, mais par uſurpation, veut, pour aſſurer ſa couronne, épouſer Aſtrate, fils de Sichée, Seigneur Tyrien. Celui-ci repréſente à la Reine l'inégalité du rang de ſon fils au ſien. 1664.

ELISE.

Il a de la vertu, c'eſt de quoi j'ai beſoin.
Le crime en ma famille a mis le diadême,
L'ayant ainſi reçu, je l'ai gardé de même ;
Mon pere fut injuſte, & le fut moins que moi :
Mon regret commença par la mort du feu Roy.
Après quinze ans entiers de priſon & de peines,
N'ayant plus nul eſpoir qu'on peut briſer ſes chaînes,
Son parti réveillé, voyant mon pere mort,
Crut que contre une fille, il ſeroit aſſez fort.
Mais j'oſai dans le trouble, où je me vis réduite,
En détruiſant la ſource, en arrêter la ſuite ;
Et du danger preſſée, enfin je me défis,
De ce Roy malheureux, & de deux de ſes fils.
Le troiſiéme à mon pere, échappé dès l'enfance,
Caché dans mes états prépare ſa vengeance :
J'en ai divers avis, & le peuple irrité,
Pour lui, ſans le connoître, eſt preſque révolté.

Voilà l'expoſition du ſujet : Aſtrate aime Eliſe & en eſt aimé, Agenor,

1664. parent d'Eliſe, eſt chargé par cette Reine de remettre à Aſtrate un anneau d'or, qui eſt la marque de la puiſſance Royale. Voilà la Scene que M. Deſpréaux attaque dans ſa troiſiéme Satyre, & qui véritablement eſt puérile : mais la ſuivante qui fait le nœud de la Piéce, eſt un coup de maître. Aſtrate veut courir chez la Reine pour la remercier, & lui marquer tout l'amour qu'il reſſent pour elle. Sichée l'arrête, & lui apprend qu'il doit la naiſſance au Roy que le pere d'Eliſe a détrôné, & que cette Reine a fait mourir avec ſes deux fils, cette ſituation eſt rendue avec art ; on peut juger du combat qui ſe paſſe dans le cœur d'Aſtrate, entre la nature & l'amour ; à la vérité, la derniere de ces deux paſſions prend le deſſus, & c'eſt ce qui dégrade un peu le perſonnage de ce Prince. Mais en uſant de quelque indulgence pour ſa foibleſſe, on eſt extrêmement interreſſé juſqu'à la fin de cette Tragédie, qui finit par la mort d'Eliſe. Lorſque cette Piéce fut imprimée, M. de Salo en rendit compte dans ſon Journal ; nous allons employer ſes termes. « Les ap-

Journal des Sçavans du Lundi 23. Mars 1665.

» plaudiſſemens que l'on a donnés à » l'Aſtrate dans toutes les repréſenta- » tions que l'on en a faites, ne ſçauroient » paſſer que pour légitimes, puiſque dans

» la

» la ſimple lecture de cette Piéce, on
» découvre les mêmes graces qui l'ont 1664.
» fait admirer ſur le Théatre. Il n'eſt pas
» néceſſaire d'en expliquer ici le ſujet, &
» il ſuffit que l'on ſçache qu'il s'y voit un
» combat de la nature & de l'amour, où
» l'Auteur n'a rien oublié de tout ce qui
» ſe pouvoit dire de plus fort ſur cette
» matiere. De plus, cette Piéce a de la
» tendreſſe par-tout, & de cette tendreſſe
» délicate qui eſt ſi propre à M. Qui-
» nault. L'on y remarque auſſi pluſieurs
» maximes nouvelles de politique & d'a-
» mour, qui ſont pouſſées dans toute
» leur étendue: les vers en ſont magni-
» fiques & bien tournés, & les incidens,
» tous ſurprenans qu'ils paroiſſent, ſe
» démêlent ſans peine & ſans violence.

1665.

LES COTEAUX
OU
LES MARQUIS FRIANTS,

Comédie en un Acte & en vers, de M. de VILLIERS,

Repréſentée ſur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, au commencement du mois de Janvier. *

* Permiſſion du Bailly du Palais, du 28. Janvier 1665.

AVant de donner l'extrait de cette petite Comédie, le Lecteur ne ſera pas fâché de trouver l'origine du titre de *Coteaux* qu'elle porte.

Vie de M. de Saint Evremond, par M. des Maiſeaux, édition de 1740. p. 31. & 32.

« M. de Saint Evremond étoit très-
» ſenſible à la joie, & au plaiſir de la
» table, & il ſe rendit fameux par ſon
» rafinement ſur la bonne chere, mais
» dans la bonne chere, on recherchoit
» moins la ſomptuoſité & la magnifi-
» cence, que la délicateſſe, & la propreté.
» Tels étoient les repas du Comman-
» deur de Souvré, du Comte d'Olonne
» & de quelques autres Seigneurs qui te-
» noient table. Il y avoit entre eux une
» eſpéce d'émulation à qui feroit paroî-
» tre un goût plus fin, & plus délicat. M.
» de Lavardin, Evêque du Mans, &

» Cordon-bleu, s'étoit mis ſur les rangs. 1665.
» Un jour que M. de Saint Evremond
» étoit chez lui, cet Evêque ſe prît à le
» railler ſur ſa délicateſſe, & ſur celle
» du Comte d'Olonne, & du Marquis
» de Boiſdauphin. Ces Meſſieurs, dit ce
» Prélat, outrent tout, à force de vou-
» loir raffiner ſur tout; ils ne ſçauroient
» manger que du veau de riviere, il faut
» que leurs perdrix viennent d'Auver-
» gne, que leurs lapins ſoient de la Ro-
» cheguyon, ou de Verſine. Ils ne ſont
» pas moins difficiles ſur le fruit: *& pour*
» *le vin ils n'en ſçauroient boire que des*
» *trois Coteaux d'Ay, d'Haut-Villiers*
» *& d'Avernay.* M. de Saint Evremond
» ne manqua pas de faire part à ſes amis
» de cette converſation; & ils furent ra-
» vis de trouver une ſi belle occaſion de
» tourner en ridicule un Prélat, dont ils
» n'eſtimoient pas beaucoup la délica-
» teſſe. Enfin ils répéterent ſi ſouvent ce
» qu'il avoit dit *des Coteaux*, & ils en
» plaiſanterent en tant d'occaſions, qu'on
» les appella LES TROIS COTEAUX. Voilà,
» Monſieur, la véritable origine *des Co-*
» *teaux*, qui a été connue de peu de per-
» ſonnes, & que nous n'aurions peut-
» être jamais bien ſçue, ſi M. de Saint
» Evremond lui-même, ne me l'eut ap-
» priſe, il me dit auſſi que l'Abbé de

1665. » Boiſrobert avoit entrepris la défenſe » du Prélat, & fait une Piéce de Satyre » intitulée *les Coteaux.* »

Joignons à ce paſſage, tiré de la vie de M. de Saint Evremond, un autre de la troiſiéme Satyre de M. Deſpréaux, avec la note qui le ſuit.

Sur-tout certain hableur à la gueule affamée,
Qui vint à ce feſtin conduit par la fumée,
Et qui s'eſt dit profès dans l'ordre des Coteaux.

« Ce nom de *Coteaux* fut donné à » trois grands Seigneurs tenant table, » qui étoient partagés ſur l'eſtime qu'on » doit faire des vins des Coteaux qui ſont » aux environs de Rheims ; ils avoient » chacun leurs partiſans : je ne puis m'ô- » ter de l'eſprit, (dit le Pere Bouhours) » qu'on n'entendra pas un jour l'Auteur » des Satyres dans la deſcription de ſon » Feſtin. Je me ſuis mis en tête, (con- » tinue le Pere Bouhours) que les Com- » mentateurs ſe tourmenteront fort pour » expliquer *Profès dans l'ordre des Co-* » *teaux*, & qu'on pourra bien le corriger » en liſant *Profès dans l'ordre de Ci-* » *teaux* ; par la raiſon que l'ordre des » Coteaux ne ſe trouve point dans l'Hiſ- » toire Eccléſiaſtique, & que les gens » de ce temps-là ne ſçauront pas que

» cet ordre, n'étoit qu'une ſociété de fins
» débauchés, qui vouloient que le vin 1665.
» qu'ils buvoient fut de certains Co-
» teaux, & qu'on les appelloit pour cela
» les Coteaux.

Grace aux paſſages ci-deſſus, voilà l'origine des Coteaux bien éclaircie. De Villiers l'explique auſſi en partie dans l'avis au Lecteur qui précéde ſa Comédie. « Lecteur, je ne t'expliquerai point » ce que c'eſt que Coteau, puiſqu'il eſt » amplement expliqué dans la Piéce; » pour ce qui regarde le ſujet, tu n'y peus » pas trouver beaucoup à redire; parce » qu'il y en a fort peu, & que la Piéce » n'eſt qu'une converſation; elle eſt un » peu miſtérieuſe, ce qui me fait eſpérer » qu'elle plaira à ceux qui connoiſſent » les bonnes tables. »

Therſandre, homme de qualité, dit à Damis ſon Maître d'Hôtel, qu'il attend à dîner Mélinte & ſa fille Lucile, & qu'il aime cette derniere. Il ajoute qu'il voudroit bien être débarraſſé des importuns dont il eſt tous les jours accablé par la grande chere qu'il fait. Damis ſe charge de renvoyer tout le monde. Arrivent le Marquis Clidamant, le Comte Léandre, le Marquis Valere, & le Chevalier Oronte. Ces quatre perſonnes qui viennent pour dîner chez Therſandre, cau-

1665. ſent enſemble ; leur converſation roule ſur les bonnes tables de Paris, & ſur les mets friants qu'on y ſert ; on y parle de Coteaux, & Oronte demande :

ORONTE *à Valere.*

Marquis, qui ſont donc ces Coteaux ?

VALERE.

Ce ſont gens délicats aimant les bons morceaux,
Et qui les connoiſſant, ont par expérience,
Le goût le plus certain, & le meilleur de France.
Des friants d'aujourd'hui, c'eſt l'élite, & la fleur,
En voyant du gibier, ils diſent à l'odeur,
De quel pays il vient ; ces hommes admirables,
Ces petits délicats, ces vrais amis de table,
Et qu'on en peut nommer les dignes Souverains,
Sçavent tous les Coteaux où croiſſent les bons vins.
Et leur goût leur ayant acquis cette ſcience,
Du grand nom de *Coteaux*, on les appelle en France.

Damis congédie les Marquis friants en leur annonçant que Therſandre, pour des affaires importantes, a dîné à midi préciſe, & qu'il eſt ſorti. Les Marquis ſortent fort mortifiés, en peſtant de tout leur cœur. Cette Comédie n'a dû paſſer qu'à la faveur du Vaudeville, qui étoit du temps.

1665.

DOM JUAN
OU
LE FESTIN DE PIERRE,

Comédie en cinq Actes en proſe, de M. MOLIERE,

Repréſentée ſur le Théatre du Palais Royal, le 15. Février.

Muſe Hiſtorique de Loret, du 14. Février 1665. (*a*)

L'Effroyable *Feſtin de Pierre*,
Si fameux par toute la terre,
Et qui réuſſiſſoit ſi bien,
Sur le Théatre Italien,
Va commencer l'autre ſemaine,
A paroître ſur notre Scene,
Pour contenter & ravir ceux,
Qui ne ſeront point pareſſeux,
De voir ce ſujet admirable,
Et lequel eſt, dit-on, capable,
Par ſes beaux diſcours de toucher,
Les cœurs de bronze & de rocher;
Car le rare eſprit de Moliere,
L'a traité de telle maniere,

(*a*) Voici le dernier article de la Muſe Hiſtorique de Loret. Cet Auteur mourut quelque temps après, c'eſt-à-dire, à la fin du mois de May ſuivant.

1665.

Que les gens qui ſont curieux
Du ſolide & beau ſérieux,
S'il eſt vrai ce qu'on en conte,
Sans doute y trouveront leur compte.
Et touchant le ſtile enjoué,
Pluſieurs déja m'ont avoué,
Qu'il eſt fin à ſon ordinaire,
Et d'un ſingulier caractere;
Les Actrices & les Acteurs,
Pour mieux charmer les Auditeurs,
Et plaire aux ſubtiles oreilles,
Y feront, dit-on, des merveilles:
C'eſt ce que nous viennent conter
Ceux qui les ont vû répéter;
Pour les changemens de Théatre,
Dont le Bourgeois eſt idolâtre,
Selon le diſcours qu'on en fait,
Feront un ſurprenant effet;
Mais je ne ſuis pas un oracle,
Et n'ayant pas vû ce Spectacle,
Que ſçais-je moi, je puis errer;
Ainſi pour mieux s'en aſſurer,
Soit aux jours gras, ſoit en Carême,
Que chacun l'aille voir ſoi-même.

Mémoire ſur la vie & les Ouvrages de Moliere.

Ce ne fut point par ſon propre choix que Moliere traita le ſujet de Dom Juan, ou le Feſtin de Pierre (*a*), « ſes camarades

(*a*) « L'original de la Comédie bizarre, du Feſtin » de Pierre, eſt de *Tirſo de Molina*, Poëte Eſpagnol,

» qui l'avoient engagé à ce travail, furent
» punis d'un ſi mauvais choix, par la mé- 1665.
» diocrité du ſuccès ; ſoit que le préjugé,
» qui regnoit alors contre les Comédies
» en cinq Actes, écrites en proſe, fut plus
» fort que l'eſprit de vertige, qui avoit at-
» tiré le public en foule, aux Italiens, à
» l'Hôtel de Bourgogne, * ſoit que l'on y
» fut bleſſé de quelques traits hazardés (*a*),
» que l'Auteur ſupprima à la ſeconde re-
» preſentation » (*b*). Malgré la foible réuſ-

* Le Feſtin de Pierre de de Villiers en 1659. Voyez auſſi le Feſtin de Pierre de Dorimon, Comédien de la Troupe de Mademoiſelle, en 1661.

» elle eſt intitulée : *El combidado, de piedra*, qui ſignifie *le Convie de Pierre*, ou la *Statue de Pierre, conviée à un repas* Ce qui a été mal rendu en François par l'expreſſion *du Feſtin de Pierre*. Les Italiens, qui » l'avoient empruntés des Eſpagnols, la firent connoître » en France ſur leur Théatre, ſous le titre de (*Le convitato di pietra*) où il eût un extrême ſuccès : Un » Scélérat, odieux par ſes noirceurs & par ſon hypocriſie, » le prodige inſenſé d'une Statue qui parle, & qui ſe » meut, le Spectacle extravagant de l'enfer, ne révolterent point la multitude, toujours avide du merveilleux, ſéduite par le jeu des Acteurs, frappée d'une » nouvelle eſpéce de Tragi-Comique, elle fit grace à un » mélange monſtrueux de religion & d'impiété, de » morale & de bouffonneries. » *Mémoires ſur la vie & les Ouvrages de Moliere.*

(*a*) « Dom Juan dans une Scene avec un Pauvre qui » lui demandoit l'aumône, ayant appris de lui qu'il paſſoit » ſa vie à prier Dieu, & qu'il n'avoit pas ſouvent de » quoi manger, ajoutoit : Tu paſſe ta vie à prier Dieu, » il te laiſſe mourir de faim, prend cet argent, je te » le donne pour l'amour de l'humanité.

(*b*) « Roſimont, Comédien du Marais, traita en vers la Comédie du Feſtin de Pierre ſous le titre de l'*Athée foudroyé*, qui fut repréſentée à la fin de 1669. ou au commencement de 1670. « Enfin la Troupe de » Guenegaud donna en 1677. le Feſtin de Pierre de

1665. ſite du Feſtin de Pierre de Moliere ; un critique s'éleva contre cette Comédie, & fit paroître une brochure, ſous le titre ſuivant, *Obſervations ſur une Comédie de Moliere, intitulée* : Le Feſtin de Pierre, *par B. A de Rochemont, Paris*, in-12. *Pépingué*, 1665. *permiſſion du* 10. *May*, (Signé, d'Aubray.)

Voici un paſſage de cette Brochure qui pourra faire juger du goût, & du talent de cet Ecrivain. « Il eſt vrai qu'il y a quelque » choſe de galant dans les Ouvrages de » Moliere, & je ſerois bien fâché de lui » ravir l'eſtime qu'il s'eſt acquiſe. Il faut » tomber d'accord que s'il réuſſit mal à » la Comédie, il a quelque talent pour » la Farce, & quoiqu'il n'ait ni les ren- » contres de Gaultier Garguille, ni les » impromptus de Turlupin, ni les bra- » voures du Capitan, ni la naïveté de » Jodelet, ni la panſe de Gros Guillau- » me, ni la ſcience du Docteur, il ne » laiſſe pas de plaire quelquefois, & de » divertir en ſon genre.... Voilà en peu » de mots, ce que l'on peut dire de plus » obligeant & de plus avantageux pour » Moliere ; & certes, s'il n'eut joué que » les Précieuſes, & s'il n'en eut voulu

» Moliere, que Thomas Corneille avoit mis en vers : & » c'eſt le ſeul que l'on joue aujourd'hui. » *Mémoire ſur la vie de Moliere.*

» qu'aux petits pourpoints, & aux grands » canons ; il ne mériteroit pas une cen- » ſure publique, & ne ſe ſeroit pas attiré » l'indignation de toutes les perſonnes de » piété. Mais qui peut ſupporter la har- » dieſſe d'un Farceur, qui fait plaiſante- » rie de la Religion, qui tient Ecole du » libertinage, & qui rend la Majeſté de » Dieu, le jouet d'un Maître & d'un Va- » let de Théatre, d'un Athée qui s'en rit, » & d'un Valet plus impie que ſon Maî- » tre, qui en fait rire les autres. » L'Auteur continue tout ſon diſcours ſur le même ton, & finit par implorer l'autorité du Roy & celle de la Juſtice, contre la Comédie de Moliere. 1665.

» Il eſt facile de connoître que le Sieur » de Rochemont en donnant ſes obſer- » vations ſur le Feſtin de Pierre ; on a » moins voulu faire la critique, dans la- » quelle cependant il traite Moliere de » corrupteur de la jeuneſſe & d'Athée ; » qu'il n'a eu deſſein de ſe joindre à la » cabale, qui commençoit à ſe former » contre la Comédie du Tartuffe, dont » les trois premiers Actes avoient été re- » préſentés trois fois dans l'année 1664. * » On peut juger de l'effet que ces pre- » mieres repréſentations produiſirent, » par les traits injurieux dont ce paſſage » eſt rempli. Mémoires ſur la vie & les Ouvrages de Moliere.

* Voyez l'article du Tartuffe, ſous l'année 1669.

1665. » La Brochure de Rochemont ne reſta » pas ſans replique. Un Anonyme y ré- » pondit ſous le titre ſuivant : *Réponſe* » *aux Obſervations touchant le Feſtin* » *de Pierre de Moliere*, *Paris*, in-12. » *Gabriel Quinet, avec permiſſion*, 1665.

Mémoires ſur la vie & les Ouvrages de Moliere. » On peut penſer que le Sieur de Ro- » chemont eſt un nom ſuppoſé, puiſque » celui qui lui répond, en parle ainſi : » *Mais lorſque je vois le Livre de cet in-* » *connu, qui, ſans ſe ſoucier du tort qu'il* » *fait à ſon prochain, ne ſonge qu'à* » *uſurper la réputation d'homme de* » *bien ; je vous avoue que je ne ſçau-* » *rois m'empêcher d'éclater, & quoique je* » *n'ignore pas que l'innocence ſe défend* » *aſſez d'elle-même, je ne puis que je ne* » *blâme une inſulte ſi condamnable & ſi* » *mal fondée.* Tout le reſte de cette *Ré-* » *ponſe* eſt une Apologie de Moliere.

Un ſecond Auteur Anonyme, répondit encore au prétendu Rochemont. Cette réponſe eſt intitulée : *Lettre ſur les Obſervations d'une Comédie du Sieur de Moliere, intitulée : LE FESTIN DE PIERRE*, *Paris*, in-12. Gabriel Quinet, 1665. *avec permiſſion.*

Mémoires ſur la vie & les Ouvrages de Moliere. Cette lettre mériteroit d'être imprimée en entier. Elle juſtifie le jugement que nous en avons porté ſur le deſſein de l'Auteur des *Obſervations ;* en voici

la preuve, page 22. *A quoi ſongiez-vous Moliere*, (dit l'Auteur de cette Lettre) *quand vous fîtes deſſein de jouer les Tartuffes ? Si vous n'aviez jamais eu cette penſée, votre Feſtin de Pierre ne ſeroit pas ſi criminel.* Et plus bas; page 46. « Sçavez-vous bien, Monſieur, » où tout ce beau raiſonnement aboutit; » à une Satyre de Tartuffe; l'obſervateur » n'avoit garde d'y manquer, puiſque » ſes remarques ne ſont faites qu'à ce » deſſein. Comme il ſçait que tout le » monde eſt déſabuſé, il a appréhendé » que l'on ne le jouât; & c'eſt ce qui » lui a fait mettre la main à la plume. 1665.

Robinet parle de cette Lettre, & en même-temps il fait l'éloge de ſon Auteur.

Lettre en vers du 8. Août 1665.

Partiſans du *Feſtin de Pierre*,
Indignés de l'injuſte guerre,
Qu'un atrabilaire Docteur,
A fait à ſon célébre Auteur;
Je vous avertis qu'une plume,
Artiſane de maint Volume,
L'a défendu, mais du bel air,
En un ſtile énergique & clair,
Et tout-à-fait avec méthode,
Sans citer Digeſte, ni Code,

1665. Ne prenez pas Marc pour Renard,
Car ici raillerie à part ;
Et ſans que perſonne s'offence,
Ce n'eſt pas certaine deffence,
Qui depuis dix jours a parû,
D'un Auteur armé, non à cru,
Qui carabinant, & peu ferme,
Effleure à peine l'Epiderme.
Je parle d'un Auteur galant,
Je parle d'un autre aſſaillant,
Et d'une eſcarmouche nouvelle,
Autant vigoureuſe que belle,
Et vous apprendrez chez Quinet,
Ce qu'ici vous dit Robinet.

LE FAVORI,

Tragi-Comédie de Mademoiſelle DES JARDINS,

Repréſentée ſur le Théatre du Palais Royal, au commencement du mois de Juin.

Rien de plus petit que le ſujet de cette Tragi-Comédie, qui paroît être imaginée par Mademoiſelle Des Jardins. Moncade, Favori du Roy de Barcelonne, eſt inſenſible à tous les honneurs qu'il reçoit, perſuadé qu'il eſt, que c'eſt à ſa fortune, & non à lui, qu'ils ſont adreſſés. Il aime Lindamire,

& en eſt aimé, mais ſa délicateſſe lui fait croire que l'amour de cette Maîtreſſe, n'eſt qu'un amour de politique. Le Roy de Barcelonne, qui s'interreſſe à Moncade, lui commande d'un ton abſolu de lui dire le ſujet de ſa mélancholie. 1665.

MONCADE. ACTE I. SCENE VI.

Où me réduiſez-vous, Monarque incomparable !
Qu'éxigez-vous de moi ; juſte ciel ! & comment,
Puis-je, oſer de mon Roy, faire mon confident !
O Dieux ! A ce nom ſeul tout mon reſpect s'étonne,
Il ne peut conſentir. .....

LE ROY.

Mais enfin je l'ordonne,

MONCADE.

Hé bien ! Seigneur, hé bien ! il faut vous obéir,
Je vais vous ſatisfaire, & je vais me trahir.
Vous me le commandez.

LE ROY.

Ta longueur m'importune :
Parle.

MONCADE.

Je ſuis jaloux de ma propre fortune,

1665. Ce n'eſt pas moi qu'on aime, on aime vos faveurs,
Et vos bienfaits, Seigneur, m'enlevent tous les cœurs;
Ce ſeroit pour mon ame un ſujet d'allégreſſe,
Si le ſort me laiſſoit le cœur de ma maîtreſſe;
Je ſens bien qu'il eſt doux & glorieux pour moi,
De devoir mes amis, aux bontés de mon Roy;
Je voudrois dans l'ardeur du zéle qui m'inſpire,
Que je vous duſſe auſſi tout l'air que je reſpire;
Que je ne puſſe agir ni vivre que par vous,
Tant d'un devoir ſi cher, les nœuds ſemblent doux;
Mais, Seigneur, en amour, c'eſt un plaiſir extrême,
De ne devoir qu'à ſoi, le cœur de ce qu'on aime:
Et l'on meurt mille fois, quand un objet chéri,
Peut confondre l'amant avec le favori.

LE ROY.

Quoi de votre chagrin, c'eſt-là l'unique cauſe?

MONCADE.

Pour qui n'aimeroit point ce ſeroit peu de choſe;
Mais l'amour eut toujours ſa politique à part,
Une chimere, un rien, eſt tout à ſon égard.

Et

Et puiſqu'il faut ici, vous dire ma foibleſſe,
Si mon rang partageoit le cœur de ma maî-
treſſe, 1665.
Quand par lui je ſerois au comble de mes
vœux,
Dans mon ame en ſecret je ſerois malheu-
reux ;
Un véritable Amant de tout ſe fait ombrage,
Et l'on détruit l'amour, ſitôt qu'on le partage.

LE ROY.

Quoi ! toute ma tendreſſe, & toute ma fa-
veur,
Ne ſçauroient l'emporter ſur cette folle ardeur ?
Dont je ne puis remplir ce cœur inſatiable,
Et comblé de mes biens vous êtes miſérable ?
Quand je verſe ſur vous, mes plus tendres
bienfaits,
Devroit-il rien manquer, ingrat, à vos ſou-
haits ?
Quoi ! je me donne entier à ce cœur téméraire,
Et je ſuis moins pour lui qu'une vaine chi-
mere,
Qu'une vapeur d'amour dont il eſt enflammé.

MONCADE.

Ah ! Seigneur, ah ! Seigneur, vous n'avez
point aimé.

LE ROY.

Non je n'aimois que toi, cruel, je le confeſſe,
Mais puiſque pour ton cœur, c'eſt peu que ma
tendreſſe,

1665. Qu'étant tout pour ſon Roy, tu te crois malheureux,
Je t'abandonne entier à tes indignes feux;
Donne-toi pleinement aux devoirs de ta flamme;
Je ſçaurai déſormais faire choix de quelqu'ame,
Si ſenſible aux effets que produit ma faveur,
Que j'en ferai tout ſeul, la peine, ou le bonheur.

Moncade eſt arrêté par l'ordre du Roy. Clotaire, Prince réfugié à la Cour de Barcelonne, & qui a reçu des ſervices importans de la part du Favori, devient ſon accuſateur auprès du Roy; Elmire qui feignoit d'aimer Moncade, ſuis l'éxemple de Clotaire, mais Lindamire & Dom Alvar marquent leur ſincere amitié; la premiere en voulant ſuivre ſon amant dans ſon éxil, & Dom Alvar en défendant ſon ami contre les calomnies de Clotaire & d'Elvire.

Scene derniere. MONCADE *à Lindamire.*

Madame, au nom des Dieux, ayez moins de pitié,
Vous aigriſſez mes maux, quand votre zéle augmente,
Soyez moins généreuſe, & ſoyez plus prudente:
Hélas! qui m'auroit dit avant ce triſte jour,
Que mon plus grand malheur ſeroit ſon trop d'amour.

LINDAMIRE. 1665.

Je ſçais que cet excès me rendra criminelle,
Mais mon plus grand deſir, eſt de paroître telle,
Au Roy.
Seigneur, ſi j'en ai fait un coupable aujourd'hui,
Je prétens à mon tour la devenir pour lui :
Son amour vous déplût, le mien en fait de même,
S'il l'a dit, je l'avoue, & s'il m'aime, je l'aime ;
Ordonnez même peine, & de ſemblables feux...

LE ROY.

Hé bien après cela, Moncade eſt-il heureux ?
Goutera-t-il encore une joie imparfaite ?
Et ſon Roy lui ſçait-il donner ce qu'il ſouhaite ?

MONCADE.

Quoi Seigneur, ce courroux n'eſt que feinte.

LE ROY.

Et comment,
Avez-vous pû Moncade en juger autrement ?
Vous êtes innocent, je vous traite en coupable,
Et vous qui me ſçavez un Monarque équitable,
Vous me voyez injuſte, & vous l'oſez penſer ;
Ah ! c'eſt de ce ſoupçon que je dois m'offencer,

1665. Et ſi Moncade en tout n'avoit l'art de me plaire,
C'eſt-là ce qui devroit attirer ma colere.

ELVIRE *à part.*

Qu'ai-je fait.

CLOTAIRE *à part.*

Vaines prétentions,

LE ROY.

Apprenez le ſecret de mes intentions,
Comme depuis dix ans vous m'avez fait connoître,
Que jamais plus que vous ſujet n'aima ſon Maître,
Auſſi jamais ſujet ne fut chéri d'un Roy,
Avec plus de ferveur que vous l'êtes de moi :
Je vous ai vû ſaiſi d'une mélancholie,
Qui ſeule s'oppoſoit au repos de ma vie ;
J'en ai connu la cauſe, & je la fais ceſſer,
Aucun doute à préſent n'a droit de vous bleſſer,
J'ai juré par les droits du ſacré diadême,
De montrer ſi c'eſt vous ou ma faveur qu'on aime.
Je vous tiens ma parole, & dans ce jour fameux,
Ami, Maîtreſſe, Roy, tout va vous rendre heureux.

LINDAMIRE.

Ah ! Roy de tous les Rois le plus incomparable,
Qu'à jamais ce grand jour vous rende mémorable.

MONCADE. 1665.

Puiſſe-je mériter cet excès de bonté,
En verſant tout mon ſang pour votre Majeſté.

à Dom Alvar.

Et vous, illuſtre ami, dont l'ame peu commune,
Paroît impénétrable aux traits de la fortune,
Partageons déſormais la faveur de mon Roy.

DOM ALVAR.

J'ai ſatisfait mon cœur, & n'ai ſervi que moi.

LE ROY *à Lindamire & à Moncade.*

Allons par votre hymen achever notre ouvrage,

CLOTAIRE *en ſortant.*

Q'entens-je ! qu'ai-je fait, ah ! déſeſpoir, ah ! rage.

La Tragi-Comédie du Favori, fut repréſentée à Verſailles devant le Roy la nuit du treize au quatorze Juin, Robinet va nous faire le récit de cette repréſentation.

Lettre en vers du 21. Juin 1665.

Mais paſſons dans un autre lieu,
Qui ſent la demeure d'un Dieu,
Paſſons dans cette Iſle Enchantée....* * Verſailles.
Tant renommée, & tant vantée,
Et jargonnons, du grand Cadeau
Qui fut ſi royal, & ſi beau.

1665. Et qui ſe fit dans ce lieu-même,
La nuit du treize au quatorziéme.

. . . . . .

* Le Roy, la Reine & toute la Cour. Quand ces Divinités viſibles, *
Que je voudrois voir impaſſibles,
Eurent pris ſéance en leur rang,
Ainſi que chacune la prend,
Avec cette fine nobleſſe,
Tant de l'un que de l'autre ſexe,
Qui fait leur cour en chaque lieu,
Deſſus la Scene du milieu,
La Troupe plaiſante & comique,
Qu'on peut nommer *Moliérique*,
Dont le Théatre eſt ſi chéri,
Repréſenta *le Favori*,
Piéce divertiſſante & belle,
* Mademoiſelle Des Jardins, D'une fameuſe Demoiſelle....*
Que l'on met au rang des neuf ſœurs,
Pour ſes poëtiques douceurs.
Pluſieurs raviſſantes entrées,
Dans la Piéce étoient inſérées,
Avecque d'excellens concerts,
Compoſés d'inſtrumens, & d'airs;
Si bien que le tout pris enſemble
Fit un bel effet ce me ſemble,
Et cauſa beaucoup d'enjouement,
Il n'en faut douter nullement.
Après, ſur le Théatre même,
Notre Cour en lieſſe extrême,

1665.

Ayant pris la collation,
De bonbons en profuſion,
Fit voir ſa grace & ſon adreſſe,
Auſſi-bien que ſon allégreſſe.
Par maints & maints pas figurés,
Bien cadancés & meſurés;
Cela veut, en bon françois, dire
Que notre rare & digne Sire
Voulut auſſi donner le bal,
Pour augmenter ce beau régal.

L'APRE'S SOUPÉ DES AUBERGES,

Comédie en un Acte en vers, de M. POISSON,

Repréſentée ſur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

CEtte petite Comédie n'a aucune intrigue, c'eſt une ſuite de Scenes entre différentes perſonnes qui logent dans une Auberge de Paris. Un Gaſcon offre de faire venir une Troupe de Comédiens pour amuſer la Compagnie. Il ſort un moment, & revient avec un jeu de Marionnetes, *qui danſent des courantes, un Ballet de ſix entrées, & jouent une petite Farce.*

L'HÔTESSE, *quand les marionnetes finiſſent.*

1665. Quel déſordre eſt-ceci ? quand ma porte eſt fermée,
On l'enfonce, & des gens entrent à mains armée,
Pour des Comédiens qu'ils veulent emmener.

. . . . . .

LE NORMAND.

Accomodons chela,

TIMANTE.

J'en ſçais bien les moyens;
(*Au Gaſcon.*)
Nous n'avons plus beſoin de vos Comédiens,
N'ont-ils pas achevé.

LE GASCON.

C'eſt fait.

TIMANTE.

Je vais les rendre.

C'eſt par ce dénouement que l'Auteur finit ſa Comédie; chaque perſonnage ſe retire dans ſa chambre pour ſe coucher; le jeu des Acteurs a ſans doute conſervé cette Piéce au Théatre; car par elle-même, c'eſt moins que rien.

1665.

LE PÉDAGOGUE AMOUREUX,

Comédie en cinq Actes, & en vers, de M. CHEVALIER,

Repréſentée ſur le Théatre du Marais.

LE peu de mérite des Comédies en un Acte, de Chevalier, ne doit pas faire préſumer que celle-ci qui eſt en cinq Actes, & dont le ſujet pouvoit à peine en fournir un, ſoit au-deſſus des autres. On en va juger par l'extrait ſuivant.

Eliſe, mere de Cléonte, s'oppoſe au mariage de ſon fils avec Clarice, parce qu'elle n'eſt pas noble; & Albert, pere de Clarice, défend à ſa fille de ſonger à un époux, à moins qu'il ne ſoit plus riche que Cléonte. Pour effacer la paſſion de celui-ci, Eliſe prend la réſolution de lui donner un Précepteur. Clarice, déguiſée en homme, & prenant le nom d'Iſidore, s'offre à perfectionner Cléonte dans ſes études, & à veiller ſur ſa conduite. Il ſe charge encore de donner gratuitement des leçons à Croquet ſon valet. La premiere queſtion qu'Iſidore

1665. fait à ſon écolier, eſt pour ſçavoir s'il a quelque inclination. Cléonte avoue qu'il adore Clarice, & qu'il l'aimera toujours, malgré les défenſes de ſa mere. Le Précepteur, charmé de cette découverte, fortifie le jeune homme dans cette penſée, & lui dit qu'il veut être ſon confident. Le dénouement eſt facile à deviner. Eliſe & Albert voyant que tous leurs efforts ne peuvent empêcher l'union de Cléonte & de Clarice, y donnent leur conſentement. Cette intrigue eſt coupée par l'épiſode de Clitandre, & de Céliane, fille de Maurice, qu'Albert recherche en mariage; Clitandre prévient ſon rival en enlevant ſa Maîtreſſe, & obtient ainſi l'aveu du pere. Croquet épouſe Iſabelle, ſuivante de Clarice, & Climene, ſuivante de Céliane, ſe marie avec Ragotin, laquais de Clitandre.

1665.

L'AMOUR MÉDECIN, (a)

Comédie-Ballet en trois Actes, en proſe, avec un Prologue (b), *par Monſieur* MOLIERE,

Repréſentée à Verſailles le 15. Septembre, & à Paris ſur le Théatre du Palais Royal, le 22. du même mois.

Mémoire ſur la vie & les Ouvrages de Moliere.

« L'Amour Médecin eſt encore un de » ces Ouvrages précipités, que l'on » ne doit point juger avec rigueur (c). » Moliere lui-même, *ne conſeille de lire* » *cette Comédie, qu'aux perſonnes qui* » *ont des yeux pour découvrir dans la* » *lecture tout le jeu de Théatre.* (1) La » brouillerie entre la femme de Moliere, » & celle d'un Médecin, chez qui elle » logeoit, quand elle ſeroit bien avérée, » paroît un motif trop peu important,

(1) Voyez l'Avis au Lecteur de l'Amour Médecin.

(a) Cette Comédie qui ſe joue ſouvent, eſt quelquefois affichée ſous le titre des *Quatre Médecins.*

(b) Ce Prologue eſt en vers lyriques, il fut mis en muſique, ainſi que les Intermédes de la Comédie, par M. Lully, c'eſt la premiere compoſition de ce célébre Muſicien pour les Comédies de Moliere.

(c) Il fut propoſé, fait, appris, & repréſenté en cinq jours. *Voyez l'Avis au Lecteur de l'Amour Médecin.*

1665. » pour avoir, comme on l'a dit (1), dé-
» terminé Moliere à mettre depuis les
» Médecins ſi ſouvent ſur la Scene. Cho-
» qué du maintient gravé des dehors
» étudiés, & du vain étalage de mots
» ſcientifiques que les Médecins de ſon
» temps affectoient, pour en impoſer
» au Public, il a cru pouvoir tirer de leur
» ridicule, un fond de comique plus amu-
» ſant, à la vérité, qu'inſtructif.

(1) Vie de Moliere, par Grimareſt, page 76.

Vie de Moliere avec des jugemens ſur ſes Ouvrages.

» L'Amour Médecin, eſt le premier
» Ouvrage dans lequel Moliere ait joué
» les Médecins; ils étoient forts diffé-
» rens de ceux d'aujourd'hui, ils alloient
» preſque toujours en robe & en rabat,
» & conſultoient en latin. Si les Méde-
» cins de notre temps ne connoiſſent
» pas mieux la nature, ils connoiſſent
» mieux le monde, & ſçavent que le
» grand art d'un Médecin, eſt l'art de
» plaire: Moliere peut avoir contribué
» à leur ôter leur pédanterie, mais les
» mœurs du ſiécle qui ont changé en
» tout y ont contribué d'avantage. L'eſ-
» prit de raiſon s'eſt introduit dans tou-
» tes les ſciences, & la politeſſe dans
» toutes les conditions.

Obſervations ſur la Comédie, & ſur le génie de Moliere, pages 119, & 120.

» Parmi les défauts, ou ridicules, que
» Moliere entreprit de combattre, la
» Médecine fut un des objets auquel
» il s'attacha d'avantage, mais il la traita

» bien différemment, ſelon les différens
» temps. D'abord il montra beaucoup 1665.
» d'aigreur, & même de licence ; mais
» dans la ſuite il mit beaucoup de mo-
» dération & moins de fiel : la premiere
» maniere, en ſe rapprochant du mau-
» vais comique, reçu avant lui, ſervoit
» moins au but qu'il s'étoit propoſé ; au
» lieu que la ſeconde, plus douce &
» plus inſinuante, étoit plus propre à la
» correction des mœurs, & rempliſſoit
» mieux ſon intention.

» Dans l'*Amour Médecin*, Moliere ACTE II. SCENE III.
» introduit ſur le Théatre quatre Méde-
» cins qui s'enferment pour conſulter :
» pendant toute la Scene, leur converſa-
» tion ne roule que ſur des objets tout-
» à-fait étrangers à la maladie pour la-
» quelle ils ſont appellés ; & cependant ;
» ſans en avoir dit un mot, ils finiſſent
» par donner hardiment leurs ordon-
» nances pour la Malade. Voilà ſans con-
» tredit le trait le plus piquant que Mo-
» liere ait jamais lancé contre les Mé-
» décins, & néanmoins dans toute la
» Scene, il n'y pas un mot de mépris
» ou d'inſulte ; c'eſt qu'un tel procédé
» mis ſur le Théatre, devient ſeul une
» critique amere.

» L'art avec lequel Moliere fait ſentir
» la différence des deux manieres de cri-

1665. » tiquer eſt admirable ; car je ne doute » point qu'en faiſant dire à *Fillerin*, » (autre Médecin) dans la Scene pre- » miere du troiſiéme Acte, & les choſes » les plus fortes contre la Médecine, il » n'ait voulu mettre les Poëtes, & les » Spectateurs à porté de comparer ces » deux manieres, & apprendre aux uns » la route qui méne à une excellente » critique, & aux autres, le ſentiment » qu'ils en devoient concevoir.

Obſervations, &c. p. 125. & ſuiv.

» Entre les dénouemens de Moliere, » celui de l'*Amour Médecin* doit tenir » le premier rang : c'eſt une petite Co- » médie en trois Actes, mais ſi courts, » que telle Piéce du même Auteur, quoi- » qu'elle n'ait qu'un Acte, a plus d'é- » tendu que celle-ci. Moliere la fit par » ordre du Roy, & n'employa que cinq » jours à la compoſer, & à l'apprendre. » Les beautés dont elle eſt remplie, fe- » roient ſoupçonner ce fait de fauſſeté, » s'il n'étoit pas d'ailleurs ſuffiſamment » atteſté ; mais laiſſons les détails qui re- » gardent cette Piéce, & parlons de la » perfection du dénouement.

» Lucinde, Clitandre & Liſette, qui » ſont les principaux Acteurs & les plus » intéreſſés dans l'action, voyant Sga- » narelle, pere de Lucinde, toujours en- » vironné de Médécins, & de Charla-

» tans, imaginent de faire déguiſer Cli- 1665.
» tandre en Médecin, & de l'introduire
» dans la maiſon. La ruſe eſt d'autant
» plus heureuſe, que Sganarelle n'a ja-
» mais vû Clitandre. Cet amant ainſi
» déguiſé ſe préſente au Vieillard, com-
» me un homme qui guérit les maladies
» avec une méthode tout-à-fait ſingu-
» liere; il traite, dit-il, ſes Malades avec
» des danſes, des concerts de muſique,
» des paroles, des taliſmans, & d'autres
» moyens ſemblables. C'eſt dans cette
» même Scene qu'il parle à Lucinde pour
» la premiere fois, car ils ne s'étoient
» vûs & ne s'étoient parlé que par l'en-
» tremiſe de Liſette, & qu'il la fait
» conſentir à l'épouſer, & à prendre ſur
» cela toutes les méſures néceſſaires. Sga-
» narelle qui remarque leurs geſtes, mais
» qui eſt trop loin d'eux, pour entendre
» leurs diſcours; paroît charmé du chan-
» gement qu'il apperçoit dans la mélan-
» colie de Lucinde. Clitandre aſſure ce
» bon Homme que c'eſt l'effet des pa-
» roles miſtérieuſes qu'il lui a dites, &
» qu'il a découvert que la maladie de ſa
» fille n'a d'autre principe que le deſir
» d'être mariée. Il ajoute que pour don-
» ner plus ſurement à ſes remédes le
» moyen d'opérer, il a fait accroire à
» Lucinde qu'il n'étoit pas un Médecin,

1665. » mais un jeune homme amoureux d'elle, » qui ſous cet habit venoit la demander » en mariage ; & que Lucinde ayant » ajouté foi à ce diſcours, la joye avoit » déja parû ſur ſon viſage ; mais que dans » ces commencemens, il étoit important » de la confirmer dans ſon idée, afin » d'aſſurer tout-à-fait ſa guériſon. Sga- » narelle approuve tout, il permet même » au Médecin de faire entrer l'homme » qui écrit les Ordonnances, & de faire » accroire à la Malade, que c'eſt un No- » taire. En effet, un vrai Notaire, ami » de Clitandre eſt introduit, ſe préſente, » écrit le contrat de mariage dans toutes » les formes, & le fait ſigner au Méde- » cin, à Lucinde, & même à Sganarel- » le, qui prend ce Notaire pour le Se- » cretaire du Médecin, & le Contrat » pour une Ordonnance. Enſuite Cli- » tandre fait entrer des Joueurs d'inſtru- » mens & des danſeurs, qu'il méne, dit- » il, à Sganarelle, toujours à ſa ſuite. » Pendant qu'on eſt occupé à danſer, les » deux Epoux s'échapent, & ſortent de » la maiſon ; Sganarelle s'en apperçoit, & » demande où eſt Lucinde, & apprend » qu'elle eſt chez ſon mari, que tout ce » ce qui vient de ſe paſſer eſt réel, & » & que ſa fille eſt mariée dans toutes les » formes.

» Depuis que les Modernes ont jugé, » avec raiſon que les dénouemens en » action réuſſiſſent beaucoup mieux que » s'ils étoient en récit, comme ceux des » Anciens, il n'y a jamais eu ſur aucun » Théatre de l'Europe, un dénouement » auſſi-bien imaginée que celui-ci. C'eſt » par cette raiſon, que tant de Poëtes » Comiques, depuis Moliere, ont cher- » ché à l'imiter dans ces déguiſemens, » & dans ces ſortes de Contrats ; mais » on peut aſſurer ſans leur faire injuſtice, » qu'ils ſont infiniment au-deſſous d'un » ſi parfait modéle. » 1665.

LA MERE COQUETTE

OU

LES AMANS BROUILLÉS,

Comédie en vers, en cinq Actes, de M. QUINAULT,

Repréſentée ſur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, vers le 15. ou le 18. Octobre.

CEtte Comédie eſt miſe par les Connoiſſeurs au rang des meilleures qui ſont reſtées au Théatre François. Le ſujet, la conduite, les Perſonnages & la verſification, tout marque la main d'un

1665. habile homme. Cependant, comme il n'eſt point d'ouvrage qui n'ait quelque côté foible, à une repriſe de cette Piéce en 1729. feu M. l'Abbé Pelegrin en fit une critique très-judicieuſe, que nous croyons devoir rapporter en partie.

Lettre du Marquis * * à Madame la Comteſſe de * *, au ſujet de la Mere Coquette, ou les Amans brouillés; Mercure de France, Mars 1729. pages 588. & ſuivantes.

Le caractere du Marquis, (qui pour le dire en paſſant, eſt le premier qu'on ait mis au Théatre) a paru très-défectueux à l'Auteur de la Critique. « On » paſſe bien des folies à ces ſortes de » Marquis, qui n'ont que trop d'imi- » tateurs dans le monde; mais il me » ſemble que cela ne doit pas aller juſ- » qu'à choquer la vraiſemblance; car eſt- » il naturel qu'ils ſe deshonnorent eux- » mêmes gratuitement? C'eſt pourtant » ce que fait le Marquis de la Comédie » en queſtion; voici ſes propres paroles, » au ſujet de deux cens louis que Cré- » mante lui avoit prêté.

ACTE I. SCENE IV.

Admirez l'induſtrie,
L'honneur vient de bravoure & de galanterie,
Et j'ai ſçu trouver l'art d'être enſemble eſtimé,
Et galant de fortune, & brave confirmé.
Moyennant cent louis que j'ai donné d'avance,
Un Marquis des plus gueux, mais brave à toute outrance,

Ma feint une querelle, & d'abord prenant feu, 1665.
M'a donné ſur la joue un coup plus fort que jeu.

. . . . . .

J'ay fait rage auſſitôt, j'ai ferraillé, paré,
Et me ſuis fait tenir pour être ſéparé,
Voilà qui m'établit pour brave ſans conteſte.

» L'emploi des autres cent louis n'eſt » pas contre la vraiſemblance; mais l'aveu » qu'il en fait le déclare fat, & malhon- » nête homme, puiſqu'il dit, qu'après » avoir perdu ſon argent au jeu, chez » une Comteſſe, il s'en eſt dédom- » magé, en ſe faiſant paſſer pour hom- » me à bonne fortune auprès d'elle; » c'eſt-à-dire, à deshonnorer une fem- » me qu'il dit vertueuſe. Après cela, » Crémante peut-il ſe réſoudre à prêter » encore cent louis à un faquin, qui a » fait fait un ſi mauvais uſage des deux » cens qu'il lui a déja prêté? Cependant » Crémante ne laiſſe pas de lui prêter » cette derniere ſomme. Le Vieillard » amoureux eſt plus excuſable, parce » que le Marquis lui promet de ſervir » ſon amour; mais le Marquis ne l'eſt » point du tout de s'y prendre ſi mal. Au » reſte, il y a d'excellentes tirades dans ce » premier Acte, auſſi-bien que dans les » autres; en voici un échantillon, c'eſt » Crémante qui parle,

1665. Enfin donc par un feu dont tout mon ſang s'allume,
Eveillé ce matin plûtôt que de coutume,
J'ai familierement uſé de mon crédit,
Et ſurprit Iſabelle au ſortir de ſon lit;
Je n'ai ſenti jamais mon ame plus émue,
Sa beauté négligée en ſembloit être accrue,
Son déſordre charmoit; un long, & doux ſommeil,
Avoit rendu ſon teint, plus vif & plus vermeil,
Rallumé ſes regards, & jetté ſur ſa bouche,
Du plus vif incarnat, une nouvelle couche;
Sans art, ſans ornement, ſans attraits empruntés,
Elle étoit belle enfin de ſes propres beautés. (*a*)

» Quelle peinture! Ne reconnoît-on pas » dans cette deſcription, le germe des ex- » cellens morceaux qui devoient un jour » ſortir de la plume de Quinault.

L'Auteur pourſuit ſon analyſe, & s'arrête ſur une lettre ſans ſouſcription,

(*a*) Ces deux derniers vers ont beaucoup de reſſemblance à deux autres de la Tragédie de Britannicus, Acte II. Scene II. M. Racine fait dire à Néron en parlant de Junie :

Belle ſans ornement, dans le ſimple appareil,
D'une beauté qu'on vient d'arracher au ſommeil.

Britannicus ne parût qu'au mois de Décembre 1669.

qu'Iſabelle écrit à Acante ; Laurette qui veut brouiller ces Amans, fait accroire à Acante, que ce billet eſt pour un autre Amant ; cependant elle ne lit point ce billet, auſſi le Critique ajoute : « Cela » ne doit pas ſuffire à une Intriguante » auſſi déliée que Laurette ; il faudroit » qu'elle eut lû le billet en queſtion, » pour pouvoir s'aſſurer du ſuccès. C'eſt » pourtant ce qu'elle ne fait pas. L'Au- » teur n'en a rien marqué dans ſa Piéce ; » cette petite circonſtance lui eſt écha- » pée ; & ce qu'il y a de de ſurprenant, » c'eſt que ce n'eſt que d'aujourd'hui » qu'on a fait cette attention. L'Actrice » qui joue avec une extrême ſagacité le » le rôle de Laurette, * a été la premiere » qui a jetté les yeux ſur cette lettre, » avant que de l'employer à l'uſage » qu'elle s'eſt propoſé. Je ne m'arrêterai » pas beaucoup à éxaminer le cinquiéme » Acte, tout le monde convient qu'il » pouvoit être mieux ; le vieil Eſclave an- » noncé dans les Actes précédens, ne » paroît point, & l'on n'eſt pas trop ſa- » tisfait de voir dénouer la Piéce par un » récit, quand on a été préparé à une » action plus Théatrale. Cela n'empêche » pas que ce dénouement ne ſoit régu- » lier, mais on s'attendoit à quelque choſe » de plus piquant. Voilà, Madame, tout

1665.

* Mademoiſelle Quinault, qui a quitté le Théatre en 1741. au grand regret du Public.

1665. » ce que j'ai pû remarquer ſur cette Co-
» médie : le titre de *Mere rivale*, lui con-
» viendroit mieux que celui de *Mere Co-*
» *quette*, ou plûtôt on feroit mieux de
» s'en tenir à celui *des Amans brouillés*,
» que l'Auteur ne lui a donné qu'en
» ſecond.

» Au reſte, le ſuccès de cette Piéce
» a été plus éclatant en cette derniere
» repriſe qu'à toutes les procédentes,
» auſſi n'a-t-elle été jamais mieux repré-
» ſentée qu'aujourd'hui. Je ne prétends
» rien lui dérober par-là de ſon propre
» mérite, & je crois que Moliere n'au-
» roit pas rougi de l'avoir faite. »

Avant la premiere repréſentation de la Mere Coquette, cette Piéce faiſoit du bruit dans le monde, attendu qu'un autre Poëte * en reclamoit le ſujet, & prétendoit que M. Quinault le lui avoit dérobé. C'eſt Robinet qui nous apprend ce fait.

* M. de Viſé.

Lettre en vers du 11. *Octobre* 1665.

La guerre eſt entre deux Auteurs,
Et n'allez pas dire, Lecteurs,
Que ce n'eſt qu'une bagatelle ;
Non, non, certes, l'affaire eſt telle,
Que je vous jure qu'en ce jour,
Elle va partager la cour,

Un ſe plaint du vol d'un Ouvrage,
Sur lequel chacun d'eux fait rage, 1665.
Et par-tout crie, en ſa douleur,
Sur l'autre ; au voleur, au voleur ;
Quinault ſi fameux au Théatre,
Où le beau ſexe l'idolâtre,
Eſt l'un de ces deux mécontens.
L'autre eſt un Auteur de vingt ans, * * M. de Viſé.
Mais qui nonobſtant ſon jeune âge,
Nous a fait voir, maint bel Ouvrage,
Et travaille journellement,
Pour ſon pur divertiſſement.
Or ce dernier clairement montre,
Qu'il n'a point tort en ce rencontre,
Que c'eſt à lui qu'on a volé,
Le ſujet dont il eſt parlé,
Et que pluſieurs gens d'importance,
Ont vû la Piéce en ſa naiſſance,
Longtemps avant que l'autre eût fait.
Quoique ce fut ſur ce ſujet.
Sans que l'un ni l'autre je loue,
Attendons, Lecteurs, qu'on la joue,
Et pour lors enfin nous verrons,
Qui le plus des deux nous louerons.
Je n'en dis donc rien davantage,
Si ce n'eſt que de cet Ouvrage,
On ne verra l'original,
Que dedans le Palais Royal.

La Mere Coquette de Quinault précéda de quelques jours, celle de de Viſé.

1665. Voici le compte que Robinet rend de l'une & l'autre Piéce.

Lettre en vers du 25. Octobre 1665.

Enfin *les Amans embrouillés*,
Par qui deux Auteurs ſont brouillés,
Se ſont fait voir deſſus la Scene.
D'en parler à fond j'aurai peine;
N'ayant pas encor pû les voir;
Mais à ce que j'en puis ſçavoir,
De perſonnes fort entendues,
Et qui les deux Piéces ont vues,
En celle du Palais Royal, (1)
Le caractere principal,
Eſt d'une Mere très-Coquette,
Qui ſe fait pouſſer la fleurette,
Et ſur qui preſque roule tout,
Dans la Piéce de bout en bout.
Au lieu qu'à l'Hôtel de Bourgogne, (2)
C'eſt un Marquis à gaye trogne, (a)

(1) C'eſt la Mere Coquette de M. de Viſé.

(2) C'eſt où l'on jouoit la Mere Coquette de M. Quinault.

(a) Raymond Poiſſon joua d'original ce rôle du Marquis, & de plus, il y a grande apparence qu'il lui occaſionna le préſent d'un riche habit. Voici ſur quoi nous fondons notre conjecture.

A Monſeigneur le Duc de Créquy. *

Les Amans brouillés de Quinault,
Vont dans peu de jours faire rage:
J'y joue un Marquis, & je gage,
D'y faire rire comme il faut.
C'eſt un Marquis de conſéquence,
Obligé de faire dépence,

* Il étoit premier Gentilhomme de la Chambre du Roy.

Qui

Qui fait plus de bruit, & de jeu ; 1665.
Au reſte, on courrut comme au feu,
Voir hier (1) la Mere Coquette, (2)
Dont aſſez bien chacun caquette,
En tous les cantons de Paris,
Venez donc vîte belle Iris,
A qui je dis la même choſe,
Que j'écrivis n'aguére en proſe,
Quittez la Campagne, & venez,
Et tout votre monde amenez,
Pour voir l'une & l'autre Piéce ;
Là, vous ſçavez qu'elle lieſſe,
Votre retour nous cauſera :
Vous ſçavez que, ... *& cætera.*

(1) 24. Octobre.

(2) C'eſt celle de M. de Viſé.

Apoſtille de la Lettre en vers du 29. Novembre 1665.

Enfin les deux *Méres Coquettes*,
Malgré l'âge aimant les fleurettes,

Pour ſoutenir ſa qualité ;
Mais s'il manque un peu d'induſtrie,
Il faudra de néceſſité,
Que j'aille malgré ſa fierté,
L'habiller à la fripperie.
Vous des Ducs le plus magnifique,
Et le plus généreux auſſi,
Je voudrois bien pouvoir ici,
Faire votre panégirique.
Je n'irois point chercher vos illuſtres Ayeux,
Qu'on place dans l'Hiſtoire au rang des demi-Dieux ;
Je trouve aſſez en vous de quoi me ſatisfaire :
Toutes vos actions paſſent ſans contredit.....
Ma foi je ne ſçais comment faire,
Pour vous demander un habit.

1665.

Ont longtemps diſputé le pas,
L'une & l'autre ne cédant pas.
Mais on attend deux Aléxandres, (1)
Qui leur feront bien faire fiandres,
Proverbe, & façon de parler,
Pour dire faire détaller.
L'une a déja plié bagage, (2)
Mais l'autre fiere davantage,
Malgré l'Aléxandre le Grand,
Conſerve encor très-bien ſon rang.
Et plus que jamais eſt ſuivie,
De quoi la galante eſt ravie,
Ne fut-elle dans ſes amours
Sans rivale, qu'un ou deux jours.

(1) On trouvera l'explication de ce vers à l'article de la Tragédie d'Aléxandre de M. Racine.

(2) La Mere Coquette de Quinault.

L'avantage de la Mere Coquette de de Viſé, ſur celle de Quinault, fut de peu de durée, & cette derniere a ſi bien repris ſes droits, que depuis très-longtemps, peu de perſonnes connoiſſent la Mere Coquette de M. de Viſé. Nous allons rendre compte de celle-ci

1665.

LA MERE COQUETTE

OU

LES AMANS BROUILLÉS,

Comédie en vers en trois Actes, de M. de VISÉ,

Repréſentée ſur le Théatre du Palais Royal, le 24. Octobre.

ON a vû dans l'article précédent, par un paſſage d'une lettre en vers de Robinet, que M. de Viſé ſe plaignoit qne M. Quinault lui avoit dérobé le ſujet de ſa *Mere Coquette*. Lorſque cet Auteur fit imprimer ſa Comédie, il y joignit une Préface dont il nous paroît néceſſaire de rapporter la plus grande partie, attendu qu'elle ſert à l'Hiſtorique de cette Piéce.

« Tout Paris a vu jouer en même-
» temps ſur deux illuſtres Théatres, deux
» Comédies qui portoient le nom de *la*
» *Mere Coquette* ou *les Amans brouillés*,
» l'une eſt d'un fameux Auteur (1) qui a
» déja mis pluſieurs Ouvrages au jour
» avec beaucoup d'applaudiſſement : &
» l'autre celle qui a été repréſentée par
» la Troupe du Roy (2). Si je dois retirer

Préface de la Mere Coquette de M. de Viſé.

(1) M. Quinault.

(2) Ce fut dans ce temps

1665. que le Roy donna une penſion à Moliere & à ſes camarades, & en même-temps leur accorda le titre de ſes Comédiens. Voyez la vie de Moliere, année 1666.

» quelque gloire de cette derniere, c'eſt
» d'avoir été aſſez heureux pour inven-
» ter un ſujet qui ait pû ſervir d'idée à
» un Auteur, dont la réputation eſt ſi
» bien établie. Il a lui-même avoué que
» je lui en fis confidence chez une per-
» ſonne de qualité, qui s'en ſouvient
» encore auſſi-bien que lui. C'eſt une
» vérité qui paſſe pour conſtante: & je
» ne dois pas me mettre en peine de la
» prouver, puiſque des perſonnes de
» naiſſance, & dignes de foi, ont vû ma
» Piéce longtemps avant que cet illuſtre
» Auteur eût commencé de travailler à
» la ſienne, & l'ont même dit à Sa Ma-
» jeſté, lorſque notre guerre a fait le plus
» de bruit, & quelle en étoit importu-
» née. Depuis il s'eſt aviſé de dire, pour
» ſe juſtifier qu'il avoit tiré ſa Piéce d'un
» ſujet Eſpagnol; & dans celle qu'il rap-
» porte, on voit une tante qui éléve une
» niéce, & qu'il dit lui avoir fourni l'idée
» de la Mere Coquette; mais il eſt bien
» plus vraiſemblable que c'eſt la mien-
» ne, puiſqu'il n'y a pas tant de diffé-
» rence de Mere à Mere, que d'une tante
» à une niéce. Peut-être qu'il me dira,
» que la tante eſt vieille: mais cela ne
» doit produire aucun bel effet, puiſ-
» qu'il n'eſt pas poſſible qu'elle ne ſoit
» auſſi jeune que ſa niéce, & que la

» caractere de la Mere que nous avons
» fait paroître ſur la Scene, n'eſt plai- 1665.
» ſant, qu'en ce qu'elle veut paroître
» auſſi jeune que ſa fille, & que l'on eſt
» perſuadé du contraire..... Pour ce qui
» eſt de quelques autres penſées où nous
» nous ſommes rencontrés, qui ne re-
» gardent point la Mere Coquette; je crois
» être obligé de dire qu'elles ſont dans
» le Berger extravagant, & en d'autres
» lieux, & que je les ferai voir, s'il en
» eſt beſoin. Quant au caractere de la
» Servante, que l'on peut dire qu'elle
» fait tout dans cette Piéce, puiſqu'en
» faiſant agir tous les autres, elle agit
» auſſi toujours elle-même, je ferai voir
» à cet Auteur la même choſe dans le
» Roman de Caſſandre, & une lettre
» qui produit les mêmes effets que la
» nôtre dans la Mere Coquette. Il eſt
» vrai que c'eſt parmi des perſonnes rele-
» vées, mais cela ne fait rien à notre diſ-
» pute; mais pour ce qui regarde le ca-
» ractere de la Mere Coquette, je crois
» en être le ſeul inventeur, & que
» rien n'a pû lui en fournir l'idée que
» les vers que je lui ai dit ſur ce ſujet.
» Au reſte, comme ma Piéce a cabalé
» toute ſeule, & que je ne me ſuis
» point mis en peine de la faire réuſſir,
» ainſi que font quelques Auteurs, que

1665. » la Cabale rend illuſtres, elle n'a pas » reſſemblé à celles qui font un grand » feu d'abord, & qui tombent après tout » d'un coup, puiſqu'elle a été plus ſuivie » à la dix-huitiéme repréſentation, qu'à » la premiere. »

Quand même on accorderoit à M. de Viſé l'invention du ſujet de la Mere Coquette, il n'en mériteroit guére plus de gloire, puiſqu'il n'en a fait uſage que pour en compoſer une Comédie triſte, mal verſifiée, dont les Perſonnages n'intereſſent point. C'eſt cependant en général le même plan, la même conduite & les mêmes Acteurs de la Comédie de M. Quinault : diſons mieux, la Comédie de M. Quinault eſt toute ſemblable à celle de M. de Viſé : mais elle eſt d'un Maître, & l'autre eſt d'un écolier.

1665.

LES YEUX DE PHILIS CHANGÉS EN ASTRES,

Paſtorale en trois Actes en vers, de M. BOURSAULT,

Repréſentée ſur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

NOus avons remarqué que le genre Paſtorale n'a jamais eu qu'un ſuccès médiocre ſur notre Théatre. M. Bourſault crut, à l'abri du petit Poëme de M. l'Abbé de Cériſy, qui étoit fort eſtimé de ſon temps, pouvoir hazarder une Paſtorale ſous le même ſujet; c'eſt de quoi il rend compte dans ſa Préface, dont nous allons tranſcrire une partie, qui ſervira d'extrait à la Piéce dont nous parlons.

« Mon cher Lecteur, je penſe n'avoir » pas beſoin de t'avertir que les beautés » que tu trouveras dans la Piéce que » j'expoſe à ton jugement, ne ſont pas » toutes de moi. *La Métamorphoſe des* » *yeux de Philis changés en Aſtres*, eſt » un Poëme qui s'eſt acquis tant de ré- » putation, & qui a tant fait d'honneur » à M. l'Abbé de Cériſy, qui en étoit » l'Auteur, qu'il y a peu de perſonnes

1665. » touchées des belles choſes, qui ne » l'ayent aſſez lû de fois pour en ſçavoir » plus de la moitié par cœur. Pour moi, » j'avoue que la premiere lecture que je » fis de ce bel Ouvrage, me fit naître » l'envie de le traveſtir, & de faire une » Piéce de Théatre d'un Poëme épique. » J'avois deſſein de me ſervir de tous » les vers, & de n'y en mettre des miens, » que pour faire la liaiſon des Scenes; » mais il y a tant de différence d'un Ou- » vrage où le Poëte parle toujours, à » ceux où il faut que des Acteurs agiſ- » ſent; que les choſes les plus tendres » paroiſſent languiſſantes, à moins » qu'elles ne ſoient animées par la vi- » vacité de l'action. C'eſt ce qui m'a » obligé de donner une ſœur à Daphnis, » & un frere à Philis, pour ſuppléer à » la ſtérilité de mon ſujet: leurs amours » ne ſervent pas d'un petit ornement à » la Piéce; & tu peux avouer, après la » voix publique, que les vers que diſent » Liſis & Carité à la premiere Scene du » ſecond Acte, ont pour le moins autant » d'agrément, que ceux de M. de Cériſy » ont de force. Ce n'eſt pas pour faire » valoir mes vers que je les étale: com- » me je n'affecte point de fauſſe mo- » deſtie, j'aurois tort d'avoir un vain » orgueil..... Si j'ai donc cité mes vers,

» c'eſt

» c'eſt pour me juſtifier de ce que je ne
» me ſuis pas ſervi de tous ceux de M. de 1665.
» Cériſy : je n'en devois point prendre, ou
» je n'en devois point laiſſer ; & ſans l'in-
» diſpenſable néceſſité où je me ſuis trou-
» vé d'ajouter à cette Piéce des incidens
» pour leſquels les vers de cét illuſtre
» Auteur n'étoient pas faits, je me ſerois
» contenté de coudre des Acteurs à ſon
» Ouvrage, pour voir ſi le Théatre lui
» ſeroit auſſi favorable que le Cabinet.
» Je connois de minces Critiques, que
» je ne veux pas nommer, de peur de
» parler d'eux, qui ne pouvant me faire
» pis, m'ont accuſé de vol, comme ſi
» réciter le Cid, & dire, c'eſt de M. Cor-
» neille, c'étoit lui dérober ſa Piéce. Il y
» en a d'autres qui ont dit que la préſen-
» ce de Diane étoit mendiée, & qu'elle
» avoit trop peu d'intérêt ſur la Scéne
» pour y paroître ; mais ils ne conſidé-
» rent pas que la Scene eſt établie dans
» l'Iſle de Délos, & que ſelon la fable,
» cette Iſle étoit conſacrée à Diane :
» toute l'action ſe paſſe dans une forêt
» où cette Déeſſe avoit coutume de
» chaſſer, & je ne ne vois rien de plus
» naturel que de rencontrer les gens où
» ils ont coûtume d'être. Je ne veux
» point nommer Cenſeurs, ceux qui ſe
» ſont plains de ce qu'elle n'a que trois

1665 » Actes. De ce qui ne vaut rien, il » faut peu de choſe pour ennuyer beau- » coup, & je ſouhaite, ſi déſormais je » fais des Piéces, qu'elles n'ayent point » d'autres défauts que d'être trouvées » trop courtes. . . . . Voilà ce que j'avois » à répondre aux objections que l'on m'a » faites. C'eſt à toi Lecteur, à juger de » l'Ouvrage & de mes raiſons, &c. »

Nous croyons qu'il eſt inutile de parler du petit mérite de cette Paſtorale de M. Bourſault, qui cependant eſt le plus paſſable Ouvrage que cet Auteur eut juſqu'alors donné au Théatre.

ALEXANDRE,

Tragédie de M. RACINE,

Repréſentée ſur le Théatre du Palais Royal, & ſur celui de l'Hôtel de Bourgogne, le même jour, vers le douze ou le quinze du mois de Décembre.

VOici un éxemple unique ; une même Piéce jouée dans ſa nouveauté ſur deux Théatres à Paris. Ce fait, quoique peu connu, ſe trouve rapporté dans trois différens Ouvrages ; le *Bolæana*, le *Fureteriana*, & les Lettres en vers de Robinet. Pour épargner au Lecteur la

peine de parcourir ces Livres, nous allons tranſcrire les paſſages qui regardent la Tragédie d'Alexandre de M. Racine. 1665.

« Alexandre de Racine fut joué d'abord par la Troupe de Moliere ; mais ſes Acteurs jouant trop lâchement la Piéce, l'Auteur ſe rendit aux avis de ſes amis, qui lui conſeillerent de la retirer, & de la donner aux grands Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne ; elle eut en effet chez eux tout le ſuccès qu'elle méritoit, ce qui déplût fort à Moliere ; outre que Racine lui avoit débauché la Du Parc, qui étoit la plus fameuſe de ſes Actrices, & qui depuis joua à ravir dans le rôle d'Andromaque. De-là vint la brouillerie de Moliere & de Racine, qui s'étudioient tous deux à ſoutenir leur Théatre avec un pareille émulation. *Bolæana*, édition *in*-12. p. 104.

..... Quoi vous ne ſçavez pas ce qui arriva à M. Racine au ſujet de ſa Piéce d'Alexandre, qui eſt un Ouvrage achevé ? Ses amis l'avoient tous aſſuré de la bonté de ſa Piéce, ils avoient raiſon. Lui ſur cette confiance, la met dans les mains de la Troupe de Moliere. Qu'arriva-t-il ? cette Piéce ſi belle tomba. M. Racine, au déſeſpoir d'un ſi mauvais ſuccès, s'en prend à ſes amis, qui lui en avoient donné ſi bonne opi- *Furetiriana*, in-12. Paris, pages 104. & 105.

» nion. A cela les amis répondirent ; votre
1665. » Piéce eſt excellente, mais vous la don-
» nez à jouer à une Troupe qui ne ſçait
» jouer que le comique ; c'eſt pour cela
» ſeulement qu'elle n'a pas réuſſi ; mais
» donnez-là à l'Hôtel de Bourgogne,
» vous verrez quel ſuccès elle aura. Ce
» conſeil fut ſuivi, & cette Piéce lui
» donna une grande réputation. »

Voilà deux perſonnes qui parlent d'un ton bien affirmatif du mauvais ſuccès de la Tragédie d'Alexandre, repréſentée par la Troupe de Moliere, & de la réuſſite de cette même Tragédie, jouée enſuite par la Troupe de l'Hôtel de Bourgogne ; cependant Robinet, contemporain de cet événement, dit formellement que les deux Troupes jouerent la Tragédie d'Alexandre le même jour. Dans l'apoſtille du 29. Novembre que nous avons rapporté, il annonce ce fait :

Mais on attend deux Alexandres.

Enfin, lorſque cette Piéce parut, voici comme il s'exprima.

Lettre en vers de Robinet du 20. Décembre 1665.

Le Grand Alexandre,
Lequel après des deux mille ans,
Qu'il fut le fléaux des Perſans ;
A repris nouvelle origine,
D'un Poëtique RACINE,

Qui le produit même à la fois,
Sur deux des Théatres François, (1)
Où la Cour & le peuple admire,
Ce grand & ce belliqueux Sire,
Parlant, non en Macédonien,
Ains, en notre langue & très-bien,
. . . . . .
Toujours le fils de Jupiter,
Qu'il faiſoit mauvais dépiter.
J'entens le fameux Aléxandre,
Qui de ce Dieu ſe crut deſcendre,
Paroît, comme on ſçait, à la fois,
Sur nos deux Théatres François,
De l'Auteur admirez l'adreſſe,
Car pour ce vainqueur de la Gréce,
Ce n'eſt pas trop de ces deux lieux,
Sçachant que cet ambitieux,
Souhaitoit en faiſant la guerre,
Etre vû de toute la terre;
Dimanche (2) en ſon Palais Royal,
Je l'allai voir d'un cœur féal.
J'y découvris en perſpective,
Agréable & récréative,
Les pavillons, & campemens,
Qui pour lui furent ſi charmans,
Et je le vis auſſi lui-même, (3)
Dedans une jeuneſſe extrême,
Mais beaucoup plus beau qu'il n'étoit,
Quand l'univers il conquêtoit.

1665.

(1) Le Palais Royal & l'Hôtel de Bourgogne.

(2) 14. Décembre.

(3) La Grange.

1665. D'ailleurs, il me parut plus tendre,
Que ne fut l'ancien Alexandre.
Mais à dire la vérité,
Ici ſa jeune Majeſté,
A bien pour objet de ſa flâme,
Une tout autre aimable Dame, (1)
O juſtes Dieux qu'elle a d'appas,
Et qui pourroit ne l'aimer pas!
Sans rien toucher de ſa coeffure,
Et de ſa belle chevelure,
Sans rien toucher de ſes habits,
Semés de perles & rubis,
Et de toute la pierrerie,
Dont l'Inde brillante eſt fleurie.
Rien n'eſt ſi beau, ni ſi mignon,
Et je puis dire tout de bon,
Qu'enſemble amour, & la nature,
D'elle ont fait une mignature,
Des appas, des graces des ris,
Qu'on attribuoit à Cypris.
Là Porus (2) fait auſſi ſon rôle,
Et généreuſement controlle,
Ce grand Vainqueur de l'univers,
Lors même qu'il le tient aux fers,
Ainſi que la grande Axiane, (3)
Brillante comme une Diane,
Tant par ſes riches vêtemens,
Que par tous ſes attraits charmans,

(1) Mademoiſelle Moliere.

(2) La Thoſilliere.

(3) Mademoiſelle du Parc.

1665.

Qui font que ce Porus ſoupire,
Pareillement ſous ſon empire.
Enfin j'y vis ſous des habits,
Qui ſont ſans doute auſſi de prix,
Epheſtion, avec Taxile, (1)
Et certes il eſt difficile
De pouvoir rien trouver de tel,
Si ce n'eſt peut-être à l'Hôtel. (2)
. . . . . .
En Décembre le vingt-ſix.

(1) Du Croiſſi, & Hubert.

(2) De Bourgogne.

Lettre en vers de Robinet du 3. Janvier 1666.

A l'Hôtel (3) j'ai vû l'Alexandre,
Bon compte je vais vous en rendre.
Floridor, cet Acteur charmant,
Le repréſente dignement,
Et d'*Ennebaut* ſa Cléophile,
De mille jeunes charmes brille.
Montfleury, fait ſi bien Porus,
Qu'il ſemble qu'il ſoit encore plus;
Et l'Axiane ſa Maîtreſſe,
S'y rend admirable ſans ceſſe,
En l'excellente *Des Oeillets*,
Dont l'habit fut fait à grands frais.
Bref, Epheſtion, & Taxille,
S'expriment en aſſez bon ſtile,
Par *Hauteroche* & par *Brécourt*,
Et tous ces Acteurs (coupant court)
Font tout ce qu'on en peut attendre,
Pour bien retracer Alexandre.

(3) De Bourgogne.

1665. Ce que nous venons de rapporter de Robinet prouve, d'une façon bien ſimple, que Meſſieurs Deſpréaux & Furetiere ſe ſont trompés, à l'égard des circonſtances qui accompagnent la repréſentation d'Alexandre ſur le Théatre du Palais Royal, & ſur celui de l'Hôtel de Bourgogne; il y a plus : ce n'eſt point ces Meſſieurs qui parlent, c'eſt leurs amis qui rapportent, diſent-ils, des choſes, qu'ils leur ont entendu dire; ainſi ce fait en queſtion, rappellé depuis un très-longtemps qu'il eſt paſſé, ne peut être mis en balance avec le témoignage de Robinet, qui marquoit éxactement toutes les ſemaines, ce qui arrivoit de plus curieux à Paris.

La Tragédie d'Alexandre commença d'établir la réputation de M. Racine, & lui procura beaucoup de partiſans; malgré pluſieurs défauts eſſentiels, que des perſonnes d'eſprit & de goût trouvoient dans cette Piéce. M. de Saint Evremond fut de ce nombre, & compoſa une diſſertation critique qui mérite d'avoir ſa place ici.

Diſſertation ſur la Tragédie de Racine, intitulée *Alexandre le Grand*, à Madame de

« Depuis que j'ai lû *le Grand Alexandre*, la vieilleſſe de Corneille me » donne bien moins d'allarmes, & je » n'appréhende plus tant de voir finir » avec lui la Tragédie. Mais je voudrois

» avant ſa mort qu'il adoptât l'Auteur
» de cette Piéce, pour former avec la
» tendreſſe d'un pere, ſon vrai ſucceſſeur.
» Je voudrois qu'il lui donnât le bon
» goût de cette antiquité qu'il poſſéde ſi
» avantageuſement, qu'il le fit entrer
» dans le génie de ces nations mortes,
» & connoître ſainement le caractere des
» Héros qui ne ſont plus ; c'eſt à mon
» avis la ſeule choſe qui manque à un
» ſi bel eſprit. Il a des penſées fortes
» & hardies, des expreſſions qui égalent
» la force de ſes penſées : mais vous me
» permettrez de vous dire après cela
» qu'il n'a pas connu Alexandre, ni Po-
» rus. Il paroît qu'il a voulu donner une
» plus grande idée de Porus, que d'A-
» lexandre, en quoi il n'étoit pas poſſi-
» ble de réuſſir : car l'hiſtoire d'Alexandre
» toute vraie qu'elle eſt, a bien l'air de
» Roman ; & faire un plus grand Héros,
» c'eſt donner dans le fabuleux ; c'eſt
» ôter à ſon Ouvrage non ſeulement le
» crédit de la vérité, mais l'agrément de
» la vraiſemblance..... Un juge fort
» délicat du mérite des hommes, s'eſt
» contenté de faire reſſembler à Alexan-
» dre celui dont il vouloit donner la plus
» haute idée : il n'oſoit pas lui attribuer
» de plus grandes qualités, il lui ôtoit
» les mauvaiſes ; *Magno illi Alexandro,*

1665.

Bourneau, Œuvres de M. de SaintEvremond, édition de 1740. Tome II. p. 383. & ſuiv.

1665. » *ſed ſobrio neque iracundo ſimilli-*
» *mus.* *

* *Velleius Paterculus*, (*Hiſt.Lib.II. c. 47.*) parlant de Céſar.

» Peut-être que notre Auteur eſt en-
» tré dans ces conſidérations, en quel-
» que ſorte : peut-être que pour faire
» Porus plus grand, ſans donner dans le
» fabuleux, il a pris le parti d'abaiſſer
» ſon Alexandre. Si ç'a été ſon deſſein,
» il ne pouvoit pas mieux réuſſir ; car il
» en fait un Prince ſi médiocre, que
» cent autres le pourroient emporter ſur
» lui comme Porus. Ce n'eſt pas qu'E-
» pheſtion n'en donne une belle idée ;
» que Taxile, que Porus même, ne par-
» lent avantageuſement de ſa grandeur :
» mais quand il paroît lui-même, il n'a
» pas la force de la ſoutenir ; ſi ce n'eſt
» que par modeſtie il veuille paroître un
» ſimple homme chez les Indiens ; dans
» le juſte repentir d'avoir voulu paſſer
» pour Dieu parmi les Perſes. A parler
» ſérieuſement, je ne connois ici d'Ale-
» xandre que le ſeul nom : ſon génie, ſon
» humeur, ſes qualités, ne me paroiſſent
» en aucun endroit. Je cherche dans un
» Héros impétueux des mouvemens ex-
» traordinaires qui me paſſionnent, & je
» trouve un Prince ſi peu animé, qu'il
» me laiſſe tout le ſang froid où je puis
» être. Je m'imaginois en Porus une
» grandeur d'ame qui nous fut plus étran-

» gere, le Héros des Indes devoit avoir
» un caractere différent de celui des nô- 1665.
» tres. Un autre Ciel, pour ainſi parler,
» un autre ſoleil, une autre terre, y pro-
» duiſent d'autres animaux, & d'autres
» fruits; les hommes y paroiſſent tout au-
» tres par la différence des viſages, & plus
» encore, ſi je l'oſe dire, par une diver-
» ſité de raiſon: une morale, une ſageſſe
» ſinguliere à la région, y ſemblent ré-
» gler & conduire d'autres eſprits, dans
» un autre monde. Porus cependant, que
» Quinte-Curce dépeint tout étranger
» aux Grecs & aux Perſes, eſt ici pure-
» ment François, au lieu de nous tran-
» ſporter aux Indes, on l'amene en Fran-
» ce, où il s'accoutume ſi bien à notre
» humeur, qu'il ſemble être né parmi
» nous, ou du moins y avoir vécu toute
» ſa vie.

» Concluons, après une conſidération
» aſſez étendue, qu'Alexandre & Porus
» devoient conſerver leur caractere tout
» entier; que c'étoit à nous à les regar-
» der ſur les bords de l'Hidaſpe, tels qu'ils
» étoient, & non pas à eux de venir ſur
» les bords de la Seine étudier notre na-
» turel, & prendre nos ſentimens.....
» J'aurois ſouhaité que le fort de la Piéce
» eût été à nous repréſenter ces grands
» hommes, & que dans une Scene digne

1665. » de la magnificence du ſujet; on eut fait
» aller la grandeur de leurs ames juſqu'où
» elles pourroient aller. Si la converſation
» de Sertorius & de Pompée * a tellement
» rempli nos eſprits, que ne devoit-on
» pas eſpérer de celle de Porus & d'Ale-
» xandre, ſur un ſujet ſi peu commun?
» J'aurois voulu encore que l'Auteur nous
» eut donné une plus grande idée de
» cette guerre. En effet, ce paſſage de
» l'Hidaſpe ſi étrange, qu'il ſe laiſſe à
» peine concevoir: une grande armée, de
» l'autre côté, avec des chariots terribles,
» & des éléphans alors effroyables: des
» éclairs, des foudres, des tempêtes qui
» mettoient la confuſion par-tout; quand
» il fallut paſſer un fleuve ſi large, ſur
» de ſimples peaux; cent choſes éton-
» nantes qui épouvanterent les Macédo-
» niens, & qui ſçurent faire dire à Ale-
» xandre, qu'enfin *il avoit trouvé un péril*
» *digne de lui.* Tout cela devoit fort éle-
» ver l'imagination du Poëte, & dans la
» peinture de l'appareil, & dans le récit
» de la bataille.

» Cependant on parle à peine des
» camps des deux Rois, à qui l'on ôte
» leur propre génie, pour les aſſervir à
» des Princeſſes purement imaginées;
» tout ce que l'intérêt a de plus grand &
» de plus précieux parmi les hommes,

* Voyez le Sertorius de Pierre Corneille, Acte III. Scene premiere.

» la défenſe d'un pays, la conſervation
» d'un Royaume, n'excitent point Porus 1665.
» au combat, il y eſt animé ſeulement
» par les beaux yeux d'Axiane, & l'uni-
» que but de ſa valeur eſt de ſe rendre
» recommandable auprès d'elle. On dé-
» peint ainſi les Chevaliers errans, quand
» ils entreprennent une avanture, & le
» plus bel eſprit, à mon avis, de toute
» l'Eſpagne, ne fait jamais entrer Dom
» Quichot dans le combat, qu'il ne ſe
» recommande à Dulcinée.

» Il eſt donc ridicule d'occuper Porus
» de ſon ſeul amour, ſur le point d'un
» grand combat qui alloit décider pour
» lui de toutes choſes : il ne l'eſt pas
» moins d'en faire ſortir Alexandre, quand
» les ennemis ſe ralient. On pourroit l'y
» faire entrer avec empreſſement pour
» chercher Porus, non pas pour l'en tirer
» avec précipitation, pour aller revoir
» Cléofile, lui qui n'eut jamais ces impa-
» tiences amoureuſes, & à qui la vic-
» toire ne paroît aſſez pleine, que lorſ-
» qu'il avoit ou détrui ou pardonné. Ce
» que je trouve pour lui de plus pitoya-
» ble, c'eſt qu'on lui fait perdre beau-
» coup d'un côté, ſans lui faire rien ga-
» gner de l'autre. Il eſt auſſi peu Héros
» d'amour, que de guerre. L'Hiſtoire ſe
» trouve défigurée, ſans que le Roman

» ſoit embelli : guerrier dont la gloire n'a
1665. » rien d'animé, qui excite notre ardeur ;
» amant dont la paſſion ne produit rien
» qui touche notre tendreſſe. »

M. de Fontenelle dans ſes *Réfléxions ſur la Poëtique du Théatre*, Réfléxion XXXVIII. penſe à peu près comme M. de Saint Evremond, ſur le perſonnage d'Alexandre. « Céſar & Alexandre n'in-
» téreſſent point s'ils ne rempliſſent l'at-
» tente que donne leurs noms, & il ne
» ſuffit pas que dans le cours de la
» Piéce on rapporte d'eux des grandes
» choſes qu'ils ont faites, il faut que l'on
» leur en voye faire dans le cours de la
» Piéce même. Les Hiſtoires du paſſé
» touchent peu le Spectateur, qui pour
» ainſi dire, ne croit que ſes yeux ; delà
» vient qu'Alexandre eſt ſi peu intéreſ-
» ſant, & ſi petit dans la Piéce qui porte
» ſon nom. On y conte de lui, à la vé-
» rité beaucoup de belles choſes ; mais
» quand on le voit en perſonne, il n'eſt
» occupé que de l'amour d'une petite
» Cléofile, que le Spectateur n'eſtime
» pas beaucoup (*a*). Alexandre ne laiſſe

(*a*) Il faut que les Héros aiment les Héroïnes. C'eſt-à-dire, des perſonnes dignes d'eux, & un des défauts d'Alexandre, c'eſt d'aimer cette Cléofile, dont le caractere eſt aſſez petit, le Héros eſt avili par ſon mauvais choix. *Réfléxions XLI. ſur l'art Poëtique du Théatre, par* M. de Fontenelle.

» pas de faire à la fin une action de
» générosité, en rendant à Porus ſes 1665.
» états, mais on ne lui en tient preſque
» pas de compte, parce qu'il ne s'eſt pas
» attiré juſques-là une grande conſidé-
» ration. »

Lorſque M. Racine fit imprimer ſa Tragédie d'Aléxandre, il y joignit une Préface qui ne ſe trouve que dans cette édition. Comme elle répond aux critiques de cette Piéce, & que de plus elle n'a point été inſérée dans les œuvres de M. Racine, édition de Paris en 1741. nous croyons devoir la placer dans cet article.

Préface de la premiere édition de la Tragédie d'Aléxandre de M. Racine.

« Je ne rapporterai point ici ce que
» l'Hiſtoire dit de Porus, il faudroit co-
» pier tout le huitiéme Livre de Quinte-
» Curce; & je m'engagerai moins encore
» à faire une éxacte apologie de tous les
» endroits qu'on a voulu combattre dans
» ma Piéce, je n'ai pas prétendu donner
» au Public un Ouvrage parfait, je me
» fais trop juſtice, pour avoir oſé me
» flatter de cette eſpérance; avec quel-
» que ſuccès qu'on ait repréſenté mon
» Alexandre; & quoique les premieres
» perſonnes de la terre, & les Alexan-
» dres de notre ſiécle, ſe ſoient haute-
» ment déclarés pour lui, je ne me laiſſe
» point éblouir par ces illuſtres approba-

1665. » tions, je veux croire qu'ils ont voulu
» encourager un jeune homme, & m'exci-
» ter à faire encore mieux dans la ſuite;
» mais j'avoue que quelque défiance que
» j'euſſe de moi-même, je n'ai pû m'em-
» pêcher de concevoir quelque opinion
» de ma Tragédie, quand j'ai vû la peine
» que ſe ſont donnée certaines gens pour
» la décrier, on ne fait point tant de
» brigues contre un Ouvrage qu'on n'eſ-
» time pas; on ſe contente de ne plus
» le voir, quand on la vû une fois, &
» on le laiſſe tomber de lui-même, ſans
» daigner ſeulement contribuer à ſa chu-
» te; cependant j'ai eu le plaiſir de voir
» plus de ſix fois de ſuite à ma Piéce
» le viſage de ſes Cenſeurs. Ils n'ont pas
» craint de s'expoſer ſi ſouvent à enten-
» dre une choſe qui leur déplaiſoit, ils
» ont prodigué libéralement leur temps
» & leurs peines pour la venir critiquer,
» ſans compter les chagrins que leur ont
» peut-être coutés les applaudiſſemens
» que leur préſence n'a pas empêché le
» Public de me donner..... Je ne re-
» préſente point à ces Critiques le goût
» de l'antiquité; je vois bien qu'ils le
» connoiſſent médiocrement. Mais de
» quoi ſe plaignent-ils, ſi toutes mes
» Scenes ſont bien remplies, ſi elles ſont
» bien liées néceſſairement les unes aux
» autres,

» autres, ſi tous mes Acteurs ne vien- 1665.
» nent point ſur le Théatre, que l'on ne
» ſçache la raiſon qui les y fait venir; &
» ſi avec peu d'incidens & peu de ma-
» tiere, j'ai été aſſez heureux pour faire
» une Piéce, qui les a peut-être attachés
» malgré eux; depuis le commencement
» juſques à la fin? Mais ce qui me con-
» ſole, c'eſt de voir mes Cenſeurs s'accor-
» der ſi mal enſemble. Les uns diſent que
» Taxile n'eſt pas aſſez honnête homme;
» les autres, qu'il ne mérite point ſa
» perte. Les uns ſoutiennent qu'Alexan-
» dre n'eſt pas aſſez amoureux; les au-
» tres, qu'il ne vient ſur le Théatre que
» pour parler d'amour. Ainſi je n'ai pas
» beſoin que mes amis ſe mettent en
» peine de me juſtifier, je n'ai qu'à ren-
» voyer mes ennemis à mes ennemis, &
» je me repoſe ſur eux de la défenſe d'une
» Piéce qu'ils attaquent en ſi mauvaiſe
» intelligence, & avec des ſentimens ſi
» oppoſés. »

M. Racine ſe défend aſſez foiblement dans cette Préface, du reproche général qu'on lui faiſoit d'avoir repréſenté Porus plus grand qu'Alexandre; auſſi dans celle qui précéde toutes les éditions ſuivantes de cette Tragédie, il inſiſte beaucoup plus ſur ce ſujet. « J'ay tâché, dit-il,
» de repréſenter en Porus, un ennemi

1665. » digne d'Alexandre : & je puis dire que » ſon caractere a plû extrêmement ſur » notre Théatre, juſques-là que des per- » ſonnes m'ont reproché que je faiſois » ce Prince plus grand qu'Alexandre, » mais ces perſonnes ne conſidérent pas » que dans la bataille, & dans la vic- » toire, Alexandre eſt en effet plus grand » que Porus ; qu'il n'y a pas un vers » dans la Tragédie qui ne ſoit à la louan- » ge d'Alexandre ; que les invectives » même de Porus & d'Axiane, ſont au- » tant d'éloges de la valeur de ce con- » quérant. Porus a peut-être quelque » choſe qui intéreſſe d'avantage, parce » qu'il eſt dans le malheur, &c.

L'Auteur Anonyme de diverſes Remarques ſur les Piéces de Théatre de M. Racine, jointes à l'édition de Paris en 1741. parle de la façon ſuivante de la Tragédie d'Alexandre.

« Cette Tragédie a des beautés ; je la » reſpecte, je l'admire ; les deux Héros » de la Piéce, (car il y en a deux, quoi- » qu'on puiſſe dire) ont un caractere de » nobleſſe & de grandeur qui paroît d'a- » bord Corneille tout pur. Il ne me ſem- » ble pas que les Héros de ce dernier » puiſſent mieux parler, & peut-être que » ceux de Racine l'emporteroient à la fin » par une certaine délicateſſe que Cor-

» neille mépriſoit, ou qu'il ne connoiſ-
» ſoit pas, ſi l'Hiſtoire ne dépeignoit Ale- 1665.
» xandre & Porus, autrement que ne fait
» Racine. Du reſte, le ſujet de cette Piéce
» eſt le plus heureux & le mieux choiſi
» du monde. L'action eſt intéreſſante,
» les vers ſont beaux; mais enfin tant
» de beautés ne ſont pas abſolument ſans
» défauts. Porus eſt trop grand pour Ale-
» xandre, ou Alexandre ne l'eſt pas aſſez
» pour Porus; & ni l'un ni l'autre ne
» connoiſſent pas la véritable grandeur,
» comme Saint Evremond l'a fait voir
» dans ſa *Diſſertation ſur Alexandre*;
» car Porus paroît plus occupé de ſa Maî-
» treſſe que de la gloire, & Alexandre
» perd ſon temps avec Cléofile, tandis
» qu'une victoire, mal aſſurée encore, ne
» met pas ſon camp à couvert des in-
» ſultes de l'ennemi. Voilà des fautes que
» des Héros ne font pas. Que Taxile ſoit
» plus amoureux que guerrier, que ſa
» ſœur l'arrête, qu'il l'écoute avec plaiſir,
» à la bonne heure; mais il n'en doit
» pas être ainſi d'Alexandre & de Porus.
» Celui-ci ne paroît véritablement grand
» qu'avec Epheſtion, Scene II. Acte II.
» & avec Taxile, Scene III. du même
» Acte; dans la cinquiéme Scene il ne
» doit ſa grandeur qu'à Axiane, comme
» Dom Quichote à ſa Dulcinée.

1665. Je connois mieux Madame,
Le beau feu que la gloire allume dans mon ame,
C'eſt vous, je m'en ſouviens, dont les puiſſans appas,
Excitoient tous nos Rois, les traînoient aux combats.

« Je le reconnois enfin dans la der-
» niere Scene de la Piéce : c'eſt Porus, il
» parle en Héros. Pour Alexandre, pen-
» dant qu'il rend ſes hommages à Cléo-
» file, & que ce Prince amoureux ſe pré-
» pare, (Acte III. Scene VI.)

A lui faire dreſſer des Autels en des lieux,
Où des ſauvages mains en refuſent aux Dieux.

» N'eſt-il pas ſurprenant que cette
» Princeſſe le dépeigne à lui-même tel qu'il
» eſt, ou plûtôt tel qu'il doit être ; elle
» lui montre ſon devoir, & lui dit fort
» ſagement, que la gloire lui fera ou-
» blier l'amour. C'étoit en effet le ca-
» ractere d'Alexandre. Le Poëte pouvoit
» bien lui faire faire des pas pour l'a-
» mour ; mais le grand Alexandre aimoit
» trop la gloire pour s'occuper unique-
» ment d'une maîtreſſe. Un homme d'eſ-
» prit a fort bien ſenti que cet Alexan-
» dre de Racine, n'étoit pas celui de
» l'Hiſtoire. Il s'eſt diverti à l'ajouter aux
» *Héros de Roman*, de Monſieur Deſ-

» préaux ; & cette petite fiction eſt trop » bien tournée, pour en priver le Lec- » teur. 1665.

PLUTON.

Mais qui eſt ce jeune étourdi qui s'avance d'un air moitié ſérieux, & moitié badin? Le voilà bien échauffé.

DIOGÉNE.

Je crois que c'eſt Alexandre; mais qu'il eſt changé? J'ai peine à le reconnoître. Sa phiſionomie, n'eſt ni grecque ni barbare; c'eſt un Guerrier petit Maître; apparamment que ſes longs voyages l'ont un peu gâté. C'eſt pourtant Alexandre, je le reconnois encore.

PLUTON.

Oh! pour le coup nous avons un véritable Héros, & non pas un fade doucereux. Il n'a jamais ſoupiré que pour la gloire. Il s'eſt même piqué ſi peu de galanterie, que dans ſept ans il n'a viſité qu'une fois la femme & les filles de Darius, bien qu'elles fuſſent les plus belles Princeſſes du monde, & ſes priſonnieres; je jurerois qu'il s'eſt garanti du mauvais air que ces autres ont reſpiré, & qu'ayant entendu parler de révolte, il ſe hâte de la venir appaiſer. Approchez, généreux Vainqueur de l'Aſie, approchez, il s'agit de combattre; le Roy des Enfers a beſoin de votre bras.

ALEXANDRE.

Je ſuis venu, l'amour a combattu pour moi, ACTE III. SCENE VI.
La victoire elle-même a dégagé ma foi.

1665. Tout céde autour de vous, c'eſt à vous de vous rendre,
Votre cœur l'a promis, voudra-t-il s'en défendre ?
Et lui ſeul pourroit-il échapper aujourd'hui,
A l'ardeur d'un Vainqueur qui ne cherche que lui.

DIOGENE.

Ne l'avois-je bas bien dit, qu'il s'étoit gâté dans ſes voyages ? Alexandre le Grand eſt devenu conteur de fleurettes.

PLUTON.

Quel diable de jargon nous vient-il parler ? Quoi, Alexandre qui ne reſpiroit que les combats, s'oublie auprès d'une Maîtreſſe ?

ALEXANDRE.

Que vous connoiſſez mal les violens deſirs,
D'un amour, qui vers vous porte tous mes ſoupirs ;
J'avouerai qu'autrefois, au milieu d'une armée,
Mon cœur ne ſoupiroit que pour la renommée.
Mais hélas ! que vos yeux, ces aimables tyrans,
Ont produit ſur mon cœur des effets différens.
Le grand nom de Vainqueur, n'eſt plus ce qu'il ſouhaite.

DIOGENE.

Il faut l'envoyer auprès du grand Cyrus.... 1665.

ALEXANDRE.

Hé quoi, vous croyez donc qu'à moi-même barbare,
J'abandonne en ces lieux une beauté si rare?

PLUTON.

Peste soit de l'extravagant, & de sa tendresse mal imaginée. Il est ma foi tout aussi fou que les autres; qu'on l'enferme au plus vîte.

Terminons cet article par un passage d'une lettre de M. de Valincour, que M. l'Abbé d'Olivet a placée dans le second Volume de son Histoire de l'Académie Françoise.* * Edition de 1743. P. 356.

« Un autre fait, qui mérite plus d'attention, & que je tiens encore de lui, » (M. Racine). c'est qu'étant allé lire au » grand Corneille la seconde de ses Tragédies qui est *Alexandre*, M. Corneille lui donna beaucoup de louanges, mais en même-temps lui conseilla de s'appliquer à tout autre genre de Poësie, qu'au Dramatique, l'assurant qu'il n'y étoit pas propre. Corneille étoit incapable d'une basse jalousie: s'il parloit ainsi à Racine, c'est qu'il pensoit ainsi; mais vous sçavez qu'il préféroit Lucain à Virgile. D'où il faut conclure que le talent de faire excellem-

1665. » ment des vers, & l'art de juger excel-
» lemment des Poëtes & de la Poëſie,
» peuvent quelquefois ne pas ſe rencon-
» trer dans la même tête. »

Finiſſons cette année par les deux articles ſuivans.

BEAUCHATEAU. FRANÇOIS CHÂTELET, étoit un Gentilhomme, qui prit le parti de la Comédie, & qui s'y diſtingua dans les rôles tragiques & comiques, ſous le nom de BEAUCHATEAU. *La Comédie des Comédiens*, de Gougenot *, repréſentée en 1633. nous indique le temps où cet Acteur entra dans la Troupe de l'Hôtel de Bourgogne. Voici de quelle façon l'Auteur de cette Comédie le fait parler, page 33.

* Voyez l'article de cette Comédie, Tome V. p. 22. de cette Hiſtoire.

BEAUCHATEAU *à Belleroſe.*

Monſieur, pour ne vous pas tenir en ſuſpend, je vous dirai franchement, qu'ayant appris que vous dreſſez une Troupe de Comédiens pour le ſervice & contentement particulier du Roy, avec permiſſion de Sa Majeſté de vous éxercer en Public. Et ſçachant, Monſieur, que vous méritez d'y tenir un premier rang, & pouvez y donner place à quelqu'un de vos amis, par le conſentement de Meſſieurs vos Compagnons; j'ai cru que s'il y en avoit quelqu'une de reſte, de laquelle je puiſſe être jugé digne, que je la pourrois poſſéder par votre moyen, étant aſſuré de l'honneur de votre amitié; ſi le bonheur que je ſouhaite avec paſſion m'arrive, je le tiendrai de votre courtoiſie, plus que d'aucun mérite que je croye être en moi.

BELLEROSE.

BELLEROSE. 1665.

Voilà, Monſieur, l'occaſion pour laquelle je vous cherchois, & laiſſant à part ce que vous dites à mon avantage, la ſeule conſidération des bonnes parties dont vous êtes pourvû, mérite bien qu'on vous recherche, non ſeulement pour le Théatre, mais auſſi pour tous les emplois les plus recommandables; de ſorte que notre Compagnie s'oublieroit grandement de refuſer une choſe dont elle a beſoin, & de laquelle j'avois charge de vous parler. Nous nous devons aſſembler ce ſoir au logis de Monſieur Gaultier, où, s'il vous plaît de vous trouver, vous recevrez, ſans doute, le contentement que vous deſirez, & nous le bien de le vous donner, &c.

Beauchateau n'a jamais rempli que les ſeconds rôles Tragiques & Comiques (*a*), mais il s'en acquitta avec ſuccès. Cependant Moliere dans ſon *Impromptu de Verſailles*, (Scene premiere) contrefit Beauchateau dans les Stances du Cid.

Percé juſques au fond du cœur, &c.

Il faut croire que c'étoit pour critiquer cet Acteur, de la façon peu naturelle dont il récitoit.

Beauchateau mourut au commence-

(*a*) On préſume que Beauchateau joua le rôle d'Alcipe, dans la Comédie du *Menteur*, de Pierre Corneille. *Voyez l'article de Belloroſe*, Tome V. *p.* 25.

ment du mois de Septembre 1665. Voici
1665. l'Epitaphe que Robinet lui fit.

Lettre en vers du 13. Septembre 1665.

BEAUCHATEAU, de la Comédie,
Eſt allé de vie à trépas :
Souffre Lecteur que je te die,
Qu'en ſa place un pareil ne ſe trouveroit pas.
C'eſt en vain que Moliere tâcha jouer ſon rôle,
Il iroit longtemps à l'école,
Avant que d'égaler un tel original.
Mais nous aurons tous l'avantage,
De jouer quelque jour ſon dernier perſonnage,
Si bien que rien jamais ne ſera plus égal.

Beauchateau avoit épouſé la Demoiſelle Madeléne Bouget ; (dont nous allons parler) il en eut deux garçons. Le premier né le 8. May 1645. s'appelloit François-Matthieu Châtelet de Beauchateau, qui dès l'âge de huit ans ſe rendit célébre par différentes petites Piéces de vers qu'il compoſa pour pluſieurs perſonnes de la Cour, & pour d'autres, qu'on raſſembla en un Volume *in*-4°. ſous le titre ſuivant : *La Muſe naiſſante du jeune Beauchateau*, ou *la Lyre du jeune Apollon*, 1657. Le fameux Maynard orna ce recueil d'une Préface qui eſt ſuivie de quantité de vers en l'hon-

neur du jeune Beauchateau. Voici ceux que Beys lui adreſſa. 1665.

De ſon maître Apollon, en naiſſant il apprit,
Du pere & de la mere il poſſede l'eſprit,
Il a comme eux la mémoire féconde ;
Au Théatre Royal ils ſe font bien valoir :
Mais ce petit ſe fait mieux voir
Sur le Théatre du monde.

Loret, ſous l'année 1658. en beaucoup d'endroits de ſa Muſe Hiſtorique, parle du petit Beauchateau. Nous nous contentons de rapporter le paſſage ſuivant.

Muſe Hiſtorique de Loret du ſeize Février 1658.

Ce jeune & ſolide cerveau,
Fils de Monſieur de Beauchateau,
Dont le nom, dès ſa tendre enfance,
Eſt connu de toute la France,
Par ſes jolis vers imprimés,
Deçà, de-là, déja ſemés,
Et qui toujours le feront vivre ;
L'autre jour préſentant ſon livre,
(Dont on ne peut payer le prix,)
A ces Meſſieurs les beaux eſprits,
De l'Académie Françoiſe,
D'une façon toute courtoiſe :
Et d'un accueil tout amoureux,
Ce livre fut reçu par eux,

1665.

Avec marques de grande eſtime ;
Lors, cet enfant, d'eſprit ſublime ;
Ce cher miracle de nos jours,
Leur fit un ſi charmant diſcours,
C'eſt-à-dire, en ſa propre langue,
Une ſi diſerte harangue,
Et même, d'un ton ſi hardi,
Que certes il fut applaudi,
Par ces eſprits, pleins de lumiere,
De la belle & bonne maniere.
Or comme cet aimable Auteur,
Ce Poëte, cet Orateur,
Poſſéde, dans l'onziéme année,
Une ame ſçavante & bien née ;
C'eſt l'opinion de pluſieurs,
Que ces judicieux Meſſieurs,
Le recevront comme confrere :
Et moi, je dis, d'un cœur ſincere,
Que pour la rareté du fait,
Cela, déja, dût être fait.

Le jeune Beauchateau à l'âge de quatorze ans quitta ſes parens, & paſſa en Angleterre, où il abjura la Religion Catholique, & enſuite il s'embarqua pour aller en Perſe, où depuis on n'a pas eu de ſes nouvelles.

Le ſecond fils de Beauchateau, le Comédien, ſe nommoit Hipolyte Châtelet de Beauchateau. Il entra de bonne heure dans la Congrégation de la Doctrine

Chrétienne, qu'il abandonna pour ſe retirer en Angleterre, où il changea de Religion, & enfin après beaucoup d'avantures, il mourut Miniſtre à Harwick, vers l'année 1695. 1665.

Mademoiſelle BEAUCHATEAU.

MADELÉNE DU BOUGET, femme du Sieur de Beauchateau, fut une des bonnes Actrices de ſon temps, pour les rôles de Princeſſes dans le tragique (*a*), & les Amoureuſes dans le comique. Mademoiſelle de Beauchateau joignoit à de la beauté, beaucoup deſprit. Elle quitta aſſez tard la Comédie, car en 1674. on la trouve ſur la liſte des Actrices de l'Hôtel de Bougogne. On ignore le temps de ſa retraite, mais on ſçait qu'elle fut demeurer à Verſailles, où elle mourut le Mercredi 6. Janvier 1683.

Loret, ſous l'année 1659. parle d'une chute que firent Meſdemoiſelles Baron & Beauchateau, en revenant de Ruel,

(*a*) Dans la premiere Scene de l'Impromptu de Verſailles, Moliere imite Mademoiſelle de Beauchateau, dans le rôle de Camille, de la Tragédie des Horaces.

Iras-tu, ma chere ame, &c.

Et il continue.

» Voyez-vous comme cela eſt naturel & paſſionné ? Ad» mirez ce viſage riant qu'elle conſerve dans les plus » grandes afflictions. »

Ce défaut que Moliere remarque dans Mademoiſelle de Beauchateau a été reproché à d'autres grands Acteurs du Théatre François.

1665. par l'accident du carroſſe où elles étoient, qui verſa. Voici le paſſage.

Muſe Hiſtorique du 22. Mars 1659.

Ruel, un des logis du monde,
Où l'eau, plus amplement abonde,
Et dont les admirables jets,
Sont, aux yeux, de plaiſans objets,
Beau logis, dont une Ducheſſe*
Eſt propriétaire & maîtreſſe,
Qu'on ne peut eſtimer aſſez,
Reçut le Roi, ces jours paſſez,
Et ſix caléches toutes pleines,
De pluſieurs belles inhumaines,
Et de quantité de galans,
Des mieux faits & des plus vaillans.
L'Hôteſſe, étant poſſible, abſente,
Lorſque ſe fit cette deſcente,
Le Sieur Marquis de Richelieu,
Fit, dit-on, les honneurs du lieu.
La collation y fut grande,
De fruits, & non pas de viande,
Et d'autres bons ingrédiens.
La Troupe des Comédiens,
Mais, j'entens la Troupe Royale,
Y repréſenta dans la Sale,
(Au lieu de ballet ou de bal,)
Un beau Poëme Théatral.

* La Ducheſſe d'Eguillon, niéce du Cardinal de Richelieu.

Mais, ô fortune trop félone ! 1665.
La belle, la chere *Barone*,
Et l'aimable de *Beauchateau*,
En retournant de ce château,
Par un accident de carroſſe,
Se firent au chef, playe & boſſe,
Non, ſans ſentir grande douleur ;
Et tel fut l'excès du malheur,
Que ces deux Actrices charmantes,
En ſont encore au lit giſſantes.

Fin du Neuviéme Tome.

TABLE ALPHABÉTIQUE,

Des Pieces de Théatre dont les Extraits ſe trouvent dans ce Neuviéme Volume.

ACadémie (L') des Femmes , Comédie, 1661. de *Chappuzeau* , page 77.
Agrippa , Roi d'Albe , *ou* le Faux Tiberinus, Tragi-Comédie , 1661. de *Quinault* , 20.
Alexandre , Tragédie , 1665. de *Racine* , 386.
Amant (L') de ſa femme , Comédie , 1661. de *Dorimon* , 6.
Amour (L')Médecin,Com.1665.de*Moliere*,363.
Amours (Les) Déguiſés , Ballet , 1664. du Préſident de *Périgny* , 257.
Angélique (Les Amours d') & de Médor , Tragi-Comédie , 1664. de *Gilbert* , 247.
Après-Soupé (L') des Auberges , Comédie , 1665. de *Poiſſon* , 359.
Aſtrate , Roy de Tyr , Tragédie , 1664. de *Quinault* , 327.
Barbons (Les) Amoureux , & Rivaux de leurs fils , Comédie , 1662. de *Chevalier* , 111.
Baron (Le) de la Craſſe , Comédie , 1662. de *Poiſſon* , 140.
Bêtes (Les) raiſonnables , Comédie , 1661. de *Montfleury* . 14.
Bradamante (La) ridicule , Comédie , non imprimée, 1664. d'un Auteur *Anonyme* , 242.

Cadenats, (Les) *ou* le Jaloux endormi, Comédie, 1663. de *Boursault*, page 241.
Calotin, (Les Amours de) Comédie, 1664. de *Chevalier*, 244.
Camma, Tragédie, 1661. de *Corneille de l'Isle*, 9.
Champagne le Coëffeur, Comédie, 1662. de *Boucher*, 149.
Colin-Maillard, Comédie, 1662. de *Chappuzeau*, 137.
Comédie (La) de la Comédie, 1661. de *Dorimon*, 130.
Coteaux, (Les) *ou* les Marquis friands, Comédie, 1665. de *de Villiers*, 338.
Dame (La) d'intrigue, *ou* le Riche Vilain, Comédie, 1663. de *Chappuzeau*, 234.
Désolation (La) des Filoux, sur la défense de porter les armes, *ou* les Malades qui se portent bien, Comédie, 1661. de *Chevalier*, 79.
Disgrace (La) des Domestiques, Comédie, 1662. de *Chevalier*, 144.
Ecole (L') des Cocus, *ou* la Précaution inutile, Comédie, 1661. de *Dorimon*, 53.
Ecole, (L') des Femmes, Comédie, 1662. de *Moliere*, 168.
Ecole (La Critique de l') des Femmes, Comédie, 1663. de *Moliere*, 211.
Ecole (L') des Jaloux, *ou* le Cocu volontaire, Comédie, 1664. de *Montfleury*, 307.
Ecole (L') des Maris, Com. 1661. de *Moliere*, 40.
Erixene, Tragédie non imprimée, 1661. par un Auteur *Anonyme*, 12.
Fâcheux, (Les) Comédie, 1661. de *Moliere*, 58.
Favori, (Le) Tragi-Comédie, 1665. de Mademoiselle *des Jardins*, 350.

Femme (La) Induſtrieuſe , Comédie , 1661. de *Dorimon* , page 22.
Feſtin (Le) de Pierre , *ou* le Fils criminel , Tragi-Comédie , 1658. de *Dorimon* , 3.
Fou (Le) raiſonnable , Comédie , 1664. de *Poiſſon* , 300.
Freres (Les) Gémeaux , *ou* les Menteurs qui ne mentent point , Comédie , 1664. de *Bourſault* , 320.
Galans (Les) ridicules , *ou* les Amours de Guillot & de Ragotin , Comédie , 1662. de *Chevalier* , 109.
Garcie (Dom) de Navarre , *ou* le Prince jaloux , Comédie-Héroïque , 1661. de *Moliere* , 13.
Impromptu (L') de l'Hôtel de Condé , Comédie , 1663. de *Montfleury* , 227.
Impromptu (L') de Verſailles , Comédie , 1663. de *Moliere* , 226.
Impromptu (Réponſe à l') de Verſailles , *ou* la Vengeance des Marquis , Comédie , 1663. de *de Villiers* , 233.
Inconſtance (L') punie , Comédie , 1662. de *Chevalier* , 163.
Intrigue (L') des Carroſſes à cinq ſols , Comédie , 1662. de *Chevalier* , 163.
Joueuſe (La) dupée , *ou* l'intrigue des Académies , Comédie , 1664. de *J. D. L. F.* 317.
Juan , (Dom) *ou* le Feſtin de Pierre , Comédie , 1665. de *Moliere* , 343.
Manlius Torquatus , Tragi-Comédie , 1662. de Mademoiſelle *des Jardins* , 115.
Mari (Le) ſans femme , Comédie 1663. de *Montfleury* , 199.
Mariage (Le) forcé , Comédie , 1664. de *Moliere* , 250.

Maximian, Tragédie, 1662. de *Corneille de l'Iſle*, page 95.
Médecin (Le) volant, Comédie, 1661. de *Bourſault*. 83.
Mere (La) Coquette, *ou* les Amans brouillés, Comédie, 1665. de *Quinault*, 369.
Mere (La) Coquette, *ou* les Amans brouillés, Comédie, 1665. de *de Viſé*, 379.
Mort (Le) vivant, Comédie, 1662. de *Bourſault*, 19.
Nitétis, Tragédie, 1663. de Mademoiſelle *des Jardins*, 197.
Oropaſte, *ou* le Faux Tonaxare, Tragédie, 1662. de l'*Abbé Boyer*, 158.
Othon, Tragédie, 1664, de *Corneille*, 321.
Ovide, (Les Amours d') Paſtorale-Héroïque, 1663. de *Gilbert*, 204.
Pédagogue (Le) amoureux, Comédie, 1665. de *Chevalier*, 361.
Perſée & Démétrius, Tragédie, 1662. de *Corneille de l'Iſle*, 181.
Philis (Les Yeux de) changés en Aſtres, Paſtorale, 1665. de *Bourſault*, 383.
Policrite, Tragi-Comédie, 1662. de l'*Abbé Boyer*, 88.
Portrait (Le) du Peintre, *ou* la Contre-Critique de l'Ecole des Femmes, Comédie, 1663. de *Bourſault*, 219.
Princeſſe (La) d'Elide, Comédie-Ballet, 1664. de *Moliere*, 260.
Pyrrhus, Roy d'Epire, Tragédie, 1661. de *Corneille de l'Iſle*, 84.
Ramoneurs, (Les) Comédie, 1662. de *de Villiers*, 106.
Riche (Le) mécontent, *ou* le Noble imaginaire, Comédie, 1662. de *Chappuzeau*, 91.

Roſelie, (La) *ou* le Dom Guillot, Comédie, 1661. de *Dorimon*, page 51.
Sertorius, Tragédie, 1662. de *Corneille*, 96.
Sophoniſbe, Tragédie, 1663. de *Corneille*, 185.
Thébaïde, (La) *ou* les Freres Ennemis, Tragédie, 1664. de *Racine*, 304.
Théagéne, Tragédie non imprimée, 1662. de *Gilbert*, 142.
Toiſon (La) d'Or, Tragédie, 1661. de *Corneille*, 34.
Trapolin, (Les Amours de) Comédie, 1661. de *Dorimon*, 30.
Traſibule, Tragi-Comédie, 1663. de *Montfleury*, 240.
Zelinde, *ou* la véritable Critique de l'Ecole des Femmes, & la Critique de la Critique, Comédie, 1663. de *de Viſé*, 214.

Fin de la Table des Pieces de Théatre, contenues dans ce Volume.

AUTEURS

Dont on trouvera la Vie, & le Catalogue des Ouvrages, dans ce Neuviéme Volume.

DORIMON, (N.) Comédien de Mademoiſelle, & Auteur, vivant en 1661. p. 4.
JARDINS, (Marie-Catherine des) née en 1640. morte à la fin d'Octobre, ou au commencement de Novembre 1683. 123.
MONTFLEURY, (Antoine-Jacob de) né en 1640. mort le 11. Octobre 1685. 200.

Fin de la Table des Auteurs.

ACTEURS ET ACTRICES,

Dont il eſt parlé dans ce Neuviéme Volume.

BARON, (N.... femme de Michel Boyron, ou) Comédienne de l'Hôtel de Bourgogne, morte le 5. ou le 6. Septembre 1662. p. 155.
BEAUCHASTEAU, (François-Châtelet) Comédien de l'Hôtel de Bourgogne, mort au commencement du mois de Septembre 1665. 408.
BEAUCHATEAU, (Madeléne du Bouget, femme de François-Châtelet, dit) morte le 6. Janvier 1683. 413.
DORIMON, (N.... femme de N.) Comédienne de la Troupe de Mademoiſelle, vivante en 1661. 5.
Troupe de MADEMOISELLE, Rue des Quatre-Vents, Fauxbourg Saint Germain, établie en 1661. 2.
Troupe DU DAUPHIN, établie en 1664. 287.

Fin de la Table des Acteurs & Actrices.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *l'Hiſtoire du Théatre François, Tome Neuf.* A Paris ce quatre Septembre 1746.

Signé, HUEZ.

PRIVILEGE GENERAL DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : nos Amés & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hotel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos juſticiers qu'il appartiendra, SALUT, Notre bien-amé, PIERRE-GILLES LE MERCIER, Imprimeur-Libraire à Paris, ancien Adjoint de ſa Communauté, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit imprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titre, *Examens particuliers pour tous les jours de l'année ; Hiſtoire du Théatre François ; Cours de Chirurgie, dicté aux Ecoles de Médecine, par M. Col de Vilars*, s'il nous plaiſoit de lui accorder nos Lettres de Priviléges pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, d'imprimer leſdits Ouvrages en un ou pluſieurs Volumes, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, & faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de douze années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes, de quelque qualité & conditions qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance : comme auſſi à tous Libraires & Imprimeurs, & autres, d'imprimer faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire leſdits

Ouvrages, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement ou autres, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'impreſſion deſdits Ouvrages ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modéle ſous le contre-ſcel des Préſentes; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie: & notamment à celui du 10. Avril 1725. Avant que de les expoſer eu vente, les Manuſcrits ou imprimés qui auront ſervis de copie à l'impreſſion deſdits Ouvrages, ſeront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque Publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France; le tout à peine de nullité des Preſentes: DU CONTENU DESQUELLES vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement: VOULONS qu'à la copie des Préſentes qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin deſdits Ouvrages, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers & Sécretaires: foi ſoit ajoûtée comme à l'Original: COMMANDONS au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſai-

res, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires ; CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Verſailles le trentiéme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil ſept cent quarante-cinq, & de notre Regne le trentiéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre XI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 442. *fol.* 382. *conformément au Réglement du* 28. *Février* 1723. *A Paris le* 25. *May* 1745.

Signé, VINCENT, *Syndic.*

De l'Imprimerie de P. G. LE MERCIER.

TABLE CHRONOLOGIQUE

Des Poëmes Dramatiques qui ont été repréſentés depuis l'année 1380. *juſqu'à la fin de l'année* 1665.

Indépendament des Tables Alphabétiques des Piéces que l'on trouve à la fin de chaque Volume, on a cru devoir joindre à celui-ci une Table, qui, comprenant toutes les autres dans un ordre Chronologique & générale, ſert à faire voir par quels degrés le Théatre François, qui doit ſon établiſſement aux Confreres de la Paſſion, eſt monté à ſon plus haut point. Les extraits des Poëmes depuis 1380. juſqu'en 1545. ſe trouvent dans les deux premiers Volumes, & finiſſent à la page 223. du troiſiéme Volume, qui comprend enſuite ceux qui parurent

depuis juſqu'à l'année 1600. incluſivement.

Le Tome IV. 1601. *juſqu'à* 1632.
Le Tome V. 1633. . . . . 1638.
Le Tome VI. 1639. . . . . 1645.
Le Tome VII. 1646. . . . . 1653.
Le Tome VIII. 1654. . . . . 1660.
Le Tome IX. 1661. . . . . 1665.

1380.

LE Myſtere de la Paſſion, en quatre Journées, par pluſieurs Auteurs *Anonymes.*

1395.

L'Eſtoire de Griſeldis, Myſtere, par un *Anonyme.*

1400.

Le Myſtere de la Réſurrection, par un *Anonyme.*

1404.

Le Myſtere de la Conception, par un *Anonyme.*

1406.

Les Myſteres du Vieil Teſtament, par un *Anonyme.*

1434.

Le Jeu de la vie de Sainte Catherine, Myſtere, par un *Anonyme.*

1437.

La vengeance de Noſtre-Seigneur Jeſu-Criſt, Myſtere, en quatre Journées, par un *Anonyme.*

1444.

Le Jeu & Myſtere de la Saincte Hoſtie, par un *Anonyme.*

1450.

Le Myſtere des Actes des Apôtres en IX. Livres, par *Simon*, & *Arnould Gréban*, corrigez depuis par *Pierre Curet.*

1459.

L'Iſtoire de la deſtruction de Troyes la Grant, en IV. Journées, par *Jacques Milet.*

1468.

Le treſpaſſement de Noſtre-Dame, Myſtere, par un *Anonyme*, non imprimé.

1470.

Le Myſtere du Roy advenir, en trois Journées, *par Jean du Prier*, non imprimé.

1474.

Le Myſtere de l'Incarnation, & Nativité de Noſtre-Seigneur Jeſu-Criſt, en deux Journées, par un *Anonyme.*

Les Vigiles des Morts, par perſonnages, Moralité, par *Jean Molinet.*

La Farce de Pathelin, par un *Anonyme.*

1475.

Le Myſtere du Bien-Adviſé, & Mal-Adviſé, Moralité, par un *Anonyme.*

Le Myſtere de la Réſurrection de Noſtre-Seigneur Jeſu-Criſt, de ſon Aſcenſion, & de la Pentecouſte, en III. Journées, par *Jehan Michel*,

Hiſtoire du Rond & du Carré, Farce de *Jehan Molinet.*

1478.

La Patience de Job, ſelon l'hyſtoire de la Bible, Myſtere, par un *Anonyme.*

1480.

Myſtere de la France, par un *Anonyme*, non imprimé.

L'homme Pécheur, par perſonnages : Moralité, par un *Anonyme.*

Myſtere de Saincte Barbe, en V. Journées, par un *Anonyme*, non imprimé.

Myſtere de Sainct Denys, en III. Journées, par un *Anonyme*, non imprimé.

1492.

Moralité de l'Homme, produit par nature au Monde, qui demande le chemin du Paradis, & y va par IX. Journées, par un *Anonyme*.

1498.

Le Monde : Sotiſe à huit Perſonnages, par un *Anonyme*.

1500.

Moralité nouvelle du Mauvais Riche & du Ladre, par un *Anonyme*.

Farce des Fils ſans Pere, & de Colin changé au Moulin, par un *Anonyme*, non imprimée.

Le Myſtere de Sainct Dominique, par un *Anonyme*.

La Déablerie, Moralité, par *Eloy d'Amenrnal*.

1502.

Le Myſtere des Blaſphémateurs, Moralité, par un *Anonyme*.

1503.

Le Nouveau Monde, Sottiſe, par un *Anonyme*.

1505.

Le Myſtere du Chevalier, qui donna ſa femme au Diable, par un *Anonyme*.

Mundus, *Caro*, *Demonia*, Moralité, par un *Anonyme*.

Les Savetiers, Farce, par un *Anonyme*.

1507.

La Condamnation du Banquet, Moralité, par *Nicole de la Cheſnaye*.

1508.

L'Homme Juſte, & l'Homme Mondain, avec le Jugement de l'Ame dévote, & l'éxécution de ſa Sentence, Moralité en deux Parties, par *Simon Bougoin*.

1511.

Le Jeu du Prince des Sotz & Mere Sotte, la Sotie, par *Pierre Gringore.*
L'Homme obſtiné, Moralité, du *Même.*
Dire & Faire, Farce, du *Même.*

1514.

La Farce de Touaneau du Treu, par un *Anonyme.*

1518.

Le Myſtere de l'Aſſumption de la glorieuſe Vierge Marie, par un *Anonyme.*
Le Myſtere de Saincte Marguerite, par un *Anonyme.*
Le Myſtere de l'Edification & Dédicace de l'Egliſe de Noſtre-Dame du Puy, par *Claude d'Oléſon.*
Le Triumphe des Normands, traictant de l'Immaculée Conception, par *Guillaume Taſſerie.*

1519.

Le Myſtere de l'Orgueil & préſomption de l'Empereur Jovinian, par un *Anonyme.*

1520.

Le Myſtere de Monſeigneur Sainct Pierre & Sainct Paul, par un *Anonyme.*
Le Teſtament de Pathelin, Farce, par un *Anonyme.*

1527.

Le Myſtere de Sainct Chriſtofle, en IV. Journées, par *Chevalet.*
Moralité très-excellente, à l'honneur de la glorieuſe Aſſumption Noſtre-Dame, par *Jean Parmentier.*

1530.

La Vie & le Myſtere de Sainct Andry, par un *Anonyme.*
Le Myſtere & beau Miracle de Sainct Nicolas, par un *Anonyme.*

1534.

Le Myſtere de Saincte Barbe, en deux Journées, par un *Anonyme*.

1535.

La Vie, & Myſtere de Monſeigneur Sainct Jehan-Baptiſte, par un *Anonyme*.

L'Enfant Prodigue, Moralité, par un *Anonyme*.

La Cornette, Farce, par *Jean d'Abundance*, non imprimée.

1536.

Moralité d'une Pauvre Villageoiſe, laquelle aima mieux avoir la tête coupée, que d'être Violée, par un *Anonyme*.

1538.

Le Gouvert d'humanité, Moralité, par *Jehan d'Abundance*.

Le Monde qui tourne le dos à chacun, Moralité, par le *Même*.

Pluſieurs, qui n'a point de conſcience, Moralité, par le *Même*.

1539.

Le Myſtere de la Nativité de Noſtre-Seigneur Jeſus-Chriſt, par *Barthelemy Aneau*.

1540.

Moralité de l'Enfant de perdition, par un *Anonyme*.

Hiſtoire de l'Enfant ingrat, Moralité, par un *Anonyme*.

1541.

Lyon Marchant, Satyre, par *Barthelemy Aneau*.

Le Joyeux Myſtere des trois Rois, par *Jehan d'Abundance*, non imprimé.

Myſtere ſur *Quod ſecundùm legem debet mori*, par *Jehan d'Abundance*.

Myſtere de l'Apocalypſe, en deux Parties, par *Louis Chocquet*.

1544.

Comédie des deux Filles, & des deux Mariées, par *Marguerite de Valois, Reine de Navarre.*
Trop, Prou, Peu, Moins, Farce, par la *Même.*

1545.

La Comédie de la Nativité de Jeſus-Chriſt, par *Marguerite de Valois, Reine de Navarre.*
La Comédie de l'Adoration des trois Rois à Jeſus Chriſt, par la *Même.*
La Comédie des Innocens, par la *Même.*
La Comédie du Déſert, par la *Même.*

1552.

Cléopatre captive, Tragédie, de *Jodelle.*
Eugéne, *ou* la Rencontre, Comédie, du *même.*
Didon ſe ſacrifiant, Tragédie, du *même.*

1553.

Médée, Tragédie de *la Péruſe.*

1556.

Agamemnon, Tragédie de *Toutain,*

1558.

Les Femmes Sallées, Farce *Anonyme*, en un Acte & en vers.
La Tréſoriere, Comédie de *Grévin*, (5. Février.)

1559.

Sophoniſba, Tragédie en proſe, de *Mellin de Saint Gelais.*

1560.

La Mort de Céſar, Tragédie de *Grévin*, (16. Février.)
Les Eſbahis, Comédie de *Grévin*, (16. Février.)
La Soltane, Tragédie de *Bounyn.*

1561.

Agamemnon, Tragédie de *Le Duchat.*
Tragédie à huit Perſonnages, traictant de l'Amour d'un Serviteur envers ſa Maîtreſſe, par *Bretog.*

1562.

Les Corrivaux, Comédie en proſe, de *Jean de la Taille.*
Daire, Tragédie, de *Jacques de la Taille.*
Aléxandre, Tragédie, du *même.*

1563.

Achille, Tragédie de *Filleul*, (21. Décembre.)
Philanire, Tragédie Françoiſe de *Rouillet.*

1564.

La Reconnue, Comédie de *Belleau.*

1566.

Lucreſſe, Tragédie, de *Filleul*, (29. Septembre.)
Les Ombres, Paſtorales, de *Filleul*, (29. Septembre.)

1567.

Le Brave, *ou* Taillebras, Comédie de *Baïf*, (28. Janvier.)
Jephté *ou* le Vœu, Tragédie de *Florent Chrétien.*

1568.

Saül le furieux, Tragédie de *Jean de la Taille.*
Porcie, Tragédie de *Garnier.*

1571.

Panthée, Tragédie de *Guerſens.*
La Famine, *ou* les Gabaonites, Tragédie de *Jean de la Taille.*

1573.

Les Morts vivans, Farce *Anonyme*, non imprimée.
Hippolyte, Tragédie, de *Garnier.*

1574.

Cornélie, Tragédie, de *Garnier.*
Adonis, Tragédie Françoiſe, de *le Breton.*

1575.

Le Muet inſenſé, Comédie, de *le Loyer.*

1576.

Lucelle, Comédie, de *le Jars.*
Didon, Tragédie, de *la Grange.*

1578.

Les délicieuſes Amours de Marc-Antoine & de Cléopatre, de *Belliard.*
Marc-Antoine, Tragédie, de *Garnier.*
Le Laquais, Comédie en proſe de *la Rivey.*
La Veuve, Comédie en proſe, du *même.*
Les Eſprits, Comédie en proſe, du *même.*
Le Morfondu, Comédie en proſe, du *même.*
Le Jaloux, Comédie en proſe, du *même.*
Les Ecoliers, Comédie en proſe, du *même.*

1580.

Holopherne, Tragédie ſacrée, d'*Adrien d'Amboiſe.*
Antigone, Tragédie, de *Garnier.*
Les Contens, Comédie en proſe, d'*Odet de Tournebu.*
Clytemneſtre *ou* l'Adultere, Tragédie, de *Matthieu.*
Hiſtoire tragique de la Pucelle de Dom Remy, autrement d'Orléans, du *P. Fronton, du Duc, Jéſuite.*

1581.

Le Jeune Cyrus, Tragédie, de N. *de Montreux.*
La Joyeuſe, Comédie, de N. *de Montreux.*

1582.

Bradamante, Tragi-Comédie, de *Garnier.*
Régulus, Tragédie, de *Beaubrueil.*
Méléagre, Tragédie, de *Bouſſy.*

1583.

Sédécie *ou* les Juives, Tragédie, de *Garnier.*
Tragédie de l'Hiſtoire Tragique d'Eſter, de *Matthieu.*
Sophoniſbe, Tragédie, de *Mermet.*

1584.

Thyeſte, Tragédie, de *Briſſet.*
Baptiſte, Tragédie, du *même.*

1585.

Athléte, Paſtourelle, *ou* Fable Bocagere, de N. *de Montreux.*

1586.

Acoubar *ou* la loyauté trahie, Tragédie, de *du Hamel.*

1587.

Vaſthi, Tragédie, de *Matthieu.*
Aman, Tragédie, *du même.*

1589.

Hercule Furieux, Tragédie, de *Briſſet.*
Agamemnon, Tragédie, du *même.*
Octavie, Tragédie, *du même.*

1592.

La Diéromene *ou* le Repentir d'amour, Paſtorale, de *Briſſet.*

1593.

La Fable de Diane, Paſtourelle, de N. *Montreux.*

1594.

Iſabelle, Tragédie, de N. *Montreux.*
Cléopatre, Tragédie, du *même.*
La Franciade, Tragédie, de *Godard.*
Les Déguiſés, Comédie en cinq Actes & en vers de huit ſillabes, du *même.*

1596.

La Machabée, Tragédie du Martyre des ſept Freres, & de Solomone leur mere, de *Virey du Gravier.*
Dioclétian, Tragédie, de *Laudun Daigaliers.*
Horace, Tragédie, du *même.*
Radégonde, Ducheſſe de Bourgogne, Tragédie, de *du Souhait.*
Beauté & Amour, Paſtorale du *même.*
Sophoniſbe, *ou* la Carthaginoiſe, *ou* la Liberte, Tragédie, de *Monchreſtien.*
Farce joyeuſe & profitable à un chacun, contenant la ruſe, méchanceté & obſtination d'aucunes Femmes, par un *Anonyme.*

L'Arimene, Paſtorale, de *N. Montreux.*

1597.

Cammate, Tragédie, de *Hays.*

Polixene, Tragédie, de *Béhourt.*

Hypſicratée *ou* la Magnanimité, Tragédie, du *même.*

Thobie, Tragi-Comédie, de *J. Ouyn.*

1598.

Clorinde *ou* le ſort des Amans, Paſtorale, de *Poullet.*

Eſaü *ou* le Chaſſeur, en forme de Tragédie, de *Behourt.*

Pyrrhe, Tragédie, de *Heudon.*

1599.

Clorinde, Tragédie, de *de Veins.*

Octavie, femme de l'Empereur Néron, Tragédie, *Anonyme.*

Les Lacenes, *ou* la Conſtance, Tragédie, de *Monchreſtien.*

Saint Clouaud, Tragédie, de *Heudon.*

1600.

Ulyſſe, Tragédie, de *Champrepus.*

Tragédie de la Divine & Heureuſe victoire des Machabées, ſur le Roy Antiochus, de *Virey du Gravier.*

Sichem, Raviſſeur, Tragédie, de *du Hamel.*

L'Adamantine *ou* le Déſeſpoir, Tragédie, de *le Saulx d'Eſpanney.*

Priam, Roy de Troye, Tragédie, de *Berthrand.*

Les Amours de Dalcmeon & de Flore, Tragédie, de *Bellone.*

David *ou* l'Adultere, Tragédie, de *Monchreſtien.*

1601.

Les Chaſtes & Loyales Amours de Théagene & Chariclée, en huit Journées ou Poëmes conſécutifs, de *Hardy.*

Sophoniſbe, Tragédie, de N. *Montreux.*
Achab, Tragédie, de *Roland Marcé.*

1602.

La Chaſteté repentie, Paſtorelle, de *la Valletrye.*
Aman *ou* la Vanité, Tragédie, de *Monchreſtien.*

1603.

Didon ſe ſacrifiant, Tragédie, de *Hardy.*
Hector, Tragédie, de *Monchreſtien.*
Bergerie, en cinq Actes & en proſe, du *même.*

1604.

Scédaſe *ou* l'Hoſpitalité violée, Tragédie, de *Hardy.*
Panthée, Tragédie, du *même.*
Lucelle, Tragi-Comédie en vers, de *du Hamel.*
Méléagre, Tragédie, de *Hardy.*

1605.

La Rodomontade, Tragédie, de *Bauter*, connu ſous le nom de *Méligloſſe.*
La mort de Roger, Tragédie, du *même.*
L'Ecoſſoiſe *ou* le Déſaſtre, Tragédie, de *Monchreſtien.*
Procris *ou* la Jalouſie infortunée, Tragi-Comédie, de *Hardy.*

1606.

Alceſte *ou* la Fidélité, Tragédie, de *Hardy.*
Dina *ou* le Raviſſement, Tragédie ſacrée, de *Nancel.*
Joſué *ou* le Sac de Jericho, Tragédie ſacrée, du *même.*
Débora *ou* la Délivrance, Tragédie ſacrée, du *même.*
Ariadne ravie, Tragédie, de *Hardy.*
Alphée *ou* la Juſtice d'Amour, Paſtorale, du *même.*

1607.

La mort d'Achille, Tragédie, de *Hardy.*
Coriolan, Tragédie, de *Hardy.*
Polyxene, Tragédie, de *Billard de Courgenay.*
Guaſton de Foix, Tragédie, du *même.*
Mérouée, Tragédie, du *même.*

1608.

Amon & Thamar, Tragédie, de *Chreſtien des Croix.*
Alboin *ou* la Vengeance, Tragédie, *du même.*
Panthée *ou* l'Amour conjugal, Tragédie, de *Guérin de la Dorouviere.*
Panthée, Tragédie, de *Billard de Courgenay.*
Saül, Tragédie, du *même.*

1609.

L'Ethiopique *ou* les Chaſtes Amours de Théagene & de Clariclée, Tragi-Comédie, de *Genetay de la Gilleberdiere.*
Cornélie, Tragi-Comédie, de *Hardy.*
Arſacome *ou* l'Amitié des Scythes, Tragi-Comédie, du *même.*
Alboin, Tragédie, de *Billard de Courgenay.*
Genevre, Tragi-Comédie, du *même.*

1610.

Henry le Grand, Tragédie, de *Billard de Courgenay.*
Théocris, Paſtorale, de *Trotterel d'Aves.*
Mariamne, Tragédie, de *Hardy.*
Alcée *ou* l'Infidélité, Paſtorale, du *même.*
Phalante, Tragédie, d'un *Anonyme.*
Paradoxe *ou* Prologue du Galimathias, de *des Lauriers*, dit *Bruſcambille.*
Prologue en faveur du Crachat, du *même.*
Prologue pour les Ecoliers de Toulouſe, du *même.*
Prologue contre les Cenſeurs, du *même.*
Compliment de rentrée après Pâques, du *même.*

Prologue en faveur de la Comédie, de *des Lauriers*, dit *Bruſcambille*.
Prologue pour une Paſtorale, du *même*.
Prologue de l'Impatience, du *même*.

1611.

Le Raviſſement de Proſerpine par Pluton, Tragédie, de *Hardy*.
La Fidelle, Comédie en proſe, de *la Rivey*.
La Conſtance, Comédie en proſe, du *même*.
Les Tromperies, Comédie en proſe, du *même*.
Tragédie de Jeanne d'Arques, *dite* la Pucelle d'Orléans, d'un *Anonyme*.

1612.

Les Corrivaux, Comédie facécieuſe, de *Trotterel d'Aves*.
La force du Sang, Tragi-Comédie, de *Hardy*.
La Gigantomachie *ou* le Combat des Dieux avec les Géans, Poëme Dramatique, de *Hardy*.
L'Embition Romain, Tragédie, de *Bernier de la Brouſſe*.

1613.

Baptiſte *ou* la Calomnie, Tragédie, de *Brinon*.
Les Amantes *ou* la grande Paſtorelle, enrichie d'Intermedes, de *Chrétien des Croix*.
Féliſmene, Tragi-Comédie de *Hardy*.
Doriſe, Tragi-Comédie du *même*.

1614.

L'Ephéſienne, Tragi-Comédie, de *Brignon*.
Œdipe, Tragédie de N. *de Sainte-Marthe*.
Corine *ou* le Silence, Paſtorale, de *Hardy*.
Edipe, Tragédie, de *J. Prevoſt*.
Turne, Tragédie, du *même*.
Hercule, Tragédie, du *même*.
Clotilde, Tragédie, du *même*.

1615.

Timoclée *ou* la Juſte Vengeance, Tragédie, de *Hardy*.

Elmire *ou* l'heureuſe Bigamie, Tragi-Comédie, de *Hardy*.

La belle Egyptienne, Tragi-Comédie, du *même*.

Sainte Agnès, Tragédie, de *Trotterel d'Aves*.

1616.

Lucreſſe *ou* l'Adulterre puni, Tragédie, de *Hardy*.

La Comédie des Proverbes, Piéce Comique en proſe, en trois Actes, avec un Prologue, d'*Adrien de Montluc, Comte de Cramail*.

1617.

La Perſéenne *ou* la délivrance d'Andromède, Tragédie de *Boiſſon de Gallardon*.

La Fatale *ou* la Conquête du Sanglier de Calydon, Tragédie, du *même*.

Les Urnes vivantes, *ou* les Amours de Phélidon & de Polibelle, Tragi-Paſtorale, du *même*.

Farce plaiſante & récréative de Gros-Guillaume, Florentine, Horace, Turlupin, d'un *Anonyme*.

La perfidie d'Aman, mignon & Favori d'Aſſuérus, Tragédie en trois Actes: d'un *Anonyme*.

Pirame & Thiſbé, Tragédie, de *Théophile*.

1618.

Alcméon, Tragédie, de *Hardy*.

L'Amour victorieux *ou* Vangé, Paſtorale, du *même*.

Cyrus triomphant *ou* la Fureur d'Aſtyage, Roy de Mede, Tragédie, de *Mainfray*.

L'Amour Médecin, Comédie, de *P. de Sainte-Marthe*.

Le Martyre de Saint Vincent, Tragédie ſacrée, de *Boiſſin de Gallardon*.

Le Martyre de Sainte Catherine, Tragédie ſacrée, du *même*.

Les Bergeries *ou* Artenice, Paſtorale, de *Racan*.

1619.

La mort de Daire, Tragédie, de *Hardy.*
Gillette, Comédie facétieuſe, en vers de huit ſillabes, de *Trotterel d'Aves.*
Farce de Tabarin.
Prologue du Menſonge, de *Gaultier-Garguille.*

1620.

Iris, Paſtorale, de *H. D. de Coignée de Bouron.*
La Rhodienne *ou* la Cruauté de Solyman, Tragédie, de *Mainfray.*
Les Ramoneurs, Comédie en cinq Actes & en proſe, d'un *Anonyme.*
Chriſéïde & Arimand, Tragi-Comédie, de *Mayret.*

1621.

La mort d'Aléxandre, Tragédie, de *Hardy.*
Ariſtoclée *ou* le Mariage infortuné, Tragi-Comédie, du *même.*
Frégonde *ou* le chaſte Amour, Tragi-Comédie, du *même.*
La Silvie, Tragi-Comédie-Paſtorale, de *Mayret.*

1622.

Géſipe *ou* les deux Amis, Tragi-Comédie, de *Hardy.*
Le trébuchement de Phaëton, Tragédie, d'un *Anonyme.*
La mort de Roger, Tragédie, d'un *Anonyme.*
La mort de Bradamante, Tragédie, d'un *Anonyme.*

1623.

Phraarte *ou* le triomphe des vrais Amans, Tragi-Comédie, de *Hardy.*
Le triomphe d'Amour, Paſtorale, du *même.*
Andromède délivrée, Interméde en trois Actes, d'un *Anonyme.*
Athamas foudroyé par Jupiter, Interméde en trois Actes, d'un *Anonyme.*

La

La folie de Silene, Paſtorale, d'un *Anonyme.*

1624.

Paſithée, Tragi-Comédie, de *Trotterel d'Aves.*
L'Amaranthe, Paſtorale, de *Gombaud.*

1625.

La Silvanire *ou* la Morte vive, Tragi-Comédie, Paſtorale, de *Mayret.*

1626.

Rhodes ſubjuguée par Amé IV. Duc de Savoye, ſur Othoman, premier Empereur des Turcs, Tragédie, de *Borée.*
Beral victorieux ſur les Genevois, Tragédie, du *même.*
Achille victorieux, Tragédie, du *même.*
Tomyre victorieuſe, Tragédie, du *même.*
La Juſtice d'Amour, Paſtorale, du *même.*

1627.

Les galanteries du Duc d'Oſſone, Comédie, de *Mayret.*

1628.

Agimée *ou* l'Amour extravagant, Tragi-Comédie, de *S.... B.*
La Climene, Tragi-Comédie-Paſtorale, de *C. S. de la Croix.*
L'Hypondriaque *ou* le Mort amoureux, Tragi-Comédie, de *Rotrou.*
La Virginie, Tragi-Comédie, de *Mayret.*
L'Innocence découverte, Tragi-Comédie, d'*Auvray.*
La Bague de l'oubli, Comédie, de *Rotrou.*

1629.

Les folies de Cardénio, Tragi-Comédie, de *Pichou.*
Célinde, Poëme héroïque en cinq Actes & en proſe, de *Baro.*
Lydamon & Lydias, *ou* la Reſſemblance, Tragi-Comédie, de *Scudery.*

Les Avantures de Roſiléon, Tragi-Comédie-Paſtorale, de *Pichou*, non imprimée.

La Fillis de Scire, Paſtorale en cinq Actes, avec un Prologue, de *du Cros*.

L'Eſprit fort, Comédie, de *Claveret*.

La Sophoniſbe, Tragédie, de *Mayret*.

Mélite *ou* les fauſſes Lettres, Comédie, de *Corneille*.

1630.

Philine *ou* l'Amour contraire, Paſtorale, de *la Morelle*.

Tragi-Comédie-Paſtorale, *ou* les Amours d'Aſtrée & de Céladon, ſont mêlées à celles de Diane de Silvandre, avec les inconſtances d'Hilas, en cinq Actes, & en vers, de *Rayſſiguier*.

Cléonice *ou* l'Amant téméraite, Tragi-Comédie-Paſtorale, de *P. B.*

L'Infidelle Confidente, Tragi-Comédie, de *Pichou*.

Le Marc-Antoine, *ou* la Cléopatre, Tragédie, de *Mayret*.

Cléagenor & Doriſtée, Tragi-Comédie, de *Rotrou*.

Argénis & Poliarque, *ou* Théocrine, premiere Journée, Tragi-Comédie, de *du Ryer*.

L'Amphitrite, Poëme de nouvelle invention en cinq Actes, de *Monléon*.

La Bélinde, Tragi-Comédie, de *Rampale*.

La Madonte, Tragi Comédie, d'*Auvray*.

L'Inconſtance d'Hylas, Paſtorale, de *Maréchal*.

Les avantures amoureuſes d'Omphale, Tragi-Comédie, de *Granchamp*.

La Filis de Scire, Comédie-Paſtorale, de *Pichou*.

Le Grand & dernier Solyman, *ou* la mort de Muſtapha, Tragédie, de *Mayret*.

La Diane, Comédie, de *Rotrou*.

1631.

L'Argenis, Tragi-Comédie, derniere Journée, de *du Ryer.*

Les travaux d'Ulyſſe, Tragi-Comédie, de *Durval.*

L'Indienne amoureuſe, *ou* l'Heureux naufrage, Tragi-Comédie, de *Du Rocher.*

L'Aminte du Taſſe, Tragi-Comédie-Paſtorale, de *Rayſſiguier.*

La Cloriſe, Paſtorale, de *Baro.*

La Dorinde, Tragi-Comédie, d'*Auvray.*

Les occaſions perdues, Tragi-Comédie, de *Rotrou.*

Le Trompeur puni, *ou* l'Hiſtoire Septentrionale, Tragi-Comédie, de *Scudery.*

L'heureuſe Conſtance, Tragi-Comédie, de *Rotrou.*

1632.

La Dorimene, Tragi-Comédie, de *le Comte.*

Les Menechmes, Comédie, de *Rotrou.*

Les Paſſions égarées, *ou* le Roman du temps, Tragi-Comédie, de *Richemont de Banchereau.*

Les avantures de Polycandre & de Baſalie, Tragédie, de *Vieuget.*

Le Raviſſement de Floriſe, *ou* l'Heureux évenement des Oracles, Tragi-Comédie, de *Corneille.*

Liſandre & Caliſte, Tragi-Comédie, de *du Ryer.*

Hercule mourant, Tragédie, de *Rotrou.*

Clitandre, Tragédie, de *Corneille.*

Le Vaſſal généreux, Tragi-Comédie, de *Scudery.*

1633.

Les Amours infortunées de Léandre & d'Héron, Tragi-Comédie, de *la Selve.*

La fidelle Tromperie, Tragi-Comédie, de *Gougenot.*

La Sœur valeureuſe, *ou* l'Aveugle amante, Tragi-Comédie, *de Maréchal.*

La Célimene, Comédie, de *Rotrou.*

Pyrandre & Liſimene, *ou* l'Heureuſe tromperie, Tragi-Comédie, de l'*Abbé de Boiſrobert.*

La Comédie des Comédiens, Tragi-Comédie, de *Gougenot.*

Le Thyeſte, Tragédie, de *Monléon.*

La Bourgeoiſe *ou* la Promenade de ſaint Cloud, Tragi-Comédie, de *Rayſſiguier.*

L'Heureux Naufrage, Tragi-Comédie, de *Rotrou.*

La Veuve *ou* le Traître trahi, Comédie, de *Corneille.*

La Mélize *ou* les Princes reconnus, Paſtorale comique, de *du Rocher.*

1634.

La Céliane, Tragi-Comédie, de *Rotrou.*

L'Impuiſſance, Tragi-Comédie-Paſtorale, de *Veronneau.*

La Gallerie du Palais, *ou* l'Amie rivale, Comédie, de *Corneille.*

La Belle Alphrede, Comédie, de *Rotrou.*

Alcimédon, Tragi-Comédie, de *du Ryer.*

La Pelerine amoureuſe, Tragi-Comédie, de *Rotrou.*

La Comédie des Comédiens, Poëme de nouvelle invention, de *Scudery.*

La Suivante, Comédie, de Corneille.

1635.

Hippolyte, Tragédie, de *la Pineliere.*

Orante, Tragi-Comédie, de *Scudery.*

La Place Royale, *ou* l'Amoureux extravagant, Comédie, de *Corneille.*

Agarite, Tragi-Comédie, de *Durval.*

Le Fils ſuppoſé, Comédie, de *Scudery.*

Le Roland furieux, Tragi-Comédie, de *Mayret.*

Les Vendanges de Sureſne, Comédie, de *du Ryer.*

Le Jaloux ſans ſujet, Tragi-Comédie, de *Bey*

Agéſilan de Colchos, Tragi-Comédie, de *Rotrou.*
Les Thuilleries, Tragi-Comédie, de *Rayſſiguier.*
Le Prince déguiſé, Tragi-Comédie, de *Scudery.*
La Cléopatre, Tragédie, de *Benſerade.*
L'Innocente infidélité, Tragi-Comédie, de *Rotrou.*
L'Hôpital des Foux, Tragi-Comédie, de *Beys.*
Cléomédon, Tragi-Comédie, de *du Ryer.*
Médée, Tragédie, de *Corneille.*
La mort de Mithridate, Tragédie, de *la Calprenede.*

1636.

Iphis & Jante, Comédie, de *Benſerade.*
Clorinde, Comédie, de *Rotrou.*
Le Torriſmon du Taſſe, Tragédie, de *d'Alibray.*
Le Railleur, *ou* la Satyre du temps, Comédie, de *Maréchal*
Aſpaſie, Comédie, de *Deſmareſts.*
L'Illuſion comique, Comédie, de *Corneille.*
L'Athénaïs, Tragi-Comédie, de *Mayret.*
La Mariane, Tragédie, de *Triſtan.*
La mort de Céſar, Tragédie, de *Scudery.*
Amélie, Tragi-Comédie, de *Rotrou.*
Bradamante, Tragi-Comédie, de la *Calprenede.*
Didon, Tragédie, de *Scudery.*
Les Soſies, Comédie, de *Rotrou.*
La mort d'Achille, & la diſpute de ſes armes, Tragédie, de *Benſerade.*
L'Amant libéral, Tragi-Comédie, de *Bouſcal* & de *Beys.*
L'Amant libéral, Tragi-Comédie, de *Scudery.*
Les deux Pucelles, Tragi-Comédie, de *Rotrou.*
Céline *ou* les Freres rivaux, Tragi-Comédie de *Beys.*
Le Cid, Tragédie, de *Corneille.*

1637.

Laure perſécutée, Tragi-Comédie, de *Rotrou.*
La mort de Brute & de Porcie, *ou* la Vengeance de la mort de Céſar, Tragédie, de *Guérin de Bouſcal.*
Jeanne d'Angleterre, Tragédie, de *la Calprenede.*
L'Illuſtre Corſaire, Tragi-Comédie, de *Mayret.*
Eurymédon *ou* l'Illuſtre Pirate, Tragi-Comédie, de *Desfontaines.*
Panthée, Tragédie, de *Triſtan.*
Le véritable Capitan Matamore, *ou* le Fanfaron, Comédie, de *Maréchal.*
Les Trahiſons d'Arbiran, Tragi-Comédie, de d'*Ouville.*
Le Clarionte *ou* le Sacrifice ſanglant, Tragi-Comédie, de *la Calprenede.*
Le Solyman, Tragi-Comédie, de d'*Alibray.*
Orphiſe *ou* la beauté perſécutée, Tragi-Comédie, de *Desfontaines.*
Lucréce, Tragédie, de *du Ryer.*
La ſuite, & le mariage du Cid, Tragi-Comédie, de *Chevreau.*
L'Avocat dupé, Comédie, du *même.*
La vraie ſuite du Cid, Tragi-Comédie, de *Desfontaines.*
La Sidonie, Tragi-Comédie, de *Mayret.*
Guſtaphe *ou* l'Heureuſe ambition, Tragi-Comédie, de *Benſerade.*
La Lucreſſe Romaine, Tragédie, de *Chevreau.*
Aliſon, Comédie, de *Diſcret.*
Les Viſionnaires, Comédie, de *Deſmareſts.*

1638.

Le Docteur amoureux, Comédie, de le *Vert.*
Panthée, Tragédie, de *Durval.*
Antigone, Tragédie, de *Rotrou.*
Coriolan, Tragédie, de *Chevreau.*

Hermogene, Tragi-Comédie, de *Desfontaines.*
L'Aminte, Paſtorale, d'un *Anonyme.*
Les Rivaux amis, Tragi-Comédie, de l'*Abbé de Boiſrobert.*
Les Noces de Vaugirard, *ou* les Naïvetés champêtres, Paſtorale, de *L.C. D.*
L'Aveugle de Smyrne, Tragi-Comédie, *des cinq Auteurs.*
Les Captifs, *ou* les Eſclaves, Comédie, de *Rotrou.*
Le véritable Coriolan, Tragédie, de *Chapoton.*
Les deux Amis, *ou* Géſippe & Tite, Tragi-Comédie, de *Chevreau.*
Clarigene, Tragi-Comédie, de *du Ryer.*
La mort de Pompée, Tragédie, de *Chaulmer.*
Lizidor *ou* la Cour Bergere, Tragi-Comédie, de *Maréchal.*
Le Galimathias, Tragi-Comédie, par *Roziers Beaulieu.*
Hercule furieux, Tragédie, de *Nouvellon.*
L'Amour tyranique, Tragi-Comédie, de *Scudery.*
Dom Quixote de la Manche, premiere partie, Comédie, de *Guérin de Bouſcal.*
Le Comte d'Eſſex, Tragédie, de la *Calprenede.*

1639.

Horace, Tragédie, de *Corneille.*
Le Raviſſement de Proſerpine, Tragédie, de *Claveret.*
La Quixaire, Tragi-Comédie, de *Gillet de la Teſſonnerie.*
La mort des enfans d'Hérode, *ou* la ſuite de Mariane, Tragédie, de *la Calprenede.*
Erigone, Tragi-Comédie, en proſe, de *Deſmareſts.*
Saint Euſtache, Tragédie, de *Baro.*
Dom Quichot de la Manche, ſeconde partie, Comédie, de *Guerin de Bouſcal.*

Alcionée, Tragédie, de *du Ryer.*
Criſante, Tragédie, de *Rotrou.*
Scipion, Tragi-Comédie, de *Deſmareſts.*
Le Mauzolée, Tragi-Comédie, de *Maréchal.*
Roxane, Tragédie, de *Deſmareſts.*
La chute de Phaëton, Tragédie, de *Triſtan l'Hermite de Vozelle.*
Le Jugement de Pario, & le raviſſement d'Héléne, Tragi-Comédie, de *Sallebray.*
Marie-Stuart, Reine d'Ecoſſe, Tragédie, de *Regnault.*
Mirame, Tragi-Comédie, de *Deſmareſts.*
Saül, Tragédie Sainte, de *du Ryer.*
Policrite, & la mort du grand Promédon, *ou* l'éxil de Nérée, Tragi-Comédie, de *Gillet de la Teſſonnerie.*
Edouard, Tragédie, de *la Calprenede.*
L'Innocent malheureux *ou* la mort de Criſpe, Tragédie, de *Grenaille.*
Cléomene, Tragédie, de *Guérin de Bouſcal.*
L'inceſte ſuppoſé, Tragi-Comédie, de *la Caze.*
Cinna, *ou* la Clémence d'Auguſte, Tragédie, de *Corneille.*

1640.

Eudoxe, Tragi-Comédie, de *Scudery.*
La Clarimonde, Tragi-Comédie, de *Baro.*
L'Innocent éxilé Tragi-Comédie, de *Chevreau*, ſous le nom de *Provais.*
Les deux Alcandres, Tragi-Comédie, de l'*Abbé Boiſrobert.*
Le mariage d'Orphée & d'Euridice, *ou* la grande Journée des Machines, Tragédie, de *Chapoton.*
La Troade, Tragédie, de *Sallebray.*
Iphigénie, Tragédie, de *Rotrou.*
Palene, Tragi-Comédie, de l'*Abbé de Boiſrobert.*
Mélégre, Tragédie, de *Benſerade.*

Marguerite

Marguerite de France, Tragi-Comédie, de *Gilbert.*

Polyeucte, Martyr, Tragédie Chrétienne, de *Corneille.*

1641.

Parthenie, Tragi-Comédie, de *Baro.*

Le Grand Timoléon de Corinthe, Tragi-Comédie, de *Saint Germain.*

L'Injuſtice punie, Tragédie, de *Du Teil.*

Le gouvernement de Sanche-Panſa, Comédie, de *Guérin de Bouſcal.*

Andromire, Tragi-Comédie, de *Scudery.*

Clarice, Comédie, de *Rotrou.*

Phalante, Tragédie, de *la Calprenede.*

Béliſaire, Tragi-Comédie, de *Deſfontaines.*

Le Fils déſavoué, *ou* le Jugement de Théodoric, Roy d'Italie, de *Gnérin de Bouſcal.*

Thomas Morus, *ou* le Triomphe de la Foi & de la Conſtance, Tragédie en proſe, de *Pujet de la Serre.*

Les véritables Freres Rivaux, Tragi-Comédie, de *Chevreau,*

L'Eſprit follet, Comédie, de *d'Ouville.*

Blanche de Bourbon, Reine d'Eſpagne, Tragi-Comédie, de *Regnault.*

Le Couronnement de Darie, Tragi-Comédie, de l'*Abbé de Boiſrobert.*

La mort de Pompée, Tragédie, de *Corneille.*

1642.

Le Triomphe des Cinq Paſſions, Tragi-Comédie, de *Gillet de la Teſſonnerie.*

Alcidiane, *ou* les Quatre Rivaux, Tragi-Comédie, de *Deſfontaines.*

Le Martyre de Saint Euſtache, Tragédie, du *même.*

Francion, Comédie, de *Gillet de la Tessonnerie.*
Ariſtotime, Tragédie, de *le Vert.*
Alinde, Tragédie, de *la Meſnardiere.*
Ibrahim, *ou* l'Illuſtre Baſſa, Tragi-Comédie, de *Scudery.*
Cyminde, *ou* les deux Victimes, Tragi-Comédie, de *Colletet.*
La Belle Egyptienne, Tragi-Comédie, de *Sallebray.*
La vraie Didon, *ou* Didon la chaſte, Tragédie, de l'*Abbé de Boiſrobert.*
L'Amante Ennemie, Comédie de *Sallebray.*
Les Galantes vertueuſes, Tragi-Comédie, de *Desfontaines.*
La mort d'Agis, Tragédie, de *Guérin de Bouſcal.*
Le Sac de Carthage, Tragédie en proſe, de *Puget de la Serre.*
Les fauſſes Vérités, *ou* Croire ce qu'on ne voit pas, & ne pas croire ce qu'on voit, Comédie, de *d'Ouville.*
Philoclée & Téléphonte, Tragi-Comédie, de *Gilbert.*
Arminius, *ou* les Freres ennemis, Tragi-Comédie, de *Scudery.*
Le Menteur, Comédie, de *Corneille.*

1643.

Herménigilde, Tragédie en proſe, de *la Calprenede.*
La Climene, *ou* le Triomphe de la Vertu, Tragi-Comédie en proſe, de *Puget de la Serre.*
Eſther, Tragédie, de *Du Ryer.*
Le Martyre de Sainte Catherine, Tragédie en proſe, de *Puget de la Serre.*
Roxelane, Tragi-Comédie, de *Deſmares.*

La Belle Eſclave, Tragi-Comédie, de l'*Eſtoille.*
L'Abſent chez ſoi, Comédie, de *d'Onville.*
Le Béliſſaire, Tragédie, de *Rotrou.*
Axiane, Tragi-Comédie en proſe, de *Studery.*
Europe, Comédie-Héroique, de *Deſmareſts.*
La Suite du Menteur, Comédie, de *Corneille.*

1644.

La Folie du Sage, Tragi-Comédie, de *Triſtan.*
Le Jugement équitable de Charles le Hardi, dernier duc de Bourgogne, Tragédie, de *Maréchal.*
Théſée, *ou* le Prince reconnue, Tragi-Comédie en proſe, de *Puget de la Serre.*
La Stratonice, *ou* le Malade d'amour, Tragi-Comédie, de *Broſſe.*
Perfide, *ou* la Suite d'Ibrahim Baſſa, Tragédie, de *Deſfontaines.*
L'Illuſtre Olympie, *ou* le Saint Aléxis, Tragédie, du *même.*
Rodogune, Tragédie, de *Gilbert.*
Sainte Catherine, Tragédie, de *Saint Germain.*
La mort de Sénéque, Tragédie, de *Triſtan.*
Rodogune, Princeſſe des Parthes, Tragédie, de *Corneille.*

1645.

Oroondate, *ou* les Amans diſcrets, Tragi-Comédie, de *Guérin de Bouſcal.*
La Virginie Romaine, Tragédie, de *le Clerc.*
Les Innocens coupables, Comédie, de *Broſſe.*
Célie, *ou* le Vice-Roy de Naples, Comédie, de *Rotrou.*
Jodelet, *ou* le Maître Valet, Comédie, de *Scarron.*
L'Art de regner, *ou* le Sage Gouverneur, Tragi-Comédie, de *Gillet de la Teſſonnerie.*

L'Illuſtre Comédien, *ou* le Martyre de Saint Geneſt, Tragédie, de *Desfontaines.*
Artaxerxe, Tragédie, de *Magnon.*
La Dame Suivante, Comédie, de *d'Ouville.*
La mort de Criſpe, *ou* les Malheurs Domeſtiques du Grand Conſtantin, Tragédie, de *Triſtan.*
Bérénice, Tragi-Comédie en proſe, de *Du Ryer.*
Papyre, *ou* le Dictateur Romain, Tragédie, de *Maréchal.*
Zénobie, Reine des Palmyréniens, Tragédie en proſe, de l'*Abbé d'Aubignac.*
La Sœur, Comédie, de *Rotrou.*
Théodore, Vierge & Martyre, Tragédie Chrétienne, de *Corneille.*
Le Curieux impertinent, *ou* le Jaloux, Comédie poſthume, d'un *frere de Broſſe.*
Aimer ſans ſçavoir qui, Comédie, de *d'Ouville.*
Les Morts vivans, Comédie, du *même.*

1646.

Sigiſmond, duc de Varſau, Tragi-Comédie, de *Gillet de la Teſſonnerie.*
Jodelet, Aſtrologue, Comédie, de *d'Ouville.*
Perſélide, *ou* la Conſtance d'Amour, Tragédie, d'un *Anonyme.*
La Sœur généreuſe, Tragi-Comédie, de l'*Abbé Boyer.*
Les ſonges des Hommes éveillés, Comédie, de *Broſſe.*
La Porcie Romaine, Tragédie, de l'*Abbé Boyer.*
Joſaphat, Tragi-Comédie, de *Magnon.*
Le véritable Saint Geneſt, Tragédie, de *Rotrou.*

Les Boutades du Capitan Matamore, Comédie en un Acte, & en vers de huit syllabes, sur la seule rime en *ment*, de *Scarron*.

Scévole, Tragédie, de *Du Ryer*.

Aricidie, *ou* le Mariage de Tite, Tragi-Comédie, de *le Vert*.

Séjanus, Tragédie, de *Magnon*.

La Coiffeuse à la mode, Comédie, de *d'Ouville*.

Les trois Dorothées, *ou* Jodelet Soufflété, Comédie, de *Scarron*.

Le Turne de Virgile, Tragédie, de *Brosse*.

Hippolyte, *ou* le Garçon insensible, Tragédie, de *Gilbert*.

L'Inconnue, Comédie, de l'*Abbé de Boisrobert*.

Les Danaïdes, Tragédie, de *Gombaud*.

1647.

Héraclius, Empereur d'Orient, Tragédie, de *Corneille*.

Thémistocle, Tragédie, de *Du Ryer*.

Le Déniaisé, Comédie, de *Gillet de la Tessonnerie*.

La Mort d'Asdrubal, Tragédie, de *Montfleury*.

Bellissante; *ou* la Fidélité reconnue; Tragi-Comédie, de *Desfontaines*.

La mort de Roxane, Tragédie, de *J. M. S.*

Sémiramis, Tragédie, de *Gilbert*.

La véritable Sémiramis, Tragédie, de *Desfontaines*.

D. Bernard de Cabrere, Tragi-Comédie, de *Rotrou*.

L'Intrigue des Filoux, Comédie, de l'*Estoille*.

Porus, *ou* la générosité d'Aléxandre, Tragédie, de *Boyer*.

Le Prince rétabli, Tragi-Comédie, de *Guérin de Bouscal*.

Le Grand Tamerlan, *ou* la mort de Bajazet; Tragédie, de *Magnon.*

La mort des enfans de Brute, Tragédie, d'un *Anonyme.*

Ariſtodeme, Tragédie, de l'*Abbé Boyer.*

Venceſlas, Tragédie, de *Rotrou.*

Les Engagemens du hazard, Comédie, de *Corneille du l'Iſle.*

1648.

Le mariage d'Oroondate & de Statira, *ou* la Concluſion de Caſſandre, Tragi-Comédie, de *Magnon.*

Tyridate, Tragédie, de l'*Abbé Boyer.*

Le Prince fugitif, Poëme Dramatique, de *Baro.*

La mort de Valentinian, & d'Iſidore, Tragédie, de *Gillet de la Teſſonnerie.*

Ulyſſe dans l'Iſle de Circé, *ou* Euriloche foudroyé, Tragi-Comédie, de l'*Abbé Boyer.*

Le feint Aſtrologue, Comédie, de *Corneille de l'Iſle.*

Coſroés, Tragédie, de *Rotrou.*

1649.

Cariſte, *ou* les charmes de la beauté, Poëme Dramatique, de *Baro.*

Roſemonde, Tragédie, du *même.*

L'Aveugle clairvoyant, Comédie, de *Broſſe.*

L'Héritier ridicule, *ou* la Dame interreſſée, Comédie, de *Scarron.*

La Florimonde, Comédie, de *Rotrou.*

La Jalouſe d'elle-même, Comédie, de *Boiſrobert.*

Nitocris, Reine d'Arménie, Tragédie, de *Du Ryer.*

L'Amante vindicative, Poëme Dramatique, de *Baro.*

1650.

Zénobie, Reine d'Arménie, Tragédie, de *Montauban.*

Adolphe, *ou* le Bigame généreux, Tragi-Comédie, de *le Bigre.*

Les ſoupçons ſur les apparences, Héroïco-Comédie, de *d'Ouville.*

Dynamis, Reine de Carie, Tragi-Comédie, de *du Ryer.*

Dom Lope de Cardonne, Tragi-Comédie, de *Rotrou.*

Amarillis, Paſtorale, de *du Ryer.*

Dom Bertrand de Cigarral, Comédie, de *Corneille de l'Iſle.*

Andromède, Tragédie, de *Corneille.*

1651.

Les charmes de Félicie, Paſtorale, de *Montauban.*

Dom Sanche d'Arragon, Comédie Héroïque, de *Corneille.*

L'Amour à la mode, Comédie, de *Corneille de l'Iſle.*

La folle gageure, *ou* les Divertiſſemens de la Comteſſe de Pembroc, Comédie, de l'*Abbé de Boiſrobert.*

1652.

Séleucus, Tragédie-Héroïque, de *Mautauban.*

Amarillis, Paſtorale, de *Rotrou*, corrigée & augmentée, par *Triſtan.*

Lubin, *ou* le Sot vengé, Comédie, en vers de huit ſillabes, de *Poiſſon.*

Solyman, *ou* l'Eſclave généreuſe, Tragédie, de *Jacquelin.*

Les Illuſtres foux, Comédie, de *Beys.*

Les trois Orontes, Comédie, de l'*Abbé de Boiſrobert.*

Nicoméde, Tragédie, de *Corneille.*

Dom Japhet d'Arménie, Comédie, de *Scarron.*

1653.

La mort d'Agrippine, veuve de Germanicus, Tragédie, de *Cyrano Bergerac.*

Le Berger extravagant, Comédie, de *Corneille de l'Iſle.*

Le Comte de Hollande, Tragi-Comédie, de *Montauban.*

Indégonde, Tragédie, du *même.*

Le charme de la Voix, Comédie, de *Corneille de l'Iſle.*

Caſſandre, Comteſſe de Barcelonne, Tragi-Comédie, de l'*Abbé de Boiſrobert*, (31. Octobre.)

Pertharite, Roy des Lombards, Tragédie, de *Corneille.*

Les Rivales, Comédie, de *Quinault.*

1654.

Le Pédant joué, Comédie en proſe, de *Cyrano Bergerac.*

La généreuſe Ingratitude, Tragi-Comédie-Paſtorale, de *Quinault.*

L'Eunuque, Comédie, de *La Fontaine.*

La belle Plaideuſe, Comédie, de l'*Abbé de Boiſrobert.*

Le Paraſite, Comédie, de *Triſtan.*

Les Illuſtres Ennemis, Comédie, de *Corneille de l'Iſle.*

Les généreux Ennemis, Comédie, de l'*Abbé de Boiſrobert.*

L'Ecolier de Salamanque, *ou* les Généreux Ennemis, Comédie, de *Scarron.*

L'Amant indiſcret, *ou* le Maître étourdi, Comédie, de *Quinault.*

Jeanne de Naples, Tragédie, de *Magnon.*

1655.

Les Apparences trompeuſes, Comédie, de l'*Abbé de Boiſrobert.*

Anaxandre, Tragi-Comédie, de *du Ryer.*

L'Amant ridicule, Comédie en un Acte & en vers, de l'*Abbé de Boiſrobert.*

Le Gardien de ſoi-même, Comédie, de *Scarron.*

Le Geolier de ſoi-même, *ou* Jodelet, Prince, Comédie, de *Corneille de l'Iſle.*

La Comédie ſans Comédie, de *Quinault.*

1656.

Damon & Pythias, *ou* le Triomphe de l'Amitié, Tragi-Comédie, de *Chappuzeau.*

Les coups d'Amour & de Fortune, *ou* l'Heureux infortuné, Tragi-Comédie, de l'*Abbé de Boiſrobert.*

Les coups de l'Amour & de la Fortune, Tragi-Comédie, de *Quinault.*

Oſman, Tragédie poſthume, de *Triſtan.*

La Belle inviſible, *ou* la Conſtance éprouvée, Comédie, de l'*Abbé de Boiſrobert.*

La mort de Cyrus, Tragédie, de *Quinault.*

Le Marquis ridicule, *ou* la Comteſſe faite à la hâte, Comédie, de *Scarron.*

Timocrate, Tragédie, de *Corneille de l'Iſle.*

1657.

Le Campagnard, Comédie, de *Gillet de la Teſſonnerie.*

Théodore, Reine de Hongrie, Tragi-Comédie, de l'*Abbé de Boiſrobert.*

Le mariage de Cambyſe, Tragi-Comédie, de *Quinault.*

Bérénice, Tragédie, de *Corneille de l'Iſle.*

Chreſphonte, *ou* le retour des Héraclides dans le Péloponnèſe, Tragi-Comédie, de *Gilbert.*

Les Amours de Diane & d'Endimion, Tragédie, du *même.*

Amalaſonte, Tragédie, de *Quinault.*

1658.

Aſſianax, Tragédie, *anonyme*, non imprimée.

Le feint Alcibiade, Tragi-Comédie, de *Quinault.*

Les Sœurs jalouſes, *ou* l'Echarpe & le Braſſelet, Comédie, de *Lambert.*

Le Docteur amoureux, Comédie en proſe & en un Acte, non imprimée, de *Moliere*, (24. Octobre.)

L'Etourdi, *ou* les Contre-Temps, Comédie, du *même*, (3. Novembre.)

Le Dépit amoureux, Comédie, *du même*, (en Décembre.)

La mort de l'Empereur Commode, Tragédie, de *Corneille de l'Iſle.*

1659.

Œdipe, Tragédie, de *Corneille*, (24. Janvier.)

Le Feſtin de Pierre, *ou* le Fils Criminel, Tragi-Comédie, de *de Villiers.*

Clotilde, Tragédie, de *Boyer*, (en Avril.)

Le Fantôme amoureux, Tragi-Comédie, de *Quinault.*

Belliſſaire, Tragi Comédie, de *la Calprenede*, non imprimée, (en Juillet.)

Arie & Pétus, *ou* les Amours de Néron, Tragédie, de *Gilbert*, (22. Septembre.)

Oſtorius, Tragédie, de l'*Abbé de Pure.*

Fédéric, Tragi-Comédie, de l'*Abbé Boyer*, (14. Novembre.)

Les Précieuſes ridicules, Comédie en un Acte, & en proſe, de *Moliere*, (18 Novembre.)

Zénobie, Reine de Palmyre, Tragédie, de *Magnon*, (10. Dcembre.)

Darius, Tragédie, de *Corneille de l'Iſle.*

1660.

Stratonice, Tragi-Comédie, de *Quinault*, (2. Janvier.)

La mort de Démétrius, *ou* le Rétabliſſement d'Alexandre, Roy d'Epire, Tragédie, de l'*Abbé Boyer*, (20. Février.)

Le mariage de Rien, Comédie en un Acte, & en vers de huit ſillabes, de *Montfleuri.*

L'Apotiquaire dévaliſé, Comédie, de *de Villiers.*

Sganarelle, *ou* le Cocu imaginaire, Comédie en un Acte & en vers, de *Moliere*, (28. Mai.)

Le Galant doublé, Comédie, de *Corneille de l'Iſle.*

La Magie ſans Magie, Comédie, de *Lambert.*

La feinte mort de Jodelet, Comédie, de *Brécourt.*

Le Cartel de Guillot, *ou* le Combat ridicule, Comédie, en un Acte & en vers de huit ſillabes, de *Chevalier.*

Les Amours de Lyſis & d'Heſpérie, Paſtorale allégorique, de *M. Quinault*, non imprimée, (26. Novembre.)

Tigrane, Tragédie, de l'*Abbé Boyer*, non imprimée, (31. Décembre.)

1661.

Troupe de MADEMOISELLE, établie à Paris, rue des Quatre-Vents, Fauxbourg Saint Germain.

Le Feſtin de Pierre, *ou* le Fils Criminel, Tragi-Comédie, de *Dorimon.*

L'Amant de ſa femme, Comédie en vers & en un Acte, du *même.*

L'Inconſtance punie, Comédie en vers & en un Acte, du *même.*

Camma, Tragédie, de *Corneille de l'Iſle*, (28. Janvier.)

Erixene, Tragédie, d'un *Auteur anonyme*, ſur le plan de l'*Abbé d'Aubignac*, non imprimée.

Dom Garcie de Navarre, *ou* le Prince jaloux, Comédie Héroïque, de *Moliere*, (4. Février.)

Les Bêtes raiſonnables, Comédie en vers & en un Acte, de *Montfleury*.

Agrippa, Roy d'Albe, *ou* le Faux Tibérinus, Tragi-Comédie, de *Quinault*.

La Femme induſtrieuſe, Comédie en vers & en un Acte, de *Dorimon*.

La Comédie de la Comédie, en vers & en un Acte, du *même*.
Les Amours de Trapolin, Comédie en vers & en un Acte, du *même*.

La Toiſon d'Or, Tragédie, de *Corneille*, (15. Février.)

L'Ecole des Maris, Comédie en vers & en trois Actes, de *Moliere*, (4. Juin.)

La Roſélie, *ou* le Dom Guillot, Comédie, de *Dorimon*.

L'Ecole des Cocus, *ou* la Précaution inutile, Comédie en vers & en un Acte, du *même*.

Les Fâcheux, Comédie-Ballet en trois Actes & en vers, de *Moliere*, (4. Novembre.)

L'Académie des Femmes, Comédie en trois Actes & en vers, de *Chappuzeau*.

La déſolation des Filoux, ſur la défenſe de porter les armes, *ou* les Malades qui ſe portent bien, Comédie en un Acte & en vers de huit ſillabes, de *Chevalier*.

Le Médecin volant, Comédie en un Acte & vers, de *Bourſault*.

Pyrrhus, Roy d'Epire, Tragédie, de *Corneille de l'Iſle*.

1662.

Policrite, Tragi-Comédie, de l'*Abbé Boyer*, (10. Janvier.)

Le Riche mécontent, *ou* le Noble imaginaire, Comédie, de *Chappuzeau.*

Maximian, Tragédie, de *Corneille de l'Iſle*, (au commencement de Février.)

Sertorius, Tragédie, de *Corneille*, (25. Février.)

Les Ramoneurs, Comédie en un Acte & en vers, de *de Villiers.*

Le Mort vivant, Comédie en trois Actes & en vers, de *Bourſault.*

Les Galans ridicules, *ou* les Amours de Guillot & de Ragotin, Comédie en un Acte & en vers de huit ſillabes, de *Chevalier.*

Les Barbons Amoureux, & rivaux de leurs Fils, Comédie en trois Actes & en vers, du *même.*

Manlius Torquatus, Tragédie, de *Mademoiſelle Des Jardins.*

Colin-Maillard, Comédie facécieuſe en un Acte & en vers de huit ſillabes, de *Chappuzeau.*

Le Baron de la Craſſe, Comédie en vers & en un Acte, dans laquelle eſt inſérée une petite Comédie en vers de huit ſillabes, intitulée *Le Zigzag*, de *Poiſſon.*

Théagene, Tragédie, de *Gilbert*, non imprimée, (14. Juillet.)

La diſgrace des Domeſtiques, Comédie en un Acte & en vers de huit ſillabes, de *Chevalier.*

Champagne le Coëffeur, Comédie en un Acte & en vers de huit ſillabes, de *Boucher.*

Oropaſte, *ou* le faux Tonaxate, Tragédie, de l'*Abbé Boyer.*

L'Intrigue des Carroſſes à cinq ſols, Comédie en trois Actes & en vers, de *Chevalier.*

L'Ecole des Femmes, Comédie, de *Moliere*, (26. Décembre.)

Perſée & Démétrius, Tragédie, de *Corneille de l'Iſle*, (à la fin de Décembre.)

1663.

Sophoniſbe, Tragédie, de *Corneille*, (18. Janvier.)

Nitétis, Tragédie, de *Mademoiſelle Des Jardins*, (27. Avril.)

Le Mari ſans Femme, Comédie, de *Montfleury*.

Les Amours d'Ovide, Paſtorale-Héroïque, en cinq Actes, avec un Prologue, de *Gilbert*. (premier Juin.)

La Critique de l'Ecole des Femmes, Comédie en un Acte & en proſe, de *Moliere*, (premier Juin.)

Zélinde, *ou* la véritable Critique de l'Ecole des Femmes, & la Critique de la Critique, Comédie en proſe & en un Acte, de *de Viſé*.

Le Portrait du Peintre, *ou* la Contre-Critique de l'Ecole des Femmes, Comédie en un Acte & en vers, de *Bourſault*.

L'Impromptu de Verſailles, Comédie en proſe & en un Acte, de *Moliere*, (4. Novembre.)

L'Impromptu de l'Hôtel de Condé, Comédie en un Acte & en vers, de *Montfleury*.

Réponſe à l'Impromptu de Verſailles, *ou* la Vengeance des Marquis, Comédie en un Acte, en proſe, de *de Villiers*.

La Dame d'Intrigue, *ou* le Riche Vllain, Comédie en vers & en trois Actes, de *Chappuzeau*.

Traſibule, Tragi-Comédie, de *Montfleury*.

Les Cadenats, *ou* le Jaloux endormi, Comédie en un Acte & en vers, de *Bourſault*.

1664.

La Bradamante ridicule, Comédie, d'un Auteur *Anonyme*, non imprimée.

Les Amours de Calotin, Comédie en trois Actes, & en vers, de *Chevalier*.

Les Amours d'Angélique & de Médor, Tragi-Comédie, de *Gilbert*.

Le Mariage forcé, Comédie-Ballet en trois Actes, de *Moliere*, (15. Février.)

Les Amours déguisés, Ballet dansé par le Roy au Palais Royal, (le 13. Février.)

La Princesse d'Elide, Comédie-Ballet en cinq Actes, précédée d'un Prologue, (le premier Acte & la premiere Scene du second, est en vers, le reste en prose) de *Moliere*, (9. Novembre.)

Troupe de MONSEIGNEUR LE DAUPHIN, établie sur le Théatre du Palais Royal, par la Veuve Raisin, (au commencement de Juin.)

Le Fou raisonnable, Comédie en un Acte & en vers, de *Poisson*.

La Thébaïde, *ou* les Freres ennemis, Tragédie, de Racine, (20. Juin.)

L'Ecole des Jaloux, *ou* le Cocu volontaire, Comédie en trois Actes & en vers, de *Montfleury*.

La Joueuse dupée, *ou* l'Intrigue des Académies, Comédie en un Acte, & en vers, de *J. D. L. F.*

Les Freres Gémeaux, *ou* les Menteurs qui ne mentent point, Comédie, de *Boursault*.

Othon, Tragédie, de *Corneille*, (5. Novembre.)

Astrate, Roy de Tyr, Tragédie, de *Quinault*, (15. Décembre.)

1665.

Les Coteaux, *ou* les Marquis friants, Comédie en vers & en un Acte, de *de Villiers*, (au commencement de Janvier.)

Dom Juan, *ou* le Feſtin de Pierre, Comédie en cinq Actes & en proſe, de *Moliere*, (15. Février.)

Le Favori, Tragi-Comédie, de *Mademoiſelle Des Jardins*, (en Juin.)

L'Après-Soupé des Auberges, Comédie en un Acte, & en vers, de *Poiſſon*.

Le Pédagogue Amoureux, Comédie, de *Chevalier*.

L'Amour Médecin, Comédie-Ballet en trois Actes, en proſe, avec un Prologue, de *Moliere*, (22. Septembre.)

La Mere Coquette, *ou* les Amans brouillés, Comédie, de *Quinault*, (15. ou 18. Octobre.)

La Mere Coquette, *ou* les Amans brouillés, Comédie en vers & en trois Actes, de *de Viſé*, (24. Octobre.)

Les Yeux de Philis, changés en Aſtres, Paſtorale, de *Bourſault*.

Alexandre, Tragédie, de *Racine*, (12. ou 15. Décembre.)

Fin de la Table Chronologique.

627593